
3 1761 07323560 8

ÉTUDES

SUR

L'ALLEMAGNE

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

ÉTUDES

SUR

L'ALLEMAGNE

ANCIENNE ET MODERNE

PAR

M. PHILARÈTE CHASLES
PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
8, rue de la Paix

MDCCCLIV


LIBRARY
JUN 26 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

Ce volume, qui fait suite à nos Études sur l'Antiquité, sur le Moyen-Age, sur l'Espagne, sur les XVI[e] et XVII[e] siècles en France, en Italie et en Angleterre, est consacré à l'Allemagne intellectuelle.

C'est un monde. Je n'ai pas prétendu en épuiser l'analyse et l'examen.

A cette vaste source germanique dont l'origine se perd dans les nuages et les glaces de la Scandinavie et de l'Islande se rapportent tous les ruisseaux secondaires qui ont servi dans les temps modernes la féconde puissance du génie septentrional.

Le dernier résultat pratique de ce génie s'est produit, on le sait, avec grandeur, aux XVIIe et XVIIIe siècles, dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis; ces deux États sociaux de l'Angleterre constitutionnelle et de l'Amérique fédérative ont été pour nous l'objet de deux études (1) séparées.

Déterminer nettement le caractère intellectuel de l'Allemagne proprement dite, chercher l'essence de sa vie intime et la nature spéciale de son développement; voilà le but de ce livre. Dans un essai préliminaire nous traitons du GÉNIE DE LA LANGUE ALLEMANDE et nous déterminons la nuance originelle qui le distingue, l'impersonalité, le lyrisme, la vague et métaphysique immensité, pour les comparer à la force pratique, à la sobriété puissante de la langue anglaise; — recherche philologique qui donne le mot du génie allemand lui-même.

Je passe en revue ensuite quelques-unes de ses phases et de ses luttes, — le MOUVEMENT

(1) Voir nos Études sur l'AMÉRIQUE au XIXe siècle; et les trois vol. d'Études sur L'ANGLETERRE, au XVIIIe et au XIXe siècle.

SENSUEL du XVIe SIÈCLE, — L'IMITATION DE L'ÉTRANGER par l'Allemagne; — la VIE PRIVÉE DE WIELAND, DE JEAN-PAUL RICHTER, — enfin celle DE GENTZ ET DE FANNY ELLSSLER, — sans oublier les chants populaires, expansion naïve de l'âme allemande.

Réservant enfin pour un second volume l'étude des phénomènes étranges et pour ainsi dire somnambuliques auxquels une situation particulière, une nationalité privée de centre, l'habitude et l'amour de la controverse ont donné naissance chez un peuple dont la pensée est énergique, ingénue et méditative, j'ai placé sur la limite dernière de ce monde confus et immense l'organisateur, le régulateur

— le grand Gœthe.

PHILARÈTE CHASLES.

Institut, 18 Février 1854.

TABLE DES MATIÈRES.

DU GÉNIE DE LA LANGUE ALLEMANDE

COMPARÉE A LA LANGUE ANGLAISE.

DU GÉNIE DE LA LANGUE ALLEMANDE ET DES CARACTÈRES QUI LA DISTINGUENT.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

LUTTE DE L'ÉLÉMENT PAYEN ET DE L'ÉLÉMENT CHRÉTIEN DANS LA GERMANIE ANCIENNE.

(DE L'AN 400 A L'AN 1500).

MOUVEMENT SENSUALISTE DU XVIe SIÈCLE.

(DE 1490 A 1590.)

MOUVEMENT SENSUALISTE DE L'ALLEMAGNE AU XVIe SIÈCLE.

LES ESPIÈGLES ALLEMANDS.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

—

L'ESPRIT GERMANIQUE ET SES TENDANCES AVANT LUTHER.

(DE 1450 A 1530.)

TROISIÈME ÉPOQUE.

—

TRAVAIL PRÉPARATOIRE.

L'ITALIE, L'ESPAGNE ET LA FRANCE EN ALLEMAGNE.

(DE 1600 A 1750.)

L'ALLEMAGNE ITALIENNE, ESPAGNOLE ET FRANÇAISE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

—

WIELAND ET SES CONTEMPORAINS.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

—

DU GÉNIE LYRIQUE EN ALLEMAGNE ET DE SON INFLUENCE.

LE LYRISME DANS LE ROMAN.

JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC RICHTER.

RACHEL, FANNY ELLSSLER ET FRÉDÉRIC DE GENTZ.

GŒTHE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DU GÉNIE

DE LA

LANGUE ALLEMANDE

COMPARÉE A LA LANGUE ANGLAISE.

DU GÉNIE

DE LA

LANGUE ALLEMANDE

ET DES CARACTÈRES QUI LA DISTINGUENT.

---

§ Ier.

L'élément germanique et l'élément romain dans l'Europe moderne. — Napoléon considéré comme continuateur des Papes et défenseur du monde méridional.

On n'a pas assez dit que le génie romain, dont les populations méridionales de l'Europe ont hérité, représente non la liberté, mais l'ordre, et la sévérité extrême de l'ordre, l'esprit militaire. Le génie germanique de son côté représente l'indépendance; il a eu peine à constituer sa hiérarchie, c'est-à-dire à soumettre toutes les libertés individuelles à une discipline proportionnelle et commune. De là les nombreuses complications de la féodalité.

Ce point de vue historique, qui domine toute la littérature et tous les événements politiques ou intellectuels de l'Europe moderne, paraîtra chimérique tant que le travail pénible des monographies ne sera pas terminé. L'ensemble des grands faits européens ne s'est encore révélé qu'à certaines intelligences très-hautes et très-vastes, telles que M. Guizot, Luden et Ganz en Allemagne, et le philosophe Coleridge en Angleterre. Pour les esprits vulgaires, pour cette foule qui s'en tient aux surfaces, de pareilles données sont des fantômes auxquels on ne doit point laisser le droit de bourgeoisie dans l'histoire.

L'élève français d'un de ces colléges romains qui font expliquer à nos fils Virgile et Cicéron ne peut imaginer qu'il y ait au monde un autre élément de civilisation que Rome. L'élève teutonique de quelque université allemande, tout imbu des traditions scandinaves et suèves, répète du bout des lèvres les hexamètres virgiliens; la vie du Midi et la langue romaine sont pour lui de lointaines et agréables illusions, dont la beauté le charme, mais dont les sentiments, les idées et les images n'ont avec lui aucun rapport intime et originel. Si l'on y regardait de près, on reconnaîtrait qu'un de nos malheurs, et peut-être le plus invincible, résulte du conflit entre le génie germanique et le génie romain, que l'on voudrait concilier et qui se combattent (1). Toutes les nouveautés qui nous semblent des promesses de régénération infaillible ne sont que de vieilles idées germaniques; — liberté individuelle, jury germanique, prépondérance commerciale, pondération des pouvoirs; — enfin ce régime que nous nommons constitutionnel.

Nous Français, sachons-le bien, nous sommes Romains, fils de l'organisation et de la discipline militaires. Nous nous faisons Germains de notre mieux; nos assemblées délibérantes, et nos degrés d'élection, et notre critique permanente des pouvoirs qui nous régissent n'ont pas l'ombre d'analogie avec le système romain qui a présidé à notre berceau et protégé nos premiers efforts.

Sans doute les premiers rois francs étaient germains. Mais comme ils trouvèrent dans la Gaule un lit romain beaucoup plus commode que le siége épineux qui leur servait de trône militaire dans la Germanie, ils employèrent tous leurs soins à développer en France l'organisation romaine, qui en effet triompha. Tel fut le travail de la Mo-

(1) Imprimé en 1835, dans le *Journal des Débats*.

narchie. Elle adopta et développa le système romain ; elle écrasa la liberté germanique et le sentiment individuel, qui reparurent furieux au commencement de la révolution française. En Angleterre au contraire la Monarchie eut le dessous ; le sentiment germanique prit le dessus, et ce peuple entreprenant donna le mot d'ordre à tous les peuples du Nord, — à la Hollande, à la Suède, au Danemark, à l'Allemagne elle-même.

L'élément germanique est en progrès depuis deux siècles; l'élément romain périt de tous les côtés. Le dernier représentant de l'élément romain parmi nous fut ce sublime organisateur disciplinaire, Napoléon, l'homme du Midi par excellence, auquel sa destinée épique réservait la torture glorieuse d'un exil africain, suivi d'un retour aussi extraordinaire que son exil.

C'est contre le monde germanique dont il prévoyait l'ascendant que Napoléon s'est armé ; il continuait ainsi Charlemagne qui a violemment suspendu la terrible invasion saxonne du IX[e] siècle. Il continuait aussi les papes, guides de la civilisation méridionale au moyen-âge, en même temps qu'ils furent l'expression du Midi et de la nationalité italienne armés contre les empereurs germains, contre les chefs du Nord et de la domination barbare.

L'élément romain devenu trop faible fut contraint de s'associer à une partie de ces barbares mêmes qui l'attaquaient. Les Carlovingiens prêtèrent leur concours à Rome papale, maîtresse d'un pouvoir temporel et ecclésiastique, débile sous le rapport séculier, ne pouvant espérer d'établissement solide qu'à l'aide d'une redoutable épée. Aussi se dirigea-t-elle vers ce but et de toutes ses forces. De là ce mélange de vigueur et de faiblesse, de faiblesse matérielle et de vigueur morale, qui a toujours distingué Rome

moderne, sa politique, sa destinée. De là cette facilité avec laquelle les populations germaniques se sont détachées aussitôt qu'elles l'ont pu du réseau étendu sur elles par la domination ecclésiastique des papes. C'était le dernier effort de l'élément germanique pour secouer la chaîne romaine. Luther est bien plus proche parent qu'on ne le pense de ce terrible Dante qui apostrophait si durement la Papauté.

A dire vrai, Guelfes et Gibelins vivent toujours ; il faut avoir entendu les femmes du peuple, à Sienne ou à Florence, crier *Morte ai Tedeschi* ! pour comprendre toute la portée de cet antagonisme qui commence avec Hermann et dont le dernier mot n'est pas dit. Nous appelons encore *tudesque* (deutsch), une œuvre grossière ; *bouquin* (buch), un méchant livre, et *rosse* (ross), un mauvais cheval. Pour les Espagnols le jargon des voleurs est toujours *Germania.* (Romances de Germanìa, 1789, Madrid). Sandoval (1) nomme les « Comuneros » rebelles de Valence une « canaille» *germanique* (Germanìa). Le même sentiment de haine, mêlé d'une grande admiration et d'un attrait vif pour les voluptés du climat et le charme des arts, a toujours vécu dans les âmes teutoniques, surtout chez les guides et les maîtres de ces vigoureuses races. « Je suis fils des Goths, »les maîtres de Rome (dit Gustave-Adolphe, au bas d'un »de ses portraits gravés de son vivant et par son ordre), fils »de ceux qui ont mis le pied sur l'Espagne ; voici mon »image ; puissent les destinées reprendre encore le même »cours (2) ! »

(1) Carlos V, l. III, § 38.

(2) *Gothica gens gentes domuit Romamque subegit,*
Hispanum docuit subdere colla jugo.

Baldassare Bonifazio (1), Italien du XVII[e] siècle, qui cite ces vers avec indignation, y ajoute les mots suivants : « Rome »souveraine doit bien prendre garde à ces races septentrio-»nales qui l'abhorrent ; elle a tout à craindre de leur bar-»barie gothique et de leur punique perfidie ! »

---

§ II.

Ce que les idiomes keltiques sont devenus. — Derniers vestiges de leur passage. — Bizarres inventions des érudits keltiques. — Caractère probable de ces idiomes dans l'antiquité et empreinte qu'ils ont laissée dans le français.

— « De quelles pièces s'est bâtie la civilisation mo-»derne ? »

Grande question qui renferme ces questions subsidiaires :

— « Comment se sont formés les divers idiomes modernes, qui sont les organes et le *verbe* de la civilisation ? »

— « D'où vient et qu'est devenu le keltique, langage primitif de nos pères, habitants de la Gaule et des deux Bretagnes ? Était-ce un dialecte oriental allié au samskrit, dérivé par conséquent de la même source que le latin, le grec et le gothique ? Comment se fait-il que ce keltique se soit enfoui et perdu sous les sables, tandis que le latin d'un côté, sous les formes variées des langues française, italienne, espagnole ; le gothique, d'un autre, sous les formes de l'anglais et de l'allemand, ont complétement éclipsé

Gothorum regis vivos nunc aspice vultus,
Cum voto ut repetant fata priora viam.

(1) *Historia ludicra*, l. XV, p. 455.

et fait disparaître le vieux keltique ? — D'où vient encore la scission profonde de ces deux fleuves de langues, les unes romaines, les autres gothiques, qui coulent parallèlement à travers l'histoire et le monde modernes ? Quand leurs flots se sont rencontrés, pourquoi se sont-ils non pas confondus, mais repoussés ? A quelle force ou à quelle inpulsion fut primitivement soumis ce double courant d'idiomes latins et germaniques, méridionaux et septentrionaux, néo-romains et gothiques, double flot de la civilisation moderne, double torrent qui se précipite à droite des sources homériques, à gauche des profondeurs cimmériennes ? » Ce n'est pas une question de philologie, c'est la plus profonde question littéraire des temps modernes. Jamais la fécondité et la puissance de la parole, du *verbe*, ne furent prouvées par un exemple plus magnifique.

La langue française seule, toute romaine par les formes et la culture, a conservé d'assez nombreux vestiges du vieux keltique. La plupart des mots techniques, d'agriculture et de métier, les vocables d'un sens rustique, âpre et sauvage, qui dans notre idiome ne sont pas de descendance latine ou grecque, appartiennent à la souche keltique.

Banni d'ailleurs des sociétés civilisées, cet idiome aujourd'hui exilé dans les solitudes de l'Écosse occidentale, sur les grèves de notre Bretagne et dans les vallées du pays de Cornouailles, cet idiome divisé en dialectes très-variés a été pour les philologues et les savants une pierre d'achoppement redoutable. Jamais la folie avérée des étymologistes ne s'est donné plus libre et plus ample carrière qu'à propos du keltique. M. Maclean prouve qu'Adam le parlait à sa femme et que les bêtes causaient entre elles dans cette langue. Le docteur Prichard, plus raisonnable, plus savant

et plus humble, est d'avis que les Keltes vinrent jadis du fond de l'Asie ; ce qui n'a rien d'invraisemblable. Il n'oublie ni preuve, ni semi-preuve, ni fragment d'hypothèse, pour rapporter à une source samskrite le dialecte des Keltes nos vieux ancêtres. S'il ne démontre pas tout ce qu'il avance, toutes ses conjectures ont une valeur scientifique.

Quant à « l'Histoire de la langue keltique, par M. Maclean, » c'est autre chose. Nous nous sommes arrêtés stupéfaits devant ce monument bizarre, l'un des rêves les plus majestueusement facétieux dont les bibliothèques aient conservé le souvenir ; l'épopée dans la grammaire, la syntaxe dans le dithyrambe ; le mysticisme de Jacob Bœhmen dans l'érudition de Ménage, les noces de la Philologie et de la Folie, un essai pour retrouver dans le keltique, non pas le langage d'Adam et d'Ève, mais le langage des bêtes antiques alors que les bêtes parlaient. Rien de plus insensé que l'érudition folle ; on ne se doute guère combien de poésie extravagante peut renfermer le crâne d'un savant lorsque ce crâne est fêlé; les philologues keltes (l'honnête Lebrigand par exemple), me semblent surtout exposés aux catastrophes cérébrales. C'est ce que prouve l'histoire de ce bon Court de Gébelin, tué par les remèdes de Mesmer, et qui avait eu aussi de curieuses hallucinations :

Ci-gît ce pauvre Gébelin,
Qui parlait grec, hébreu, latin :
Admirez tous son héroïsme ;
Il fut martyr du magnétisme.

M. Maclean dépasse Court de Gébelin en inventions absurdes, et c'est beaucoup dire. Sur la trace de l'honnête Lebrigand, il reconnaît au monde une seule langue qui

comprend toutes les langues imaginables, c'est le keltique. L'hébreu, le cophte, l'arabe et le latin se rapportent directement au keltique et M. Maclean le prouve à sa manière. Il va plus loin, le keltique est pour lui le seul idiome naturel. Dans son chapitre intitulé : *L'Aube de l'existence humaine* (the Dawn of human existence), il s'attache particulièrement à développer l'étymologie du *nez* (sron, « le nez, » en keltique), et voici ses paroles :

« *Sron*, bruit que produisent deux corps qui s'entrecho»quent, écho exact et complet du son *vibratoire* produit »par cet organe quand l'homme se mouche, surtout avec »la main, ce qui a été de toute nécessité la mode pri»mitive; les peuples non corrompus n'en ont pas d'au»tre. »

M. Maclean, écossais et philologue est-il assez corrompu pour ne pas se conformer à ses principes? Voltaire et Bayle auraient ri de son étrange livre, où il nous montre notre commun père Adam imposant des noms aux divers animaux. Le maître d'onomatopée d'Adam fut « une vache, à ce que prétend le docteur; » Adam écouta cet animal étendu à ses pieds et apprit de lui à exprimer la supplication par *gnôsed*, la tranquillité par *geoum*, la douleur par *langan*, le désespoir par *reic*, la maladie par *crîde*, et la rêverie par *brouchd*; ce son guttural est éminemment rêveur parce que le bœuf et la vache le produisent lorsqu'ils ruminent.

Le philologue écossais, après avoir découvert ces choses, s'exalte. « C'est là, dit-il, un langage qui ne mourra qu'a»vec la nature. Ce mot *brouchd*, que donne l'animal rumi»nant, est évidemment la racine du mot arabe *rouch*, »souffle, esprit, » etc. »

Les véritables sources à consulter sur le vieux génie kel-

tique dont nous ne nous occuperons pas ici, sont le *Myrvirian Archaïology*, le *Mabinogion* de lady Charlotte Guest, les excellentes collections de M. de la Villemarqué, enfin un récent traité de M. Mone (1) sur la langue et la littérature de ces races. Leur influence définitive sur la langue française a été analysée par M. Edelstand Duméril (2) de la manière la plus curieuse, la plus savante et la mieux appuyée d'abondantes preuves; mobilité, fluidité, incertitude, transformation et variation fréquente des voyelles, des consonnes, même des syllabes, tels paraissent être aujourd'hui même après tant de siècles les caractères de ces langues. « Il y a des mots en « erse » (Irlandais), dit Pinkerton, qui »ont jusqu'à trente significations; — *gal*, par exemple, qui »signifie étranger, — indigène, — conquérant, — lait, — »pari, — ventre de truite, etc. » On peut prononcer de deux manières le mot *oïgeach*, cheval,—lequel s'écrit d'une troisième. En gallois ou Welsh, dit Townsend, cité par M. Duméril, *c*, *p*, *t*, se permutent, l'aspiration se perd quelquefois; *bh*, *mh*, *ch*, *gh*, *th*, ont souvent le même son. Tant de variations et d'incertitudes, mères d'un scepticisme inévitable, expliqueraient peut-être la vive teinte d'ironie dont la langue française, la seule qui soit restée un peu keltique sur quelques points, a gardé la marque visible. Sans compter les mots de raillerie brutale ou de blâme véhément qui se rapportent à cette antique origine, nous devons à la rustique et vive loquacité de nos aïeux presque tous les termes de mépris populaire et de sarcasme expressif qui nous sont restés, et dont la variété et le nombre étonnent les philologues: tels sont les mots: « Faire des *arias*, *ba-*» *garre*, *tapage*, *tracas*, *rogue*, *rêche*, *revêche*, *rabacheur*,

(1) *Die Gallische Sprache*, etc. Carlsruhe. 1851.

(2) *Formation de la langue française*.

» *luron*, *trogne*, *broutille*, *faribole*, *fripon*, *riotte*, *taloche*, » *briffer*, *marmouzet*, *badaud*, *tic*, *gas*, se *blouser*, se *mus-* » *ter*, *narguer*, *narquois*, *fringuer*, *rechigner*, *dorloter*, » *rôder*, *rabrouer*, *geindre*, *tancer*, *bourrer*, *bavarder*, » *trotter*, *hâve*, *minable*, *brusque*, et une foule d'autres.

Il faut convenir que ce vieux Trésor gaulois de notre langue ne se distingue ni par l'élégance ni par la grâce. La discipline romaine, les souvenirs de la Grèce harmonieuse, les phases d'une civilisation éclatante et d'une sociabilité la plus souple qui fut jamais ont prêté à notre idiome ses vrais caractères (1) et ont assuré sa glorieuse universalité.

---

§ III.

En quoi l'anglais diffère de l'allemand. — Intensité et puissance de l'un. — Immensité et nuances de l'autre. — *Nimiety,* « trop plein » de l'allemand. — *Sobriety,* « pauvreté vigoureuse » de l'anglais. — Rôle de la langue anglaise dans le monde des faits au XIX[e] siècle.

L'histoire la langue *latine* transformée, des variations qu'elle a subies pendant le moyen-âge, et des divers ruisseaux qui partant de cette grande source, sont venus, sous des noms divers, alimenter la civilisation moderne des races méridionales; — cette histoire curieuse, tentée plusieurs fois et éclairée par l'érudition ou la sagacité de quelques esprits, reste encore à compléter. On trouve épars dans les œuvres de Grimm, de Kaltschmidt et de Rask, les matériaux d'une Histoire philosophique des langues Teuto-

(1) V. nos Études sur le XVI[e] siècle. Dernier chapitre. *De la langue française.*

niques. Le groupe scandinave ne nous arrêtera pas; il se sépare de lui-même et s'isole dans sa force spéciale de l'allemand et de l'anglais. Ces deux derniers idiomes auxquels se rapporte aujourd'hui le mouvement du monde intellectuel, issus d'une origine commune, ont couru des fortunes contraires.

On pensait encore il y a cent ans que la langue anglaise ne se rattache que de loin à la souche Teutonique; on a reconnu cette erreur. On sait, quoi qu'en ait pu dire M. de Châteaubriand, que l'anglais d'aujourd'hui même est de l'allemand modifié. L'un des premiers en France, M. Villemain l'a proclamé à la fin de son cours de littérature, en 1830. Non que l'anglais n'ait recruté sur sa route une foule de mots étrangers; c'est même son habitude d'en recruter beaucoup. La langue anglaise vit au milieu de ces mots d'emprunt, comme la Grande-Bretagne subsiste au milieu de ses possessions transatlantiques, australasiennes, africaines, hindoustaniques, sans cesser d'être *elle*. Le nombre des mots étrangers ne décide de rien; les *vocables* teutoniques composent le noyau de l'armée. De même en politique la Grande-Bretagne possédant Madère, Gibraltar, Madras, Québec et même une île chinoise, est encore la Grande-Bretagne. L'anglo-saxon, avec treize mille mots indigènes, commande à trente mille mots asservis, empruntés ou dérobés. Parmi ces conquêtes de la langue anglaise se trouvent des mots japonais, malais et chinois; il y en a qui ne se sont jamais confondus avec le langage victorieux. *He was encored*, du mot français *encore; shampooing*, du mot turc qui exprime l'action de masser le corps, et une multitude d'autres, n'ont rien d'anglais si ce n'est la livrée. Une sorte de hiérarchie des paroles s'est établie; tel mot a une valeur et une puissance supérieures; tel autre une force mé-

diocre; enfin un autre *vocable*, à peine adhérent au langage qui l'adopte, est souffert plutôt qu'admis.

Il y a donc en anglais des mots très-*forts* et des mots très-*faibles* pour le sens; des mots « de race » — ou « adoptifs », — ou « exotiques ». Ces derniers comptent à peine; les seconds sont d'un usage habituel; l'*intensité* et la vigueur se concentrent dans les premiers. Le vrai caractère de l'anglais, idiome pratique et puissant, est l'expression, — l'*intensité;* — c'est-à-dire l'énergie et le « caractère. »

Si de l'anglais, dérivé et modification de l'anglo-saxon, vous remontez jusqu'à l'allemand, lac gigantesque dont on aperçoit à peine les limites, vous trouvez que « l'intensité » née de l'ordre, de la règle et de la concentration disparaît, et vous avez devant vous des ressources infinies, des reflets incalculables, des flots sans nombre; — les nuances dans « l'immensité. »

Coleridge dit très-bien que les Allemands écrivent trop, — et que les éléments mêmes de leur langue ont du *trop-plein*, «nimiety ». Jacob Grimm, dans un excellent ouvrage récent (1), fait le même aveu; ce sévère philologue va jusqu'à refuser à l'allemand le droit de rivaliser avec la langue anglaise, sa fille et son héritière : « En se débar-
» rassant, dit-il, des lois de la prononciation antique, en re-
» jetant la plupart des flexions, l'anglais a conquis une vi-
» gueur et une énergie supérieures à celles de tous les idio-
» mes modernes. L'admission libre de sons « intermédiai-
» res » qui ne peuvent *s'enseigner* et se définir, mais qu'il
» faut *apprendre*, lui a donné une variété et une vivacité
» d'expression, que peut-être aucun langage n'a possédées.

(1) Ueber den ursprung der Sprache. Abhandlungen der K. Akademie der Wissenschaften zu Berlin. 1851.

» C'est au mélange extraordinaire des deux plus anciens » idiomes de l'Europe, du Teutonique et du Roman, que » sont dus cette supériorité, ce beau développement et » cette force intellectuelle de l'anglais. On sait dans quelles » proportions les deux sources se sont combinées pour for- » mer l'anglais, dont le Teutonisme a fourni le fonds maté- » riel, et le Roman la partie relative à la culture intellec- » tuelle. Oui, la langue anglaise, celle qui devait produire » le plus grand et le plus éminent poëte des temps moder- » nes, le seul qu'ils puissent opposer aux grands poëtes du » monde classique (c'est de Shakspeare que je veux par- » ler), a le droit de s'appeler une langue universelle, la » langue « du Monde » par excellence.... Sa richesse, sa » puissante raison, ses formes précises, laissent bien loin » derrière elle toutes les langues vivantes, et même notre » langue allemande, brisée et tiraillée comme elle l'est » (zerrissen), déchirée comme la race allemande l'est elle- » même. Avant d'entrer en lice et de s'y présenter vaillam- » ment, il faudra que notre idiome se dépouille de mille in- » cohérences et de beaucoup d'erreurs (1).

(1) *Keine, unter allen neueren Sprachen, hat gerade durch das Aufgeben und Zerrutten alter Lautgesetzte, durch den Wegfall beinahe sæmmtlicher Flexionen, eine grossere Kraft und Stærke empfangen, als die Englische, und von ihrer nicht einmal* lehrbaren *nur* lernbaren *Fülle freier Mitteltone ist eine wesentliche Gewalt des Ausdrucks abhangig geworden, wie sie vielleicht noch nie einer andern menschlichen Zunge zu Gebote stand. Jhre ganze überaus geistige, wunderbar geglückte Anlage und Durchbildung war hervorgegangen aus einer überraschenden Vermæhlung der beiden edelsten Sprachen des spæteren Europas, der germanichen und romanischen, und bekannt ist, wie im Englischen sich beide zu einander verhalten, indem jene bei weitem die sinnliche Grundlage hergab, diese die geistigen Begriffe zu-*

Les paroles dont se sert le sincère et savant philologue offrent un curieux exemple de cette richesse allemande, qui pousse la magnificence jusqu'à la prodigalité ; à peine ce passage si remarquable et dont la sévérité paraîtra extrême peut-il être traduit en anglais ou en français, tant la marche des périodes est complexe et la multiplicité des nuances embarrassante.

L'allemand malgré cette richesse, qui semble lui assurer une supériorité prodigieuse a donc ses désavantages ; en émondant son luxe et en soumettant sa liberté à l'ordre, la langue anglaise a pris le dessus.

Voici un mot exprimant un seul sentiment, connu de tous les hommes, familier à toutes les nations, l'*amour* ; — il nous servira d'exemple. Le mot samskrit est *lubh*, qui exprime l'agrément d'un objet et le mouvement de préférence qu'il inspire. Sans nous arrêter au grec *lipio* et au latin *libeo*, qui contiennent la même idée, nous trouvons le gothique *leibia*. Là se trouve la souche teutonique ; cherchons les transformations que lui a imposées le génie des races.

L'allemand moderne en fait d'abord *lieben*, aimer ; puis *liebeln*, faire l'amour ; *lieb*, agréable ; *liebchen*, diminutif ;

führte. Ja, die Englische Sprache, von der nicht umsonst auch der græsste und uberlegenste Dichter der neuen Zeit im gegensatz zur classischen alten Poesie, ich kann natürlich nur Shakspeare meinen, gezeugt und getragen worden ist, sie darf mit vollem recht eine Weltsprache heissen, und schein glleich dem Englischen Wolke auserschen künftig noch in hœherem Masse und allen enden, der Erde zu walten. Denn an Reichthum, Vernunft und gedrangter Füge læsst sich keine aller noch lebenden Sprachen ihr an die seite setzen, auch unsere Deutsche nicht, die zerrissen ist, wie wir selbst zerrissen sind, und erst manche gebrechen von sich abschütteln müsste, ehe sie kunn mit die laufbahn trate.

liebe, amour ; *liebelei*, amourette; *lieber*, plus volontiers; *lieblich*, aimable; *lieblichkeit*, caractère aimable ; *liebling*, favori ; *lieblos*, sans amour; *liebloskeit*, caractère sans amour; *liebreich*, riche en amour ; *liebschaft*, situation de l'amoureux; *liebste*, le plus aimé, le préféré, l'époux; *liebæugeln*, faire l'amour par les yeux ; *liebhaber*, celui qui a de l'amour; *liebkosen*, causer d'amour; *liebenswürdig*, digne d'amour, etc. Ce n'est pas tout ; — au moyen de la préfixe *be*, qui indique une action prolongée, étendue sur tout un objet, ce riche et souple idiome crée : *belieben*, étendre son amour, désirer ; *belieben*, plaisir ; *beliebt*, qui est entouré d'amour, recherché ; *beliebig*, qui est digne qu'on le recherche ; — au moyen de la syllabe *ver*, qui exprime l'excès, l'oubli de soi-même, *verlieben sich*, devenir amoureux ; *verliebt*, amoureux ; par la préfixe *ge* qui indique la réunion, *geliebt*, aimé ; — au moyen de *vor*, qui signifie la préférence, *vorliebe*, prédilection, etc.

Cette multitude de nuances, cette formation régulière et continue, ces affixes dont la délicate finesse est distincte, signalent particulièrement la langue allemande. Voyons ce que les Anglais ont fait du même mot. *Liebe* s'est changé en *love*, métamorphose naturelle. *To love*, aimer ; *love*, amour ; *lovely*, aimable ; *loveliness*, caractère aimable ; *loveless*, sans amour, peu aimable ; *lover*, amant ; *love-gift*, *love-talk*, *love-letter*. Ils ont perdu *loveship*, *loveworthy*, *lovelier* (pour *rather*) ; ils ont gardé le composé *beloved*, et formé pour leur usage personnel *lovingly ;* quant à *beforelove* et *forelove*, ces mots sont tout-à-fait bannis de l'anglais.

L'anglais n'est qu'un allemand mutilé; la construction des vocables se maintient; les racines n'ont pas changé ; on a supprimé les rameaux exubérants. Un génie positif a détruit une multitude de demi-teintes composées. Continuons.

Les mots *liebe* et *love* expriment surtout une préférence instinctive. Comment rendra-t-on cet autre attachement du devoir, cette sainte *couture*, fille de la parole donnée, maintenue et animée par le serment? De la racine gothique *freien*, demander en mariage, on a fait *frijonds*, lié d'amitié; puis *freund*, en anglais *friend* (ami); de là *freundlich* et *friendly*, cordial, doux, amical; *freundlichkeit* (allemand) et *friendliness* (anglais), cordialité; *freundschaft* et *friendship*, amitié; *befreunden* et *to befriend*, traiter en ami. Les Allemands, toujours plus riches que leurs neveux les Anglais, se sont réservé *freundinn*, amie; *befreundet*, allié, etc., et beaucoup d'autres. L'identité des formations est partout évidente; ce sont les mêmes désinences (*like* et *lich*, *less* et *los; shaft* et *ship*); les mêmes préfixes, le même mode de composition; c'est une seule langue; — à cette exception près, que l'opulence allemande nous étonne par ses ressources, tandis que la précision anglaise semble pauvre à force d'économie.

Comment celle-ci a-t-elle regagné le terrain perdu? Par l'ordre; en plaçant pour ainsi dire à intérêt, selon leur époque, et les vocables de son patrimoine et ceux qu'elle empruntait aux langues savantes ou étrangères. Possédant déjà *friend*, « ami » et tous ses dérivés, *love*, « amour » et toute sa famille; l'anglais n'a repoussé ni le mot normand ou latin *amour*, ni le mot germanique *like*, *liking*, « préférence ». On leur a donné les moindres places. Le dernier rang, le plus chétif et le plus réprouvé appartient au mot latin-normand. *An amour* signifie une liaison passagère; *paramour* implique le blâme; *amorous, amiable,* ont une signification ou faible ou purement sensuelle. On peut très-bien dire *an amiable dotard*, « un aimable idiot; » il est impossible de dire : « *A lovely dotard.* » L'idée morale, et celle de de-

voir sacré ont été exprimées par *friendship;* l'idée de plaisir et de préférence, par *love;* l'idée vulgaire et condamnée, par *amour.* Restaient la préférence ou le goût pour un objet : c'est *to like*, préférer. Il n'est pas exact de dire qu'il y ait eu alliance et fusion ; alliance trop inégale ; fusion qui n'a rien confondu. L'élaboration des éléments teutoniques, dominés par le génie positif de la langue anglaise s'est mêlée à un accessoire étranger, fort par le nombre des mots qu'il introduisait, peu considérable par la réalité de sa valeur, impuissant à changer l'organisme primitif.

On voit comment s'expliquent les caractères différents de la langue allemande et de la langue anglaise.

Les nuances allemandes sont des dérivés qui modifient le sens. Les nuances anglaises sont des synonymes et des variations qui expriment force ou faiblesse, — moralité ou vice, — profondeur ou surface. Tout ce qui est force, moralité, profondeur, c'est la racine teutonique qui le fournit. Ce qui est affaiblissement, adoucissement, ornement et frivolité, on l'emprunte à la langue nouvelle. Les mots métaphysiques, les termes d'art, les expressions nées d'une civilisation avancée, appartiennent à l'idiome néo-latin ; les termes de droit, de chirurgie, de chimie, de physique, d'astronomie s'y joignent et composent un total énorme. Ces mots étrangers que le progrès social rendait nécessaires se sont toujours soumis à la constitution primitive du vieux langage.

Ainsi deux idiomes opposés de caractère ont jailli d'une source identique. Les préfixes, les affixes, les désinences anglaises sont de l'allemand ; *durch* (en anglais *through*) ; *thum* (en anglais *dom*) ; *hinter* (under) ; *ober* (over) ; *niss* (ness) ; *lich* (like) ; *ship* (shaft) ; *los* (less) ; *heit* (hood), règnent sur la langue anglaise, disposent des au-

tres vocables, gouvernent ces vassaux et ne leur permettent pas de suivre la règle latine ou normande.

La terminaison *hood*, si fréquente en anglais (*widow-hood*, *lively-hood*, *brother-hood*), dérive d'un mot gothique que les Allemands eux-mêmes n'emploient plus. Dans le vieil allemand le mot *heit* (*hod*, en anglo-saxon) signifie « personne ». La version métrique du *Credo*, publiée par Hickes, contient ces paroles : « *Ne the* HODES *oht mengande* » (« Neither the *persons* aught confounding, » « nec *personas* ullum in modum permiscendo »). Le dialecte de la Bavière a seul conservé *hait* dans le sens de « situation ». Le paysan bavarois vous parle du *bon état* (gute hait) ou du mauvais état (schlechte hait) de sa famille et de ses affaires. L'Allemand vulgaire n'emploie plus *heit* que comme désinence dans la composition des mots, et lui prête la signification exacte que les Latins donnent à leur terminaison *tas* (libertas) ; en français, *liber-té ;* en grec, *tès*.

Heit signifiant donc *l'état d'une chose*, les Allemands se servent de *mensch-*, homme, pour faire *mensch-heit*, « état des hommes, humanité » ; avec *faul*, paresseux, ils font *faul-heit*, « état du paresseux, paresse » ; et mille mots semblables. Ce mode de formation a passé des Germains aux Anglais. Ces derniers ont changé *heit* en *head* et en *hood ;* de là *god-head* (divinité, en allemand *gottheit*) ; — *maiden-hood* ; — *priest-hood*, prêtrise ; — *man-hood* (virilité, en allemand *mensch-heit*) ; — *hardy-hood*, hardiesse, mot plus singulier encore parce qu'il est hybride et se compose du mot normand *hardy*, et du mot teuton *hood*. En face de ces mots germaniques se placent des synonymes, qui empruntés au latin offrent une équivalence affaiblie et comme une nuance plus ornée et pâlissante ; près de *god-*

head on voit « divinity » (*divinitas*); près de *maidenhood*, « virginity » (*virginitas*); près de *priesthood*, » sacerdoce » (*sacerdotium*); pres de *manhood*, « humanity » (*humanitas*). Des deux nuances, l'une gothique, l'autre latine, la nuance gothique a l'énergie et la rudesse; du côté de l'expression latine sont la finesse métaphysique et la subtilité civilisée. Tout Anglais qui entend prononcer le mot *godhead* en reconnaît la puissance; *Divinity* est une expression lucide, effacée et sans pouvoir; le *doctor of divinity*, est un *docteur en théologie*, rien de plus. *Humanity* indique ou la masse du genre humain, prise pour un être collectif, ou la sympathie de l'homme pour les hommes; mot philosophique, d'une froideur didactique et cicéronienne. *Manhood* indique l'âme virile dans un corps viril, l'âme opposant sa force aux violences du destin. Des gens cruels et énergiques pourraient très-bien dire à un homme doux et faible : —*We have enough of your humanity; recall your manhood*; « nous en avons assez de votre humanité; *rappelez la partie virile de votre âme* (*manhood*). » Le mot *virility*, autre synonyme, existe en anglais à côté des deux expressions *humanity* et *manhood*; il indique plus spécialement la différence des sexes, et se place entre l'une et l'autre.

Telles sont les fortes nuances de la langue anglaise; nuances caractéristiques, positives, propres à la vie pratique d'une race politique et commerçante. Si elle a perdu la complexité composite, le luxe et la beauté synthétiques de l'allemand ; si, ébranchant pour ainsi dire et émondant de toutes parts sa luxuriante fécondité, imposant des bornes à sa faculté reproductive, l'anglais est devenu impuissant aujourd'hui à réunir dans un seul vocable ces reflets poétiques et les divers jeux de l'imagination que l'allemand y

accumule et y harmonise ; — cette langue est restée en revanche, dans sa sobre énergie, la plus expressive et la plus incisive des langues modernes (1).

Elle possède toujours un temps fort et un temps faible, un temps dur et un temps doux. L'écrivain anglais frappe à son gré sur la touche qu'il veut faire retentir ; *feeling*, *shaft*, *limb*, *work*, *reward*, mots vigoureux, sont teutons; *sentiment*, *dart*, *member*, *labour*, *recompense*, mots élégants et harmonieux, sont latins. Proverbes populaires, cris de l'âme, accents d'éloquence restent germaniques. *Cordial* est une expression gracieuse ; *hearty* est le mot du cœur. *Hospitality* est solennel et convenable ; *welcome* est naïf et national.

L'anglais est donc doublé plutôt que double; c'est un saxon armé à la romaine.

Citons un échantillon singulier de la richesse du Glossaire anglais : les mots *amour paternel* ne peuvent se rendre en latin que par *paternus amor ;* en allemand par *vaterliche liebe* ; et ainsi dans les autres langues d'Europe, *paterno amore*, etc., etc. Cependant la tendresse qu'un véritable père porte à son enfant n'est pas identique à l'attachement vif qui rappelle et ne remplace pas l'amour paternel. Les Anglais ont pour ces deux significations deux mots, dont les nuances sont marquées ; *father-ly* (pour *father-like*), « semblable à un père, » du mot *like*, semblable et du mot *father*, père ; et *paternal*, du mot latin *paternus*. « He had for his pupil a *fatherly* love.. » — Il avait pour sa pupille un amour semblable à celui d'un père. — « His *paternal* sorrow could not subside. » « Sa douleur de père ne pouvait s'apaiser. » Dans la première phrase, il s'agit d'un « *amour* digne *d'un pére ;* » dans la seconde,

(1) V. nos Études sur l'Angleterre au xixe siècle, 1er chapitre.

c'est la douleur d'un père véritable. Double teinte, qui n'est jamais équivalente, ne fait jamais double emploi, et multiplie les effets sans outrer les couleurs. Ici le vrai mot, le mot fondamental est *fatherly*, *fatherlike* ; — *paternal*, mot latin-normand se remplacerait facilement par le génitif *a father's sorrow*. La langue saxonne est le nécessaire ; la langue normande, le superflu.

La hiérarchie dans l'indépendance individuelle, voilà l'anglais. Cette langue a conservé la vigueur de tous ses éléments constitutifs en se gardant bien de leur donner une valeur égale. C'est l'idiome de la liberté, non de l'égalité. Il admet tout et ne confond rien. Il reçoit le mot français *fleurette*, « firtation », et le laisse dans les limbes, tandis que le mot *flower*, fleur (flos) sert à l'usage commun ; l'admirable mot, *bloom* (blum), indique seul la vivacité de la sève, l'éclat des nuances et l'enivrement du parfum. C'est le mot germanique.

Non-seulement le français et l'anglais ne se sont jamais unis et fondus ; mais le latin, le grec, le français moderne, l'italien, l'espagnol, toutes les langues romaines cultivées et savantes ont, si nous pouvons le dire, tournoyé et voltigé autour de la base teutonique. Elle s'est environnée de ces flammes errantes comme d'ornements fugitifs et extérieurs ; jamais elle n'a pu se les assimiler. En un mot, l'anglais actuel est encore aussi profondément *teutonique*, après douze siècles, que le français de nos jours est *latin*. Une attache indestructible nous enchaîne à notre origine romaine, à jajamais vivante et dominante. L'Angleterre produirait encore des milliers d'écrivains, qu'elle ne cesserait pas d'être saxonne par l'âme, la pensée, la parole, le génie. Elle l'est surtout par la formation des mots, par l'intimité du méca-

nisme, c'est-à-dire par cette portion essentielle et centrale qui survit à toutes les modifications extérieures.

Elle est fidèle au génie germanique primitif qui n'a pas trouvé dans l'histoire d'expression plus vive et plus complète que cette époque nommée anglo-saxonne, pendant laquelle la civilisation romaine affaiblie fut remplacée par une civilisation spéciale, à la fois chrétienne et germanique, importée dans la Grande-Bretagne par les Saxons. Heureusement pour l'historien, l'esprit de conservation inhérent à ces races a protégé les vieux poëmes et les chroniques des Anglo-Saxons, et nous pouvons étudier ce dialecte frère du gothique dans les œuvres du roi Alfred et du moine Cædmon, comme dans ce beau poëme dano-anglais, intitulé *Beowulf*.

La langue anglaise, sans le rude travail qu'elle a fait subir aux éléments germaniques, aurait été impropre à l'œuvre de civilisation active et de conquête commerçante que la race devait accomplir. Parmi les idiomes teutons, le caractère du gothique avait été une harmonieuse largeur; celui de l'islandais, la concentration puissante; celui du danois, la solidité composite; celui du suédois, l'élasticité sonore; celui de l'allemand, l'étendue métaphysique. L'anglais devint la langue pratique par excellence et ne cessa pas d'être poétique; l'idéal et le réel se touchent par un point suprême. L'anglais donna « six » futurs à ses verbes (*shall*, *will*, *can*, *may*, *must*, *need*), tandis que les vieux Germains de Witkind, imprévoyants comme des barbares, n'en avaient pas un seul; l'Anglais supprima les modifications inutiles, perdit volontairement les nuances subtiles, rendit sa grammaire élémentaire et presque nue, se servit des affixes et des pronoms avec une facilité et une liberté extrêmes, ne s'embarrassa ni de la systématisation artifi-

cielle ni de l'élégance rationnelle, courut au plus pressé, à l'application, à l'utilité, à la nécessité, à la pratique; cessa d'être homogène, perdit en régularité ce qu'il gagnait en force, admit rarement la composition et pour ainsi dire « *l'agglutination* » des racines, labeur savant, intellectuel et improductif, — garda cependant avec soin les nuances significatives, le *th* doux et le *th* rude, distinction que les Allemands ont perdue, les désinences variées, comme *ive* et *ing* (sport*ive*, sport*ing* « *se plaisant* à jouer, » et « *jouant* »); — enfin, laissant à l'Italien, à l'Epagnol, au Français (qui avait détrôné sous Louis XIV ces deux idiomes), leur gloire avérée et séculaire, — devint pour le XIXe siècle l'instrument le plus actif de la civilisation matérielle qui emporte le monde nouveau.

---

§ IV.

Rôle de la langue allemande dans le monde moderne. — Impersonnalité, abstraction, nuances poétiques. — De ses destinées futures.

Il faut se garder de croire que l'allemand ait eu moins d'influence et de pouvoir que l'anglais; cette influence et ce pouvoir se sont exercés non sur les faits, mais dans la sphère des idées qui dominent et engendrent les faits.

La suprême loi, le principe vital de la langue allemande comme de la langue grecque est la synthèse, l'analogie, la composition, la fécondité incommensurable et harmonique. D'un petit nombre de racines elle a tiré cent mille vocables qu'elle multiplie et varie indéfiniment; la langue française, douée d'autres qualités, ne compte que vingt-

huit mille vocables dont elle ne peut plus accroître le nombre. Du seul mot *setzen* (to set) naît une famille de plus de cinq cents mots, auxquels on peut ajouter des compositions étrangement complexes, telles que *auseinanderamtsetzung* (répartition des employés). L'anglais, cet allemand mutilé et raffiné, forme seulement avec le même mot *to set* une trentaine d'expressions tout au plus; quiconque veut aller plus loin se heurte contre les bizarreries de l'archaïsme. Tandis que l'anglais a supprimé la flexion des désinences, l'allemand qui les a conservées bannit ou emploie les articles selon les nécessités du style et les caprices de la pensée. Grâce à ces mêmes flexions l'allemand est à son gré inversif ou soumis à l'ordre logique; il se prête à tout, il admet tout, et les vestiges de la primitive rudesse et les éléments nouveaux des civilisations exquises; telle est la vaste incertitude de son organisation philologique, que les grammairiens ne sont pas même d'accord sur le nombre de ses déclinaisons; les uns en veulent *six*, les autres *dix*. Il possède un pluriel qui généralise (Dinge) et un autre pluriel qui particularise (Dinger); distingue au moyen des genres la grande Mer (Die see), de la mer intérieure (Der see); — et reconnaît chez la femme, six nuances séparées; — *Frau, Hausfrau, Weib, Weibsbild, Frauenzimmer, Frauensperson.* La femme honorée et légitime marche la première (Frau). La Reine du ménage la suit (*Hausfrau*). Comme compagne de l'homme, elle est *Weib*. La mauvaise société seule parle du *Weibsbild* (Forme physique); les deux derniers vocables représentent la femme des salons et sa personnalité extérieure. C'est là pour le poëte sentimental une magnifique richesse. « *Ehret die Frauen!* » s'écrie Schiller. « Honorez la noblesse de la Femme! » Le

titre même de son poëme est « *Die Macht des Weibes.* » (La puissance de *l'être* nommé *Femme.*)

La même élasticité de l'allemand multiplie et diversifie les diminutifs, les augmentatifs, les péjoratifs, en donne aux verbes et aux adverbes ; — permet de ne pas accorder le substantif et l'adjectif (schlecht sind die federn) ; crée des substantifs avec les participes (le *criant*, le *hurlant*) ; transforme les adjectifs en adverbes, les verbes en substantifs, s'empare de toutes les formes, adopte tous les moyens ; attribue des comparatifs aux verbes, réduit à l'abstraction même les termes physiques et matériels (le *tonnant*, pour la *faculté de tonner*), atteint de nuance en nuance la région extrême de l'impersonnalité et de l'idée abstraite, et se déployant dans cette immense, sublime et dangereuse liberté, semble avoir choisi pour symbole les deux vers de Klopstock :

> . . . . . *Es walzet sich Ozeane*
> *Ringsum, langsamer fluth, zum menschenlosen gestade.*

Ce sont les grandes vagues de l'Océan immense, allant baigner des rivages où les races et jusqu'à la pensée humaine disparaissent.

L'*impersonnalité* définitive de la langue allemande n'éclate en rien avec plus de puissance et de singularité que dans l'emploi du neutre, type de l'impersonnalité même. On trouve l'article *es* (it), article neutre, vingt fois répété dans le *Taucher* (Plongeur) de Schiller. Ce mot jette un voile sur l'agent et le moteur, indique l'inconnu, fait pressentir le mystérieux et l'infini; c'est l'infinitif de Virgile :

> *Tunc exaudiri gemitus et sæva sonare*
> *Verbera...*

L'Allemand dit : « *il m'étonne,* » pour « j'éprouve de l'étonnement, » l'étonnement me saisit (Mich wundert). La personnalité s'efface devant le sentiment et la sensation ; pour lui la généralisation prend le dessus. C'est au contraire en anglais le « particularisme » l'égoïté, pour nous servir de ces expressions allemandes, qui l'emportent et dominent. Un Anglais distingue « *All the day ; the whole day ; every day* ; *the day entire,* qui ne signifient point la même chose ; c'est *le jour dans toutes ses heures ;* c'est *le jour considéré dans son cours intégral ;* c'est *chaque jour pris à part* ; c'est enfin *le jour sans en rien retrancher.* Ici les nuances, comme on le voit, s'appliquent à la vie positive, non à l'abstraction métaphysique et idéale. Les mêmes nuances positives de volonté et de fait se retrouvent dans les *futurs* anglais. Le *futur* du verbe allemand ne conserve que l'idée générale, la pensée indéfinie d'un avenir vague et inconnu ; — *ich werde schreiben,* « j'écrirai ; » il n'y a plus là que l'abstraction d'un avenir pendant lequel *on écrira,* toute indication d'une volonté personnelle et d'un fait spécial disparaissent. Aussi les Allemands n'ont-ils qu'un seul futur tandis que les Anglais en ont SIX :

« Il se peut que j'écrive » — *I may write.*

« J'ai la puissance d'écrire » — *I can write.*

« La fatalité te contraindra d'écrire » — *Thou shalt write.*

« Le devoir me fera écrire » — *I must write.*

« Ma volonté me fera écrire » — *I will write.*

« Nulle nécessité ne vous fera écrire » — *You need not write.*

Voilà pourquoi, nous l'avons souvent dit, les traductions fidèles sont impossibles. Shakspeare, pour individualiser ses caractères, ses nuances morales, arrêter avec la

finesse et la profondeur de son génie les traits de ses physionomies, n'aurait pas pu employer l'instrument de la langue allemande, instrument impersonnel et indéfini ; c'est le seul défaut de la traduction de Schlegel et de Tieck, défaut insurmontable (1). Le lyrisme éthéré de Schiller dans ses Odes et des poëtes secondaires tels que Matlhison et Hœlty perd dans une traduction la ténuité prismatique de ses nuances. Il faut renoncer à exprimer en français ou en anglais la suavité de Gœthe :

« Fullest wieder busch und thal
» Still mit nebelglantz ;
» Lœsest endlich auch elnmal
» Meine Seele gantz ;
» Breitest über mein gefild
» Lindernd deinen blick,
» Wie des freundes augen mild
» Über mein geschick. »

La suppression des articles, la composition de mots tels que *nebelglantz*, leur position comme celle de *still*, *seele gantz*, *augen mild*, font le charme de ce *lied*, dont la naïveté paraîtrait excessive en français et insupportablement fade en anglais. Introduisez dans cette sphère magique individualisation et précision ; tout disparaît, les ombres légères fuient, l'enchantement a cessé.

Si l'on examine et la liberté syntaxique et l'étymologie féconde et chacun des ressorts et des pivots particuliers de la langue allemande, la sentence de Jacob Grimm et de Coleridge se trouvera justifiée.

Incomparablement vaste et souple, infini de modifications et de ressources, ce métal en fusion, cet idiome im-

(1) V. nos Études sur L'ANTIQUITÉ, DES TRADUCTEURS.

mense dont Bœrne a raison de dire que « c'est le Truchement naturel et l'universel interprète de tous les sentiments et de toutes les idées, » pèche par l'excès de sa richesse même; Bœrne a le droit d'ajouter « qu'il n'y a pas de style pour les Allemands » C'est (dit-il ensuite) une « preuve de leur candeur; ils écrivent vertueusement » mal; la coquetterie des paroles leur déplaît; ils regardent » comme un crime de parer et de déguiser l'idée sous les » draperies de la phrase. » — Bizarre excuse! La négligence de la personne est-elle une vertu? Ni Gœthe ni Lessing ne l'ont pensé; leur liberté germanique s'est volontairement asservie; et l'on peut, avec des restrictions et des nuances, accorder le même éloge à Jean de Muller, Herder et Fichte. Mais quelle forêt épaisse et inextricable que le style de Hegel, si c'est un style! Et quelles périodes ensevelies sous les nuages accumulés de l'expression métaphysique a composées Gervinus, le savant historien de la littérature; sans compter les humoristes comme Hamann (1) et Jean-Paul (2) qui ont exagéré la liberté et exécuté cette danse éperdue, bouffonne et triste, accompagnée de grelots et de fifres aigus, excusable après tout, puisqu'elle était volontaire et qu'elle avait un sens, ironique ou profond.

L'abus des mots abstraits, la répudiation des termes simples, expressifs et réels, ce que Paul lui-même nomme la « circumnavigation de la pensée sans toucher le rivage, » ont passé récemment d'Allemagne en France et en Amérique; et c'est un grand vice. Les *bases*, les *points-de-vue*, les *sommités*, les *profondeurs*, les *rayons* ont envahi l'espace. On a cessé de dire : « les armées marchent, » pour dire : « les éléments hostiles dont disposent les pensées qui

(1) V. les *Trois mages de Kœnigsberg.*
(2) V. *Jean-Paul-Frédéric Richter.*

servent de guides à la civilisation européenne commencent à s'ébranler. » Un écrivain moderne parle ainsi : « Quand » le métal corinthien de Gœthe réunit en lui-même les » éléments esthétiques de toutes les foudres et de tous les » éclairs anciens... » pour dire « lorsque Gœthe écrivit Werther... » Plusieurs ont essayé d'exprimer ce que les sensations humaines ont « d'ineffable » ou les arts de mystérieux ; Bettina Brentano affirme que la « septième diminuée » est le guide céleste, la médiatrice de la nature terrestre et » de la nature divine ; qu'elle est au-dessus des sens, qu'elle » conduit au monde des esprits ; elle s'est faite verbe ! » — Telles ne sont point les pages de Schiller, de Gœthe, de Schleïermacher et de Jean de Muller. « Ramener à la discipline ce noble langage, égaré dans sa liberté même et exposé à redevenir sauvage, » (edle, aber sehr verwilderte sprache, dit Jablonski) c'était le plus grand service qu'on pût lui rendre.

L'initiateur du mouvement plastique et organisateur de ce magnifique idiome a été Luther au XVIe siècle. Le grand artiste de la même œuvre dans les derniers temps a été Gœthe. Bien d'autres talents y ont concouru.

Œuvre civilisatrice et du plus haut intérêt pour la marche intellectuelle de l'humanité. Un des récents humoristes allemands dit avec raison que l'Allemagne est « l'Université du genre humain. » Là tous les idiomes connus, sauvages ou civilisés, sont soumis à une critique assidue par des érudits infatigables qui pénètrent avec une persévérance passionnée les secrets de leur organisme. Là sont traduites ou plutôt reproduites par des *fac simile* d'une ressemblance merveilleuse toutes les œuvres de l'intelligence. Étude infinie des génies les plus divers, sympathie universelle, assimilation puissante, connaissance

de tous les rapports, admission de toutes les nuances, compréhension de la vie idéale comme du progrès matériel dans toutes les races ; tels sont les grands caractères de l'Allemagne intellectuelle. Voilà son rôle aux XVIIIe et XIXe siècles ; mission généreuse, qui coïncide avec la mission pratique de l'Angleterre ; ainsi se prépare l'avenir. Déjà une communauté de sentiments et d'idées, une tendance nouvelle à se comprendre mutuellement, un besoin général de resserrer les liens de la solidarité humaine se manifestent à travers le monde. La langue allemande est le grand instrument intellectuel de cette fusion des races et des esprits. Aux reproches de Jacob Grimm et à sa critique sévère elle a le droit d'opposer les paroles enthousiastes de Bœrne :

« Quelle langue oserait se porter rivale de la langue allemande ? Quel autre idiome est aussi riche et aussi puissant, aussi hardi à la fois et aussi charmant, aussi beau et aussi doux que le nôtre ? Il a mille couleurs et cent ombres. Rien ne lui manque ; ni le mot fugitif qu'exige le besoin de la minute ni celui que demande le sentiment infini que l'éternité ne saurait épuiser. L'allemand est fort dans l'épreuve, souple dans les périls, terrible dans la colère, tendre dans la pitié et prompt à toute entreprise. C'est l'interprète fidèle de toutes les langues que parlent le ciel et la terre, les airs et les eaux. Le grondement du tonnerre, les murmures de l'amour, les mille bruits de la journée et le silence des nuits ; les teintes d'émeraude, d'or et d'argent que sème l'aurore, et les méditations profondes des rois de la pensée ; le babil de la jeune enfant, le gazouillement de la source paisible et le sifflement du reptile ; les ébats et les cris joyeux de l'enfant et la sourde parole du rêveur qui se dit à lui-même : *le moi*,

» *c'est le* MOI ! — tout ce que l'homme peut comprendre » et sentir, la langue allemande le traduit, l'explique, le » développe et l'embellit (1). »

(1) « *Welche sprache darf sich mit der deutschen messen? Welche » andere ist so reich und mæchtig, so muthig und anmuthig, so » schœn und so mild, als unsere? Sie hat tausend Farben und hun- » dert Schatten. Sie hat ein Wort für das kleinste Bedürfnitz der » minute, und ein Wort für das bodenlose Gefühl, das keine Ewig- » keit ausschœpft. Sie ist stark in der Noth, geschmeidig in Gefah- » ren, schrecklich wenn sie zürnt, weich in ihrem Mitleide, und » beweglich zu jedem unternehmen. Sie ist die treue Dollmetsche- » rinn aller Sprachen, die Himmel und Erde, Luft und Wasser » Sprechen. Was der rollende Donner grollt, was die kofende Liebe » tændelt, was der larmende Tag schwatzt und die schweigende » Nacht brütet: was das Morgenroth grün und gold und silber malt, » und was der ernste Herrscher auf dem Throne des Gedankens » finnt; was das Mædchen plaudert, die stille Quelle murmelt und » die geifernde pfeift; wenn der muntere Knabe hüpft und jauchzt, » und der alte Philosoph sein schweres Ich setzt und spricht: » Ich bin Ich—Alles, Alles, übersetzt und erklært sie uns verstænd- » lich, und jedes aufertraude Wort überbringt sie uns reicher und » geschmückter, als es ihr überliefer worden.* »

PREMIÈRE ÉPOQUE.

LUTTE
DE
L'ÉLÉMENT PAYEN
ET DE
L'ÉLÉMENT CHRÉTIEN
DANS LA GERMANIE ANCIENNE.
(De l'an 400 à l'an 1500).

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES.

Les Frères Grimm. — Mythologie germanique.
P.-E. Müller. — Bibliothèque des Sagas.
Kemble. — Poëme de Beowulf.
Etmüller. — Chanson du voyageur.

LUTTE DE L'ÉLÉMENT PAYEN

ET DE L'ÉLÉMENT CHRÉTIEN

DANS LA GERMANIE ANCIENNE.

(De l'an 400 à l'an 1400.)

---

§ Ier.

Origines. — Chants barbares. — Aspiration vers l'infini. — Puissance mystérieuse des femmes.

Dans la nuit des origines allemandes on voit se confondre non-seulement les Scandinaves, les Islandais, les Germains, les Goths, les Longobards, les Jutes et toutes les nations du Nord, mais les Kimris, les souvenirs de l'Hindoustan primitif, de la Perse et des plus riantes contrées de la haute Asie. L'Allemagne érudite ne doute plus de cette origine orientale, attestée par les chroniques séculaires de l'extrême Nord. Nous ne soulèverons pas les discussions philosophiques auxquelles cette question se rattache ; la parenté originelle du samskrit, du grec, du gothique et du vieux langage germain est assez prouvée, non-seulement par l'affinité des idiomes, mais par la mythologie, l'histoire, les usages populaires, et quelques noms-propres qui se tiennent debout au milieu du naufrage des temps.

Cette filiation asiatique de la Germanie avait échappé aux écrivains de l'antiquité. On n'en trouve pas de trace chez Hérodote, le premier historien qui fasse mention des Germains ; il rapporte les ouï-dire de quelques marchands avec un ton de tristesse et de simplicité qui prête du crédit à ses

paroles. Un siècle plus tard, Pythéas de Marseille, le premier écrivain connu des Gaules, parle des Jutes qui tenaient le Jutland, des Teutons qui habitaient le Mecklembourg, le Holstein et la Poméranie, et des Estiens établis dans la Livonie et dans le royaume de Prusse. Chez Hérodote et chez Pythéas, les Germains sont représentés comme des sauvages ensevelis dans leurs ténèbres cimmériennes, sans littérature, sans poésie, presque sans idiome.

Tacite est plus complet; dans son admirable ouvrage « *De Moribus Germanorum*, » la Germanie apparaît barbare sans doute, illettrée, mais énergique, conservant son indépendance naturelle et la traduisant par ses mœurs et ses lois. Sous l'empire de croyances terribles, propres en apparence à dompter et affaiblir les âmes, ils gardaient un inaltérable sentiment de leurs droits. Chez eux la famille ne relève de rien ; tout se règle sur elle. Non-seulement elle est libre et forte dans son ensemble, mais elle donne à l'individu tout son prix. Un Germain est à lui seul quelque chose : il peut défendre ses biens à main armée, juger de son honneur et de celui des siens, et traiter directement des intérêts publics. La femme germaine ne se cache pas dans le gynécée : exclue des affaires publiques, elle a rang de Germaine ; elle est femme, libre, noble et honorée. L'instinct spontané, l'énergie ardente, le caprice imprévu de la femme passent pour inspiration divine.

Ces mœurs, ces idées, ce respect de la femme, ce mysticisme sauvage ont laissé jusque dans l'Allemagne moderne trop de traces évidentes pour que l'historien de cette littérature n'en signale pas le principe générateur. L'imitation des sociétés méridionales n'a pu en détacher ni les Allemands, ni les Anglais, ni les races diverses issues de la même origine. On retrouve ce sentiment indestructible

jusque dans les poëmes de Byron, de Baggesen, de Gœthe et de Schiller. Si l'on consulte le grand cycle des épopées germaniques, on y verra planer l'âme inspirée et redoutable de quelques femmes démoniaques ou divines. Remontez plus haut; le pouvoir et la majesté de ces fées éclatent dans les diverses traditions de l'*Edda* scandinave. Les Walkyries y apparaissent revêtues d'une mission terrible et auguste, exerçant leur empire avec une pleine liberté. Dès cette époque les idées germaniques se détachent de la terre; elles s'élèvent invinciblement à un ordre de choses inconnu et invisible.

L'intimité de la famille, éternellement vénérable chez ces peuples du Nord, servait de seuil au monde des âmes. Destinés par Dieu à remporter une complète victoire sur l'antiquité déchue, ils étaient poétiques par leurs actes : on y sentait je ne sais quoi de terrible et de céleste, d'épique et d'inspiré qui avait saisi d'avance le génie mâle et triste de Tacite. A une nation si religieuse et si saine la liberté était facile et nécessaire. Et cette liberté qui, dans l'époque la plus obscure de son histoire, la plaçait déjà au-dessus des peuples civilisés, devait naturellement plus tard, dans ses jours d'audace éclatante et d'inspiration extraordinaire, la rendre maîtresse d'un monde hébété par ces vices qui rendent la servitude nécessaire.

Les peuples confondus par les Romains sous le nom de Germains étaient distincts les uns des autres, non-seulement par leurs lois, mais encore par leurs dialectes, que les migrations et les alliances de races vinrent modifier et confondre. De tels hommes n'avaient pas le temps de s'occuper des arts de la paix. Sans littérature, ils n'étaient pas sans poésie ni sans génie. Il semble prouvé que les caractères runiques apportés d'Asie par Odin étaient connus,

sinon de tous, du moins des prêtres. Une poésie dure devait servir d'accent à la civilisation primitive que nous venons d'esquisser. Il nous en reste à peine des débris méconnaissables, confondus et mêlés avec les récits de Paul Diacre et de Jornandès, cachés dans les remaniements modernes des Eddas et dans ceux que la tradition des Nibelungen a successivement subis entre le Ve et le XIIIe siècle. Tacite signale quelques chansons nationales dans lesquelles les Germains célébraient leur Dieu *Tuisco* (*Deutsch*); les chroniques parlent d'une poésie spéciale cultivée par les prêtres. Les Germains possédaient aussi des chants de guerre qu'ils entonnaient en touchant des lèvres leurs boucliers. Tous ces hymnes se sont perdus quant à la forme : on en retrouve les reflets vagues et obscurs dans les grandes inspirations d'une autre époque.

L'historien Jornandès nous a laissé quelques souvenirs des chants des Goths. Dans l'un d'eux le corps du roi Théodoric enlevé du champ de bataille est déposé dans son tombeau, au milieu d'hymnes funèbres chantés par les soldats ; dans un autre les mêmes honneurs sont rendus au roi des Huns, au fléau de Dieu, Attila. Quelques vestiges effacés de la vie poétique des Longobards apparaissent chez *Warn-Fried*, surnommé Paul Diacre.

Il est probable que l'allittération, c'est-à-dire l'écho régulier des consonnes exprimant le sens et indiquant la racine des mots formaient le caractère spécial de ces chants perdus, dont la nature et la puissance sont attestées par les chroniqueurs ; cris de guerre mêlés de souvenirs domestiques, d'élans patriotiques et d'accents religieux.

---

§ II.

Action du christianisme. — Ulphilas.

Telles étaient les influences que le paganisme germanique avait exercées, lorsque le christianisme vint se placer comme agent intermédiaire et comme truchement entre le génie inculte du Nord et la civilisation affaiblie du Midi. Il rencontra pour obstacle ces mêmes chants dans lesquels vivait le caractère national d'un paganisme invétéré. Il essaya de les anéantir. Les conciles frappèrent d'un continuel anathème cette poésie séculaire, traditionnelle, irrésistible, essentiellement populaire, que les soldats, les chasseurs, les femmes, les princes, les enfants répétaient à la fois : car chez les Germains la poésie était propriété commune. Elle appartenait au *Volk*, à la masse entière, non au *populus*, à la *plebs*, ni aux chefs de famille ou de race, mais à tous; distinction importante, qui la détache absolument de la poésie française ou italienne, et qui se retrouve chez les Espagnols, fils des Goths et des Ibères.

Parmi les anciens Grecs, vrais aristocrates commandant à des esclaves, la multitude n'avait pris aucune part aux dons de la muse; elle était, avec la gloire et l'autorité, le privilége de la classe supérieure. La poésie payenne des Germains au contraire appartenait à tous. Guerrière comme la religion de ce peuple, elle n'ouvrait le ciel qu'aux héros. Comment s'étonner que ces chants superbes, empreints de tous les charmes des souvenirs, aient opposé longtemps une invincible résistance au christianisme qui venait annoncer la grande paix et l'universel amour?

Les Eddas scandinaves contiennent les plus anciens vestiges des traditions perdues de ce paganisme vaincu et de sa

filiation incontestable qui va se confondre avec le panthéisme indien; le seul monument germanique qui ait subsisté dans son intégrité, est la traduction *Gothe* des quatre évangélistes par Ulphilas, qui l'écrivit vers le milieu du quatrième siècle en dialecte mœso-gothique. Avec ce monument vénérable commence la victoire de l'élément chrétien dans le monde germanique. Ulphilas régissait comme évêque les peuples qui habitaient la Dacie, la Thrace et la Mœsie. Il assista en 357 au concile de Constantinople. Arius, en crédit à la cour de l'empereur Valens, obtint pour lui une province où il se fixa avec les siens; en 376, sous le règne de Fritigaire, Wul-Las ou Ulphilas établit sa colonie sur les rives du Danube. Sa traduction, dont le langage offre un anneau intermédiaire entre les langues de l'Inde et les idiomes teutoniques modernes, jeta chez les barbares les premières lueurs de la foi et de la civilisation; pour prix de ses travaux, il reçut après sa mort un culte public.

---

§ III.

Lutte de l'esprit germanique barbare, du christianisme romain et du polythéisme.

La grande migration des races du Nord, issues de l'Hindoustan pour inonder les pays alors civilisés, rencontra pour barrière le christianisme. Vainqueurs par le fer, les voici domptés par la parole; ils deviennent élèves des Romains, comme ces derniers avaient été les disciples des Grecs réduits en servitude. Le civilisateur Ulphilas n'est lui-même qu'un Barbare soumis à l'Évangile. Tous les peuples d'origine romaine qui cèdent au torrent de l'audace germa-

nique communiquent leurs mœurs aux conquérants ; la littérature naissante ou plutôt la poésie native de ces derniers, toute payenne, plie en s'altérant sous le poids du christianisme qui triomphe de la conquête même. Souvenirs d'Odin et de Mannus, idiomes des Goths et chants des Bardes vont se confondre dans la langue latine et sont absorbés par la civilisation chrétienne. Dans les courtes haltes de la colère septentrionale, la science, la poésie, l'éloquence des vaincus reprennent l'ascendant et cherchent à maintenir quelques débris intellectuels de la civilisation antique. Curieux spectacle que celui de la lutte suprême engagée entre les débris de cette civilisation dégénérée et le principe de force apporté par les peuples nouveaux. L'heure solennelle n'est pas encore venue où l'un et l'autre pourront s'accorder. Un moment la violence inspirée et l'instinct redoutable des conquérants semblent éteindre toute lumière. Le besoin de détruire est le seul qu'ils paraissent comprendre : « Où veux-tu porter la guerre? » demande le pilote à Genseric. — « Chez ceux contre qui le Seigneur est courroucé, » répond le vieux Vandale. Alaric n'est pas moins emporté ; c'est aussi à Rome qu'il va courir, et il vous dit pourquoi : « Plus l'herbe est serrée, mieux elle se fauche! » Dans ce flux et reflux de Barbares qui se foulent et s'écrasent les uns les autres, les souvenirs communs s'effacent à tout moment ; et quand ce terrible tourbillon de peuples cesse de s'agiter, il ne se trouve ni un homme capable d'embrasser dans une épopée homérique cette scène longue et inouïe, ni une nation préparée à comprendre de telles inspirations.

Tant que les Barbares désolèrent le monde sans s'arrêter nulle part, les savants chrétiens, le clergé romain ou le clergé recruté chez les Barbares romanisés, conservèrent

seuls la flamme des lettres : seuls ils regardèrent d'un peu haut. Leurs chants étaient calmes et chrétiens. Quant aux accents payens et germaniques, l'écriture ne les conservait pas, et les nouveaux convertis ne tardaient pas à les oublier. La victoire devait rester au christianisme et à l'avenir.

Le règne de Charlemagne arrive après ces siècles de bouleversement: vive et vaste lumière après un long orage. Allemand par le sang, Romain par l'amour de la discipline, doué de l'initiative des races primitives et du génie organisateur des races civilisées, parlant le latin et le dialecte franc, il commande et fait rédiger sous ses yeux, il écrit même de sa main, dit-on, le recueil des poésies héroïques, consacrées aux souvenirs nationaux et germaniques : pensée digne d'un si grand homme. Il s'agissait de consacrer la gloire du peuple vainqueur et d'élever l'idiome des Allemands à la hauteur de celui des Romains : c'était honorer des nations rudes, grandes, déjà éclairées par l'orgueil; c'était les disposer aux habitudes de la justice et de la civilisation. S'il réunissait ainsi les poétiques débris du paganisme national, il n'omettait rien, pas même la cruauté, pour en étouffer les traces vivantes jusque dans leur dernier asile. On sait par quels terribles coups il éteignit dans une mer de sang le paganisme des Saxons, nation immense, la vraie Germanie d'alors, redoutable surtout par la force qu'elle tirait de ses impressions secrètes et ineffaçables.

La Saxe ou Basse-Allemagne était devenue le dépôt des anciennes poésies germaniques et de la mythologie du Nord. Ses habitants fiers de leurs aïeux essayaient de raviver l'esprit antique. Charlemagne, après avoir fauché (comme Alaric avait fait des Romains) toutes les résistances, établit dans cette Germanie redoutable des écoles latines et des congrégations de missionnaires; il fit enseigner le latin aux clercs, le haut-

allemand à ceux qui devaient obtenir des emplois dans ses troupes. Les hymnes nationaux, bien que recueillis par son ordre, disparurent devant les hymnes chrétiennes ; désormais la nationalité germanique ne se reconnut elle-même que sous la lumière catholique ; l'exemple du monarque acheva l'œuvre. Sa mort, qui parut être la fin de tant de choses et qui fut le berceau de l'Europe, activa la destruction des idées payennes. L'indifférence ou l'aversion de Louis-le-Débonnaire pour la poésie allemande, servit les efforts du clergé ; le recueil de Charlemagne disparut à jamais. Le paganisme était vaincu même dans les souvenirs. Plus cette victoire fut complète, plus on doit attacher de prix aux rares débris qui nous restent de ces influences payennes évanouies.

On fait remonter au VIIe siècle la composition des plus anciens monuments, soit anglo-danois, soit saxons ou haut-allemands que nous possédons encore ; l'affinité du langage dans lequel ils sont écrits avec le gothique et le scandinave est incontestable. Le génie payen primitif ne respire que dans les *Eddas*, la *Chanson du voyageur*, *Beo-Wulf*, épopée anglo-danoise ; — surtout dans *Hildebrand* et *Hadubrand*, le chef-d'œuvre de ces ruines. Tout mutilé qu'il soit par le temps, ce poëme dont les héros appartiennent au IVe siècle efface par sa beauté tous les autres fragments du même genre ; il est plus animé, plus vrai, plus épique ; au milieu des emportements de la douleur et de la colère, il étonne par une imposante, austère et cruelle solennité. Ces mêmes personnages et leurs relations, leurs passions et leurs idées se retrouvent encore dans quelques poëmes latins du moyen-âge (1) qui ne sont que la traduction de vieux frag-

(1) V. *Waltharius aquitanensis*, (V. aussi HROSWITHA, ÉTUDES SUR LE MOYEN AGE).

ments teutoniques, déguisés ou altérés; on les reconnaît enfin dans ce grand cycle épique de l'ancienne poésie allemande, dont les *Nibelungen* et le *Livre des héros* offrent des remaniements plus modernes. Écrit en haut-allemand, idiome dont celui des Francs n'était qu'un dialecte, *Hilt-Brand et Had-Brandt* est sans doute un des poëmes barbares, déjà anciens au IXe siècle, que Charlemagne avait fait recueillir, et qui n'ont rien de commun, pour le ton et le fond du génie, avec les monuments keltiques de l'antique Irlande et de la Bretagne, moins encore avec le faux Ossian de Macpherson.

L'introduction du christianisme en Allemagne avait amené un grand changement dans les esprits. Jusqu'alors la poésie avait été guerrière, et les héros avaient pu chanter et vaincre. Le prêtre chrétien s'empara en maître des imaginations. Saint Clément d'Alexandrie, saint Grégoire de Naziance, avaient traité en vers les grandeurs de leur culte ; sous le règne de Constantin Juvencus avait écrit en hexamètres une histoire de l'Évangile suivant saint Mathieu ; Dracontius avait traduit poétiquement la Genèse; Victorin, les Machabées; Sedulius, les miracles du Sauveur; Arator, l'histoire des apôtres; l'évêque saint Avit avait écrit sur le Paradis perdu un poëme en trois chants, plein de candeur et de force.

La langue nationale des Germains, cédant à la culture chrétienne, produisit au IXe siècle deux beaux types de poésie religieuse : ce sont deux traductions paraphrasées des quatre Évangiles; l'une, en haut-allemand, par le moine Otfried de Weissembourg; l'autre, en bas-saxon, pour les Saxons nouvellement convertis. La première se compose de petits vers rimés; la seconde, fidèle au système allittératif dont nous avons déjà parlé, établit cette harmonie dure et

constante entre les consonnes des mots les plus importants, (c'est-à-dire entre le sens même de ces mots renfermé dans les racines), harmonie violente qui constitue une mnémonique naturelle pour l'oreille et la pensée. C'est le mode barbare de la poésie législative et didactique. Le poëte Otfried, plus élégant et plus reposé, cherche les observations morales et mystiques. L'homme et l'œuvre appartiennent au midi de l'Allemagne qui, touchant à l'Italie, a été de bonne heure atteint par la civilisation et le christianisme; une légende de saint Emmeran fait des Boiares, ou Bavarois du VII[e] siècle, un tableau qui contraste avec la barbarie sombre et frémissante des Saxons.

La traduction saxonne des quatre Évangiles exprime la poésie religieuse nouvelle du nord de l'Allemagne. On y trouve la périphrase énergique des chantres islandais et anglo-saxons, appliquée aux croyances chrétiennes. L'auteur excelle dans les sujets terribles; sa peinture du jugement dernier rappelle la lugubre poésie de ses aïeux Scandinaves, habitués à ne voir dans ce moment suprême que les déchirements, l'agonie et la mort de la nature. A la force et à la simplicité du poëte saxon, vous reconnaissez l'homme fait pour agir sur de graves et puissantes imaginations, sur ces vaincus indomptés que les exécutions de Charlemagne et la destruction de l'idole de Yrmensul n'avaient pu détacher de leurs Dieux.

---

§ IV.

Les Chroniqueurs. — Le Drame. — Panégyrique de saint Annon.

En 1004, les *Annales des Saxons* sont terminées par

Witkind, religieux de l'abbaye de Corvey, en Westphalie. Il peint vivement le moyen-âge, et c'est lui qu'il faut consulter sur cette époque. Sa simplicité n'exclut pas la science ; souvent il s'élève à une grandeur épique. Dittmar, évêque de Mersebourg (1018), écrit l'histoire des empereurs d'Allemagne depuis Henri Ier jusqu'à Henri II. S'il n'a pas le feu de Witkind, il est sincère comme ce dernier ; c'est lui qui nous fait pénétrer dans l'ancienne histoire des Polonais, des Slaves et des Hongrois. Ces chroniqueurs sont effacés par Lambert d'Aschaffembourg, qui nous mène depuis la naissance du premier homme jusqu'à 1077, année où lui-même mourut. Exact et grave en ce qui touche les empereurs allemands, il raconte les guerres de Rome contre l'empereur, l'empire et la féodalité, imite sobrement la dignité des anciens et ne dédaigne pas l'énergie de son époque. Vers le même temps Hroswitha, religieuse allemande de l'abbaye de Gandersheim (1), imite le style de Térence dans des comédies chrétiennes; les fragments qui nous en restent attestent de l'érudition et parfois un rare bonheur de style. D'autres solitaires s'attachent encore aux belles formes des anciens, qu'ils s'épuisent vainement à reproduire.

Le chef-d'œuvre poétique du siècle est un panégyrique en l'honneur de saint Annon, archevêque de Cologne, mort en 1074. On attribue à une religieuse de la fin du XIe siècle ou du commencement du XIIe ce cantique, l'une des plus belles productions de l'ancienne Allemagne. L'anachorète qui écrit en vue de Dieu, raconte les maux de la terre, nés des maux de l'âme humaine, et dont le Christ est le médecin ou le consolateur. Tragique et familier, profondément pieux, il dit la vie des conquérants, les efforts

(1) V. nos *Études sur le Moyen-Age*, HROSWITHA.

des Romains pour dompter l'Allemagne, la naissance du Christ; « paisible, sans bruit, n'éteignant point le lumignon qui fume encore. » Il dit la propagation de l'Évangile par les apôtres, la conversion des Francs, et arrive ainsi jusqu'à l'archevêque de Cologne, le bienheureux saint Annon, dont les vertus et la gloire couronnent son récit. Cette œuvre, digne en tout temps d'être remarquée, étonnante par sa date incontestable, offre un monument à étudier pour qui veut retrouver les titres du moyen-âge.

Le mouvement poétique allait changer de caractère : après les troubles immenses des migrations, les peuples du Nord étourdis encore de leur ouvrage s'étaient laissé dépouiller du privilége poétique. Les prêtres chrétiens avaient chanté seuls, et seulement ce qui les occupait ; l'humilité, l'expiation, le mépris du monde, tel était le fond de ces poésies; et par cela même qu'elles étaient toutes chrétiennes, elles convenaient peu à une nation plutôt étonnée que convertie. La race germaine restait, malgré son sommeil apparent, forte et originale ; dès la fin du IXe siècle, la réaction ou le réveil s'annonce par un bel hymne. C'est le chant de guerre de Hludwig ou Louis III, qui remporta une grande victoire sur les Normands ; chant plein de mouvement et de hardiesse. Le christianisme y éclate partout, non comme un souffle vague sans pouvoir sérieux et sans nationalité, mais comme le fond renouvelé de cette civilisation. Le sang germain garde sa force et sa pureté. Je ne sais quoi de naïf et d'éprouvé se mêle aux inspirations de l'Évangile ; on sent déjà que cet enthousiasme a de l'haleine, et qu'il fournira aisément la longue carrière des croisades.

---

§ V.

Influence des troubadours provençaux sur l'Allemagne. — La Wartbourg. — Les Nibelungen.

Les événements préparaient chaque jour une grande ère. Henri-l'Oiseleur avait débarrassé des Huns l'Allemagne. Conrad affermit encore l'unité de l'empire ; l'industrie et les arts se développent. Guido d'Arezzo, inventeur des notes musicales, est appelé par les évêques et par les princes d'Allemagne. A ces premiers élans viennent se joindre les grands spectacles des croisades. Les chevaliers allemands aperçoivent l'Orient, et le génie national se teint d'une couleur nouvelle, modifiée bientôt par le commerce des troubadours français qu'ils avaient connus dans la Provence. L'austérité cléricale disparut d'une poésie retrempée à des sources si gaies et si brillantes et les premiers empereurs de la maison de Souabe favorisèrent cet éveil. Frédéric II, après lui Henri V, protégèrent vivement les poëtes. Dans le château de la Wartbourg, près d'Eisenach, s'ouvrirent des concours poétiques dont la gloire dure encore. Ces productions étaient mêlées de notions inexactes et de fables confuses, nuages d'où jaillit une lumière suave, métaphysique, idéale, singulière. Un monde nouveau s'ouvre à la poésie germaine ; elle n'a que le temps d'y prendre la fleur des choses et d'épancher la sève qui l'anime.

En Allemagne comme en France, la poésie était alors cultivée par les seigneurs. On comptait parmi les poëtes, les princes d'Auvergne, les rois de Sicile et d'Aragon, les empereurs Henri VI et Conrad IV, Wenceslas roi de Bohême. Le plus ancien poëte lyrique de la Souabe paraît avoir été Henri de Waldeck, dont l'*Énéide*, moitié imitée

de l'original, moitié spontanée et d'inspiration, se distingue par le bonheur et la bonhomie d'une foule de traits doux et relevés. La vie de ces nobles auteurs, poëme en action, explique l'incomparable aisance et le charme d'autorité qui règnent dans leurs œuvres.

Le poëme capital de la vieille Allemagne est celui des *Nibelungen*, tissu de traditions antiques. Le rapport de ce poëme avec de vieux fragments scandinaves prouve l'existence d'une tradition immémoriale de poésies germaniques. Il semble antérieur aux poésies souabes qui expriment la splendeur et la variété chrétienne d'une ère ouverte par les croisades. Les *Nibelungen* réveillent les lointaines images d'Attila mourant, des Longobards abattus par Charlemagne, des Saxons révoltés contre les Francs. Les *Nibelungen*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Livre des héros*, sont attribués sans preuve à Conrad de Wurtzbourg, Minnesinger qui vivait sous le règne d'Adolphe de Nassau. Dans ce poëme, puissamment conçu malgré la diversité des éléments qui le constituent, la vengeance, idée centrale, se développe sous des formes terribles. Un chevalier meurt pour venger l'honneur de sa maîtresse; celle-ci le venge lui-même par une suite d'actions redoutables. Peu de scepticisme, point de galanterie dans les *Nibelungen*. Tout y est rude et colossal, non romanesque; on y retrouve, sous les ornements empruntés aux mœurs chevaleresques, quelque chose de cette grandeur sans proportions connues et d'une réalité saisissante, que Tacite avait démêlé dans le caractère germanique.

Le même temps produisait des fabliaux, des chroniques rimées, une foule de poésies qu'on ne sait comment classer. N'oublions pas les chants didactiques qui expriment

l'évolution nouvelle du génie allemand; le poëme intitulé : *Le roi Tyro d'Écosse* et *son fils Friedebrand*, jugement grave sur des points de morale et de jurisprudence; et l'*Hôte Welche*, recueil de préceptes rudes tournés à la façon de Juvénal. La prose, jusque-là moins abondante que la poésie, en devient l'auxiliaire. Le *Miroir de Saxe*, ou droit public des Saxons, publié par Eike de Repgow, est précédé d'un prologue en vers dont le ton n'est pas démenti par l'ouvrage même, introduction pleine de grandeur et d'éclat.

Après la chute de la maison de Hohenstauffen il y eut partout désordre. Le droit du plus fort exercé par les seigneurs, par les bourgeois, par tout le monde, introduisit de notables changements dans les mœurs. Une ardeur polémique et raisonneuse, mortelle pour la poésie seconda les progrès matériels. L'imagination perdit tout ce que l'industrie, le négoce, la liberté civile acquéraient; aucun état, aucune ville d'Allemagne n'avaient plus de suprématie intellectuelle; les villes de Germanie ne reconnaissaient parmi elles ni une Athènes ni une Florence : livrées à leurs mouvements propres, elles se séparaient chaque jour profondément. Cette division affaiblissait l'esprit national; une époque allait finir.

Depuis longtemps l'élément payen était vaincu. Rome et le catholicisme ayant achevé l'éducation de l'Allemagne, elle se révoltait contre ses instituteurs. A la voix de Luther, la consécration antique tombe en poudre; les esprits s'éveillent pour fournir une nouvelle carrière.

MOUVEMENT SENSUALISTE

DU XVIe SIÈCLE.

(DE 1490 A 1590.)

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES.

Mémoires de *Hans de Schweinichen.*
Narrenbuch.
Sebastien Brandt. — Stultifera Navis.

MOUVEMENT SENSUALISTE DE L'ALLEMAGNE AU XVIᵉ SIÈCLE.

LES ESPIÈGLES ALLEMANDS.

§ Iᵉʳ.

Expansion et développement industriels. — Nouvelles mœurs.

La vieille Allemagne s'écroulait; les institutions populaires allaient naître; les fragmens du corps germanique, longtemps dispersés et éparpillés, tendaient à se fondre au feu brûlant des guerres religieuses, pour se réunir ensuite en un formidable faisceau. Peu à peu vous voyiez les mœurs domestiques et patriarcales s'éteindre, et l'hospitalité sévère du foyer féodal céder la place à des mœurs plus sociales, moins pures, moins austères, moins grandes. A la poétique étiquette de ce moyen-âge, où chaque homme avait sa place fixe et son costume arrêté; à ces guerres acharnées et peu sanglantes; à ces attaques courageuses; à ces vengeances de famille; à ces discordes plus que royales qui divisaient les seigneurs suzerains; à ces rudes vertus mêlées de férocité, de loyauté, de dévouement et d'honneur, succédaient un luxe plus vaniteux, une élégance inconnue, une avidité de richesse qui détrôna bientôt l'antique valeur guerrière. La Germanie avait été un camp; elle devint un marché.

A peine quelques rayons lointains de la gloire chevaleresque coloraient-ils encore cette époque transitoire. Les

rangs se mêlent ; la bourgeoisie lève la tête ; Luther sonne le tocsin ; le positif et l'utile acquièrent du prix. La prose, en un mot, pour nous servir d'une locution toute allemande, hérite de la poésie. Le commerce prend l'essor. L'idéalisme que la religion romaine avait protégé recule, pâlit, fuit dans les profondeurs du sanctuaire, cède à la prépondérance nouvelle et sans cesse plus forte du protestantisme à peine éclos. C'est cette époque, c'est la réformation qui inaugurent le monde nouveau. De cette source lointaine découlent, on ne l'ignore pas, la révolution française, la philosophie analytique et les premiers essais de l'économie politique ; à elle aussi se rapporte la naissance de nos théories financières ; le trois pour cent, les emprunts publics et la dette nationale n'ont pas d'autre berceau. Les princes allemands, sous l'influence des passions religieuses qui les agitaient, eurent recours les premiers à ces panacées ; et les Mémoires authentiques du héros dont je vais m'occuper prouvent que nous aurions tort de nous attribuer la gloire de ces découvertes et le privilége exclusif de ces ressorts.

---

§ II.

Deux chevaliers du XVIe siècle.

Le narrateur ingénu dont je vais parler était attaché par des liens de vasselage et de dévouement au fils d'une antique famille féodale, à *Henri duc de Liegnitz*. Historiographe et écuyer de ce seigneur, il se nommait *Hans de Schweinichen*, et n'avait pas seulement du courage, de l'esprit, de la vigueur et des aïeux. Il connaissait à fond l'art de faire des dettes. Je doute que les plus experts

dans la science de vivre à crédit aient approfondi plus philosophiquement la théorie de l'emprunt.

Voici donc un bon Allemand du XVIe siècle, noble de race, chevalier par la grâce de Dieu, buvant sec, en admiration devant un bel habit et une frange d'or, loyal quant à lui-même, fripon dans les intérêts du seigneur auquel il est attaché. Parcourir son histoire, c'est étudier ce que tous les historiens oublient, le mouvement sensualiste contemporain de Luther. Hans de Schweinichen a vécu; son tombeau occupe un coin de l'église de Liegnitz; son style rude et naïf, sa prolixité, le peu d'art avec lequel son ouvrage est écrit en attestent l'authenticité. Un éditeur moderne a imposé au manuscrit retrouvé un titre complétement moderne : *Lieben, Lust und Leben der Deutschen des* XVI^n *Jarhunderts.* (*Amours, Plaisirs, Vie des Germains au seizième siècle.*)

On était dans une époque singulière; les révolutions de la pensée et des arts, les découvertes de la science et le progrès de la philosophie emportaient dans un tourbillon impétueux la religion et la politique. La féodalité n'était qu'un cadavre. La maison d'Autriche avait mis le pied sur le cou des nobles; des armées régulières protégeaient les droits du citoyen. Le suzerain brigand, qui, perché dans sa forteresse, avait coutume de fondre sur les villes et les plaines qu'il rançonnait, voyait ses anciennes ressources paralysées et le *Faustrecht* détruit. La force physique cédait à la force intellectuelle; depuis l'invention de la poudre à canon il ne suffisait plus, pour gagner des batailles, d'être vaillant ou robuste. Tout changeait. Le vassal dormait enfin, sinon libre, au moins paisible, sous son toit de chaume ou d'ardoise. La société, telle que l'a faite l'industrie, s'apprêtait à éclore. On imprimait beau-

coup de livres. Le marchand commençait à compter dans le monde ; il l'emportait sur le grand seigneur féodal sans argent.

On vit naître alors le phénomène que Lesage a reproduit fidèlement dans ses comédies, le *Gentilhomme fripon*. Fécondité de ressources, front d'airain, facilité de mensonge, disparitions subites et préméditées, nonchalance admirable, aplomb de gentilhomme habitué à éconduire le créancier mécontent, belles paroles dont le seigneur *Don Juan* chatouille la vanité de *M. Dimanche* : tous les caractères de l'emprunteur-modèle se retrouvent dans notre duc allemand du XVI[e] siècle. Ce qui lui donne une couleur piquante, c'est qu'il a des titres, un glaive, une bannière, des varlets ; Figaro blasonné, portant casque, heaume, brassards, il s'environne de pages qui le secondent dans ses expéditions et l'aident à prélever sur le bourgeois le tribut dû à son adresse.

Hans de Schweinichen, le Falstaff ou le Sancho Pança de ce Don Quichotte de l'emprunt, n'est pas indigne de celui qu'il sert. Compagnon de son maître, il pratique avec succès les mêmes manœuvres. Le caractère du confident est complexe; loyauté dans l'escroquerie, probité dans la friponnerie, un domestique fidèle à son maître et déloyal envers tous les hommes. Chevalier de hasard, il a pour ce maître, sans honneur et sans foi comme lui-même, un amour d'instinct, une préférence dont il ne se rend pas compte; c'est à lui qu'il livre toute sa vie, son âme, son corps, ses actions ; heureux de se damner pour le suzerain qui le vole et le maltraite. Vous retrouvez son invincible fidélité , son inaltérable dévouement toujours debout sur les ruines d'une fortune que tant d'artifices ne parviennent pas à réparer. Sa morale, c'est son maître;

sa vertu, son espoir, son Dieu, son avenir, toujours son maître. Il coupera votre bourse pour la donner au duc; si vous touchez un cheveu de ce seigneur, Hans vous tuera. Faut-il à Liegnitz un complaisant qui se charge des expéditions difficiles? Hans s'y précipite. A-t-il besoin d'un compère discret? voici Hans. Que demande-t-il au duc pour paiement de tant de sacrifices? rien; la bourse même du pauvre écuyer se vide dans les coffres du dissipateur. Le prodigue traite mal son Séide; Hans souffre tout, ne se plaint pas et ne demande pas même un sourire. Ainsi va flottant cette pauvre âme humaine entre la loyauté et la lâcheté, la bassesse et le dévouement, les vertus et les vices.

La famille de Hans était protestante. Sur sa tête flottait la bannière héréditaire et glorieuse de deux nobles familles silésiennes. Seize quartiers (il a soin de nous l'apprendre) faisaient l'orgueil du château paternel de *Merkschutz*. Toutefois sa jeunesse s'écoula livrée à des soins assez vulgaires. « Ma mère, dit-il, la noble châtelaine, me donnait une troupe d'oies à conduire, et me chargeait de recueillir sous la paille de l'écurie et des étables les œufs qu'un bataillon de poules errantes y avait semés. » Après cette première éducation les ducs de Liegnitz l'acceptèrent comme page. La forteresse féodale des ducs de ce nom, devenue un lieu de plaisance et un théâtre de bacchanales, ouvrit ses portes au jeune homme.

Dans son propre château le vieux duc Frédéric III était retenu prisonnier pour dettes. Successeur d'un père prodigue, que l'empereur avait puni en le déposant, Frédéric, au lieu de profiter de cette leçon, avait trop bien imité son père, et lui-même allait subir le même sort. L'arrêt était rendu, Frédéric, criblé de dettes, cédait la place à son fils, lorsque Schweinichen lui fut présenté.

Gardé à vue dans une salle de son castel, le duc se consolait en buvant et en jouant aux dés avec ses gardes. Henri émancipé avant le temps faisait avidement l'inventaire de ses richesses nouvelles, et plongé dans la joie de cet héritage anticipé, se consultait sur les moyens de suivre la trace des aïeux. Telle fut l'école ouverte à Schweinichen par ces chevaliers ; ici les orgies perpétuelles du vieux prince aux arrêts, là, son fils dévorant d'avance ce patrimoine endetté : maîtresses, chevaux de prix, chiens et faucons du nouveau seigneur, se croisant avec les vieux compagnons de débauche du suzerain détrôné. D'ailleurs le père et le fils vivaient en bonne intelligence ; le chevalier à cheveux blancs enseignait à son successeur le talent de bien boire, le seul qui lui restât de ses vices décrépits.

Le pédagogue chargé spécialement d'endoctriner le jeune page était un ancien soldat, homme de quarante ans, pauvre, et qui était entré dans les ordres ; il n'avait conservé de son premier état qu'un vif penchant pour le beaux sexe. Peu de grâce, peu d'esprit, peu d'argent ne devaient pas favoriser son succès. Schweinichen, faut-il le dire ? se chargea de le seconder. Entrer dans le détail circonstancié des services que le jeune Hans rendit à son précepteur, ce serait blesser la pudeur moderne qui s'effaroucherait des quiproquos dont la comédie indécente remplit les premières pages des Mémoires de Hans. Que de jeunes filles, trompées par le page, sa jolie figure et les ténèbres, maudirent leur méprise, leur confiance, le méchant page et le vieux soldat libertin ! Hans ne voulait que se dérober au martinet, qui régulièrement deux fois par jour rappelait les pages à la discipline et à la morale. Beau, bien fait, aimable, et muni de quelques *grosschens* que sa mère lui avait donnés, il réussit, à force d'artifices et d'une bonne

volonté que nous ne qualifierons pas, à n'être soumis que deux fois à cette correction ignominieuse : il n'a pas oublié, dans ses Mémoires, les dates de ces événements.

Quand tous les habitants du château s'étaient enivrés, et que le vieux duc dormait sur les tapis de la salle suzeraine qui lui servait de prison, les tours des pages commençaient. Souvent aussi le jeune duc, ivre comme son père, se battait avec ceux qui voulaient le porter dans son lit : Hans qu'il aimait avait seul le droit de le calmer un peu. Il couchait dans la chambre du jeune duc, qui se relevait furieux et assommait son gardien.

Le dégoût d'une telle vie éveilla le talent poétique du page, et Hans de Schweinichen, imitant les vengeances provençales des troubadours, écrivit contre le père et le fils un *Sirvente* en vers allemands. La pasquinade apprise par cœur, répétée par les pages et les varlets du château, redite par les dames des environs, parvint jusqu'aux oreilles des maîtres. Ce crime de lèse-majesté ducale ne pouvait être pardonné. Hans fut renvoyé chez son père. Soie, velours et or, furent remplacés par le pourpoint gris et la toque de feutre. Rester confiné dans la solitude du vieux château de Merkschutz; diriger un troupeau d'oies et surveiller les poules pondeuses, occupations bien vulgaires! Le triste manoir paternel ressemblait peu aux salles de Liegnitz, étincelantes de torches et de dorures, retentissantes de chants joyeux, pleines de convives et de buveurs insouciants!

Un seul amusement consolait le jeune homme, le plaisir de conter fleurettes : dans les environs pas une beauté qu'il n'eût invitée à la danse et amusée de ses discours. Boire à pleine rasade, fatiguer le parquet en noyer des salles de bal, méditer sur la coupe et la nuance d'un nouvel habit : telle était sa vie. Le dandy n'a jamais varié. Les costu-

mes changent ; l'homme ne change pas. Quelle estime avait Hans pour un bel habit ! Quelle admiration pour une coupe élégante ! Avec quel amour Hans décrit la longue plume blanche qui flottait sur sa toque et le pourpoint de futaine tailladé qui faisait l'envie de tous les seigneurs ! Grammont et Termes n'étaient pas plus profonds dans cette science : ils n'attachaient pas plus de prix à la recherche, à la splendeur, au bon goût des vêtements. Quand il accompagne la cour à Lublin, Hans ne s'occupe ni des intérêts politiques ni des personnages qu'il rencontre. Il n'y a pour lui qu'une pensée, un intérêt et un sujet d'orgueil; c'est ce beau pantalon de soie qui dessine sa jambe noire et sa jambe jaune, bordées de galons écarlates.

Son journal offre un mélange amusant de détails de costumes, de sentiments pieux, de recettes économiques, de comptes tenus avec des fournisseurs, de mémoranda sentimentaux, d'éjaculations pieuses, de confessions peu édifiantes et de notes licencieuses. Le prix du grain; l'aumônière donnée à une jeune Italienne voyageuse; les trois brocs de vin fumeux engloutis la veille dans un grand repas; le gain du jeu ; la valeur courante des marchandises ; quelques souvenirs tendres ou mélancoliques y sont confondus de la manière la plus grotesque et la plus caractéristique. Hans est à la fois économe, religieux, libertin, vaniteux, buveur, avide de gain, prodigue d'argent, tout cela dans une seule phrase.

« Cette année, dit-il, j'ai eu le malheur de perdre ma mère : Que Dieu ait son âme, je la pleurerai jusqu'à la fin de ma vie. — Le blé se vend deux *grosschens* le setier. — — Mon père a augmenté ma pension de onze thalers. — Il m'a donné un bel habit de deuil en velours noir, qui

pourra ne manquer de plaire à Augustine. — Il y a demain grande réunion à la taverne des *Trois Anges*, on y boira rudement. — Dieu me fasse la grâce de vivre dans la paix, l'innocence et la santé, *Amen!* — Voici quelle est la valeur actuelle des comestibles, etc. »

Augustine de Trébec, jeune fille aux yeux noirs et qui chantait divinement, l'occupa quelque temps; mais l'intrigue la plus curieuse de sa jeunesse est celle qu'il noua vers l'âge de vingt-un ans avec la belle *Catherine de Boek*, fille d'un savant humaniste. Entrons dans cette maison aux panneaux de chêne, dans lequels sont incrustées des verroteries et de la porcelaine; au fond de la salle ovoïde, derrière un petit escalier à vis, est assis le vieux de Boek, entouré de bouquins comme d'une triple muraille. C'est un type allemand, cet Albert de Boek : il n'estime que deux choses : son latin et sa bouteille. Il ne comprend pas le latin sans boire, ni l'ivresse sans la grammaire. Les libations sont toutes accompagnées de tirades latines, et c'est en mots Cicéroniens et Virgiliens qu'il boit à vôtre santé, qu'il vous enivre et qu'il s'enivre. Auprès de ce savant au bonnet de fourrure, entouré d'in-folios tachés de vin, une jeune personne blonde se tient debout. Son innocent sourire et ses yeux bleus éclairent d'une douce lumière la caverne de la lexicologie. C'est elle qui verse le vin dans la tasse d'argent ciselé, vieille relique de la famille. Pour gagner le père, Hans se remit au latin, et, dès qu'il fut capable de trinquer scientifiquement avec de Boek, ses entrées dans la maison furent assurées : c'était ce qu'il désirait. Une autre dame de Souabe mérita aussi ses hommages : un accident alors commun rompit le cours de cette nouvelle intrigue. Hans était inquiet de ne plus revoir cette jeune personne; en allant demander de ses nouvelles, il

apprit qu'elle était mère avant d'être épouse. Mœurs des temps passés!

Lovelace de son temps et buveur infatigable, Hans raconte avec complaisance ses exploits variés. L'amour du vin, passion septentrionale, était alors à son apogée; l'hospitalité enivrait impitoyablement le convive, dût-il en mourir. La capacité des gobelets, témoignage de la capacité des héros de l'époque, serait un objet de terreur pour nous modernes. Toutes les cours de princes avaient leurs Hercules buveurs. On élevait et on exerçait dans cet art, quelque monstre, quelque manant, un nain difforme chargé de soutenir la lutte du vin avec les étrangers qui se présentaient; ivrognerie, courage, vertu étaient identiques aux yeux du peuple. Il faut voir avec quelle humilité de repentir le jeune homme avoue la faiblesse de son coup d'essai dans la science de boire.

« Je ne m'étais pas encore exercé, dit-il, et le jeune Gaspar Ecke von Tscheswitz eut peu de peine à me battre: il suffisait alors, je l'avoue, de six bouteilles pour me faire quitter ma position horizontale. Pendant deux jours et deux nuits je dormis profondément. Hélas! c'est une honte, je le sens, mais cela ne m'arrivera plus. J'ai appris mon métier, je suis maître, et je défie le plus habile à ce combat. »

En effet, jusqu'à la dernière vieillesse la réputation bachique de Schweinichen ne fit que s'accroître et occupa bientôt une place importante dans le drame de sa vie. Les courtisans s'humiliaient devant sa supériorité : un pauvre conseiller du prince, assez téméraire pour le provoquer, perdit la vie dans cette lutte. A Gustrow, dans le Mecklembourg, il avait passé une nuit presque entière à *s'exercer*, comme il s'exprime, avec une douzaine de jeunes écuyers. Quand il fallut descendre de la salle haute qui servait de

théâtre à leur orgie, on appela les valets porteurs de torches. Ivres à l'exemple de leurs maîtres, les valets ne se présentèrent pas, et la troupe joyeuse, incapable de retrouver sa route à travers les escaliers obscurs, y resta éparse et étendue jusqu'à l'aurore. Le matin venu, on chercha Hans, que personne ne put trouver. Vers la fin du jour suivant, un cri plaintif sortit d'une tonne vide placée au bas de l'escalier. C'était l'asile qui avait accueilli Hans dans sa chute : nouveau Régulus, il y était resté, dans une insensibilité complète.

Avec tous ces défauts, Hans était bon fils, ami dévoué, homme vertueux à sa manière ; il parle de sa mère avec une tendresse sentie et profonde. Le duc de Liegnitz rendit enfin ses bonnes grâces au jeune page qui l'avait chansonné ; depuis ce temps les heures de Hans furent partagées d'une manière égale entre les visites de famille et les visites à la cour. Voluptueux, frappé des objets extérieurs, amoureux du luxe, de l'éclat, et, il faut bien le dire, épris de toutes les femmes, Hans devient poétique lorsqu'il décrit les amusements de cette cour et les plaisirs qui l'occupent. Il vante surtout le beau jardin du château de Liegnitz avec ses grandes allées régulières, ses pelouses veloutées, les dames qui s'y promènent, faucons sur le poing, vêtues de robes de satin à queues traînantes que soutiennent de jeunes pages. On chasse, on court la bague, on danse le soir aux lumières ; le vin est bon, les femmes sont charmantes.

« Vrai paradis sur terre ! s'écrie le jeune homme ; je ne me souviens pas d'y avoir aperçu une seule figure triste et pensive ; le deuil et la mauvaise humeur en étaient bannis. »

Hans offre ses hommages à plus d'une jeune habitante du paradis de Liegnitz. Sa manière de procéder est

invariable. Au début sa passion est vive; on parle de noces, le dénoûment approche, il se refroidit; et dès qu'il entend ésonner le mot fatal *mariage*, il abandonne son projet et rompt avec une brusquerie et un sang-froid imperturbables. Tour-à-tour *Lucile Promnitz*, *Jungfer Hédée*, *Zicheline Geissler* sont victimes de ses promesses et de ses belles paroles. Elles acceptent sa main et le voient se désister au moment du contrat. Il refuse l'une, parce qu'elle mange trop de sucre et qu'en une seule fois elle en a consommé pour deux ducats; l'autre, parce qu'elle est trop jeune, dit-il; une troisième, parce qu'elle ne sait pas faire la cuisine et surtout parce qu'elle manque ses gâteaux. Dans le cours de sa liaison avec la fille de *Grau Kittlitzen*, un incident fut sur le point de le décider enfin à ce grand pas. Un vieux juif très-riche demanda la main de la jeune fille; le duc lui-même invita son page à ne pas balancer plus longtemps et promit sa faveur et sa protection aux deux époux.

« Ce fut pour moi, dit le naïf auteur de ces confessions antiques, un temps de trouble et de crise. L'indécision la plus cruelle m'agitait. Je me couchai sans pouvoir m'endormir; et je me sentais incapable de prendre aucun parti; la sueur coulait de mon front et baignait mon oreiller; cette question mille fois répétée retentissait à mon oreille : *l'épouserai-je ?* Fatigué, j'allais m'assoupir quand une voix secrète sembla me crier : *N'épouse pas ! non, n'épouse pas !*

» Je me levai précipitamment. Son Altesse était encore occupée à boire dans la grande sallle. J'y entrai à demi-vêtu, et remerciant le duc de sa bonté pour moi, je lui déclarai que l'état actuel de mes affaires ne me permetmettait pas de songer au mariage. Aussitôt je me sentis le

cœur joyeux et léger ; preuve évidente que telle n'était pas la volonté de Dieu. Beauté, richesse, jeunesse, vertu, candeur, un caractère excellent, Anna Kittlitzen avait tout; mais Dieu est puissant, il ne l'a pas voulu. »

Le roman de notre héros se termine ici et son drame commence. Les orgies du château, le luxe, les dames et les demoiselles du jardin de Liegnitz, ont vidé l'escarcelle de son altesse. Il faut vivre ; le pays est en paix ; et les revenus du duc sont dilapidés. Don Quichotte de l'aumône, chevalier errant de l'emprunt, il sort de sa forteresse ; un nouveau plan de conduite va réparer les torts de la fortune, il vivra d'adresse.

Les bourgeois s'enrichissent ; le commerce grandit ; l'or coule à flots dans les comptoirs d'Augsbourg et de Magdebourg. Il y a là force commerçants à rançonner et bourguemestres à faire dupes. Le temps n'est plus où une bande couverte de fer et commandée par un suzerain prélevait sur les villages et les villes la dîme du *faustrecht.* Notre duc de Liegnitz entre 1572 et 1576 bat les buissons de la Germanie, parcourt villes, bourgs, châteaux, villages, communautés et cours princières, vit aux dépens de tous, emprunte de toutes mains et mendie sans scrupule ; bon faiseur de dupes, Panurge infatigable, buvant le vin des manants, s'asseyant à la table des altesses, débiteur universel de l'Allemagne, et gagnant à cet aventureux métier une facilité d'élocution, une grâce de manières et une adresse d'escamotage difficiles à surpasser. Hans l'accompagnait et l'aidait dans ses exploits ; il exécutait les commissions dont le chargeait son maître et dupait le bourgeois pour le compte du seigneur, sans s'approprier un *pfenning* de la recette commune. De château en château, de ville en ville ; princes de l'empire, nobles, paysans,

grandes dames, juifs, abbés, nonnes, courtisanes, écuyers, valets, jusqu'aux nains et aux bouffons des princes, tout le monde payait contribution au duc de Liegnitz et à son factotum. La plus petite somme était bien accueillie et payée exactement en reconnaissance et en belles paroles. Deux fois arrêté pour dettes à Cologne et à Emmerich, le duc multiplia si bien le montant total du déficit paternel, que l'empereur, fatigué de tant d'extravagances, le déposa comme son père et transféra la couronne ducale sur la tête de Frédéric, son jeune frère. Frédéric ne fut pas meilleur économiste que son aîné.

Les trois-quarts du patrimoine de Hans avaient été absorbés par les prodigalités du maître, qui empruntait même à son écuyer ; le fidèle serviteur ne se plaignit pas, ne fit pas une observation et continua bravement à servir le duc de toute son âme. Cette vie lui plaisait. Aujourd'hui couvert de brocard et d'hermine ; demain réduit à la besace ; tour à tour mendiant chez un bourgeois et fêté par les comtes de l'empire ; salué jusqu'à terre par les Fuggers d'Augsbourg ; poursuivi par les gens d'armes et les recors et forcé de mettre en gage les pierreries et les riches armures achetées trois jours auparavant pour briller dans un tournoi : — cette vie de haillons et de splendeur, vie bigarrée, étincelante et misérable, avait un attrait bizarre infini pour l'imagination aventureuse et l'âme novice du jeune homme. Il aimait ces transformations, ces changements de scène ; cette vie bohémienne ; ruses de guerre, stratagèmes comiques, périls de toute espèce, richesse et détresse, — c'était l'intérêt d'un drame d'intrigue.

Le duc de *Liegnitz*, dont le lecteur apprécie la moralité, prétendit au trône de Pologne. Il s'y rendit en 1576, escorté de l'inséparable Schweinichen. Le tableau exact de

la Pologne au seizième siècle offre des traits curieux que nous ne dédaignerons pas de reproduire et qui appartiennent à l'histoire. A Cracovie le duc Henri fut invité à un magnifique festin par le woivode *Pierre Paroskyn;* les libations polonaises dépassèrent, s'il faut en croire le narrateur, la magnifique ivrognerie allemande. Tous les convives, pour prouver leur attachement au futur roi de Pologne dont ils juraient de soutenir la cause, brisèrent à la fois sur leurs occiputs les grandes coupes de cristal remplies de vin de Tokai. Sauvages et probes, les Polonais donnèrent un témoignage irrécusable de cette moralité presque fabuleuse. Le duc, ivre après le repas, avait essayé de figurer dans un quadrille. Sa bourse, qui contenait mille florins et une chaîne d'or de la valeur de 1,700 rixdallers, le gênait dans ses mouvements, il confia l'une et l'autre aux premiers valets qu'il rencontra. De la main des subalternes ces bijoux passèrent dans celles des seigneurs. Liegnitz, qu'on emporta chez lui dans un état peu raisonnable, oublia de redemander la bourse et la chaîne ; et le soir Hans s'aperçut avec douleur que ces deux objets précieux lui manquaient.

En s'éveillant, le duc revenu à lui ne put se rappeler ni la figure ni le nom des dépositaires. Dans la cohue bruyante du bal, nul n'avait songé à s'approprier les deux objets ; à dix heures du matin deux Polonais se présentèrent et remirent entre les mains de Hans la bourse et la chaîne : c'étaient de nobles personnages, des courtisans et des seigneurs. Hans donna dix ducats de gratification à chacun d'eux et leur joie fut extrême, ce qui complète le tableau.

Les habitants d'Augsbourg furent consciencieusement rançonnés par le duc de Liegnitz qui demeura longtemps

dans cette ville ; la bonhomie des habitants et leur facilité la lui rendaient chère. Ses jours et ses nuits se passaient à la table de jeu dont il corrigeait habilement les chances, s'il faut en croire Schweinichen. Trois ou quatre cents ducats par séance étaient le résultat et le trophée de ses travaux. Hans lui-même marchait sur les pas de son général,

Haud passibus æquis,

mais enfin avec gloire. Les riches citoyens d'Augsbourg se trouvaient honorés de tels hôtes. *Fugger* d'Augsbourg, le plus riche négociant de l'époque, celui qui donna une dot de 200,000 rixdallers à sa fille aînée, fut l'objet d'une atattaque vigoureuse dirigée par le duc et secondée par son premier ministre. Le vieux marchand rusé repoussa scientifiquement l'assaut. Il voulut bien satisfaire sa propre vanité en invitant le duc à des banquets splendides ; quant à de l'argent, « il n'en avait pas, disait-il, attendu qu'il venait de prêter au roi d'Espagne une somme de 4,000 ducats d'or comptant. » Force fut à notre héros d'accepter cette réponse et de s'en contenter.

Désappointé par Fugger, il se retourna vers le grand-conseil et au lieu d'exploiter les bourgeois individuellement, il résolut de les assaillir en masse. Le voilà devant les bourguemestres et commerçants composant le grand-conseil de la ville. Couvert de son armure, il exposa ses nécessités et ses détresses à tous ces vieillards attentifs, couverts de drap gris et de velours usé. C'est un axiome évident, que la niaiserie des hommes s'accroît en raison de leur nombre et que rien n'est plus sot que la foule ! Fugger n'avait pas été dupe de Liegnitz ; soixante commerçants réunis

cédèrent à ses séductions. A l'aspect de ses pages, de ses écuyers, de ses fauconniers, de cet appareil qui, en prouvant ses goûts de dépense, devait exciter la défiance et décréditer ses promesses, nos marchands furent saisis d'un respect superstitieux. Un pauvre homme les aurait trouvés inexorables ; ce grand personnage qui les éblouissait de sa splendeur avait droit à leur hommage. Mille ducats d'or lui furent prêtés sur sa reconnaissance pure et simple, sans intérêt, et sous la condition de rendre cette somme dans un an. Fugger lui-même eut presque honte d'avoir eu du bon sens. Il se reprocha son avarice et pria Liegnitz d'accepter faute de mieux un petit vaisseau en verre fondu, filé, coulé et tordu, chef-d'œuvre d'industrie, que la maladresse de Hans détruisit dans un accès de gaîté bachique. Les mille ducats prêtés par la bonhomie du grand-conseil servirent à liquider les dépenses que le duc avait faites à Augsbourg. Il solda le compte de son aubergiste et laissa crier les fournisseurs. Grâce à la générosité du sénat mercantile, le séjour de Liegnitz dans cette ville, séjour marqué par une dissipation et une extravagance incroyables, se prolongea beaucoup.

Quelques traits de mœurs peignent l'époque de couleurs vives et bizarres. Un bourgeois avait prié Hans de Schweinichen d'assister à ses noces. Le duc aurait bien voulu être de la partie ; comme le rang et le titre d'altesse ne s'accordaient pas avec la manifestation d'un tel désir, on n'avait pas osé lui faire cette proposition.

« Hans, dit-il à son écuyer, j'irai et tu m'emmèneras, en qualité de domestique.

— Seigneur duc, c'est vous compromettre.

— Ne raisonne pas. Je m'enivrerai aussi noblement que le dernier valet de ma suite. »

En effet ils se rendirent ensemble au lieu du festin; le prétendu valet se conduisit si mal et son ivresse fut si scandaleuse, que Schweinichen se trouva forcé de l'emporter. Le duc après un sommeil de vingt-quatre heures regretta la fête; le bal devait recommencer le soir. Sacrifiant l'orgueil du rang à son plaisir, il écrivit un mot de sa main ducale au nouveau marié, qui fut singulièrement flatté de la demande. La vanité bourgeoise de M. Jourdain n'appartient pas seulement au temps de Molière. Un tel honneur fut apprécié comme il devait l'être; une députation solennelle vint remercier le noble duc et le conduire en grande pompe à la salle du bal. Laissons parler Schweinichen :

« A Augsbourg, dit-il, c'était alors la coutume que deux personnes vêtues de longs manteaux rouges doublés d'hermine ouvrissent le bal et exécutassent un menuet fort lent, espèce de pavane, avec force révérences et gracieusetés. Quand les deux danseurs ont exécuté toute la figure, deux autres personnes suivent leur exemple; puis un troisième couple les imite; à ce troisième succède un quatrième, et ainsi de suite jusqu'aux derniers danseurs. S'il plaît au couple qui ouvre le bal de changer les figures, chacun est tenu de faire comme lui; s'il se retourne, on se retourne; s'il balance, on balance; si le danseur embrasse sa danseuse, chacun en fait autant. Les danseurs qui devaient ouvrir le bal avaient reçu la veille de nombreux présents de la plupart des jeunes danseurs qui devaient les imiter et les suivre; et ces présents magnifiques étaient le pot-de-vin d'un traité que je vais expliquer. Le premier couple s'engageait à multiplier autant que possible les marques de tendresse; le pacte était déclaré nul d'avance, si le nombre des étreintes s'élevait à moins de quatre-vingts.

Moi-même je pris part à cette conspiration singulière, qui rapporta plus de cents ducats aux deux premiers danseurs, et pour quelques florins j'en fus quitte : plus d'une jeune fille à la bouche fraîche et riante, sur laquelle mes lèvres s'empressaient de se poser, ignorait quel était le prix du baiser.

» Cependant le domestique de la veille, mon seigneur et maître entra tout-à-coup dans le bal, couvert de pierreries et d'or. J'ignorais la démarche qu'il avait faite ; sa présence m'étonna.

» Comment vous trouvez-vous ici ? lui demandai-je.

» — J'accours, répondit-il gravement, sauver l'honneur des damoiselles ici présentes. Je vous connais de loin, mon fidèle écuyer ; je sais que vous venez ici pour y tendre vos piéges accoutumés, et comme je repecte infiniment ces belles, je viens les protéger.

«— Merci, lui dis-je ; je suis touché de l'intérêt que vous inspirent la décence et la morale chrétiennes.

» — En effet, elles étaient là, continue le naïf et galant narrateur, elles étaient là, plus de soixante-dix dames admirablement belles et parées, et qui faisaient plaisir à voir. Vierge du ciel ! quelle soirée ! quelle nuit ! éclatante de figures d'anges, rayonnante de gracieux sourires, ornée de mille clartés ; toutes ces dames en damas blanc et moiré pour faire honneur à la fiancée ! Tant de chaînes d'or et de pierreries qui se jouaient sur des épaules nues ! Des rivières de diamants, moins belles à l'œil que la blancheur des jeunes femmes. On brûlait des parfums dans des vases d'argent. La grande salle, éclairée par des candélabres, ressemblait à une église tendue de lampas rouge broché d'or et d'argent, chargé de dessins qui représentaient des fleurs et des fruits. Vous eussiez dit le paradis du ciel. Une

cornemuse, deux théorbes, trois saquebütes, trois tambourins et six flûtes guidaient dans leur vol rapide cette foule enivrée et rayonnante; c'était le bonheur des élus, un spectacle que je ne reverrai jamais.

» Le soir, je reconduisis chez elle une jeune fille belle et riante et qui se recommandait en outre à mon attention par les charmes non moins attrayants de sa fortune. Son père lui donnait pour dot deux tonnes pleines d'or. Il m'accueillit comme si j'avais été prince de l'empire; quand j'eus ramené sa fille chez lui, il eut la complaisance de me faire asseoir, de placer devant moi d'excellent vin de Tokai et de boire avec moi pendant deux heures; après quoi il m'offrit son grand carrosse, autour duquel chevauchaient huit pages armés de torches qui me reconduisirent chez moi. »

Tant que les Augsbourgeois voulurent être dupes, le duc leur fit la grâce de les duper; cette résidence à Augsbourg, âge d'or du prince et de son compagnon, ne pouvait durer longtemps. A force de traiter l'altesse et sa suite, les bourgeois tâtèrent leurs poches, consultèrent leurs caisses, y trouvèrent un déficit considérable et réfléchirent aux inconvénients que peut entraîner le plaisir d'avoir un duc souverain pour hôte et pour commensal. Cette leçon leur apprit

. . . . Que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute

et ils pensèrent qu'il était temps de congédier cet honorable escroc.

Tout fut fini pour Liegnitz. Se présentait-il à une table de jeu? les joueurs disparaissaient : on savait ce qu'il en coûtait de résister à la supériorité de sa fortune et aux

chances qu'il maîtrisait. Le ministre des finances Schweinichen frappait en vain à toutes les portes : marchands, juifs, usuriers, brocanteurs, nobles vaniteux, boutiquiers timides, femmes honnêtes, religieuses ou filles folles de leur corps étaient devenus sourds et insensibles. Chacun trouvait de bonnes raisons pour échapper à la contribution prélevée par Schweinichen et son maître. Les fonds des deux aventuriers baissaient de jour en jour ; et le bon Hans, touché de la détresse du prince, fut obligé de vendre pour une somme de soixante-cinq ducats la belle chaîne d'or paternelle.

Hans qui venait de donner du pain à la nécessiteuse altesse et de céder à bas prix un bijou qui lui était cher se trouvait sans un denier; il n'avait pas gardé un seul des soixante-cinq ducats. Quand il eut besoin de quelque argent pour faire raccommoder sa chaussure, le seigneur le tança vertement et refusa, non de lui rendre, mais de lui *prêter* la plus faible partie de cette somme, due au généreux sacrifice de Schweinichen.

Après une telle marque d'ingratitude ne croyez pas que Schweinichen se soit rebuté. Le chien n'appartient pas plus aveuglément à son maître que ce pauvre Hans au duc de Liegnitz. On partit d'Augsbourg pour se rendre à Cologne. Dès le début, le duc dont l'escarcelle était déserte invita à dîner toute la ville, donna grande fête, et huit jours après il devait cinq cents ducats au maître de l'auberge. Les antécédents du suzerain vagabond étaient parvenus jusqu'au tavernier. Il réclama vivement son solde de compte et ne l'obtint pas. A force de diplomatie Hans obtint quelque répit; mais le délai de quinze jours expiré, l'aubergiste devint plus menaçant que jamais. Que faire? Le duc avait si bien réussi près du conseil-général d'Aug-

sbourg, qu'il résolut de soumettre à la même épreuve le conseil-général de Cologne.

Hans reçut plein pouvoir de son maître pour traiter avec les bourgeois. Il ne demandait qu'un faible emprunt de dix mille ducats seulement pour deux années, avec tous les intérêts imaginables. Hans se présenta donc devant la vénérable assemblée, qui le reçut avec le respect dû au plénipotentiaire. On l'écouta d'autant plus patiemment, qu'on était résolu d'avance de ne rien lui prêter. Tout le monde se leva quand l'éloquente oraison fut terminée. On vota à l'unanimité qu'une garde d'honneur serait accordée à l'orateur, que cette garde le reconduirait jusqu'à son domicile, et que l'on délibérerait en séance solennelle avant de donner réponse au noble duc.

Trois jours après, la députation des bourgeois revint trouver Hans de Schweinichen et lui apporter la réponse écrite et la délibération du conseil; — réponse aussi longue, aussi verbeuse, aussi respectueusement hypocrite que le discours de l'ambassadeur avait été diffus. « On admirait, disait-on, l'éloquence brillante de Hans : on avait pour le duc et ses aïeux une grande vénération. Toutefois, dans l'impossibilité où se trouvait la ville de prêter de l'argent aux grands seigneurs, elle se contentait d'offrir à son altesse, non le prêt, mais le don gratuit de deux cents ducats. » Cette offre humiliante fut acceptée.

On vivait ainsi d'emprunt et d'aumônes; on effrayait un fournisseur exigeant; on esquivait les atteintes de la justice; on fuyait d'une ville dans un couvent et d'une bourgade dans un château : en désespoir de cause on cherchait asile au fond d'une église; ce genre de vie continuait, quand une nouvelle douloureuse parvint jusqu'aux deux aventuriers. La noblesse héréditaire et les domaines que les an-

cêtres de Liegnitz lui avaient transmis se trouvaient réduits à rien. Le duc avait cessé d'être duc; son frère lui succédait par décret de l'emperenr, et Frédéric de Liegnitz possesseur du château et des terres actuelles de ce nom s'occupait déjà de continuer le travail si bien commencé par ses prédécesseurs. Les créanciers du duc Henri, apprenant cette déchéance, accoururent en foule : l'un d'eux, à qui l'on devait 2,364 ducats, fit saisir les chevaux et équipages de son altesse. On voulut bien laisser au duc la liberté, par considération pour son titre et pour son rang; mais on vendit impitoyablement tout ce qu'il possédait et la chambre électorale de Cologne , auprès de laquelle il porta sa réclamation, répondit : « Que, tout prince de l'empire qu'il était, il devait payer ses dettes, et que l'on ferait saisir et vendre à l'enchère les effets de l'empereur lui-même, le cas échéant. »

Telles furent les paroles mémorables de l'arrêt rendu par la cour électorale de Cologne. Ainsi naissait dans l'ombre la fierté nouvelle de la bourgeoisie ; ainsi elle préludait à ses conquêtes futures et à sa longue résistance. A ces désastres une calamité inattendue vint se joindre ; la peste se déclara dans la ville où elle fit de grands ravages. De Cologne nos aventuriers partirent pour Emmerich. Un incident que rapporte Schweinichen nous donnera une idée de ce qu'était devenu le courage des chevaliers, au commencement du seizième siècle.

« Parmi les suivants de son altesse, dit-il, se trouvait un certain capitaine Grottieken, le plus fanfaron des hommes. Deux dagues et trois pistolets ornaient sa ceinture ; sa magnifique épée à poignée de fer en croix valait bien, pour la longueur et la largeur de la lame, deux de nos lames ordinaires ; vous eussiez dit que cet homme allait dépeupler

la terre et dévorer le genre humain. Il ne parlait que de ses duels et de ses exploits.

» Un soir il se prit de querelle avec un soldat flamand, et les deux braves fixèrent le jour et l'heure du combat. Le lendemain de très-bonne heure, le soldat flamand vint trouver Grotticken qui dormait encore; ce dernier avait un jambe de bois. Il laissa le Flamand s'approcher de son lit, causa quelque temps avec lui de bonne amitié, détacha sans bruit sa jambe de bois, et au moment où son adversaire s'approchait de son lit pour répondre à une question, il asséna sur les épaules de son antagoniste plusieurs coups de cette arme inusitée. Les coups furent si vigoureux et si multipliés, que le malheureux roula par terre, sans connaissance, en poussant de longs cris; on emporta la victime. »

Une seconde saisie lancée contre les objets que l'adresse du prince s'était procurés depuis la mésaventure de Cologne vint le surprendre à Emmerich. Le duc décampa sans avertir de sa fuite Hans, qui un beau matin trouva cette épître sur la table de son maître :

« Je pars; l'oisiveté m'ennuie. Cherche-moi de l'argent.
» Adieu, tu me retrouveras sans peine.

« Signé : HENRI. »

Le bénévole écuyer se met aussitôt à parcourir la ville et les faubourgs pour trouver l'argent que le maître désire. Un juif nommé Humpel et une vieille fille apparemment très-ignorante de ce qui se passait dans le monde lui prêtent cinq cents ducats.

Tout ce que le romancier espagnol a prêté de bassesse à son Lazarille, apparaît chez l'altesse; mais ce qui est mer-

veilleux, c'est qu'après avoir servi de compagnon, d'esclave, d'instrument à cet homme sans foi ni loi, Hans de Schweinichen redevient moral; il habite le château de ses pères et y mène une existence très-honnête jusqu'à la fin de ses jours.

C'était une nature passive, bonne au fond, nonchalante et naïve; un de ces êtres souples et incertains, sans forme et sans caractère, qui flottent au gré de tous les vents. On ne peut s'empêcher d'aimer le vieil écuyer souabe, et de reconnaître ce qu'il y a de bienveillance, de tendresse et de bonhomie au fond de ce cœur plus facile que corrompu.

Dans l'église de Saint-Jean, à Liegnitz, vous voyez un vieux tombeau carré sous lequel est endormi depuis deux siècles un chevalier couvert de son armure; c'est notre Schweinichen. Une épée, fort bien conservée, reluit dans sa main; et sur une bannière en lambeaux vous lisez la date de sa mort, 23 août 1616. Ne méprisez pas, lui et ses vieux Mémoires. C'est le Dangeau, le Brantôme, le Pepys, le raconteur sans fard, le peintre ingénu de son époque : un de ces écouteurs aux portes qui compensent pour nous les hypothèses de l'histoire et les folles inventions des romanciers.

---

§ II.

Suites et développement du mouvement sensualiste. — Bouffonneries et contes facétieux de l'Allemagne au XVIe siècle. — Le curé Amis. — Attaques au clergé catholique.

Déjà nous avons signalé (1) à plusieurs reprises ce grand

(1) V. nos Études sur LE MOYEN-AGE *(Sebastien Brandt)*; et celles sur LE XVIe SIÈCLE (*les Moines bouffons*).

mouvement de civilisation qui répandant à la fois les lumières et les jouissances de la vie dans l'Europe moderne, transformant définitivement les mœurs chevaleresques du moyen-âge, ouvrit la nouvelle carrière des peuples.

Bien d'autres éléments ont contribué à la réforme. De mille côtés divers part l'attaque contre le catholicisme ; l'esprit oriental du Gnostique et du Manichéen anime les habitants des vallées situées dans les Alpes, les Cévennes, le Languedoc et les Pyrénées; le midi des Gaules est tout rempli de cette doctrine qui accuse Rome d'orgueil et de violence. Les missionnaires de ces sectaires courent le monde, et vont à Rome même prêcher leur doctrine. On les jette dans le bûcher, on les égorge; on ne les convertit pas. Ils se répandent en Allemagne et en Hongrie. Ici et là, de nouvelles flammes signalent leur passage. Ils lèguent à l'Italie l'esprit rationnel de Socin ; à la France le protestantisme des Cévennes ; à l'Angleterre l'esprit démocratique de Wiclef. Ces germes semés au hasard commencent à fructifier au seizième siècle. Alors Luther s'en saisit et Henri VIII en fait un instrument politique. Nous ne suivrons pas dans ses transformations diverses ce mouvement du doute et de l'indépendance à travers le monde; qu'il nous suffise d'indiquer comme le conducteur puissant de cette révolte immense l'accroissement du bien-être dans toutes les classes et la force nouvelle conquise par la bourgeoisie.

L'Europe entière prit à ce mouvement une part égale et diverse. Au XVIe siècle, pendant que l'Italie se repliait sur le paganisme et puisait dans l'étude des arts antiques l'aliment d'une nouvelle gloire, l'Allemagne se plaisait à recueillir ses souvenirs populaires, souvent grossiers, quelquefois ingénieux. Elle avait accepté avec une énergique et

complète naïveté le développement social du moyen-âge, développement confus, obscur, vigoureux de toutes les facultés humaines. Nulle tradition ne la rattachait au polythéisme des Hellènes et à la discipline des Romains. Elle datait du christianisme seul, qui reconnaissant la responsabilité de l'âme encourageait la libre expansion de ses forces vives. De là cette singulière admission des types grotesques dans les sculptures de nos églises et surtout dans celles du Nord. Le symbole angélique y prend place à côté du moine bouffon et de l'animal immonde qui représente une passion ou un vice. La mort elle-même devient burlesque ; telle est l'origine de la danse Macabre. Les prédicateurs n'épargnent pas la satire à leurs ouailles qui la leur rendent avec usure. Au moment où les *Minnesinger* chantent la beauté idéale et l'amour platonique, l'ironie populaire va s'inscrire sur les murs des cathédrales et sur les marges des missels.

L'Allemagne, dont une souple et énergique universalité est le caractère propre, tout en admirant ces *Minnesinger* idéalistes et en répétant leurs douces chansons, n'était pas stérile en facéties. Chez aucun peuple la poésie ne s'est enveloppée d'aussi bonne heure de langes comiques et de parodies, les unes spirituelles, les autres burlesques. Ces fous de cour qui ont donné naissance aux *clowns* de Shakspeare avaient régné sans partage dans les cours d'Allemagne. De l'Allemagne nous est arrivé le *Vaisseau des Fous* qui a fait tant de bruit. Un château de suzerain, du XIe au XIVe siècle, était un vrai pays de cocagne pour les jongleurs et les bouffons. Le Ménestrel, chantre d'amour, était loin d'avoir autant d'influence et de crédit que l'inventeur de ces blessantes historiettes faites pour dérider qui les écoutait. Les ecclésiastiques consacraient des sermons funèbres à ces grands officiers de la plaisanterie, que le seigneur féodal

était bien aise d'écouter après ses longues chevauchées et ses sanglantes escarmouches ; on conserve dans les bibliothèques l'oraison funèbre d'Hans Miesko, bouffon poméranien auquel le savant Cradelius attribue à peu près toutes les vertus. Lorsque le sévère Rodolphe de Habsbourg chassa les ménestrels de sa cour, il y conserva son fidèle bouffon, Plaf Cappadox. On voit les bouffons allemands traverser l'histoire ténébreuse des temps chevaleresques, prendre part aux conjurations et aux guerres, aux fêtes et aux sièges, et souvent dépasser en héroïsme les blasons les plus glorieux et les noms les plus illustres. Kurz Von der Rosen, l'un des fous de Maximilien, pénètre dans la prison de son maître et le sauve ; incident qui a sugéré à Walter Scott son épisode de *Wamba*, épisode pathétique, admirable, moins touchant que la simple narration des faits, telle qu'on la trouve dans les naïves pages du vieux chroniqueur. Cette ancienne Allemagne si gaie a fourni aux Français l'un des mots les plus facétieux et des plus narquois de leur langue : le mot *espiègle*, qui n'a pas d'autre origine que le nou du malin Eulen Spiegel, ou *Uylen Spiegel* (le miroir des hibous), le Panurge de son pays. La grave Germanie a possédé autrefois toute une race de plaisants drôles, une population de joyeux corps, une mythologie burlesque.

Ce fut vers le milieu du XVIe siècle que les bons contes légués par le moyen-âge revêtirent une forme plastique, souvent hostile au clergé. On vit les divertissantes historiettes de messieurs les fous prendre place dans la littérature. Rabelais avait donné l'exemple ; Brisquet et Triboulet en France, Claus Narr et Kurz Von der Rosen en Allemagne s'étaient fait une position importante ; c'était un siècle gai, bon vivant et drolatique que le siècle sanglant qui s'ouvre par les gausseries de Rabelais et le bûcher de

Servet, pour se terminer par la satire Ménippée et l'assassinat de Henri III. La presse, nouvelle et terrible invention, recueillait ce qui pouvait flatter la curiosité générale. A côté du roman de la Rose et des commentaires de la Bible, elle éditait les romans de chevalerie, les triviales gaîtés du Pogge et les inventions de Rabelais. Le roman du Renard, le Vaisseau des Fous, les aventures de l'Espiègle, les bons tours du moine Rush, du curé de Calemberg et du curé Amis furent imprimés à la grande joie des étudiants et des lecteurs de facéties.

Quis non legit quid *frater Raushius* egit?
Sunt qui *Smosmannum* cupiunt audire per annum
Turpia dicentem, vel *Suarmum* spurca loquentem.
Quique legunt *Pfaffi Calembergi* facta vel *Affi*.

Ainsi parle Bruno Seidlius, à la tête du poëme curieux des *Parœmiæ Ethicæ*, imprimé à Francfort en 1589. Nous ne savons pas ce que sont devenus les grands et honorables héros Swarm et Smausmann ; il n'y a pas de petit enfant anglais qui ne soit très-lié avec le moine Rush, le plus espiègle des moines ; peut-être l'illustre abbé de Calemberg a-t-il légué à la langue française les deux mots *calembourg* et *calembredaine* qui ont fort intrigué les philologues.

Ouvrons cette galerie de jovialité allemande par le plus ancien de ses héros, le curé *Amis*, dont l'histoire est évidemment dirigée contre le clergé catholique. Il avait l'honneur d'être anglais, s'il faut en croire la ballade allemande.

Er het hus in Engellant
In einer stat ze Trânis,
Unt hiez der Phaffe Amis.

« Il habitait l'Angleterre, occupait une maison dans la ville de Tranis, et s'appelait Amis. »

Dans cette petite ville de Tranis dont on ne nous donne, et pour cause, ni la longitude ni la latitude, vivait vers le milieu du XVIe siècle un curé plus riche d'esprit que de revenu, et dont le petit champ et les faibles dîmes eussent malaisément suffi à des goûts assez dispendieux, si la fécondité de son imagination n'eût suppléé aux ressources qui lui manquaient. Pauvre, il recevait et traitait largement ses amis. L'évêque fit une visite pastorale à son subordonné qu'il somma de répondre à diverses questions.

« Si je peux convaincre mon homme d'incapacité, » l'expulsion trouvera un prétexte; et puisque sa cure rap» porte tant, je m'arrangerai avec le successeur. » Ainsi avait raisonné l'évêque, dont le code de morale était aussi élastique que celui du pauvre Amis. Nos deux personnages sont en présence. A chacune des questions du supérieur, Amis répond par une plaisanterie si bien tournée et si embarrassante, que le questionneur devient la victime du questionné. C'étaient des problèmes sans fin sur la profondeur de la mer, le nombre des étoiles, la hauteur du firmament, et autres bagatelles dont pas une ne trouble le sang-froid du prêtre répondant. Fatigué de cette lutte inutile, l'évêque s'écrie enfin :

« Quel est le point central du globe terrestre ?

— C'est mon église, répond sans hésiter le curé Amis. »

« Qu'apprenez-vous à vos ouailles, demande encore l'évêque ?

— Tout ce que je peux ; mais ce sont des ânes.

— Et ces ânes, vous les instruisez ?

— De mon mieux.

— Servante, faites venir un âne, et voyons ce que M. le curé pourra lui apprendre.

— Il faut vingt ans pour l'éducation d'un homme ; j'en demande trente pour l'éducation d'un âne.

— Dans huit jours, je reviendrai savoir quels progrès aura faits cette éducation importante ; et si l'âne est resté âne, un plus habile aura la cure. »

Notre curé prend un gros livre, le plus bel in-folio de l'époque, intercale des chardons entre les pages, et place le volume fermé devant l'âne qu'il veut instruire. L'instinct de l'animal s'éveille ; il ne tarde pas à ouvrir l'énorme tome, dont ses narines séduites retournent bientôt les feuillets. Ces exercices se répètent pendant les huit jours qui précèdent la visite de l'évêque. Il arrive, jette sur l'homme qu'il veut destituer un coup d'œil oblique, se prélasse dans la vaste chaire de bois de chêne, et ordonne que l'âne lui soit amené. L'âne vient, et devant lui le volume est placé ; il reconnaît son volume et son déjeuner ordinaire, tourne avec une gravité solennelle chacun des feuillets, encore empreints d'une saveur gastronomique ; et au bout du volume, ne trouvant rien, relève la tête et se met à braire avec le plus majestueux désespoir.

« C'est sa manière, dit le curé, de prononcer la voyelle A ; il n'en est encore qu'à cette lettre de l'alphabet, et vous voyez qu'il la prononce à l'allemande, avec un accent circonflexe. »

L'évêque leva le siége et renonça désormais à déposséder le curé Amis. Battu dans cette lutte, la fièvre le prit, et l'histoire véridique du héros dont nous rapportons les hauts faits attribue à cette défaite la mort prématurée de l'évêque. La victoire du curé fut connue ; le décès de son supérieur accrut l'éclat du triomphe ; et de tous les coins

de l'Allemagne on accourut pour lui rendre hommage et visite. Sa joyeuseté charmait les visiteurs ; son hospitalité les captivait ; enfin l'habitude de la plus prodigue vie transforma le subtil curé en un dissipateur ruiné. On allait vendre ses chaises cassées et ses tables si souvent tachées de vin, lorsque, s'exilant volontairement du presbytère, il résolut de courir le monde et d'exploiter la meilleure de toutes les branches commerciales, celle qui ne périt pas, la grande stupidité humaine.

Le Figaro ecclésiastique commence par se faire vendeur de pardons et d'indulgences, ce qui n'était pas mal entendu. Chaque époque portant ses fruits spéciaux de duperie d'une part, et de mystification de l'autre, le pardon et l'indulgence étaient daus ce temps-là d'un fort bon rapport. Il faut voir avec quelle habileté diplomatique Amis dispose de ses ressources. Il se munit d'un vieux crâne, qu'il baptise du nom de saint Brandan. Puis il va trouver le curé d'un petit village et lui promet la moitié de ses gains, si ce dernier lui permet de tenir boutique dans l'église. La messe dite, le sermon fini, les auditeurs attendent : Amis exhibe la crâne, débute par l'histoire chimérique et panégyrique de ce grand saint, se dit chargé de construire une église et un monastère en son honneur, appelle à grands cris les contributions des fidèles, et couronne sa péroraison par ces mots : — « Contribuez à ces œuvres » charitables, chers frères, ouvrez-vous la porte du Para- » dis ; mais si quelqu'un d'entre vous a péché en secret » contre les lois de la sainteté et de la vertu, n'approchez » pas de moi, gardez-vous de déposer votre offrande ; saint » Brandan vous repousserait avec horreur !... » Ceux qui n'avaient pas d'argent en empruntèrent à leur voisin, et la bourse sacrée du vendeur d'indulgences se grossit démesurément

surément. Dans les espiègleries du malicieux Amis, comme dans presque toutes les espiègleries allemandes, il entre deux éléments également indispensables : la subtilité du voleur et l'imbécillité du volé.

Suivons Amis, qui monté sur un bon cheval, escorté de ses gens, comme un riche seigneur, débarrassé du crâne sacré, allant à petites journées et séjournant à son aise dans les auberges, finit par atteindre la grande ville de Paris. Il va droit au palais du roi.

Là il se donne pour peintre et pour sorcier. Le palais nouvellement construit a besoin d'ornements ; les offres du peintre sont acceptées, il va couvrir de belles figures ces lambris encore nus. — « Mais je vous en préviens, dit-il, mon œuvre merveilleuse ne doit être soumise qu'aux nobles de race pure ; mes chefs-d'œuvre seront invisibles pour les bâtards. » — Très-bien ; on le laisse travailler ; l'artiste s'enferme pendant un mois dans les chambres livrées à son pinceau, et le premier admis à contempler ces *chefs-d'œuvre*, c'est le roi lui-même : le roi n'aperçoit absolument que les murs, mais comme il ne veut point passer pour illégitime, il a soin de garder le silence, donne de grands éloges à l'artiste, vante la beauté des poses, la fraîcheur du coloris, admet toute sa cour à l'honneur de contempler les peintures de l'artiste étranger et le renvoie comblé de présents. Personne ne désire être plus bâtard que le roi ; les femmes elles-mêmes font chorus avec leurs pères et leurs maris. La réputation de l'artiste se trouve assurée quand il quitte cette cour peuplée de fils et de filles illégitimes. Épigramme évidente que le bon Allemand adresse à nos mœurs sous François Ier et Henri II.

Ces espiègleries un peu lourdes continuent en Lorraine, pays que le fripon exploite et qui s'y prête

aussi de fort bonne grâce. Il se présente comme médecin ; la cour l'accueille ; il promet merveilles. Tous les malades du canton seront guéris, dit-il, dans une semaine ; mais il demande au duc la permission de tirer seulement vingt palettes de sang à chacun des hommes vicieux de la province ; Dieu les indiquera facilement, les vicieux seront seuls malades. A peine cette étrange proclamation a-t-elle retenti, tous les invalides quittent leur lit de souffrance, personne ne se sent malade ; nul ne veut livrer son sang comme électuaire à la main savante du docteur. Les pièces d'or pleuvent dans sa pochette ; il jouit de tous les biens de la vie.

Quand sa bourse est vide, il bat monnaie aux dépens des bonnes gens. Amis endosse la besace, ramène sur son front le capuche et redevient moine mendiant. Nouvelles épigrammes. — Une pieuse dame habitait un château, sous le toit duquel Amis trouva retraite et hospitalité pendant une nuit. La chère du moine fut délicate et savoureuse. Il avait affaire à gens qui respectaient l'Église et n'oubliaient rien pour la servir. Un chapon, présenté sur table, fit les honneurs du repas du soir, et ses débris restèrent jusqu'au lendemain matin dans le vase qui l'avait contenu. Le domestique enferma le tout dans une armoire que le curé gastronome jugea digne de son attention spéciale. Le lendemain matin, de bonne heure, Amis se lève, va acheter un chapon au village, l'endort en le faisant manger et le dépose dans l'armoire à la place de son défunt confrère. La ménagère, apercevant une résurrection si étonnante, crie au miracle et court avertir sa maîtresse qui ne doute pas que la bénédiction du ciel ne soit descendue sur la maison honorée d'une présence aussi sainte. En effet, Amis dans un petit sermon de circonstance qu'il se per-

met le lendemain, déclare de la part de Dieu, que tout ce qu'on lui donnerait sera rendu au double, comme l'a été le chapon. Grâce à cette précaution oratoire, la récolte est abondante et Amis continue le cours de ses triomphes.

Autre ironie contre les miracles. — Il avait un goût prononcé pour les belles pénitentes, et l'une d'elles, séduite par cette irrésistible parole à laquelle il avait dû tant de succès, lui avait fait présent, toujours pour son église, de vingt aunes d'étoffe magnifique. Il s'en allait joyeux du présent de la dame, lorsque le mari l'aperçut, reconnut sa belle étoffe, devina la ruse et courut après Amis. Tous deux étaient à cheval, l'avantage resta bientôt au mari. «Prenez votre étoffe, s'écrie Amis, et soyez sûr qu'avant une heure écoulée, Dieu punira terriblement votre mépris pour la sainte Église. » Puis il piqua des deux, laissant entre les mains du mari le rouleau d'étoffe, qui ne tarda pas à s'enflammer. Amis avait placé au centre de la pièce un morceau d'amadou embrasé.

Après la plaisanterie du chapon mort et ressuscité, Amis devient négociant, fait des achats nombreux, ou plutôt prétend qu'il en veut faire, se lie avec tous les négociants de Londres et annonce son prochain départ pour Constantinople. Sa libéralité, sa magnificence ne laissent aucun doute sur sa richesse et tout le monde l'accepte pour ce qu'il veut être. Il soupe avec deux ou trois de ses nouveaux confrères et apprend que l'un d'eux est possesseur d'une riche partie de diamants qu'il va bientôt vendre au roi d'Espagne; après boire, Amis veut voir ces diamants, les admire, les marchande et finit par convenir d'un prix net de six cent mille ducats qui vont être comptés en échange des diamants. « L'argent, dit Amis, est chez mon banquier; le

marchand de diamants voudra bien transporter dans le domicile de ce dernier sa cassette et lui-même.

Avant le dessert arrive un des domestiques d'Amis qui prévient son maître que quelqu'un désire lui parler. Amis demande la permission de s'absenter quelques instants, quitte les négociants et se rend en toute hâte chez un médecin. « Monsieur, lui dit-il, un grand malheur vient de m'arriver : mon père est fou; le malheureux vieillard porte toujours avec lui une cassette qu'il croit pleine de diamants et se plaint qu'on le vole. C'est la vue de cette cassette qui excite ses plus violents transports; il est impossible de l'en séparer; toute notre famille est désolée, et s'adresse à vous; dans deux heures je vous l'amènerai. Les moyens de douceur ont été épuisés pour obtenir sa guérison; je crains que vous ne soyez forcé d'employer la contrainte. Dans tous les cas, nous le recommandons à votre science et à votre charité. »

Lorsque le marchand, escorté du fripon, entra dans le cabinet du médecin, tenant sa cassette soigneusement enveloppée sous son manteau; lorsqu'il développa la longue liste des princes et des princesses auxquels avaient appartenu les diamants devenus sa propriété, le médecin le laissa dire et ne l'arrêta pas. Placé derrière la chaise sur laquelle le marchand était assis, Amis faisait des signes au docteur et paraissait suivre, de concert avec lui, le développement de l'infirmité mentale. — « Oui, s'écria enfin le docteur, l'argent que vous réclamez à juste titre, va vous être compté, si vous voulez bien poser cette cassette sur la table. — Un vigoureux coup de sonnette appelle trois hommes apostés dont l'un commence par mettre en sûreté la cassette, pendant que ses acolytes contiennent le marchand furieux, le bâillonnent pour étouffer les cris per-

çants qu'il jette, lui attachent la chemise de force, le rasent comme c'était la coutume au moyen-âge et lui administrent une douche. Cependant Amis s'épuisait en compliments et en révérences en l'honneur du médecin et lui comptait la somme due pour cette grave consultation. Le lendemain, Amis avait quitté l'Angleterre et fait voile pour Constantinople, emportant la cassette. La femme du marchand vint redemander son mari au médecin, qui le lui rendit, tête rasée, front chauve et jurant bien qu'on ne l'y prendrait plus.

Comment finit cette légende? Le diable se fait ermite; Amis a économisé sur ses dernières folies; il bâtit un monastère, prêche la morale, tance les jeunes gens et meurt en odeur de sainteté.

Vénérable Amis, vous dont j'ai esquissé les aventures héroïques, on le voit trop, vous n'êtes pas seulement un symbole immoral, vous servez d'organe à une révolution politique. Ce que l'on ne peut méconnaître dans votre légende, c'est le résumé de toutes les accusations populaires, souvent répétées pendant le moyen-âge par les trouvères et les satiriques, contre le clergé, sa puissance, ses mœurs et son crédit. Rabelais en eût dit tout autant s'il avait osé; un symbole vague et vaste protégea ce grand poëte épique de l'ironie.

---

§ III.

Le curé de Calemberg et le curé Pierre Lew.

Voici deux nouveaux exemples de la verve bouffonne, arme grossière de l'Allemagne contre la hiérarchie qui

pesait à la liberté germanique ; ironie dont on peut discerner des traces nombreuses dans les œuvres d'Ulrich de Hutten et de Luther lui-même. Ces deux personnages *picaresques* offrent des traits fort siguliers. Comme Sancho et Panurge ce ne sont pas des héros, ni même d'honnêtes gens ; mais on ne les déteste pas. Le mépris tombe plutôt sur leur situation que sur eux-mêmes. Ils sont populaires, peu riches, peu puissants ; on leur pardonne ; les cardinaux, les évêques et Rome, voilà les objets réels de la haine germanique.

Avant de raconter les hauts faits du curé de Calemberg et de Pierre Lew, surnommé le Second-Calemberg, gens qui avec autant d'esprit que leur confrère et une exploitation non moins heureuse de la sottise universelle, avaient peut-être reçu le don d'une invention plus comique, signalons d'abord le rôle démocratique joué ici par le clergé. On les traite comme l'Espagne traita ses barbiers et la France ses clercs de la basoche ; on leur attribue toutes les railleries et toutes les gausseries qui voltigent dans l'atmosphère. Ils sont du peuple, ils plaisent au peuple ; un peu escrocs, un peu faussaires, passablement immoraux, ils se font accepter par leurs vices mêmes, comme le héros du curé de Meudon. Malgré leur haine pour les ménestrels et les bouffons, depuis longtemps les membres inférieurs du sacerdoce s'étaient confondus avec cette dernière classe de mauvais plaisants plus aimée que respectée ; les statuts de l'église de Cahors prouvent d'une manière incontestable la crainte inspirée aux plus prudents par cette bizarre confusion. « Nous défendons, disent ces statuts, aux prêtres de devenir *jongleurs, gaillards et bouffons* ; et nous déclarons que ceux qui persisteront à exercer cet art infâme seront privés de tout droit ecclésiastique , ou même punis temporellement d'une manière solennelle. (Item præ-

dicimus, quod clerici non sint *joculatores*, *goliardi*, *seu bufones*, declarantes, quod si per omnem artem illam diffamatoriam exercuerint, omni privilegio ecclesiastico sunt nudati, et etiam temporaliter graviori pœnâ, si non destiterint. — *Statuta Eccl. Cadurc. apud Marten.*, Tom IV, Anecd. Col. 727). »

La révolution française nous a démontré l'influence de cette position populaire du bas clergé, et ce qu'il y a d'intime dans l'alliance contractée par les paysans et les bourgeois avec les curés et les vicaires. Un grand nombre de ces pauvres hommes d'Église s'attachèrent au parti de la révolution, comme on avait vu les membres de la même classe, au commencement du seizième siècle, passer du côté de la réforme. Ce débris de la grande guerre entre les vilains et les nobles n'a pas été sans action sur l'établissement du calvinisme, dont une des principales doctrines est la destruction de la hiérarchie religieuse. Le catholicisme lui-même était plein de fiel contre la hiérarchie des *évégots* et *cardingaux* dont le curé de Meudon donne une description si maligne : Merlin-Coccaie les crible de traits satiriques. Les vices que l'on attribuait au bas clergé étaient de ces bons gros vices que le peuple ne déteste pas : gourmandise, ivrognerie, tours de passe-passe, farces mêlées d'égoïsme et de friponnerie. La sympathie pour Panurge a toujours été réelle, et je ne sais si le matériel Sancho ne s'est pas fait plus d'amis que le spiritualiste Don Quichotte. Tout au contraire, les crimes dont on gratifiait les évêques froissaient l'amour-propre et l'égoïsme publics ; on pouvait mépriser les uns ; on abhorrait les autres.

Le plus célèbre de ces deux prêtres, le curé de Calemberg, est un homme historique, et les annales de la Germanie le présentent comme l'un des meilleurs conseillers du

duc *Othon-le-Joyeux*, dont l'autre ministre *Neidhart Fuchs* a été complétement éclipsé par son rival. Non-seulement Bebelius, Maulius, Rauscher et Dionysius Melender, mais le grand Luther, dans son commentaire de l'Ecclésiaste, ont accordé à ce héros de la plaisanterie les honneurs de la citation. Son véritable nom, Weigand Von Theben, absorbé par son prénom ecclésiastique, est absent de toutes les biographies : un petit volume rare, imprimé peu de temps après sa mort, a conservé son jovial souvenir.

Il moralisait quelquefois, comme ce pauvre Yorick. Un jour on lui reprocha d'avoir manqué à sa promesse de faire un beau sermon sur la diversité des opinions humaines. « A demain, répondit-il; vous ne serez pas mécontents de mon sermon, qui sera un drame et un symbole. » Une petite colline s'élevait auprès du village de Calemberg : notre curé remplit un panier de crânes choisis dans le cimetière, puis montant au sommet de la colline, et laissant rouler sur ses déclivités tous les crânes à la fois : « Chers frères, s'écria-t-il, en adressant la parole aux villageois assemblés au pied du coteau, vous m'avez demandé un beau sermon sur la variété infinie des opinions des hommes, voyez ces pauvres crânes qui n'ont plus le souffle vital ! comme ils roulent ! comme ils se dispersent ! comme chacun prend son parti et suit sa voie. Ce serait bien pis, mes chers frères, s'ils étaient vivants, si le poids de leurs intérêts, de leurs préjugés et de leurs caprices les emportait dans des routes différentes ! » Apologue un peu grossier, assez profond de sens, où l'on verrait volontiers le type de ces étranges sermons, que Jean-Paul, dans ses moments de facétie misanthropique, a prêtés à des curés imaginaires et à des vicaires chimériques (1).

(1) V. plus bas JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC RICHTER.

Le premier trait d'esprit qui le fit connaître était à la fois un tour d'audace et un rapide élan vers la fortune. Pauvre garçon, sans passé, sans avenir, sans amis, Weigand Von Theben est en service chez un bourgeois de Vienne. Il suit son maître au marché. Le peuple s'attroupe autour d'un énorme poisson que le pêcheur veut vendre un prix exorbitant. « Parbleu, s'écrie le valet, je vais l'acheter pour le duc notre maître ! » et il prie le bourgeois de lui prêter l'argent nécessaire. Le bourgeois, dans sa profonde vénération pour le suzerain, ne repousse pas la demande de son serviteur, et Weigand court joyeux au palais d'Othon. Le garde de la porte qui le vit se présenter avec ce panier et ce poisson lui barra rudement le passage et força Weigand de marchander l'entrée du palais. « Que me donnerez-vous enfin? demande le concierge. — Parlez, faites votre prix; mais je ne possède rien dans ce moment, attendez que le duc m'ait récompensé. — Soit; convenons que la moitié du présent quel qu'il puisse être m'appartiendra. — C'est convenu. »

Le valet, introduit en présence d'Othon-le-Joyeux, voit son poisson gigantesque accueilli avec reconnaissance.

« — Que veux-tu que je te donne? demande le duc.

— Pas grand'chose, altesse; un centaine de coups de fouet bien appliqués.

— Pourquoi? dit le duc éclatant de rire, et quelle étrange fantaisie ! »

Weigand lui conta l'histoire du concierge, et le duc fit exécuter ponctuellement la convention conclue entre ces deux personnages, à cette seule exception près, que la flagellation de l'un serait plus solennelle et plus sérieuse que celle de l'autre. Égayé par les facéties de Weigand, Othon

le prend à gré. Un vieux curé du voisinage vient à mourir, c'est Weigand qui hérite de la cure. Il a le même succès auprès de ses ouailles qu'auprès du seigneur suzerain ; tout le monde aime ce bon curé qui fait rire les chrétiens.

Notre homme ne négligeait pas ses affaires. La première fois qu'il mit le pied dans l'église, il en trouva la toiture endommagée. — « Arrangeons-nous, dit-il aux paroissiens; vous vous chargerez d'une partie des réparations, et moi de l'autre. La pluie tombe sur la nef et sur les bas-côtés, l'autel n'est pas moins exposé aux injures de l'air. Partageons ce différend en deux. Est-ce le dessus de l'autel, ou la voûte de la nef que je dois réparer? de quelle partie vous chargez-vous ?

« — Nous allons réparer le dessus de l'autel », répondirent les paroissiens qui, dans leur pensée avare, venaient de comparer la dépense de ces deux réparations. Le curé de Calemberg les laissa faire ; quand la voûte qui protégeait l'autel et l'officiant se trouva bien couverte et réparée, il se tint parfaitement tranquille et laissa dormir dans l'oubli les réparations du reste de l'église. Sorti vainqueur de cette petite bataille avec ses paroissiens, il ne cessa de leur jouer des tours dont le meilleur nous semble digne d'être rapporté ; nous altérons à peine le vieux style de la légende :

« Or il est bon que vous sachiez que le curé de Calem-
» berg avait dans son cellier du vin détestable qui s'était
» gâté avec le temps, et dont il ne savait comment se dé-
» faire. Il s'advisa d'une merveilleuse invention qui lui
» réussit. Il fit proclamer à son de trompe, dans les vil-
» lages environnants, que le curé de Calemberg avait trou-
» vé le moyen de voler ; que Dieu aidant, il avait fabriqué
» à cet effet une belle paire d'ailes ; et que le prochain di-

» manche, il prendrait son essor du sommet du clocher,
» traverserait la rivière et irait se poser sur le faîte du
» clocher d'un autre village, situé à quelques milles de là.

» Après quoi il fit fabriquer deux grandes ailes couvertes
» de plumes de paon, et apporter dans le chœur de l'église
» les tonneaux remplis de son mauvais vin. Le bedeau re-
» çut l'ordre de vendre ce vin aussi cher que possible aux
» paroissiens, pour leur faire attendre de meilleure grâce le
» moment où le curé prendrait son essor. Le moment ar-
» rive, et l'on accourt de toutes parts pour voir s'accomplir
» le miracle; debout sur son clocher et essayant ses ailes,
» l'ange de nouvelle espèce semble prêt à partir, mais ne
» part pas encore. Toutes ces figures populaires, nez en
» l'air et bouche béante, se tournent du côté du clocher;
» le soleil les brûle, la soif les prend; le bon prêtre ne vo-
» le pas encore. — « Attendez-moi, chers amis, criait-il du
» haut du clocher, le moment approche et vous verrez avec
» surprise ce qu'il en adviendra. — Cependant la soif aug-
» mentait avec la chaleur, et l'on était heureux de trouver
» dans le chœur de l'église les rafraîchissements nécessai-
» res. Ce détestable vin paraissant très-bon pour la cir-
» constance, tout fut épuisé en quelques minutes; on vit
» une émeute prête à éclater lorsque le dernier tonneau se
» trouva vide. Le bedeau ennuyé de n'avoir rien à répondre
» à des gens furieux qui lui criaient : *à boire! à boire!*
» monte au clocher et demande au curé :

» — Que faut-il faire? tout votre vin est vendu.

» — Bien vendu?

» — Très-bien.

» — Et payé?

» — Bien payé.

» — A la bonne heure.

» Les deux ailes du prêtre s'agitèrent vivement, et s'ap-
» prochant sur le bord de la balustrade qui entourait le clo-
» cher ?

» — Bonnes gens, cria-t-il au peuple, quel est celui
» d'entre vous qui a vu un homme voler ?

» — Personne, personne !

» — Eh bien ! personne ne le verra. Allez dire à vos
» femmes, vous tous, fils de bonnes mères, que vous venez
» d'acheter le vin du curé de Calemberg, trois fois plus
» cher qu'il ne lui a jamais coûté. Vos écus sont bons, vos
» écus sont très-bons ; je ne me plains pas de vous ! Et bon-
» soir, mes amis !

» Vilains et paysans merveilleusement courroucés me-
» nacèrent de leur vengeance le curé fripon qui se moqua
» d'eux, et transforma en bon vin les pièces d'argent et
» d'or que lui avaient values ses mauvaises futailles. »

Ces espiègleries attirèrent l'attention de l'évêque qui voulut sévir. Le curé s'arrangea de manière à ce que ses paroissiens surprissent monseigneur dans une situation tellement équivoque ou pour mieux dire, si peu équivoque ; que toutes les railleries tombèrent sur le supérieur. Malgré cet échec, l'évêque enjoignit au curé de ne pas choisir de servante qui n'eût quarante ans. Weigand en fut quitte pour payer deux servantes dont chacune était âgée de vingt ans ; ce qui d'après son calcul était absolument la même chose.

Ces facéties ont couru l'Europe. Il est à remarquer que les peuples du Nord ont spécialement gardé le souvenir de ces curés gaudisseurs ; les plaisanteries de l'Italie et de l'Espagne portent un cachet différent.

Pierre Lew, natif de Hall, et qui portait un homme dans sa main étendue, tant il était vigoureux, ne se distinguait

pas par une délicatesse plus raffinée que ses confrères Uylen Spiegel et Weigand. Prêtre comme le dernier de ces héros, après avoir servi comme artilleur, il mettait son imagination inventive au service de ses facultés gastronomiques ; il tordait le cou aux coqs et aux poules qu'il rencontrait, et les plongeant ensuite dans le ruisseau, les faisait passer pour noyées, afin d'en dégoûter les gens du village. Les miracles que Dieu opérait en sa faveur, avaient tous la même tendance de sensualité. Il cachait d'excellents gâteaux sous la nappe de l'autel ; un syphon placé dans sa cave, aboutissant à la cave voisine, absorbait la liqueur que contenaient les tonneaux et les pipes du voisin.

C'était le jour de la Saint-Martin, grande fête pour les paysans d'Allemagne, habitués à plumer leurs oies ce jour-là, et à chômer la fête du bienheureux par de longues rasades. Le fils du bedeau vint trouver Pierre Lew, et tournant son chapeau dans ses mains :

« — Mon père m'envoie à la ville, lui dit-il, pour acheter du pain, du vin et des gâteaux ; vous plaît-il que par la même occasion je fasse vos emplettes ?

» — Non, lui répondit Lew » ; et le jeune homme partit seul.

Avant qu'il eût terminé ses achats, le soleil avait disparu. Au sommet d'une colline, sur la route qui conduit au village, se trouvait un vieil arbre dont le tronc pourri avait été abattu par la hache et dont les débris taillés en forme de piédestal étaient destinés par les villageois à recevoir l'image d'un saint. Ce fut là que notre ecclésiastique s'accroupit, attendant le passage du jeune villageois et se promettant de lui inspirer une terreur assez profonde pour rester maître de la provision faite à la ville. Tout arrive

comme le désire notre curé; le jeune homme épouvanté par l'apparition, s'enfuit et laisse épars sur le sol brocs, paniers et bouteilles. Non-seulement Lew les recueille, mais il a soin de jeter sur le chemin les bouteilles vides et les paniers veufs de leurs trésors.

Ce désastre contrista singulièrement le bedeau et son fils. L'un et l'autre n'eurent rien de plus pressé que de venir consulter Lew et de lui demander conseil pour l'avenir. « Apaisez, leur dit-il, la colère de l'esprit malin qui vous en veut; un ou deux présents que vous me ferez vous vaudront d'excellentes messes et je vous en tiendrai quittes à bon marché. » Les pauvres gens obéirent.

Tels sont les matériaux du Narrenbuch, dans lequel un éditeur moderne a fait entrer non-seulement ces beaux prêtres dont j'ai donné l'histoire, mais le célèbre *Marcolph*, le grand *Schimpf*, l'illustre *Claus Narr*, et surtout le roi de cet empire comique, *Till Uylen Spiegel*. Je veux laisser quelques études à faire à mes lecteurs; ils admireront surtout cet Uylen Spiegel, symbole ou réalité jadis vivante, les érudits ne sont pas d'accord sur ce point. Non-seulement le petit livre contenant sa vie et ses aventures, originairement rédigé en bas-allemand, a été traduit en haut-allemand, en anglais, en vers latins, en prose latine, en hollandais, en polonais, en français; mais on a vu paraître pendant la grande lutte de la réforme deux versions différentes de cet Évangile des escrocs; l'une à l'usage des catholiques, l'autre à l'usage des luthériens. L'étranger qui visite Zeitlingen, est conduit par les habitants du lieu, près de la maison qui, disent-ils (et nous ne croyons guère à ces reliques), a l'honneur de renfermer le berceau d'Uylen Spiegel; on montre même pour de l'argent les habits que cet intéressant personnage a portés. Son prétendu tombeau,

que le petit village de Meulen conserve avec vénération, est aussi un but de pèlerinage. Un hibou (*Uylen*) et un miroir (*Spiegel*) y sont gravés en creux. Si, comme les savants l'affirment, ce personnage célèbre n'a jamais existé, rien n'est plus curieux et plus caractéristique que cette plaisanterie symbolique perpétuée à travers les générations et gravée dans la pierre.

---

§ IV.

Les Schildbourgeois. — Symbole comique des assemblées populaires. — Le village des sots.

Ce n'était pas seulement à la hiérarchie ecclésiastique et aux vices prétendus ou réels du clergé que la raillerie du peuple s'attaquait, mais à toutes choses; le résumé définitif de cet esprit goguenard se trouve dans la célèbre Iliade du Renard (Reynard the Fox) dont nous avons parlé ailleurs (1) et qui, née sur les limites de la France et de la Germanie, ne s'acclimata définitivement que parmi les races du Nord. C'est le Code de la ruse triomphante, l'épopée moqueuse de toutes les sociétés humaines.

Une autre invention burlesque, qui n'a point pénétré chez les peuples du Midi et qui appartient tout entière à l'*humeur* germanique, s'élève peut-être sous le rapport de l'invention et de la philosophie au-dessus du roman du Renard. Les nations teutoniques avaient depuis longtemps, et même au sein des forêts sauvages où Tacite nous montre leurs tribus domiciliées, ébauché l'expérience de cette asso-

(1) V. nos Études sur le moyen-age.

ciation libre, de ces délibérations communes, de ces assemblées populaires, que le Wittenagemot chez les Anglo-Saxons, le Parlement anglais, le Storthing des Scandinaves ont reproduites et régularisées sous des formes diverses. Il n'est point de l'essence des institutions humaines, même les plus fécondes et les plus puissantes, de se développer autrement qu'avec leurs excès, leurs abus et leurs vices. Les railleurs du XVe et du XVIe siècle s'aperçurent bientôt que dans toute réunion d'hommes, si la raison et le bien public sont le but général qu'on se propose, la sottise et le babil peuvent souvent triompher ; que les divagations de la parole, les ambages de la discussion, l'aveugle confiance, l'aveugle fureur peuvent égarer les esprits émus ; — et qu'une assemblée de sages peut s'arrêter aux résolutions les plus folles.

Dans un certain bourg d'Allemagne, à Schilda, s'établit une colonie dont les fondateurs eurent pour pères les sept sages de la Grèce. Ils se montrèrent dignes de leurs auteurs. L'éclat de leur capacité se répandit au loin, dit la chronique, et fit tant de bruit, que les conseils des princes et les sénats des républiques se les disputèrent à l'envi ; on enlevait un Schildbourgeois comme on enlève un trésor inestimable ; on payait sa présence au poids de l'or. Cette valeur extraordinaire qu'ils avaient acquise dans le commerce des peuples livra leur pays à la détresse. Les femmes restaient seules avec les vieillards et les enfants ; dès qu'un Schildbourgeois atteignait l'âge de raison, des cavaliers apostés l'enlevaient pour le vendre à quelque monarque étranger. Que firent nos gens d'esprit ? Ils simulèrent l'idiotisme ; seul moyen d'échapper à cette confiscation de Schildbourgeois. A force de porter un masque stupide, ils en conservèrent l'empreinte, et restèrent parfaitement idiots.

L'empereur d'Allemagne qui entend parler de leurs faits et gestes trouve la chose intéressante et bizarre ; il ordonne qu'une députation de ces messieurs lui soit adressée et admire la perfection de nullité qui les distingue. Il leur confère un diplôme de sottise orné de son sceau et de sa signature, et les encourage à continuer comme ils ont commencé. Ils usent de la permission et se bannissent eux-mêmes à perpétuité de leur pays natal. La race des sots est par là devenue féconde, redoutable, omniprésente : pas de coin de la terre qui ne nous offre comme échantillon quelque descendant de la race schildbourgeoise.

Ces inventions satiriques ne manquent ni de verve ni d'originalité. Il faut suivre les Schildbourgeois à travers cette création excellente et plus que comique, qui renferme un élément de poésie et rappelle les contes de la Grèce sur la population Abdéritaine. Tout ce qui se fait de ridicule, de fou et d'absurde en Germanie, on l'attribue aux Schildbourgeois.

Schilda mérite-t-il sa renommée ? Je l'ignore. La Champagne en France, Gotham en Angleterre, Turcoing dans la Flandre française, sont, bien à tort, le but des mêmes railleries que la Grèce n'a pas épargnées à ses Abdéritains, et l'Hindoustan aux habitants de Sivry-Kissar.

On conserve parmi les manuscrits de la bibliothèque de Cambridge un poëme satirique du moyen-âge, qui attribue aux Gothamites toutes les niaiseries imaginables. Ce sont les Gothamites qui, dit la légende, vont tous les jours à la foire ; de peur de nuire à la santé de leurs juments, ils portent sur leurs épaules leurs sacs de grains. A peine arrivés, les voici qui siégent à la taverne pour y boire, et boire encore ; ivres, ils essaient de remonter sur leurs bêtes ; incapables de cet effort, ils s'écrient : « Allons

donc, bête maudite ! soutiens-moi jusqu'à ce que je sois en selle ; puissent mille diables t'emporter, puisses-tu ne jamais revenir à la maison ! » Enfin ils arrivent chez eux, se mettent à table : on frappe, ils ne veulent point qu'on les dérange : « Je ne suis pas chez moi, crie le maître, je suis à l'auberge ; allez m'y chercher, ou revenez demain. »

Ces Gothamites, qui sont simplement des fous, ne valent point les habitants de Schilda, les arrière-petits-fils des sept sages de la Grèce. Ces braves sénateurs, pleins de prudence et de gravité, veulent construire un beau palais pour leurs séances délibératives ; et comme leur tempérament est délicat, que l'intempérie nuit à la santé et compromet la vie, ils n'y pratiquent point de fenêtres, tant le vent et la pluie leur font peur. Des ténèbres profondes s'emparent de leur salle et règnent dans l'intérieur de l'édifice ; ils s'épouvantent ; et, comme dit l'auteur du récit, ils voient *qu'on n'y voit goutte.* Chacun des députés allume alors une torche, en décore son bonnet, et l'assemblée lumineuse procède à ses travaux. La discussion est vive et longue ; d'où ces ténèbres peuvent-elles venir ? Discours et dissertations ; hypothèses et citations ; métaphysique et rhétorique. Quelques érudits décomposent les rayons du soleil. Certains poëtes adressent des dithyrambes à la lumière ; après huit jours de discussion, lorsqu'on a débattu le pour et le contre, il demeure prouvé que le jour manque et qu'il faut l'introduire. Chaque député se met en devoir d'exposer au grand soleil ses tonneaux, ses paniers, ses baquets, afin de récolter autant de rayons lumineux que possible ; on referme ensuite hermétiquement chacun de ces instruments de transport. Quand vient le moment de les rouvrir dans la salle des séan-

ces, pas un rayon solaire n'a voulu se conserver intact.

Un voyageur qui passe de ce côté entend leurs lamentations; cet homme, né sur les limites de Schilda, ne descendait pas des sept sages de la Grèce. « Si vous enleviez la toiture, » cria-t-il aux députés ! Le moyen jugé excellent fut mis aussitôt à exécution ; le voyageur chargé de présents et festoyé par la population, retourna chez lui. Tant que dura l'été, c'était bien ; vinrent les temps de pluie, et nos députés, trempés jusqu'aux os, ne trouvèrent plus l'invention bonne. Une première délibération les conduisit à ce résultat : qu'il fallait remettre le toit à sa place primitive ; une seconde eut pour corollaire la déclaration positive et unanime, que personne n'y voyait clair ; et la troisième fut suivie d'un arrêté qui ordonnait à tout député de ne se présenter qu'avec une chandelle. On institua huit comités d'enquête qui travaillèrent assidûment pendant quatre années, pour savoir au juste le motif qui empêchait la lumière d'arriver jusqu'aux honorables. Les travaux de ces grands hommes, imprimés en soixante-dix volumes, *petit-texte*, font encore l'admiration de la postérité et servent de modèles aux débats parlementaires des nations les plus célèbres et les plus civilisées (1). Les résultats furent longs ; enfin tant de patience, de persévérance et de talent fut récompensé par le succès; une crevasse ayant livré passage au soleil à travers le mur de la chambre, qui n'était pas bien bâtie, un député homme d'esprit proposa comme sous-amendement à la dernière loi qui venait d'être votée l'élargissement facultatif de la crevasse. Le plaisir que cet événement causa aux Schildbourgeois fit adopter, sans

(1) Ce passage a été imprimé en 1834, dans un ouvrage périodique.

examen, une addition considérable d'impôts dont la couronne chargea son budget et fit éclore un des plus beaux morceaux d'éloquence dont les annales parlementaires fassent mention. Presque toutes les années voient d'ailleurs se représenter la même question sous des formes très-diverses, et cette crevasse transformée en fenêtre, tour-à-tour polygone, octogone, toujours irrégulière, a servi de texte à quelques-uns des plus brillants efforts qui aient recommandé à l'admiration des peuples représentatifs les avocats députés de Schilda.

Cette aventure suffisait pour assurer la réputation des Schildbourgeois. J'aime la construction de leur moulin. Il leur fallait une meule, qu'ils fabriquèrent laborieusement au sommet d'une colline; l'opération terminée, ils songèrent au transport. La pierre était lourde ; à force de bras ils vinrent à bout de leur œuvre. Quand ils l'eurent accomplie, ils firent une réflexion naturelle, c'est qu'ils auraient pu la laisser rouler du haut de la colline jusqu'en bas; sur quoi, le remords les prenant, ils employèrent des efforts considérables pour reporter la meule d'où elle venait, afin de la laisser rouler ensuite, entraînée par son propre poids. Une seconde réflexion sage leur vint encore : « cette pierre roulante a besoin d'un guide, ou tout au moins d'un Schildbourgeois qui nous mette au courant de la direction qu'elle aura suivie. » Un brave citoyen se dévoua, passa sa tête dans le trou de la meule, roula courageusement avec elle, et alla se perdre et s'engloutir dans un marais. La chambre s'assembla de nouveau, et après une prodigieuse dépense de mots patriotiques et d'éloquence de circonstance, le Shéridan de la commune fit décréter qu'une proclamation rédigée par les fortes têtes de Schilda, serait lue dans les villages environnants, à l'effet de récla-

mer l'extradition d'un habitant Schildbourgeois, qui s'était déloyalement enfui, emportant une meule de moulin pendue à son cou.

Je pourrais raconter encore de quelle manière un chat s'y prit pour détruire par l'incendie les principales maisons de la ville, la grande guerre des Schildbourgeois contre ce matou, les divers traités diplomatiques auxquels cette campagne donna lieu; en un mot, toute cette Iliade facétieuse, dont je prive à regret mes lecteurs. Elle récrée l'enfantine intelligence de la plupart des Allemands. Qu'on aille la chercher, si l'on veut, dans le Narrenbuch; et que l'on ne sourie pas de voir tant de puérilités recueillies par de graves et honorables savants. Ces joyeux enfantillages méritent une place dans l'histoire du génie des races et de leurs tendances; on peut discerner encore dans ces diverses facéties, non-seulement la vieille opposition germanique armée contre Rome au XVIe siècle, mais le sillon indélébile de l'*humour* teutonique, gaîté sans gaîté, philosophie sans doctrine, libre effusion de l'esprit individuel, rêvant comme Hamlet en face de la comédie du monde, et se jouant avec un triste sourire, de la vie, de la mort, du génie national et des institutions, même les plus fécondes, qui naissent du fonds de ce génie.

[illegible]

DEUXIÈME ÉPOQUE.

L'ESPRIT GERMANIQUE

ET

SES TENDANCES AVANT LUTHER.

(DE 1450 A 1550).

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

V. Luther. — Tischreden.
Weit Weber. — Chants suisses.
Albert Durer. — Correspondance.

L'ESPRIT GERMANIQUE

ET SES

TENDANCES AVANT LUTHER.

---

§ Ier.

Le Pédantisme et le style didactique. — Artisans. — Chanteurs. — Période bourgeoise.

Au mouvement sensualiste dont nous parlions tout-à-l'heure se rattache toute une série de faits littéraires, l'envahissement du style didactique, la muse devenue bourgeoise, railleuse ou pédantesque, et la controverse affiliée à la poésie. Dès le règne de Rodolphe de Hapsbourg la poésie allemande, sans abandonner ses propres traditions, apparaît sous une forme didactique. La pauvreté de l'inspiration redouble d'efforts pour se couvrir de l'appareil de la raison. A la fin du XIIe siècle, Conrad de Wurtzbourg, le dernier astre de la grande pléiade des *Minnesingers*, déplore la mort de la poésie et celle des mœurs chevaleresques qui l'avaient escortée. Son poëme de la Guerre de Troie, inférieur aux *Nibelungen*, est néanmoins en contraste marqué avec ce mode doctrinal et pédantesque qu'on appela ensuite poésie ; il est écrit en petits vers sans strophes, d'un mouvement heureux, d'une couleur brillante. Il a la légèreté et la témérité de Marot, mais non sa licence.

Le règne des *Maîtres-chanteurs* vint justifier les plaintes de Conrad de Wurtzbourg. Maîtres Regenbog, Rumstand, Susskind, soumettant la muse à des lois burlesquement

sévères et à une discipline mécanique, gardaient encore quelque verve, comme tous ceux qui ouvrent une voie bonne ou mauvaise. Le plus célèbre d'entre eux, Henri de Meissen, docteur en théologie à Mayence, a reçu le nom de chantre des femmes, parce qu'il les fait apparaître dans toutes ses œuvres; ce qui n'ôtait rien à la dignité du prêtre. Depuis longtemps l'amour était placé si haut que la pensée ne croyait pas descendre en s'occupant de lui, après avoir honoré Dieu. Du reste la froideur de ses vers nous rassure et la nullité de sa poésie pourrait s'expliquer par sa naïve vertu.

Pendant cette période, Hans Hadloub de Zurich est auteur de quelques poésies dignes des ménestrels souabes: il chante l'amour avec une grâce, une vérité parfaites. Le sentiment de l'harmonie règne à un haut degré dans ses œuvres.

Rudiger qui n'a rien écrit, que l'on sache, a rassemblé les poésies contemporaines dans une collection où l'on voit s'ouvrir les deux routes du genre inspiré et du genre didactique. Le manuscrit de cette collection est orné avec tout l'art des copistes du temps; ceux-ci ont prodigué dans leur œuvre les peintures gracieuses et les arabesques ingénieux. Quoique les poésies des deux écoles n'y soient pas distinctes, la confusion des deux genres en laisse deviner le contraste.

Le genre didactique avait quelquefois son prix; il était sincère. Hugo de Trymberg (1), pédagogue qui écrivait en latin et en allemand, a publié une satire intitulée le *Coureur;* amas de jugements et de portraits qui ne manquent souvent ni d'agrément ni de finesse; il y a

(1) V. nos Études sur le Moyen-Age. Les Types du Moyen-Age.

même là des morceaux touchants et forts. Dans cette revue Hugo peint l'ignorance et la dureté des contemporains, et se plaint ingénument de son abandon et de sa misère. Le *Coureur*, ou si l'on veut le Vagabond, espèce d'Idler ou de Tatler (1) rude et grossier, offre de curieux détails sur les dialectes de l'Allemagne. On fit beaucoup d'autres satires et poëmes pédagogiques, dont les titres seuls nous restent ou qui sont encore en manuscrit. On cite parmi ces derniers un poëme sur les *échecs*, d'autres sur *la chasse* et *l'amour.* La fin du XIIe siècle produisit enfin quelques essais dramatiques très-informes.

Au XVe siècle, les Maîtres-chanteurs jouent un véritable rôle. La critique cherche encore l'époque précise où les artisans succédèrent dans la poésie aux seigneurs et aux chevaliers. Une tradition incertaine fait remonter leurs écoles de chant au règne d'Othon, dans le Xe siècle. L'institut des *Maîtres-chanteurs* n'avait point un caractère politique ni même académique : c'était une vaste famille qui se vouait à la garde de la même commune, de la poésie nationale. Tailleurs, cordonniers, forgerons de Strasbourg, de Mayence et de Nuremberg, fournissaient un grand nombre d'esprits cultivés ou plutôt aspirant à la culture intellectuelle et essayant de s'élever à la poésie.

Les *Maîtres-chanteurs*, libres artisans de poésie, ne se laissaient pas confondre avec les *Spruchsprechern*, bouffons payés pour égayer les réunions publiques ; c'étaient d'ailleurs de graves personnages que ces gens de métier. Charles IV leur concéda un blason semblable à celui des chevaliers, en remplacement de celui qu'ils disaient tenir

(1) On sait quelle place *Samuel Johnson*, *Steele*, *Addison*, *Hawkesworth* occupent dans la littérature anglaise.

d'Othon. La personne des *Maîtres-chanteurs* valait mieux que leurs vers; ils restaient artisans dans leurs compositions, où tout était machinal et puéril. Ils apprenaient le rhythme et la rime, l'image et la pensée, la stance et le refrain au moyen de leur *tabulature* ou méthode écrite, à peu près comme ils apprenaient les travaux de leur état. Cette institution, si ridicule dans sa persuasion d'avoir relevé la poésie, ne le fut pourtant pas quant à la dignité intellectuelle qu'elle conféra aux ouvriers. Elle les prépara de loin à goûter les inspirations véritables, quand elles viendraient à se manifester.

Les *Spruchsprechern*, plus incorrects mais plus naturels que les Maîtres-chanteurs, — obligés de plaire pour vivre, — avaient quelques chances poétiques de plus : nul d'entre eux ne s'est fait un nom jusqu'au XVIe siècle, époque où Guillaume Weber, fils lui-même d'un improvisateur, effaça tout ce qui l'avait précédé et laissa les seuls écrits de ce genre qui ne soient pas oubliés, une élégie entre autres. On remarque dans son recueil deux pièces railleuses assez vives : l'une, dirigée contre les habitants de Nuremberg, qui avaient jeté le poëte à l'eau; l'autre, à propos de la réception de Weber parmi les docteurs d'Altdorf. Ce petit poëme fit les délices des contemporains, et l'on peut encore le lire en souriant.

Outre les chants des *Maîtres* et des *Spruchsprechern*, l'Allemagne retentissait de *lieder* populaires tirés, à ce que l'on croit, de chroniques et de manuscrits d'une origine reculée. Les vieilles traditions respiraient encore; on y sentait même des traces vives de l'époque chevaleresque, si propre à charmer longtemps l'humble et forte imagination du peuple; la science toute humaine et la politique

toute terrestre s'y mêlant formaient un ensemble dénué de vérité comme d'unité.

Les chants de guerre de cette époque sont moins à dédaigner ; un accent naïf et sincère les sauve. Les plus célèbres, ceux de la Suisse, prirent naissance à l'occasion de la confédération des cantons, aux XIV[e] et XV[e] siècles ; poésie digne des temps et des lieux. Au milieu et au-dessus des horreurs de la guerre, quelque chose de doux et d'imposant s'y fait sentir, qui semble réunir les gracieuses délicatesses et les accablantes beautés de la nature alpestre. L'inspiration énergique en est tempérée par la confiance en Dieu, par une sorte de bonheur à part qui naît, comme de lui-même, dans les hautes et sérieuses régions de la terre. Quand les Suisses confédérés humiliaient Charles-le-Téméraire et faisaient l'admiration du monde, l'écho de leurs vallées et de leurs glaciers répétait tout-à-coup des chants mélodieux, dignes de concourir à ces grandes choses ; précieuses et rustiques *Messéniennes* qui nous ont été conservées par Diebald Schilling, témoin oculaire de ces doubles conquêtes. Un seul de ces poëtes nous a laissé son nom : c'est Weit-Weber, que la Suisse vénère encore. Le plus beau de ses hymnes rustiques est son chant sur la bataille de Morat, livrée en 1476. Rien n'égale l'emportement avec lequel il peint la déroute et le carnage des Bourguignons. Les chants de guerre, composés depuis en Allemagne et dans un siècle le plus cultivé, ne sauraient tenir contre ces poésies sans art, pleines de candeur et de mouvement.

La poésie nationale allemande inspira aussi, pendant cette période, les chants des montagnards et des mineurs du Palatinat. La vieille ballade germanique se teignit d'une couleur nouvelle. L'Espagne, l'Angleterre et l'Écosse, où le *lied*

et la *ballade* étaient très-populaires, ne connaissaient que des chants de guerre, de galanterie et des récits pathétiques. La ballade allemande devint ou rondement bourgeoise ou tout amoureuse; elle se mit à raconter l'historiette gaie semée ou d'imperceptibles souvenirs d'idéalisme ou de trop épaisses leçons de bon sens. La chronique rimée eut du succès et s'accorda assez bien, par sa double prétention à la poésie et à la familiarité, avec les mœurs nouvelles, qui mêlaient à un affaiblissement progressif de l'imagination et du cœur des retours fantasques vers les sources d'inspirations du passé. L'esprit critique avait encore besoin de s'aider de quelque chose, et les formes ambitieuses ne lui faisaient pas faute. Parmi ces bizarres productions, on cite l'histoire de la *Guerre entre la ville de Wurtzbourg et son évêque*. L'auteur, partisan de l'évêque, chante et gâte la victoire du maître, autant par son emphase que par son insolence. Ses injures contre les bourgeois font supposer qu'il ne s'est point battu; de son engouement pour l'évêque on conclurait volontiers qu'il ne croit guère en Dieu. Une autre chronique en vers roule sur la victoire que la ville de Nuremberg remporta à l'aide des Suisses, à Sempach, en 1450, sur la noblesse voisine. Quiconque lit ces pages simples a comme l'auteur la prière sur les lèvres, pour remercier Dieu et les Suisses *aux longues piques* d'avoir assuré le succès de la bonne cause.

Les poëmes didactiques surabondent; un certain Henri en a laissé beaucoup qui ont quelque mérite philosophique. Conrad de Magdebourg écrit le *Livre de la nature*, sorte de paraphrase de l'œuvre du grand Albert. Un prêtre d'Eisenach rédige en vers un *Traité de la chasteté*. Ces livres, et beaucoup d'autres, ennuyeux ou ridicules aujourd'hui, aussi supérieurs à leur temps qu'au-dessous du

nôtre, devaient échapper au mépris des bons esprits contemporains.

Vers la fin du XV[e] siècle, lorsque l'Allemagne se familiarisait un peu avec de l'antiquité, Sébastien Brandt (1), docteur en droit, écrivit une satire en vers naïfs et bizarres intitulée le *Vaisseau des fous* et fut un moment en Allemagne ce que Rabelais devint en France. On ne jurait que par ce moraliste qui de son vivant obtint les mêmes honneurs que Rabelais après sa mort ; un de ses admirateurs, docteur à Kaisersberg, fit dans la chaire théologale des lectures publiques du *Vaisseau des fous* ; hardiesse surprenante pour qui songe que cette satire n'omet aucun des vices ou des travers du temps, pas même ceux du clergé. C'est un de ces livres d'à-propos, dont le sort est d'être toujours mal jugés, et par les contemporains qui les admirent et par la postérité qui les méprise. Le célèbre roman satirique du Renard ou du *Reinecks le renard*, d'origine semi-germanique ou belge, conviendrait mieux à diverses époques. L'auteur paraît en avoir pris l'idée dans une vieille tradition française, et l'on assure que dès le temps de Charlemagne, certain duc Régnier ou Reinecke de Lorraine, passait pour jouer le rôle du renard, pendant que certain comte d'Autriche jouait celui du loup (Ysengrin). Ce long apologue, où la ruse l'emporte sur le bon droit, exprime (2) avec une cruauté ingénue le cours ordinaire des choses de ce monde; les traits comiques semés sur tout le récit n'ont rien perdu de leur force. Gœthe en imitant ce roman-apologue, a sacrifié la bonhomie à l'art qui cesse d'être lui-même quand il oublie de se voiler.

(1) V. nos Études sur le Moyen-Age. Sébastien Brandt.
(2) V. plus haut, p. 101.

§ II.

Le seizième siècle. — Luther. — La poésie déchoit. — Naissance de la prose.

A l'ouverture du XVIe siècle, la poésie allemande refoulée dans les classes inférieures n'a plus que Hans Sachs le cordonnier à opposer à l'Arioste, au Tasse, à Cervantes qui vont naître. Hans Sachs a de la naïveté et de la force et ses contemporains l'apprécient peu. Le docteur de théologie Melchior Pfinning, auteur de la rapsodie du Teuerdank et secrétaire de l'empereur, s'empare de la gloire. Maximilien Ier, qui régnait alors, passe pour être l'auteur du *Teuerdank*, et son prête-nom n'en a que plus d'importance. Cette froide allégorie, dans le genre du Roman de la Rose, ne rappelle en rien la grâce leste et l'abondance trop facile de notre Guillaume de Loris.

Hans Sachs mérite un souvenir plein d'estime ; dans ses innombrables productions, presque aussi volumineuses que celles de Lope de Vega, on trouve un sentiment réel et vif des hommes, des choses, de la nature, tels qu'il pouvait les saisir du point de vue de sa destinée. Il se prit pour Luther d'un enthousiasme égal à celui de Mélanchton, et se rendit célèbre par un chant intitulé le *Rossignol de Wittemberg*. Hans Sachs en composa beaucoup dans ce genre ; on distingue dans le nombre une élégie sur la mort du grand réformateur. La plupart des poésies lyriques du cordonnier sont oubliées ou perdues ; un de ses chants religieux a obtenu une grande célébrité parmi les protestants : *Pourquoi s'affligerait mon cœur ?* Hans Sachs a laissé des écrits dramatiques, inférieurs aux plus gros-

sières tragédies ou comédies espagnoles, anglaises et françaises du XVe siècle.

On ne peut parler de la poésie lyrique allemande sans nommer Luther, dont l'imagination forte, si généreusement et si justement appréciée par Bossuet, emprunta naturellement la forme poétique pour ébranler la multitude et la pousser avec violence comme un seul homme contre Rome et son Église. Ces chants ne sont pas poétiques, à prendre le mot dans sa valeur ordinaire ; mais la puissance en est extrême et l'énergie irrésistible. On y trouve l'empreinte du caractère de Luther, qui ne voyait en tout que son véritable but ; cette poésie respire d'ailleurs une tristesse secrète, mélancolie profonde et virile, qui trahit le trouble d'une âme audacieuse, réduite à continuer une œuvre dont le secret se perd dans le sein de Dieu, dont les suites sont incalculables et dont le commencement l'épouvante.

Au XVe siècle, Thomas Murner, moine franciscain, se fit un nom dans la satire, ne ménageant ni catholiques, ni protestants et restant fidèle à sa communion. On a aussi une *Conjuration des fous*, qui rappelle Sébastien Brandt. Ulrich de Hutten écrivit en latin des dialogues satiriques et un discours en allemand contre le pape. Il travailla ardemment à étendre la réforme et à mettre en honneur la littérature de l'antiquité. Parmi les nombreuses fables de la même époque, on ne peut guère citer que celles de Luther, qui en fit pour répandre ses idées, et de Burkhart-Waldès qui retrouva le charme et la naïveté des anciens Souabes. Fischart, écrivain du même temps, d'un esprit original et fécond que l'on ne sait comment définir, a imité librement Rabelais dans une peinture des désordres du clergé ; le maître est décent et classique auprès du disciple,

Ses autres ouvrages prouvent une rare et bouillante sève d'imagination.

La décadence progressive de la poésie allemande servit la prose, qui n'avait pas encore trouvé de formes arrêtées. Dès le XIVe siècle il avait paru des livres où l'on traitait de la scolastique en allemand. La théologie mystique employa aussi l'idiome national, et à force de conviction et d'élan religieux elle osa se mesurer avec les pensées les plus métaphysiques, avec les idées les plus déliées. Jean Tauler, dominicain honoré dans son ordre, débuta par des discours latins, se fit ensuite prédicateur du peuple et brilla comme précurseur des grands maîtres de la langue nationale. Au XVe siècle, Albert d'Eybe composa son livre *du Mariage*; il était docteur en droit et chanoine à Bamberg. Son étrange ouvrage, sévère, jovial et touchant, mérite d'être compté parmi ceux qui annoncèrent et préparèrent la formation d'une langue commune à toute l'Allemagne. Citons encore Albert Durer et son introduction à la géométrie, à l'art du dessin et à celui de la fortification. Le Bavarois Jean Thurnmayer d'Abensberg traduisit en allemand sa grande chronique de la Bavière, qu'il avait d'abord écrite en latin. Malgré la crédulité inouïe qui la dépare, on y reconnaît un esprit vigoureux et droit, dont la virilité germanique ne plie pas tout-à-fait sous l'antiquité romaine et grecque que ses études l'avaient mis en état de comprendre. Sébastien Franck égale presque Thurnmayer; sa *Chronique du monde ou Histoire universelle* est le premier ouvrage de ce genre dans la littérature allemande. Quand sa colère contre la papauté et la hiérarchie catholique ne l'emporte et ne l'aveugle pas, c'est un excellent écrivain; il y a peu d'institutions qu'il n'ait jugées supérieurement. Il trace une peinture vive et ferme des siècles écoulés, et passe

en revue les sectes philosophiques et religieuses avec une impartialité mâle qui ne se dément jamais que sur un seul point.

La chaire, au XVe siècle, ne répond guère à ces progrès littéraires. Les sermons y tournent à la farce, et Jean Geilers, l'un des grands prédicateurs du temps, y prend pour texte de cent dix sermons consécutifs le *Vaisseau des fous* de son ami Brandt. Au XVIe, les prédicateurs protestants luttèrent de mauvais goût avec les catholiques, et la fureur de l'esprit de secte se mêla chez eux, comme chez Luther leur fougueux modèle, à une trivialité comique qui ne manque pas toujours son effet.

Cette période, considérée en masse, transforme la poésie en prose et en controverse. Tout paraît s'effacer à la fois devant un immense développement de droits nouveaux, de lumières inattendues, de bien-être physique; nul des éléments antérieurs n'est cependant absorbé ou anéanti. L'homme qui résume le plus puissamment toutes ces influences, — raison terrestre, mysticisme inné, controverse ardente, penchants payens, raillerie violente ou brutale, courage dans la lutte, sentiment de l'avenir; — c'est Luther.

Avec lui l'intelligence germanique trouve son point d'arrêt fatal et sa nationalité distincte. Une époque s'achève; une autre commence. Rome, cette Rome toujours exécrée des Saxons, cette Rome au nom de laquelle Charlemagne les a écrasés et étouffés dans leur sang, est abjurée par eux. Ils ont enfin une prose, celle de Luther, qui jusqu'à nous est restée la vraie prose nationale : vigueur, souplesse, énergie, pureté, mâle abondance la distinguent à jamais. « Luther, dit un Allemand moderne, peut être considéré » comme le restaurateur de la langue allemande. Sa traduc-

» tion de la Bible est encore pour l'usage vulgaire la
» meilleure et la plus facile à comprendre. Il adapta l'idiome
» national à presque tous les genres de littérature; ses
» cantiques, ses poésies, ses sermons pleins de force, ses
» lettres familières, ses œuvres de controverse, ses écrits
» sur les arts et leurs rapports avec la religion, sont d'une
» clarté et d'une pureté d'expression qu'on ne retrouve
» plus dans les écrits des auteurs du XVIIe siècle. »

En effet, après ce grand effort, on voit l'Allemagne retomber sur elle-même. Dominée d'abord par la dispute religieuse, puis déchirée par la féodalité qui se débat, envahie ensuite et pressée par des civilisations plus avancées et plus brillantes que la sienne, elle admet dans son sein des influences nouvelles qui produisent une nouvelle fermentation. Sous d'autres formes, le phénomène confus, grandiose et fécond qu'elle a offert déjà revient se manifester encore. Il faut qu'un siècle et demi se passe avant que Gœthe apparaisse.

TROISIÈME ÉPOQUE.

TRAVAIL PRÉPARATOIRE.

L'ITALIE, L'ESPAGNE ET LA FRANCE EN ALLEMAGNE.

(DE 1600 A 1750).

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES.

Œuvres d'Opitz.
Poésies d'André Gryph.
Drames de Lohenstein.

L'ALLEMAGNE ITALIENNE,

ESPAGNOLE ET FRANÇAISE.

Nous entrons dans la troisième et confuse période, qui commence avec les premières années du XVIIe siècle et aboutit au milieu du XVIIIe. Les malheurs de l'Allemagne accablent les lettres, la poésie et l'éloquence : la guerre de trente ans brise tous les liens germaniques.

Le peu d'inspiration qui résiste à ces maux se réfugie d'abord chez les poëtes de Silésie. Dès le XIIe siècle, pendant les guerres de la Pologne contre l'Empire, une foule d'Allemands s'étaient fixés dans cette province et avaient substitué au génie des populations slaves primitives celui des races teutoniques. Les mœurs de l'Allemagne, sa langue, ses lois avaient fini par y prévaloir, de manière à rendre naturelle la réunion d'une partie de ce duché aux possessions de la maison d'Autriche. Après le XVIIe siècle la controverse théologique gagnant du terrain envahit la poésie, cultivée surtout par l'école silésienne. Le raisonnement et la dissertation étouffent la verve nationale ; reniée depuis longtemps par les cours, recueillie et adoptée par les artisans, elle disparaît enfin au sein des débats religieux.

Les sciences seules tinrent bon parmi toutes ces agitations, et la soif de connaître amenant de continuelles découvertes acheva d'anéantir le sentiment et l'imagination. Jean Kepler étendit alors le domaine de la science astrono-

mique, Otto de Guericke inventa la pompe à air, Jean Hévélius et Stahl prirent rang, l'un parmi les mathématiciens et naturalistes, l'autre parmi les grands chimistes de leur temps. Goldast et Conring éclairèrent les antiquités de la Germanie. Schilter et Morhof révélèrent aux Allemands les monuments de leur vieille poésie; Freinsheim remplaça les livres perdus de Quinte-Curce.

La méthode philosophique, déjà substituée en Allemagne comme en France et en Italie à la scolastique, répugna un moment aux protestants, qui craignaient de paraître rejeter toute règle en matière d'opinion et vouloir se défaire de tout dogme positif. Leibnitz parut enfin, et ce puissant génie entraîna les esprits dans sa voie. Grotius et Thomasius concoururent à donner à l'Allemagne une philosophie favorable au christianisme. Chrétien Wolf acheva d'assurer le cours des idées intellectuelles et de la métaphysique qui se lièrent désormais à tous les travaux du génie allemand. La loi que Leibnitz s'était imposée de n'écrire qu'en latin et en français consacra le mépris général qu'on portait à la langue allemande. Des sociétés se formèrent, il est vrai, à l'instar de celles d'Italie, ayant pour but de remettre en honneur l'idiome national; leurs efforts n'atteignirent que le ridicule. La plus remarquable de ces académies prit le nom de *la Productrice;* connue aussi sous le titre de l'*Ordre de la Palme*, elle fut fondée en 1617 dans le palais ducal de Weimar; les deux princes d'Anhalt et plusieurs seigneurs eurent part à cette fondation, entachée de mauvais goût et de bizarrerie; chacun prit des devises et des titres burlesques, pour imiter l'académie *della crusca* (du blutoir). Gaspard Teutleben, l'un des fondateurs, se fit nommer « *l'abondant* » ou le « *farineux* », et prit pour emblème un sac gorgé de mouture. L'*Ordre des Fleurs* ou

la société des *Bergers de la Pægnitz*, fondée à Nuremberg en 1644 par le savant Hartsdoerfer et le poëte Klay, conquit beaucoup plus de renommée : composée uniquement de lettrés, elle rétablit les rapports détruits entre les savants d'Allemagne dispersés depuis les limites de la Suisse jusqu'à celles de la Pologne. Citons encore la *société allemande de Leipsik*, qui joua plus tard un assez grand rôle.

Malgré la confusion de ses tendances et l'affectation qui la surcharge, la poésie allemande jette encore des lueurs précieuses, et l'on ne peut observer sans un profond intérêt cette lutte désespérée de l'inspiration native contre l'imitation servile, contre les arguties polémiques et le pédantisme universel. L'épisode littéraire qui se rapporte à Opitz avait été préparé par d'autres poëtes ; deux d'entre eux, Schède, surnommé Mélisse, et Denaïsius, appartiennent encore au XVI[e] siècle ; Weckerlin doit aussi être compté parmi les prédécesseurs d'Opitz.

Schède Mélisse naquit en 1539, en Franconie. À vingt-deux ans il reçut la couronne poétique à Vienne, et son talent lui valut la noblesse ; les vers et les voyages remplirent sa vie. Il fit d'assez mauvaises odes à l'italienne et des épîtres médiocres adressées aux grands personnages du temps, surtout à Élisabeth, reine d'Angleterre, au-dessus de laquelle il ne voyait rien. Ses élégies et ses petits poëmes érotiques en latin ont du charme. Il essaya de faire pénétrer dans la langue allemande les belles formes de style qu'il empruntait à Horace, à Tasse, à l'Arioste : les chansons recueillies sous son nom attestent quelquefois un sentiment élevé et délicat.

Denaïsius, savant jurisconsulte de Strasbourg, naquit en 1561. Il a plus d'imagination que Mélisse, et une certaine verve nourrie qui ne dément pas les graves habitudes

de sa profession; ni lui ni son rival ne s'écartent des modèles étrangers et ne se retrempent à la source vive du génie primitif. Weckerlin eut plus d'ambition : né à Stuttgard, en 1584, d'un père conseiller de la ville, qui lui fit étudier la jurisprudence, il visita l'Allemagne, l'Angleterre et la France ; la poésie française de cette époque le frappa surtout, et l'on en trouve un reflet sensible dans ses deux livres de chants et d'odes. Son style se distingue par une netteté remarquable et quelque chose de vif et de décidé qui ne sent pas l'Allemagne. Sa trivialité volontaire et hautaine rappelle les vives saillies d'Agrippa d'Aubigné, de Marc de Lasphryse (1), quelquefois de Ronsard. Il se targue d'écrire en gentilhomme et d'écrire pour les seigneurs, « qu'il imite, dit-il, parce que ce sont les dieux de la terre, » et que la poésie doit parler le langage des dieux. » Ses paraphrases des psaumes, ses odes, ses chants élégiaques et patriotiques compensent par quelques beautés les taches nombreuses qui les déparent.

Deux jésuites concoururent au mouvement littéraire, qui n'avait d'ailleurs rien de régulier, d'indigène et de complet. L'un d'eux, Jacob Balde, écrivait pendant la guerre de trente ans les plus belles odes latines de la littérature moderne; quelques-unes, traduites en vers allemands par Herder, montrent ce que Balde aurait pu faire pour la littérature nationale. Un autre jésuite son contemporain, Frédérick Spée, appartenant à une ancienne famille du Palatinat, composa en allemand, sur le modèle de Pétrarque et des Espagnols, des poésies riantes et faciles; la religion, la patrie en font les honneurs, et l'ardeur avec laquelle il peint ces grands objets est tempérée par une indulgence digne de Fénelon. Spée excelle dans les

(1) Voir nos Études sur le seizième siècle. École de Ronsard.

descriptions; il peint sans cesse les rives délicieuses du Rhin et ses belles campagnes qui s'étendent au loin. Ses tableaux sont toujours animés d'un sentiment religieux dont rien n'égale la candeur et la grâce; il rappelle souvent la manière brillante et variée des poëtes espagnols ; ses cantiques, et particulièrement celui de saint François-Xavier, offrent au plus haut degré la suave beauté des ballades populaires de l'Espagne. Ce qui lui manque, c'est la nationalité, sans laquelle nul talent, tel gracieux ou élevé qu'il soit, ne devient populaire et ne prend une place définitive et assurée dans l'histoire des peuples.

La poésie allemande, soumise à tant d'influences diverses, semblait tourner sans s'avancer, quand Opitz se présenta; c'est le plus grand nom de cette époque. Son père, bon bourgeois de la petite ville de Burglow en Silésie, le fit élever au le gymnase de Breslaw. Le mal poétique l'atteignant de bonne heure le dégoûta de toute chose; il courut le monde et ne prit guère de repos que pour écrire des vers. Ses amis s'efforçaient de le fixer, en lui offrant de nobles et commodes emplois auxquels il eût pu joindre la faveur des princes; son humeur aventureuse et le culte de la muse lui suffisaient et l'entraînaient. Il s'attacha enfin au comte de Dhona, l'un des savants, des guerriers et des hommes d'État les plus honorés de son temps. Ennobli par lettres impériales, devenu seigneur de Robertsfeld, heureux enfin quoique tranquille, il fut enlevé à Dantzig, en 1639, par la peste qui ravageait le nord de l'Europe.

Opitz n'était pas un homme de génie, mais un esprit juste, un cœur honnête, un talent rare, souvent exquis. L'Allemagne, comme nous l'avons vu, capable de tout comprendre, et contenant sans les accorder les éléments les plus

vigoureux et les plus contradictoires, ne s'était pas reconnue elle-même. Opitz qui avait étudié les anciens dont il aimait la justesse et la dignité, — homme de goût, grammairien consommé, — étonna des intelligences accoutumées à l'irrégularité et à la confusion. Son humeur douce et grave fut pour beaucoup dans son succès, et l'estime et l'amitié qu'on lui portait passèrent inévitablement jusqu'à ses écrits. Les idées d'Opitz et ses sentiments brillent par la justesse, sa grâce a de l'élévation ; la profondeur et l'enthousiasme lui font défaut. Blessé des allures désordonnées de la poésie contemporaine, ayant sous les yeux les grands modèles de l'antiquité et de l'Italie, il se préoccupa spécialement de la forme, et son triomphe devint un malheur pour l'art ; il accoutuma ses élèves à prendre la rhétorique pour l'inspiration et l'aisance pour la fécondité.

Au premier rang des disciples d'Opitz, se présente Paul Flemming; poëte médecin, d'une imagination vive, qui se modéra et s'affaiblit sous l'imitation du maître. Les plus belles poésies de Flemming sont quelquefois altérées par les *concetti* de l'Italie et le *cultisme* de l'Espagne, dont Marini et Achillini avaient répandu la contagion (1).

Il faut nommer aussi André Gryph ou Andréa Gryphius, poëte silésien, qui s'adonna surtout au genre dramatique ; ses ouvrages, à peine connus aujourd'hui, écrits pour la plupart en vers lyriques et mêlés de chœurs à la manière antique, offrent des situations pleines d'intérêt, de feu et d'action. Gryphius copiait tour à tour les auteurs de tous les pays étrangers. Son imitation du *Songe d'une nuit d'été* de Shakspeare, étincelante d'une verve gaie et facile, se distingue par cette liberté originale rare pour l'époque. Gryphius qui a produit des poésies lyriques et didactiques, des

(1) V. nos Études sur l'Espagne. *Le Marino.*

sonnets et des élégies, varie toujours son style et garde sa verve aventureuse.

Frédéric de Logau, d'une autre noble famille de Silésie, composa près de trois mille épigrammes, « toutes, dit-il, de son invention. » Quelques-unes ont de la grâce ou de la vigueur. Le style de Logau décèle un disciple fidèle d'Opitz.

La source vive de l'inspiration nationale n'avait pas encore jailli sous les ruines confuses et le chaos bizarre qui étouffaient la vie sociale du pays. *Guillaume Zinkgref* d'Heidelberg écrivit avec correction ses *Apophtegmes allemands*; *Zacharias Lundt*, de son propre aveu, copia les meilleurs poëtes français et hollandais; *Hartsdoerfer* et *Klay* fondèrent la société des Bergers de la Pægnitz. Deux hommes se distinguent alors dans la satire didactique : *Laurenberg* et *Rachel*.

Le premier, écrivain vigoureux et poëte sans profondeur, se range, par sa gaîté de bon aloi et son allure dégagée, parmi les plus agréables rimeurs de son temps. L'une de ses satires, intitulée *des façons et manières actuelles des hommes*, offre un tableau animé des manies de toutes les classes et se fait remarquer par un sentiment vrai de nationalité blessée. L'ascendant vainqueur de la France commençait à dominer l'Europe et à éblouir les nations germaniques, qui se modelaient sur l'étranger avec une servilité souvent burlesque. Laurenberg ne tarit pas en sarcasmes contre la *gallomanie* contemporaine. *Joachim Rachel*, plus grave dans la satire, prit pour modèle Perse et Juvénal, dont il a toute la dureté. Imitateur, souvent traducteur, il ne renonça pas à sa nature allemande; de temps à autre il

s'insurge avec fureur contre cette *gallomanie* dont Laurenberg se contentait de sourire.

Pendant que les bergers de la Pægnitz transformaient l'églogue et l'idylle en une chose sans nom, la *Jérusalem délivrée* et le *Rolland furieux* étaient traduits en allemand par Didier de Werder ; ces traductions sont fort supérieures à la plupart des écrits allemands de la même période. Une élévation vraiment poétique y respire. Au milieu des événements tumultueux et misérables qui écrasaient partout l'imagination, Werder profitait pour développer la sienne d'une grande dignité personnelle et d'heureux loisirs. Élevé à la cour de Hesse, après des voyages en France et en Italie il servit le roi de Suède comme diplomate et comme guerrier, et se retira enfin dans ses terres pour s'y livrer aux lettres.

Plus l'Allemagne se sentait pressée et dépassée par ces vieilles sociétés du Midi, élevées à l'école des Grecs et rayonnantes de lumière, plus elle aspirait vivement à une culture intellectuelle qui la plaçât au même niveau. La guerre de trente ans vit surgir de nombreux théâtres. Klay s'efforça d'opérer une réforme dramatique ; telle était l'incertitude rudimentaire de ses idées, que dans ses comédies il se ménagea un rôle sous le nom du poëte, pour venir de temps à autre expliquer l'affaire aux spectateurs. Au style près, tout est monstrueux dans les pièces de Klay dont les chefs-d'œuvre sont *le combat des anges et des dragons* et *Hérode l'égorgeur d'enfants.* A travers des bizarreries et des absurdités sans nombre, ces essais informes présentent quelques traits remarquables ; il est à regretter que Klay n'ait pas vécu dans un autre temps. Ses pièces furent jouées à Nuremberg, qui passait alors pour être en possession de la suprématie du goût. L'enthousiasme qu'elles

excitèrent peut faire deviner l'état littéraire de l'Allemagne. Quelques poëtes introduisirent sur la scène des dialogues lyriques, dans le genre des opéra, nouveauté italienne inconnue aux Teutons. Simon Dach, l'un des élèves d'Opitz, donna une forme harmonieuse à ses comédies : *Cléomède*, *Sorbuisa* méritent une mention ; — deux ouvrages allégoriques où les divers royaumes de l'Europe sont représentés sous des figures de nymphes ou de satyres, selon l'idée de noblesse ou de grossièreté que le poëte attachait à chacun d'eux. Dans les pièces de Simon Dach et de Klay, dans les bouffonneries à la manière des Bergamasques, qui furent aussi jouées et admirées alors, on ne remarque plus la moindre teinte de l'art antique ; c'est l'Espagne, c'est l'Italie et quelquefois la France qui dominent, ou plutôt c'est la parodie grossière à la fois et affectée du goût étranger. Ces poëtes n'expriment jamais la physionomie de leur époque, ses idées, ses goûts, ses travers. Un nommé Jean-Georges Schach a voulu peindre les mœurs des étudiants des universités ; caricature vague, pesante et sans application.

Parlons plus sérieusement des tragédies de Lohenstein, qui témoignent d'une véritable vocation dramatique. A l'âge de quinze ans il compose sa tragédie d'*Ibrahim Bassa*, qu'il jugea plus tard indigne de lui et qui fut publiée sur les copies qu'en avaient prises ses camarades de collége. Ibrahim est un personnage bien conçu, noble et tragique ; le développement de l'action est, à tout prendre, intéressant et animé. Lohenstein dit dans sa préface qu'il se modèle sur Gryphius ; en effet, comme son maître, il confond la noblesse et la grossièreté du langage et des idées, exagérant encore plus que ce dernier l'horrible et le dégoûtant. Il se livre, dans sa tragédie d'*Agrippine*, à une liberté de pein-

tures, dont le théâtre n'a pas d'autres exemples; Agrippine sollicite Néron et l'excite à l'inceste dans des termes et avec des circonstances que nulle langue littéraire ne peut rappeler. *Épicharis,* tragédie où Néron figure encore, dépasse Agrippine; la débauche et la cruauté ne s'y font faute de rien; c'est à fatiguer l'âme du spectateur le plus abruti. Malgré ces énormes vices, les pièces de Lohenstein l'emportent sur celles de ses rivaux; ses chœurs qui tombent souvent dans la déclamation, présentent d'incontestables beautés. Son drame saisit par moments l'attention, et il arrive à ses personnages de parler avec force; d'ailleurs on ne le supporte guère à moins d'être accoutumé au tour d'esprit de ce siècle. Quand on songe à l'immense succès d'ouvrages aussi effrénés, on s'étonne d'approcher rapidement de l'heure où l'Allemagne, se détachant complétement de l'Italie et de l'Espagne pour se modeler sur la France, croira qu'une bonne tragédie doit être calquée sur Corneille et sur Racine.

L'art dramatique en Allemagne s'était d'abord empreint d'un christianisme fervent, mêlé à une verve extravagante et aux saillies d'une imagination que la culture eût ennoblies. Il faut citer Michel Rumgold, surnommé Prucenio, qui fit quelques opéra; Constantin Dedekind, qui imita les anciens mystères; Wise, auteur du *Marchand villageois;* Michel Johannsen, prêtre, qui fit jouer à Hambourg *la Mort d'Abel*, pièce ou figurent les anges et les diables. La grossièreté de ces ouvrages appartient moins aux auteurs qu'au public; on conçoit que la traduction allemande du *Cid* de Corneille n'ait produit aucune impression sur l'Allemagne de cette époque, et que les ouvrages de Molière, représentés aussi dans le Nord, n'aient pas même inspiré l'idée de les imiter, jusqu'au moment où la

gloire foudroyante de Louis XIV imposa l'imitation de nos écrivains à l'Europe subjuguée.

Les prosateurs allemands du XVIIe siècle se montraient encore plus irréguliers que les poëtes. On n'exprimait les idées les plus communes que sous les formes et l'appareil de l'école; tout livre se surchargeait de citations des anciens auteurs; c'était à qui apporterait, pour se montrer bon chrétien, le plus de passages tirés de la Bible, à qui entasserait le plus d'allusions à l'Histoire sainte. De rares écrivains cédèrent quelque peu à leur génie propre ou s'attachèrent à de longues et sévères études. Michel Moscherosch, connu aussi sous le nom de Philandre, publia une imitation des rêves de l'espagnol Quévédo et ajouta ses réflexions à celles de l'auteur castillan; quelques-unes ont un véritable prix. Moscherosch avoue dans sa préface que le style lui paraît chose fort secondaire, vieille opinion allemande (1), et l'on s'en aperçoit à la rudesse et à l'incorrection du sien; cependant il a des pages remarquables; par exemple le tableau de la licence et de la brutalité incroyables de la soldatesque allemande, vers la fin de la guerre de trente ans. Le savant Hartsdœrfer laissa après lui huit volumes de prose, sous le titre de *Conversations récréatives*, etc. Cette mosaïque, mélange raide et affecté de morceaux et d'idées empruntés à un grand nombre d'écrivains, n'a point la valeur littéraire des *apophtegmes allemands* de Zinkgref. Zinkgref rachète son verbiage et sa barbarie par un patriotisme éclairé qui s'élève quelquefois jusqu'à l'enthousiasme. Il dirige l'esprit de ses compatriotes vers les antiquités germaines qu'il remet en honneur par des anecdotes souvent curieuses et nobles; ces *apophtegmes allemands* rappellent, par la forme et par l'esprit, les re-

(1) V. plus haut, p. 30.

cherches d'Étienne Pasquier sur la France ancienne. L'époque vit aussi paraître une foule innombrable de fictions calquées sur les chefs-d'œuvre de La Calprenède et de mademoiselle de Scudéry; romans pleins de merveilleuses folies, dont l'influence sans pareille nuisait à la direction déjà si incertaine des esprits. Quelques auteurs, ramenés au vrai par la vue du faux, se tournèrent timidement vers la vie réelle; la loi de l'imitation, si humblement acceptée par l'intelligence germanique, les poursuivit encore. Ils s'attachèrent à des auteurs anglais et ne produisirent rien d'heureux; Daniel de Foë venait de publier en Angleterre son *Robinson Crusoë*, dont la célébrité était européenne; l'Allemagne fut inondée de pâles Robinsons. D'ailleurs toutes les nations eurent part au plagiat, et, de 1722 à 1769, on publia en différentes langues quarante diverses histoires de ces quarante fils du matelot Crusoë (1).

Si l'Allemagne n'enfantait rien de puissant en poésie ou en prose, ce n'était pas faute de théories littéraires. Jamais on n'en vit éclore un plus grand nombre; il ne faut que citer la *Prosodia germanica* d'Opitz, ouvrage qui contient quelques préceptes passables, et même certaines concessions faites à l'enthousiasme, mais qui eut le malheur d'ouvrir une série de traités rhétoriques, mortels au génie des poëtes. Le *Guide du poëte* de Buchner, encore plus étroit que la *Prosodia germanica*, n'est pas aussi absolu. Le succès de ces ouvrages en fit naître mille autres, chacun plus pédantesque que son devancier, impossibles à suivre dans leur série, et qui cependant indiquent le besoin de la règle, l'ennui du désordre, la fatigue

(1) V. dans nos ÉTUDES SUR L'ANGLETERRE AU XVIIIe SIÈCLE, t. I. *Daniel de Foë.*

causée par cette marche vacillante et cette longue ivresse, mêlée d'intervalles lucides, ballottée entre toutes les imitations et tous les ridicules. *Gongorisme* et affectations dans le goût du Marino, burlesque profusion de mots solennels pour peindre les sentiments les plus naïfs, froideur glaciale et pédantesque, hyperboles infinies, madrigaux dignes de Cotin et de l'abbé De Pure, faisaient l'admiration des lettrés, pendant que des armées étrangères ravageaient le sol et que les dissensions intestines, nées d'institutions précaires, creusaient l'abîme sous les pas de cette grande nation.

« Lès savants, dit un historien moderne, n'ayant plus un » public capable de les apprécier, enseignaient et écri» vaient en latin; les poëtes se façonnaient sur des mo» dèles étrangers. Le langage des courtisans lettrés de Ma» drid, de Versailles et de Paris était le point de mire de nos » Allemands. Les mieux doués se traînaient péniblement » dans la même ornière. On conçoit l'aversion que cet or» dre de choses dut inspirer aux hommes de goût et » leur dédain pour la littérature nationale. On pardonne » volontiers à Leibnitz, le penseur le plus profond du » XVIIe siècle, ce mépris qui l'empêche de se servir de sa » propre langue. Bientôt la révocation de l'édit de Nantes » peuple les résidences et les villes universitaires de réfu» giés français dont la plupart appartenaient aux classes » instruites et élevées. Leur langue, leurs habitudes, leur » littérature, leurs préjugés furent adoptés avec fanatisme; » les pauvres écrivains allemands restèrent obscurs, igno» rés et découragés. »

Arrêtons-nous un moment et contemplons la course diverse des grandes littératures de l'Europe jusqu'au XVIIIe siè-

cle. L'Italie, conservant le flambeau du génie antique renouvellée par l'esprit chrétien, sert d'anneau et renoue la chaîne entre le monde grec et le monde moderne. La France reçoit cet héritage, l'épure et le modifie. L'Espagne et l'Angleterre, isolées toutes deux par leur situation géographique, développant, l'une au Midi les influences du génie gothique mitigé par l'imitation romaine, l'autre au Nord l'esprit germanique mêlé d'influences gallo-romaines, créent les deux littératures les plus indépendantes et les plus caractéristiques du monde nouveau. Enfin l'Allemagne, la dernière venue, gardant le trésor du génie germanique pur, comme l'Italie a été la dépositaire de la pure tradition gréco-romaine, lutte pendant des siècles non-seulement contre sa propre naïveté, sa force aveugle et son énergie intime, mais contre toutes les influences extérieures et contraires qui jaillissent sur elle et qui l'oppriment.

Nous venons d'entrer dans l'atelier confus, plein de vapeurs bizarres, d'épaisses fumées et de bruits étranges, et comme dans la forge ardente où se prépare le métal en fusion du génie allemand.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

WIELAND

ET SES

CONTEMPORAINS.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES.

Grüber. — Biographie de Wieland.
Gœthe. — Poésie et vérité (1).

(1) *Dichtung und Wahreit.* Le sens réel de ce titre donné par Gœthe à ses mémoires biographiques serait bien plutôt : *La vérité dans la poésie;* ou « l'idéal dans le réel. »

WIELAND ET SES CONTEMPORAINS.

§ I.

Quatrième période. — Réveil de l'esprit germanique. — Les Gottschedistes. — L'esprit germanique représenté par Bodmer.

La quatrième période des lettres allemandes, qui commence au milieu du XVIIIe siècle, est pour l'Allemagne un temps de réveil et de seconde jeunesse. De toutes parts jaillissent des talents souples et forts qui préparent la grandeur définitive de l'art allemand.

Le conflit des éléments contradictoires et des influences étrangères ne pouvait s'apaiser de sitôt. Les éléments se classèrent pour ainsi dire et s'organisèrent. Cette grande supériorité de la civilisation française sous Louis XIV, après avoir imposé à tous les esprits sa loi souveraine, apparut enfin comme une servitude et se fit détester comme un joug. La protestation de l'empire teutonique contre l'impulsion méridionale et contre la France trouva un appui dans les événements. Les secours donnés par Louis XV à Marie-Thérèse pendant la guerre de la Prusse contre l'Autriche ranimèrent la haine nationale. On vit la critique attaquer l'intervention française dans les lettres, comme Frédéric II l'attaquait sur le territoire. Le dédain de ce prince pour la langue allemande ne put rien contre cette levée de boucliers. Les relations de la Prusse et de l'Angleterre secondèrent l'inoculation intellectuelle des idées anglaises.

Les bons esprits comprirent que le génie anglais était primitivement et essentiellement teutonique. La vieille poésie longtemps endormie ou étouffée, redevint pour l'Allemagne un langage nécessaire, tandis que sa candeur religieuse, qui s'était conservée intacte et fervente au milieu des disputes et des imitations, lui rendait sa force et sa grandeur originelles. Quant aux souverains allemands, ils ne prenaient pas grand souci de l'intelligence; sans la générosité d'un prince étranger, de Frédéric, roi de Danemark, le chantre du Messie Klopstock n'eût pas trouvé l'aisance qui lui permit de terminer son chef-d'œuvre.

Le premier moteur de cette grande révolution fut un critique doué d'érudition et même de goût, sans finesse et sans flexibilité, dénué de tout sentiment poétique, esprit didactique et exclusif, Gottsched; comme la plupart des initiateurs, il n'a laissé qu'un nom équivoque. Blessé de l'alliage impur qui déshonorait alors la langue allemande, honteux des termes et des locutions exotiques dont on la surchargeait, fatigué des emprunts que ses contemporains faisaient sans choix aux pires comme aux meilleurs écrivains français, Gottsched s'éprit des classiques anciens, de la correction et de la pureté. Ce fut le d'Aubignac de son pays et il eut le même sort. La nullité de ses créations de poëte, jointe à l'orgueil et souvent à la justesse de ses sentences critiques, forme le plus étrange contraste. De Kœnisgberg en Prusse, il s'était réfugié en Saxe pour échapper au service militaire et compléter ses études à Leipzig. Le chaos de la littérature nationale lui parut insupportable et il se passionna pour les anciens. Bientôt dans les lectures publiques de ses théories littéraires il ramena tout à cet ordre de chefs-d'œuvre. Son érudition et sa bonne foi ajoutaient à l'effet de ses doctrines : des disci-

ples nombreux et dévoués jetèrent de l'éclat sur ses principes. Quand il voulut prêcher d'exemple, il échoua. Ses poésies méritent l'oubli où elles sont tombées ; odes, épîtres et elégies, ne se recommandent que par une froide et mesquine pureté. Quant à ses tragédies, ce sont des copies sans aucun mérite de Sophocle, de Corneille et de Racine. Le tout paraissait merveilleux aux disciples de Gottsched, qui recrutèrent des milliers d'autres disciples.

Gottsched avait, par ses efforts même, réveillé le sens critique du pays. Gallomanes et Teutons l'attaquèrent de deux côtés. En vain les puristes de Leipzig essayèrent de le défendre. Contre lui s'élevèrent et le philologue Breitinger, et le Suisse Bodmer, fils des montagnes suisses, né aux environs de Zurich. Ce dernier avait l'imagination trop vive et trop sincère pour ne pas entrer dans une voie nationale. Ce furent les livres anglais qui l'inspirèrent et déterminèrent sa vocation. Charmé de la lecture du *Spectateur*, enthousiaste de la littérature anglaise, il l'étudia ardemment; de concert avec son ami Breitinger et quelques autres Suisses, il publia un écrit périodique dans le goût d'Addison, et qui avait pour titre le *Peintre des mœurs*. Bodmer attaqua Gottsched; la guerre fut vive et ne finit qu'à la mort de celui-ci, c'est-à-dire au bout de vingt ans. Bodmer ralliait autour de lui les esprits d'élite, capables de sentir la haute poésie de Milton; le *Paradis perdu* traduit par Bodmer, en guise de manifeste contre l'école de Gottsched, fut critiqué par ce dernier avec un dédain aussi furieux que ridicule.

Les principaux partisans de Bodmer étaient Haller, dont les idées vastes et la science étonnaient la Suisse, sa patrie; Klopstock, génie ardent et riche, qui s'accommodait de la conviction belliqueuse du vieillard de Zurich; et Wieland,

talent singulier, cherchant le sérieux, ne le trouvant pas, et dont la vivacité raisonneuse acceptait un guide, mais non un maître. Gottsched de son côté rangeait sous sa bannière des rimeurs obscurs à qui n'appartenaient ni l'avenir ni le présent. Bodmer, déjà fort âgé, respecté de l'Allemagne entière, et d'autant plus responsable de ses écrits qu'il s'était distingué par des critiques, osa publier un poëme qui remettait sa renommée en question. On eut des égards pour la vieillesse de Bodmer, qui mourut sans que la voix publique pût l'instruire combien sa *Noachide* était dépourvue d'inspiration et de nouveauté. Inférieur à Gottsched, quant au style et à la versification, ses œuvres sont incorrectes et souvent fausses ; elles se rachètent par la franchise et l'élévation. Bodmer, passionné comme il l'était, servait par ses défauts même la cause germanique. Bien que son édition des poésies des *Minnesingers* soit dénuée de critique et d'exactitude, elle offrit un grand secours à la poésie renaissante.

Haller et Hagedorn entrèrent les premiers dans la route ouverte par Bodmer. Il y avait chez Haller l'étoffe de plusieurs hommes de talent : il joignait l'inspiration poétique à l'étude générale des sciences exactes et naturelles : médecin, botaniste, anatomiste, mathématicien, il trouvait le temps d'écrire des pastorales, des tragédies, des romans politiques et d'innombrables poésies lyriques, didactiques, pleines d'énergie et d'éclat, surtout quand il s'élève contre les mœurs de son siècle. Hagedorn avait l'imagination douce et gracieuse ; ses chansons et ses fables rappellent de loin le ton facile et cordial des poésies d'Horace, qu'il nommait son maître et son compagnon.

---

§ II.

Klopstock.

Un des hommes les plus puissants de cette époque par l'influence littéraire, l'un de ceux qui servirent le mieux la révolution des esprits, fut Gottlieb Klopstock, élève et ami de Bodmer ;—âme pieuse, esprit grave ; — le Teuton par excellence. Bodmer, en s'attachant à l'Angleterre, — branche du tronc germanique, — Gottsched en opposant à la confusion de la littérature contemporaine la beauté plastique des anciens, avaient frayé la route nouvelle que Klopstock devait élargir. Il lui fut donné d'introduire dans la poésie de son pays l'expression la plus solennelle du sentiment religieux.

Dès sa jeunesse il avait vécu pour la poésie. Rêvant une épopée religieuse et patriotique, il avait pris d'abord pour héros Henri Ier, prince qui civilisa l'Allemagne ; bientôt le sentiment religieux l'emporta dans son imagination, et sans connaître encore le *Paradis perdu*, il conçut le plan de la *Messiade*. A vingt-trois ans il publia les trois premiers chants du poëme. L'instinct public était tellement préparé aux grandes inspirations chrétiennes, que cet ouvrage produisit sur-le-champ une sensation extraordinaire. Gottsched et sa cohorte combattirent vivement une œuvre qui renversait leur poétique semi-païenne ; leurs critiques sont à peu près celles de Scudéry contre le *Cid* de Corneille. Au milieu de ce conflit, Klopstock n'avait pas de quoi vivre ; il lui fallut accepter une pension de Frédéric V, roi de Danemark , qui le mit en état de continuer la *Messiade*. Après

avoir habité vingt ans Copenhague, il quitta cette ville sous Christian VII, et se retira à Hambourg, où il publia ses Odes et les derniers chants de la *Messiade*, qui parurent vingt-sept ans après les premiers.

Klopstock a rendu à la poésie allemande l'enthousiasme qu'elle avait perdu; son épopée est massive, solennelle, puissante; le sujet et l'exécution laissent une impression majestueuse jusqu'à la fatigue. Les profondeurs divines y sont trop hardiment sondées; la métaphysique y règne quelquefois seule, et l'âme du lecteur, lasse de mesurer l'infini, retombe avec inquiétude dans ses tristesses et ses doutes. Les apôtres et les principaux personnages juifs de l'Évangile sont peints de main de maître par Klopstock, qui, s'il le cède à Milton dans le tableau de l'Enfer, crée des anges dignes du poëte anglais. La repentante Abbadona, placée entre le bon et le mauvais génie, est une conception sans modèle. Les longs intervalles qui séparent la composition des deux parties du poëme ont nécessairement nui à l'unité, à la suite et aux proportions de l'œuvre totale; elle offre des morceaux traînants, longs ou inutiles, qui attestent le progrès de l'âge et l'affaiblissement du génie. Les Odes de Klopstock sont le plus beau de ses titres; malgré la profondeur obscure du sens, le laconisme du style et des allusions savantes trop nombreuses, le souffle lyrique y respire. Les drames de Klopstock ne sauraient être joués; ce n'est que de la poésie lyrique dialoguée, mêlée de rêverie et souvent digne de la *Messiade*.

---

§ III.

Éclectisme littéraire. — Wieland. – Le platonisme dans l'amour.

Plus l'esprit d'une race énergique attire à lui d'éléments divers et complexes, plus la lenteur de son développement est inévitable. Gottsched et Bodmer avaient procédé par élimination, l'un de l'élément germanique pur, l'autre de l'élément français et classique. Klopstock ne représentait que le penchant religieux de l'Allemagne dans son intensité et sa gravité sévères. Alors parut un génie singulier, phénomène de mobilité plutôt que de grandeur, aimable, animé et même vaste, plus facile que puissant, plus souple que sérieux, lequel résuma pendant le cours d'une longue vie toutes les incertitudes de son temps et le domina par son incertitude même. Ce fut Wieland.

Wieland est l'Éclectisme brillant de l'Allemagne, dont Gœthe sera bientôt le Panthéisme sérieux.

Il est des époques de transition et de passage, dont l'éclectisme devient l'expression nécessaire. Les héros de cette doctrine, irrésolus comme leur pensée même, subissent tous les caprices de la gloire; leur renommée est tour à tour brillante et obscurcie. Aussi Wieland a-t-il été exalté et déprécié tour à tour. Il y a quarante ans c'était le Voltaire de l'Allemagne : on admirait sa grâce mêlée d'ironie et son imagination satirique; *Obéron*, *Aristippe*, *Agathon*, traduits en anglais, en français, en italien, avaient assuré ses droits à une gloire qui n'était pas contestée. Tout-à-coup une école nouvelle se fonde; elle attaque tous les dogmes et toutes les idées que Wieland a soutenus en lit-

térature et dans les arts. Entraînés par la violence de cette réaction, les esprits les plus distingués embrassent les nouvelles opinions émises par les frères Schlegel, et condamnent sans pitié les oscillations de Wieland, le mysticisme de sa jeunesse, la raison épicurienne de son âge mûr et l'élégance ingénieusement caustique qui caractérise sa dernière époque.

Rien de plus injuste. Pour mettre Wieland à sa véritable place, il faut consulter l'excellente *Vie* de cet écrivain, publiée à Leipsick en 1820 par le professeur Grüber, et y chercher l'histoire de ses variations morales, de l'action exercée sur lui par son temps et de celle qu'il a exercée à son tour.

Wieland naquit en Souabe, le 5 septembre 1733, à Oberholzheim, village près de Biberach. Son père, ministre protestant, commença l'éducation littéraire de son fils dès la plus tendre enfance : les progrès de l'élève répondirent aux soins du maître ; Wieland lisait à huit ans Cornelius Nepos, à douze Horace et Virgile. Il rend compte, dans une ses lettres à Gellert, de l'exaltation prématurée que lui inspiraient ces lectures : « A onze ans, dit-il, j'étais enthousiaste de la poésie, de la nature et de l'antiquité ; je griffonnais des milliers de vers élégiaques. La solitude faisait mes délices : je passais des nuits entières dans le jardin de mon père, essayant de reproduire en odes détestables les sensations que me causait le spectacle des beautés naturelles dont j'étais environné. » Ce fut alors qu'il conçut le plan d'une grande composition épique, la *Destruction de Jérusalem*, dont il fit les premiers vers. Quel homme, doué de quelque imagination, n'a pas prétendu dans la jeunesse aux honneurs de la palme épique ou tragique ? c'est la première folie du talent, à cette épo-

que où il se devine et s'ignore à la fois. Pope, âgé de douze ans, voulut s'immortaliser par son *Alcandre*, autre poëme épique. L'essai puéril de Wieland a disparu comme celui de Pope.

A quatorze ans, son père le fit entrer au collége de Klosterberg. C'était alors le centre et comme le berceau de ce piétisme exalté, de ce mysticisme affectueux et tendre, que l'Allemagne protestante avait adopté et qui semblait rapprocher les luthériens de Fénelon et de saint François de Paule. Steinmetz, homme instruit et enthousiaste, dirigeait les études des élèves de Klosterberg qui, par la régularité, le silence, l'ardeur et la fréquence des exercices religieux, ressemblait moins à une école qu'à un couvent. La beauté du paysage qui entoure cette abbaye, l'isolement où elle se trouve placée favorisaient le développement des sentiments austères dont Steinmetz se plaisait à propager l'influence. Wieland avait reçu de la nature un esprit essentiellement mobile et une âme accessible aux impressions de tout genre. Cet esprit que la gaîté satirique et la vivacité de l'imagination devaient distinguer plus tard, subit le charme profond d'une philosophie ou plutôt d'une théosophie rêveuse. Les discussions polémiques ne l'occupèrent pas longtemps. Il rejeta Baumgarten et tous ces théologiens érudits ou subtils, qui ne lui causaient que de la fatigue. L'étude plus attrayante de Platon et de Xénophon, les *Memorabilia* et la *Cyropédie* remplacèrent tous les traités dogmatiques et syllogistiques. Les *Épîtres* de Cicéron, le *Spectateur* d'Addison devinrent ses lectures favorites; se contentant désormais d'admettre dans son ensemble le système théologique qu'on lui enseignait, il ne tarda pas à passer des méditations exaltées qui l'avaient absorbé à des spéculations moins ardues.

C'était un enfant de quinze ans dont l'intelligence précoce était agitée par ces mouvements contraires. Il avait concilié sans trop d'effort les préceptes moraux de la Grèce antique et les injonctions du christianisme protestant; bientôt les ouvrages de Bayle, de Voltaire, du marquis d'Argens, tombèrent entre ses mains. Alors s'éleva dans son esprit un conflit de pensées ennemies et de doctrines hétérogènes, dont la lutte étrange devint son supplice; les principes religieux triomphèrent. Il sortit de Klosterberg, riche d'une instruction variée et alla résider à Erfurt, chez Baumer, l'un de ses parents, dans la maison duquel il vécut, ou plutôt « jeûna (comme il le dit lui-même) pendant un an et demi. » En 1750, il revint visiter le lieu de sa naissance et la petite ville de Biberach qui en est peu éloignée. Cette époque de sa vie donna le premier essor à sa sensibilité, le premier élan à son génie.

Sophie de Guttermann, dont la famille habitait Biberach, était plus âgée que Wieland de deux années. Il la vit et l'aima; son affection s'accrut de l'admiration que lui inspiraient des talents rares et un aimable caractère. Un mélange de respect, d'adoration et de tendresse, une passion romanesque et intime s'emparèrent de son âme et touchèrent le cœur de celle qu'il aimait. Sophie, avec plus de réserve et moins d'illusions, partageait les sentiments du jeune poëte. La vive émotion dont sont empreintes les pages où elle décrit ses entrevues avec Wieland, près du cimetière antique et solitaire de Saint-Martin, et celles où elle exprime les sensations qu'elle éprouvait, lorsque son amant chantait, en s'accompagnant de la harpe, des vers faits pour elle, ne laissent pas de doute à cet égard. Cette liaison, à laquelle l'exaltation de la pensée avait tant de part, éveilla le talent du jeune homme.

Son père avait lu le matin même à sa congrégation un sermon dont le texte était : « *Dieu n'est qu'amour.* » Wieland, qui en admirait l'ordre logique et le style élégant, en blâmait la froideur, et disait à Sophie qu'un thème semblable réclame plus de développements, une philosophie plus haute et plus passionnée. Charmée de l'éloquence avec laquelle le jeune homme s'exprimait, Sophie l'engagea vivement à traiter le même sujet. « En effet, dit Wieland dans une de ses lettres à Bodmer, jamais je ne me suis senti plus pénétré, jamais je n'ai mêlé une conviction plus ardente aux spéculations philosophiques. » Le conseil de la jeune fille fut suivi ; l'idée première de Wieland, revêtue des formes de la poésie, devint le texte d'un ouvrage didactique très-étendu, et le poëme de la *Nature des Choses*, commencé le 1er février 1751 à Tubingue, fut terminé le mois d'avril de la même année.

Ce poëte de dix-huit ans, athlète assez hardi pour essayer une lutte avec Lucrèce, ne produisit qu'une œuvre imparfaite : telle qu'elle est, c'est encore un phénomène plein d'intérêt. Représenter la Divinité, assise sur son trône solitaire et immense, au centre de la création, réunissant en elle toutes les perfections et toutes les facultés créatrices ; montrer dans la diversité des choses créées les reflets de sa puissance ; prouver la nécessité du mal, indispensable pour que le bien existe : certes l'entreprise était audacieuse, et l'homme qui l'a tentée, au moment où son adolescence finissait à peine, a droit à l'admiration.

Cet adolescent connaissait la plupart des langues d'Europe, et presque tous les idiomes anciens. L'étude approfondie des systèmes philosophiques de l'antiquité se trahit à toutes les pages de son poëme, et la théorie nouvelle qu'il leur oppose n'est pas dénuée de vraisemblance. Cette

vue hypothétique de la nature, à la fois métaphysique et poétique, a le malheur de précipiter l'imagination enivrée à travers un horizon dont la grandeur accroît l'obscurité. Des tableaux pleins de vie et l'élévation touchante de quelques passages rachètent les défauts de cette témérité juvénile.

Pope, dans l'un de ses poëmes le plus justement vantés, a essayé de traiter le même sujet; tout l'avantage lui reste sous le rapport de l'exécution. C'est chez lui qu'il faut admirer la concision vigoureuse et mâle, le style à la fois soutenu, ferme et piquant, la lucidité dialectique, surtout l'art de traduire en vers harmonieux et pittoresques les arguments de Bolingbroke. Peut-être Wieland est-il supérieur à Pope, quant à l'enchaînement logique et à l'essor de l'imagination. Haller était alors le seul poëte didactique dont l'Allemagne pût se glorifier. Kastner, Sucro, Zernitz, méritent à peine l'honneur d'être nommés : Wieland laissa bien loin derrière lui ces versificateurs médiocres.

Tel fut le premier pas et le premier triomphe de Wieland; on devait s'attendre à voir éclore un second Klopstock. Il alla passer quelques années à Tubingue pour y étudier le droit, mais il ne s'occupa désormais que des diverses littératures et leur consacra des heures dont sa famille avait autrement réglé l'usage. Ce fut pendant son séjour studieux dans la ville de Tubingue, qu'il amassa ce trésor presque inépuisable de connaissances variées; cette instruction presque universelle, qui se mêlant ensuite au tissu de ses ouvrages les a enrichis d'une foule d'allusions piquantes. En 1751 il publia ses *Lettres morales* en vers où la pensée se montre déjà plus libre et l'expression plus franche. Wieland a entrevu le monde; le satirique commence à naître; il sait jeter sur les caractères qu'il observe de vives et sou-

daines lueurs : singulier ouvrage, où l'enthousiasme de la jeunesse se mêle à une teinte légère d'ironie socratique.

L'attachement de Wieland pour Sophie de Guttermann n'avait pas cessé ; il lui dédia cet ouvrage, qui fut bien accueilli du public. Sa vie était austère, sa philosophie devint stoïque. Son *Anti-Ovide*, poëme médiocre et d'une extrême rigidité de principes, parut en 1652. Jusqu'alors il avait écrit ses ouvrages en vers alexandrins ; l'*Anti-Ovide* affecta la coupe irrégulière et la marche facile des épîtres badines de Voltaire : forme de poésie qu'il porta dans la suite à un degré de perfection et de légèreté que Voltaire seul surpasse ou égale et qui contraste bizarrement avec le sérieux de la pensée allemande.

Wieland, ramené à Biberach par le désir de revoir Sophie, voulut quelque temps briguer l'humble emploi de *magister legens* (1) à l'université de Gœttingue. Une circonstance particulière donna un nouveau cours à sa destinée.

---

§ IV.

Wieland mystique.

Wieland avait esquissé le plan d'un poëme en l'honneur de la nation allemande et de ses souvenirs ; c'était Hermann, un sujet digne de Klopstock. Il envoya ce plan au chef suisse de l'école germanique, au vieux Bodmer, qui gouvernait ses disciples du fond de sa retraite, espèce

(1) Maître lecteur, maître d'études.

9.

de Tusculum de l'Helvétie. La *villa* rustique et élégante que ce patriarche s'était construite au pied des Alpes était devenue le rendez-vous des esprits allemands les plus pieux, les plus doux et les plus graves; Breitinger, Meissner, Gessner, Fussli. La Limmat et la Siel arrosent de leurs ondes pures et de leurs sinueux détours ces belles plaines, dont la paix est protégée par les remparts inaccessibles qu'une neige éternelle couvre et que le soleil dore de ses premiers et de ses derniers rayons. Lieux enchantés, déjà consacrés par les chants lyriques des poëtes de la Suisse, de Kilchberg, de Von Warte, de Rosen, de Trosberg; on y trouve à la fois ce que les beautés de la nature offrent de touchant et de grandiose, ce que l'élégance sociale et la liberté philosophique ont d'attrayant. Bodmer, tout à ses travaux, dénué d'ambition et de cupidité, était venu habiter cette retraite où il se consolait, au milieu de quelques amis, de l'isolement où la mort de ses parents les plus proches avait laissé sa vieillesse. Les hommes les plus illustres et les meilleurs se réunissaient près de son foyer paisible; la piété, l'étude, l'amour des arts ne trouvèrent jamais de sanctuaire plus digne d'eux.

Le patriarche de Zurich lut le plan que Wieland lui envoyait et y reconnut les germes d'un talent distingué. Il invita le jeune poëte à venir le voir, et charmé du caractère de son hôte, il le pria de venir habiter sa retraite, d'y partager ses études et d'y seconder ses travaux. Quelle situation pour un écrivain jeune et enthousiaste! Un monde poétique l'environne. Il croit retrouver dans ces conversations savantes et familières les banquets attiques auxquels présidait le grand Platon. Chaque jour le penchant de Bodmer devenait plus vif; la bonne grâce de Wieland enchantait son guide littéraire. Bodmer comparait ces qua-

lités aimables avec la lourdeur, le ton brusque et la gaucherie de Klopstock, auteur d'hymnes angéliques, et dont les manières n'avaient aucun rapport avec son génie. Longtemps l'auteur de la *Messiade* avait occupé près de Bodmer la même position que Wieland; et ce défaut d'élégance et d'agrément avait fini par sembler insupportable au vieillard. Wieland, d'une rare flexibilité de caractère, partageait tous les sentiments de Bodmer, se prêtait à ses idées, se pliait à ses habitudes, et, sans flatterie comme sans mensonge, s'emparait de sa confiance. Ces naturels heureux sont doués des qualités qui plaisent, du besoin de s'attacher et de l'art de séduire à leur insu. Qui les connaîtrait mal prendrait leur amabilité pour basse complaisance, leur tendresse d'âme pour faiblesse. Wieland s'imprégnait aisément des couleurs qui l'environnaient; la philosophie pieuse, les leçons, l'exemple du patriarche littéraire gagnèrent son cœur; la reconnaissance acheva ce que l'admiration avait commencé. Il embrassa les doctrines de Bodmer et devint mystique et théosophe, ultrà-germanique et piétiste, corrigea les épreuves de ses ouvrages de controverse, se constitua son défenseur contre Gottsched, et publia un volume entier d'observations sur les beautés du poëme intitulé *Noé* (1).

Wieland croyait à son propre enthousiasme. Cette admiration pour un détestable poëme était partagée par Sulzer, Klopstock, et les plus grands critiques de l'époque : tant il y a d'incertitude dans les jugements contemporains! Devenu le fils littéraire de Bodmer, son commensal et son hôte, entraîné par la tendresse naturelle de son âme, il fut

(1) Poëme biblique de Bodmer, aujourd'hui tombé dans l'oubli. V. plus haut.

ascète comme Bodmer, quiétiste comme Fénelon et théosophe comme Saint-Martin. Le jeune homme qui à dix-huit ans avait achevé sous les yeux de Sophie le poëme de la *Nature des choses* n'eut pas de peine à suivre cette pente mystique. Les *Lettres écrites par les Morts aux Vivants*, l'*Épreuve d'Abraham*, les *Hymnes et Psaumes*, les *Contemplations platoniques sur le genre humain*, le *Timoclée*, les *Sympathies*, la *Vision de Mirza* et le *Coup d'œil jeté sur un monde d'innocence*, signalent cette phase de sa vie.

L'enthousiasme et l'ardeur de la pensée religieuse chez Wieland, la rigueur excessive de ses idées appliquées à la vie pratique, cette rapide et passagère, mais véhémente ferveur du jeune poëte ont étonné les critiques; c'est bien peu connaître l'humanité et l'histoire. On était en 1755, à la moitié du dix-huitième siècle; le souffle de l'avenir se laissait pressentir et emportait irrésistiblement les âmes vers l'utopie. Qui ne rêvait pas un âge d'or ? Même en Angleterre, au centre puissant de la politique active et d'un commerce qui devait conquérir le monde, Cowper faisait retentir d'accents aussi désespérés et aussi prophétiques que ceux de Jean-Jacques, sa solitude maladive et les échos de ses bois (1). Une utopie religieuse et sévère, exagération mystique des préceptes chrétiens, s'accordant avec la moralité spéciale du protestantisme, offrait à Cowper comme à Lavater, à Bodmer comme à Wieland, tous fils de la même race germanique, la consolation profonde et la panacée souveraine qui devait guérir le mal de l'époque et calmer l'inquiétude universelle, fièvre des esprits, présage de la révolution française, maladie de Werther. Que Wieland jeune ait cédé à cet entraînement de la théosophie et de l'utopie

(1) V. nos Études sur l'ANGLETERRE AU XVIII[e] SIÈCLE.

mystique, quoi de plus naturel? Le sort l'avait jeté vers ce pôle de la société allemande où l'impulsion ascétique était active; bientôt il va, si l'on peut le dire, toucher le pôle contraire, celui de la société française dans son mouvement voltairien ; il subira une réaction violente, non moins naturelle, et dont les critiques s'étonneront encore.

Il y avait de la naïveté chez Wieland. Quand il vit Frédéric II apparaître sur la scène du monde, il reconnut le Cyrus et le régénérateur des temps modernes. Voltaire le disait sans le croire. Wieland fut convaincu que l'idéal de la perfection, toutes les vertus de l'humanité presque divinisée se résumaient chez ce grand moqueur qui fut aussi un administrateur de premier ordre et un habile capitaine. Il se mit à écrire un mauvais poëme intitulé *Cyrus*, où, suivant pas à pas la marche des armées, il essayait de rattacher au nom du héros persan toutes les actions d'éclat du monarque prussien, et pour comble de bizarrerie faisait mouvoir par des génies empruntés au système manichéen les ressorts de sa fable épique. Ce ridicule assemblage eut le succès qu'il méritait. Les cinq premiers chants, les seuls qui furent publiés, trouvèrent à peine quelques lecteurs; la moralité en est banale, la conception absurde et l'ennui profond. *Jeanne Gray*, tragédie maladroitement imitée de Rowe; un drame intitulé *Clémentine de Poretta*, emprunté au touchant épisode de *Clémentine* dans le Grandisson de Richardson, eurent la même destinée que *Cyrus*. Lessing, dans ses *Lettres littéraires*, accabla l'auteur des traits de cette sagacité épigrammatique et de cette raison incisive dont les atteintes étaient mortelles. *Adraste et Panthée*, roman dramatique tiré de la *Cyropédie*, mérite d'être distingué; on y découvre des germes qui se développèrent dans l'*Agathon*.

§ V.

Wieland Voltairien et sceptique.

Nous allons assister à une métamorphose étrange en apparence, inévitable en réalité ; le *platonicien* mystique va s'évanouir, l'*épicurien* sensuel va naître. Non-seulement les extrêmes se touchent, mais ils s'engendrent.

Wieland quitta en 1754 la maison de Bodmer, alla surveiller l'éducation des héritiers de deux familles qui habitaient Zurich, passa deux ans à Berne et revint à Biberach en 1760. Alors tout avait changé dans sa pensée. Plus d'ascétisme, l'ironie l'a remplacé. En 1762 paraît *Nadine*, conte à la manière de Prior, auquel succèdent l'ironique *don Sylvio de Rosalva* (1764), l'*Agathon* (1766), *Idris et Zenide*, *Musarion* (1768), le *Nouvel Amadis*, et cette longue série de contes et de poëmes, pleins d'une philosophie railleuse et sensuelle. Cet homme qui regardait comme trop complaisante et trop douce la philosophie de Platon, devient adepte d'Épicure ; l'adversaire de Gleim et d'Uz, d'Anacréon, de Pindare et d'Horace, imite Chaulieu, Chapelle et Grécourt !

Dès 1758 il écrivait à Zimmermann : « Mon ami, vous me croyez trop platoniste. Je commence à me familiariser avec les habitants de ce bas-monde. Ma moralité n'est plus celle des capucins : je cesse de confondre la sagesse et la dureté. Je n'ai plus cette admiration exclusive qui m'enflammait pour les stoïques. Je pense avec vous que l'homme vertueux doit développer toutes ses facultés physiques et

morales, user de tous les plaisirs modérément et jouir de la nature. »

Cela est vrai ; mais cela ne résout d'aucune façon le problème du monde. Wieland avait rêvé ; il voulut vivre. Il avait abusé des songes ; la réalité le séduisit. Lié avec le comte de Stadion, grand ami des idées nouvelles ; — lecteur assidu de Shakspeare qui se révélait alors aux Allemands, Wieland se transforma. Il entreprit de traduire le dramaturge anglais qui lui enseignait la tolérance et étendait la sphère de ses idées morales et littéraires. Un événement cruel pour son cœur, en le dépouillant de ses illusions mit en fuite ses chimères. Sophie épousa M. de La Roche, longtemps secrétaire du comte Stadion, ministre de l'électeur de Mayence. Wieland devenu vieux s'est complu à tracer le tableau ironique de sa première entrevue avec sa maîtresse devenue la femme d'un autre. Profonde faiblesse de l'homme qui rit de ses ruines et pleure de ses joies. Ce qui a fait couler ses larmes fait naître son sourire. Inconstants envers nous-mêmes et infidèles à nos affections, nous changeons sans cesse ; et le sage de quarante ans voit avec pitié ce que l'amoureux de vingt ans a vu avec douleur, ce que le sexagénaire affaibli se rappellera en souriant.

Il était de très-bon ton à Wieland de ne pas se permettre à cinquante ans une sentimentalité ridicule. Le vieux poëte des gens comme il faut devait se moquer de lui-même et de ses jeunes amours. Mais il eût été plus curieux et plus important pour l'histoire du cœur humain et pour l'histoire littéraire, qu'il nous donnât les détails et qu'il achevât l'analyse de cette transformation complète et de ce désenchantement définitif. Il faut le dire, l'ingénieuse vivacité de Wieland et même sa finesse métaphysique ne suffisaient

pas à une telle œuvre qui demandait une pieuse profondeur de sentiment et une austère puissance de raison.

Sophie La Roche, femme de lettres et femme spirituelle, ouvrit sa maison à Wieland qui devint l'ami de celle dont il avait été fiancé. Il connut chez elle le comte Stadion, un de ces grands seigneurs spirituels qui s'amusaient à préparer la révolution. On discutait dans son salon les théories nouvelles qui commençaient à fermenter en Europe : Hume, Shafstbury, Voltaire, Montesquieu, Rousseau peuplaient la bibliothèque du comte. Le clergé de Biberach, livré à des intrigues peu honorables, scandalisait les fidèles et donnait carrière aux railleries des incrédules. Wieland sentit qu'il avait été sur le point de devenir ridicule. « Quoi ! se demanda-t-il : l'exaltation des idées serait-elle compatible avec la bassesse des actions? Des spéculations sublimes peuvent-elles s'allier à une conduite déshonorante ? Mieux vaut abaisser le but afin de l'atteindre, que de viser si haut et ne point réussir. »

Pourquoi perdre sa vie? Il vaut mieux à notre âge
Suivre la jeune nymphe au détour du bocage,
Vaincre sa résistance en de folâtres jeux,
Et tresser en riant l'or de ses blonds cheveux (1) ! »

C'est dans la première édition de l'*Agathon* qu'il faut chercher l'histoire intellectuelle de cette période de sa vie. Élevé dans une solitude pieuse, Agathon a passé sa jeunesse au milieu des bois sacrés de Delphes, où tout lui inspirait le goût de la vertu, l'amour du beau, la vénération des dieux. Comme l'*Ion* d'Euripide il a contemplé l'essence du beau, de l'immortel et de l'infini. Il entre dans le

(1) W. Cowper.

monde; tous les dangers l'y accueillent. Danaé le séduit, le sophiste Hippias lui apprend que l'homme n'est que matière, que la seule philosophie réelle a pour but l'intérêt personnel. L'enthousiaste de Delphes devient un voluptueux habitant d'Athènes. Cependant les plaisirs même le lassent; il cherche une vie active, se livre aux affaires publiques, devient homme d'État, et après avoir subi toutes les vicissitudes de la fortune, se retire dans une solitude philosophique où il essaie de concilier ensemble ses premières impressions et son expérience, l'amour du beau et les leçons de la vie, l'enthousiasme et la raison.

Wieland, dans la préface de ce Gilblas philosophique et métaphysique, avoue que s'il n'a pas essayé de réfuter complétement les arguments d'Hippias, c'est que le sceptique n'a pas toujours tort. Il admet donc jusqu'à certain point les doctrines de ce sophiste auquel il prête la philosophie frivole d'Helvétius. Il enlève à l'homme de sublimes espérances, que rien ne remplace : il frappe de ridicule l'enthousiasme, repousse comme exagérations dangereuses la foi, le dévouement et la vertu, nie la perfectibilité de l'espèce humaine, confond l'hypocrisie avec la piété et condamne même cette ardeur dans les attachements, cet élan de l'amour et de l'amitié, incompatibles avec le repos de l'âme, paisible volupté dont il vante les charmes et qu'il représente comme seule digne du sage.

Non-seulement dans son *Agathon*, il évoque avec une sorte d'affectation et de recherche, et sous les couleurs les plus brillantes, ces jeunes hétaïres (1) de la Grèce, qui, douées de toutes les grâces de l'esprit, professaient la volupté, mais il montre dans tous ses autres ouvrages la même

(1) V. nos Études sur l'antiquité; *les Hétaïres.*

incrédulité quant à la vertu des femmes et à la sagesse des hommes. Son sarcasme poursuit tout sentiment tendre, pur et dévoué. *Idris*, le *Nouvel Amadis* n'ont pas d'autre but. Le sacrifice de l'intérêt personnel, l'héroïsme de l'abnégation, pures chimères : l'homme n'aspire jamais à la grandeur que pour retomber au-dessous de lui-même ; la pensée d'une perfection angélique, rêve de son orgueil, le trompe pour l'aveugler et n'aboutit qu'à l'avilir !

Malheureuse et fausse sagesse ! La lueur vague, agréable et pâle d'une imagination plus riante que vive et le talent gracieux de Wieland n'ont pu la soutenir. Ce ne sont pas des illusions qu'il bannit ; ce sont les plus importantes réalités dont il nous dépouille. Cette apostasie, cette réprobation morale de tout ce qui est élevé et tendre, quel guide certain nous laissent-elles ? quelle boussole nous dirigera ? quel remède aux douleurs ? quel mobile assez puissant pour la vertu ?

Le système de l'intérêt personnel est inadmissible (1) : jamais morale pratique ne reposera sur cette base. Donnez aux dogmes d'Helvétius toute l'extension imaginable; appelez intérêt personnel cette heureuse habitude de bien faire qui est un plaisir pour l'âme : votre système s'appliquera seulement aux circonstances ordinaires et communes de la vie, à ces temps de calme qui demandent peu d'effort et où les plus héroïques sacrifices exigés de l'homme sont ceux de la complaisance et de la politesse sociales. Cet épicuréisme modifié que prêche Wieland est excellent pour un habitant des jardins de Tibur, pour un ami de Pollion et de Mécène, pour l'heureux du monde qui confond toujours son intérêt et son devoir. La majorité des hommes ne

(1) V. nos Études sur LES MOEURS ET LES HOMMES AU XIXe SIÈCLE.

jouit point d'une existence si facile : pour la plupart il y a danger à remplir son devoir, et la vertu est une tâche pénible. L'intérêt le mieux entendu nous dit que la richesse et les honneurs s'acquièrent par des moyens souvent illicites : nous voyons s'élever de toutes parts la lutte de l'utile et de l'honnête ; les séductions nous entourent, les exemples du vice heureux troublent nos pensées. Il y a des époques plus périlleuses encore, celles où les idées du juste et de l'injuste semblent confondues ou anéanties : ce sont les temps de révolution, où, la fureur des guerres civiles enivrant les âmes, il ne reste plus de principes certains ; où l'honnête homme de tous les partis a pour perspectives l'échafaud, la prison et les tortures ; où l'on ne peut, sans mettre en péril sa vie et sa fortune, soutenir les causes les plus justes, proclamer le droit de l'humanité au milieu d'une populace sans frein, parler raison à une foule en délire. Qui osera prétendre que dans des circonstances pareilles la morale de l'intérêt suffise pour nous guider ? notre intérêt le plus naturel et le plus puissant n'est-il pas celui de notre conservation propre ? et si la loi éternelle d'une moralité divine n'était gravée dans nos âmes, l'instinct de l'existence et celui du bien-être ne nous feraient-ils pas fouler aux pieds l'honneur, la vertu et la probité ?

On peut abuser de l'enthousiasme et du dévouement : l'homme fait abus de tout. Fanatisme, superstition, persécution, hypocrisie sont nés de la perversion du sentiment religieux et moral ; des flots de sang ont marqué leur passage ; ces démons se sont unis à l'ambition, à la fraude, à la tyrannie, pour avilir l'humanité. Mais de plus grands périls et de plus grands crimes encore résultent de ces doctrines de bassesse et d'égoïsme, qui courbent nos pensées vers la terre, étouffent l'enthousiasme et nous inculquent la

conviction de notre incurable avilissement. Les maux causés par la superstition et la tyrannie trouvent leur remède dans leur excès ; quel remède opposer à ce vice interne, à cette corruption secrète, à cet égoïsme raisonneur qui s'excuse, érige sa bassesse en système et se fait une loi de sa honte ? Dans la pratique de la vie sociale et civilisée, quelques-uns des principes de Wieland peuvent devenir utiles ; semblables à ces lampes, dont parle Bacon dans le *Novum Organum :* flambeaux placés dans quelques obscures avenues, dans d'étroits passages d'un grand édifice; lueurs utiles, incapables d'ailleurs d'en éclairer l'ensemble et de servir de fanal à ceux qui veulent en visiter l'enceinte. Le vulgaire trompé par leurs rayons se précipite dans une sensualité grossière. Honneur aux hommes (1) qui restent fidèles à l'enthousiasme et au dévouement, quand la dignité humaine a perdu ses défenseurs, quand les hautes vertus sont les objets d'un ridicule amer ou d'un froid panégyrique, quand l'argent et le succès règnent sans partage ! Honorons ces derniers protecteurs de tous les sentiments élevés, comme les Romains après la bataille de Cannes accueillaient avec amour celui qui n'avait point désespéré de la patrie !

Si l'on doit blâmer la tendance matérialiste des écrits de Wieland, il est plus difficile encore d'excuser la licence de ses tableaux et le mauvais goût des allusions qu'il sème dans ses ouvrages avec une sorte de complaisance. En vain prétendrait-on que le plan philosophique d'*Agathon*, et les tentations auxquelles le romancier expose son héros rendaient nécessaire l'introduction de pareilles scènes. Tout ce que Wieland a publié en vers et en prose depuis cette

(1) Publié en 1828.

époque, porte le caractère d'une sorte de licence recherchée, sans naturel et sans volupté, libertinage de seconde main, fade imitation de Sterne et de Crébillon fils. Wieland, dont la vie privée était pure, mêlait à ses récits, avec un sang-froid philosophique, des descriptions lubriques. « Il ne faut pas croire, écrit-il à Gessner, en 1767, que les sentiments d'un homme d'honneur changent, parce que ses opinions ont changé. Pour avoir abandonné mon ancien système métaphysique, je n'en suis pas moins toujours le même : et je ne favorise point le vice, parce que je me permets des descriptions gaies et des tableaux voluptueux. Ce sont pour moi des essais d'artiste; ce ne sont point des modèles que je présente. » Excuse peu valable et qui d'ailleurs ne contient pas toute la vérité. Homme de talent et non de pensée sévère, Wieland, que le piétisme avait séduit à dix-huit ans, se laissait attirer à vingt-cinq par l'exemple des mœurs libres, gracieuses et élégantes du nouveau cercle où il vivait.

La résistance n'était pas possible à cet aimable esprit. De sa faiblesse il faisait sa doctrine; il ne voyait l'avenir de l'humanité que dans le *Mondain*, tel que Voltaire l'a décrit; il se faisait Voltaire de son mieux; singulier Voltaire en vérité, qui tourne à la bonhomie malgré lui-même et fait de l'épigramme avec candeur, comme le représentant suprême de l'esprit français fait de la sensibilité avec ironie.

C'est par ce mérite de candeur naïve et involontaire, d'érudition allemande bien appliquée, que brillent les deux romans grecs de Wieland, *Agathon* et *Aristippe*. Les grâces que veut se donner l'auteur sont trop étrangères et trop modernes; mais un fonds de savoir, une douce lumière, une sympathie réelle pour les hommes, une étude animée des sectes helléniques, un jugement calme et net,

qui aurait plus de valeur s'il se tenait en garde contre le parti pris, se font jour à travers les affectations de la manière et les torts de l'imitation. Bien qu'il veuille à toute force être Français comme Voltaire, on retrouve un peu de la Grèce dans ces deux compositions. Walter Scott n'a pas un sentiment plus intime du moyen-âge écossais, que Wieland des mœurs d'Athènes ; on ne pourrait, sans injustice, comparer aux vives peintures d'*Aristippe* les élégants et froids récits du *Jeune Anacharsis.*

Avec quel art et quelle sagacité d'analyse, décrivant les mouvements secrets du cœur d'Agathon, sait-il en débrouiller les phénomènes, en développer les sentiments, en faire ressortir la force et la faiblesse ! On suit le héros dans ses variations intellectuelles, on comprend son existence morale. Il nous suffira de citer le tableau des premières années du jeune homme et de son éducation à Delphes ; son amour pour Psyché ; la peinture de la société athénienne ; les discussions animées et éloquentes d'Agathon et d'Hippias ; enfin la cour de Denys-le-Tyran.

Dans *Agathon*, les doctrines orphiques soutenues par le héros cèdent à l'épicuréisme du sophiste Hippias. Dans *Pérégrinus Protée*, Vénus Uranie, chimère surhumaine, se transforme en une femme vulgaire, Mamilia Quintilla. *Don Sylvia de Rosalva* (ainsi se nomme le héros d'un autre roman), chevalier de la féerie, don Quichotte sylphidique, après avoir couru le monde comme son prototype, et salué toutes les grenouilles habitantes des marécages voisins des noms de Fées et d'Ondines, est forcé de redescendre sur la terre, d'abjurer ses rêves magiques, et de donner à une simple mortelle, dona Fenicéa, l'amour qu'Alcine et Urgèle n'ont pas agréé.

Les poëmes de Wieland qui appartiennent à la même époque de sa vie peuvent se diviser en deux genres ; ses poëmes didactiques, tels que *Musarion*, les *Grâces*, etc., et les contes gais, *Idris*, le *Nouvel Amadis*, etc. Une troisième espèce de récits comiques n'appartient en propre à aucune de ces deux classes, ou plutôt réunit les caractères qui distinguent l'une et l'autre : ce sont des contes philosophiques et badins, dont le théâtre est l'Olympe, et dont les personnages sont les dieux de la mythologie païenne. Le même esprit d'ironie, le même mépris du spiritualisme, le même épicuréisme systématique règnent dans ces trois genres de poëmes, dont le nombre et la variété attestent beaucoup de fécondité et d'esprit.

L'action des poëmes didactiques se passe en Grèce, patrie intellectuelle de Wieland; il se plaît à y mettre en scène les philosophes et les femmes, principaux acteurs de ses récits; commentateurs de la philosophie des Grâces, tous ardents à prouver, comme il le dit lui-même, que l'homme doit se tenir à la place que lui ont assignée les dieux, et que né pour être homme il ne doit aspirer à rien de plus, s'il veut atteindre le bonheur et la sagesse. Cette thèse est soutenue spécialement dans *Musarion* : conte charmant, chef-d'œuvre de son auteur et qui rappelle la légèreté facile de Voltaire.

Phanias, jeune Athénien, a dissipé son patrimoine et s'est retiré dans une petite ferme au bord de la mer. Il embrasse la sévérité des dogmes du Portique, et se croit à jamais détaché des illusions de bonheur que la ruine de sa fortune a détruites. C'est Zénon qui est son maître. Il ne reçoit, dans la solitude où il vit, que deux amis, Théophron et Cléanthes, l'un attaché aux doctrines de Platon, l'autre sectateur de Diogène. Musarion, jeune

hétaïre, que Phanias a aimée au temps de son opulence, et qui n'a pas répondu à son amour, vient, comme la maîtresse de Frédéric Alberighi, visiter dans son humble chaumière l'amant qu'elle a dédaigné. Phanias fuit sa présence et ne veut pas la voir : Musarion s'obstine, malgré cet accueil peu favorable, à rester chez Phanias, qui cède à ses instances et consent à une entrevue. Les esclaves de la jeune hétaïre servent un souper délicat dont elle fait les honneurs et auquel assistent les trois philosophes. La discussion s'engage. Musarion soutient les doctrines d'Épicure et remporte une triple victoire sur le stoïque, le platonicien et le cynique. Les heures s'écoulent; la nuit fait place au jour : le disciple de Diogène, ivre-mort, est emporté hors de la chambre : l'élève de Platon, épris d'une passion toute sensuelle pour une jeune esclave de Musarion, lui adresse avec plus d'ardeur que d'à-propos une déclaration vive : Phanias enfin, vaincu par la belle hétaïre, abdique son stoïcisme et consent à ce que la généreuse Musarion partage sa retraite. Versification animée et rapide, coloris frais, saillies spirituelles et fines, rien ne manque à cet ouvrage, si ce n'est la philosophie. En effet, ce système de passive et facile obéissance au destin, cette indolence qui se laisse aller au cours des choses, sans autre loi que la conviction de notre impuissance, ne conviennent qu'à de grands seigneurs qui veulent jouir de la vie, et qui n'ont en ce monde, comme les aimables gentilshommes sous Louis XV, ni but sérieux à toucher, ni combats à livrer, ni résistances à vaincre.

L'éclectique était d'ailleurs dans son droit. Il écrivait pour les femmes et le beau monde. Rien dans ses contes ne rappelle l'extravagance de Rabelais, l'humeur de Jean-Paul, la dure épigramme que Swift assène plutôt qu'il ne la

lance : ce n'est ni la franche et naïve ironie de Cervantes, ni la malice profonde de Voltaire. Wieland a peu de chaleur, sa gaîté est sans véhémence ; il sourit doucement, et fixant sur l'objet qu'il livre au ridicule un regard plein d'esprit et de malice, il vous laisse deviner toute sa pensée. On ne peut s'empêcher de se souvenir, en le lisant, de ce héros du curé de Meudon, qui, « tirant de sa pochette un joli petit coustilleau, se mit à vous égorgiller tout doucement la victime. » Malheureusement l'ironie de Wieland ne tombe pas toujours sur des réalités, sur les vices de son pays et de son époque. Il est trop naïf et trop bonhomme pour frapper juste. Quand il veut attaquer le genre fantastique allemand, c'est aux contes de fées, tels que madame d'Aulnoy les a reproduits et embellis, qu'il imagine de s'en prendre. S'il lui plaît de railler l'enthousiasme, ce sont les anciens chevaliers qu'il parodie. Enfin s'il a en vue la pruderie exagérée des mœurs et l'angélique mysticité des piétistes, il raille lourdement la chasteté, s'emporte gauchement contre la vertu des femmes et tombe dans d'assez grossières obscénités. Tout cela, il faut encore le dire, manque de vérité et d'à-propos, non de talent.

Le plus brillant, si ce n'est le plus original de ces poëmes, a pour titre *Idris et Zénide*. Zénide, reine du Gennistan, souveraine des quatre races de Génies, a inspiré de l'amour à Idris, le héros du conte. La main de cette enchanteresse est réservée au mortel qui ne se laissera séduire par les charmes d'aucune des nymphes auxquelles Zénide commande. Wieland, embarrassé sans doute par le plan même de son ouvrage, et ne sachant comment varier les incidents d'une épreuve toujours la même, a laissé son récit incomplet : nous ne possédons que les cinq premiers chants, où Idris est exposé tour à tour aux séductions de la fille des

eaux et de la nymphe du feu. Les cinq derniers auraient contenu les combats d'Idris avec la sylphide et la gnome. L'auteur a voulu faire d'Idris le symbole de l'amour platonique ; d'Itifal, celui de l'amour sensuel ; il a laissé le beau rôle à Zerbin, jeune homme plein de grâce, possesseur de la lampe d'Aladin, plus modeste et plus heureux que ses rivaux, et chargé de développer la philosophie épicurienne de Wieland.

Le *Nouvel Amadis*, autre chronique du royaume de féerie, offre une véritable carte du pays de Tendre, dont l'auteur parcourt à son loisir le labyrinthe amoureux. C'est encore un anachronisme. Sous le costume chevaleresque se cachent les ridicules du vieil hôtel de Rambouillet ; et ces paladins, ces princesses, ces fées n'offrent que les symboles et les nuances du platonisme galant que la France emprunta aux Italiens vers le commencement du règne de Louis XIV. Sterne et les contes de la *Bibliothèque Bleue* ont inspiré cette œuvre bizarre, commentaire burlesque des romans de mademoiselle de Scudéry. C'est là qu'il faut admirer les exploits héroïques et les longs discours du platonique Caramel, de Tonton le fat de la cour, de Beaumourant le Céladon de l'ouvrage, et les coquetteries innocentes de l'altière princesse du Tigre, de Sensitive la tendre, de Colifichette l'affectée et de Virtulliose la prude. Malgré un assez grand luxe d'esprit et d'imagination, dix-huit chants consacrés à ce récit fantastique, parodie de ridicules surannés, fatiguent le lecteur. L'épisode d'Olinde intéresserait davantage, s'il était détaché du poëme ; privée de tous les avantages physiques, douée de toutes les qualités de l'âme, Olinde inspire au héros une passion qui se développe par de lents progrès, et à laquelle le lecteur s'associe. Plus tard Wieland traita le même sujet en changeant

les rôles de ses personnages ; dans son petit roman de *Cratès et Hipparchie* on voit une jeune femme amoureuse d'un vieillard ; et elle n'est ni ridicule, ni romanesque. L'ingénieuse finesse de Wieland se plaisait à ces tours de force de la narration et de l'art.

---

§ VI.

Vieillesse de Wieland. — L'Électique devient réformateur.

Wieland remplissait les devoirs d'une modeste place à la chancellerie de Biberach, et trouvait le temps de composer et de publier cette série d'ouvrages singuliers, semés de vues ingénieuses et de saillies philosophiqnes. Dans cette petite ville peu lettrée et peu élégante l'étude était son unique plaisir. Il appelait lui-même Biberach son Kamschatka. « Vraiment, écrit-il à Gessner en 1766 (1), ma destinée bizarre me fait sourire. J'aime le monde ; une société choisie fait mes délices ; et me voici séquestré du reste de l'univers. Les gens avec lesquels je joue de temps à autre n'ont pas figure humaine : je suis notre premier père au milieu des bêtes du paradis. Quelle joie, si nous pouvions nous trouver ensemble ! mais c'est une chimère ; il n'y faut plus penser..... Vous vous étonnez qu'au milieu de mes occupations officielles j'aie le courage de rimer ces longs chants d'*Idris* que je vous envoie. Votre surprise cesserait si vous saviez comment je suis ici, combien j'ai besoin des

(1) 29 août 1766.

ressources que m'offre la muse pour consoler et charmer mes tristes loisirs. Je ne vois personne et je m'embarrasse aussi peu des affaires de cette petite, chétive, incorrigible corporation qui règne à Biberach, que de l'administration de la république de Saint-Marin. Chez moi je suis heureux; rien ne me distrait. Tout mon temps m'appartient, et je le consacre à la muse. »

Notre solitaire s'était marié en 1765 à une femme aimamable, fille d'un marchand d'Augsbourg. Candide et bonne ménagère, elle donna le bonheur à son mari, qui, dans ses lettres à Riedel, Gessner et Zimmermann, ne parle d'elle que dans les termes les plus tendres. « Ce n'est point un bel esprit féminin : il ne lui est jamais arrivé de lire une de mes pages; mais elle est bonne, et je suis heureux. » Ailleurs il fait une description charmante de sa vie à Biberach. « Tout ne va pas si mal que vous pensez. Mes après-dinées sont à moi, et mes travaux diplomatiques me coûtent peu de temps et de peines; sans me donner trop d'éloges, je suis un des plus expéditifs écrivassiers de la Souabe entière. Il ne me manque ici qu'une petite maison agréable et qui m'appartient. J'attends la fortune sans qu'il y ait grande probabilité qu'elle m'arrive; pour suppléer à son absence, j'ai loué une petite résidence d'été, aux portes de Biberach. De là j'ai la plus belle perspective; et je suis à la fois à la campagne et à la ville. Les faunes, les dryades, les nymphes des bois m'apparaissent et me consolent. Quand mes visions font place à la réalité, j'ouvre les yeux; je m'aperçois que ces déesses prétendues sont de simples et rustiques mortelles, même quelques jeunes garçons du voisinage qui viennent se baigner dans la rivière. J'aime l'odeur du foin nouvellement fauché; je me plais à voir lier les gerbes ou vanner le grain : ce mouvement de la campagne a du charme

pour moi. Je détourne les yeux d'un grand gibet qu'on a fait planter à ma droite, et où deux ou trois procureurs de ma connaissance, habitant Biberach, pourront élire un jour ou l'autre leur dernier domicile. Mon regard s'arrête sur le cimetière à gauche : là reposent les ossements de mes pères, là j'irai dormir à mon tour, et cette grande leçon m'apprend à vivre dans la paix au sein de l'étude, jusqu'au moment qui doit me réunir à eux. Des moulins, des fermes isolées, une vallée que domine un hameau ; sur le penchant de la colline une forêt épaisse dont un clocher de village resplendissant de blancheur perce la verdure sombre : tel est mon point de vue. Quand le soleil couchant vient éclairer les montagnes lointaines qui bordent l'horizon et briller sur les créneaux du vieux château de Horn, le paysage prend encore un caractère plus pittoresque. J'oublie tout ce que la vie offre de dégoûts, et je griffonne. »

C'est ainsi que Wieland se montre tout entier et sous le jour le plus aimable. Le faux Grécourt et le faux Voltaire disparaissent.

Arraché à sa douce solitude par le vœu des professeurs d'Erfurt qui l'appelaient à occuper la chaire de philosophie dans leur collége, il céda malgré lui à leurs instances et se repentit d'avoir associé sa vie à celle d'érudits sans élégance et sans connaissance du monde. Quelques-uns d'entre eux cependant lui plurent et lui offrirent des dédommagements que son amitié reconnut et sut apprécier. Riedel, auteur d'une théorie remarquable des belles-lettres ; Hexel, ennemi déclaré des femmes, et traducteur élégant des ouvrages érotiques des anciens ; Bahrdt, commentateur socinien du Nouveau-Testament ; Meusel, versé dans les lettres, les arts et la philosophie, devinrent ses amis.

Le résultat des trois années passées par Wieland dans la

ville d'Erfurt, fut une série d'ouvrages spécialement philosophiques et politiques, qu'il publia pendant son séjour à l'université. On n'a peut-être pas rendu assez de justice à ces productions, distinguées par la rectitude du sens, la vivacité de la raillerie, pleines de finesse et d'aperçus nouveaux. Wieland n'est pas systématique. Il dit la vérité quand il la trouve, et comme il la trouve. Éclaircir beaucoup de questions, résoudre en riant de nombreux problèmes de politique et de morale, telles sont ses qualités les plus éminentes. Il use du ridicule, de l'allégorie, du raisonnement, pour combattre les sauvages paradoxes que Rousseau prêchait au milieu des salons de la finance et de la noblesse françaises. Il cherche plutôt qu'il ne la trouve l'amère et vive satire de Candide et de l'Ingénu. Tels sont le but et le caractère d'un petit roman intitulé :*Koxcox et Kikequetzel*, où il parodie les opinions de Jean-Jacques sur la civilisation et le progrès des lumières. Les *Voyages du prêtre Abulfanaris dans l'intérieur de l'Afrique* sont dirigés contre l'esprit de prosélytisme des sociétés modernes et contre l'affectation philanthropique, souvent étrangère ou hostile aux droits véritables de l'humanité. Quelquefois il procède d'une manière plus grave, cherche un style plus soutenu, mais ne s'élève jamais jusqu'à la haute éloquence; c'est toujours le ton du monde élégant qu'il affecte et qu'il estime.

Joseph II était monté sur le trône et s'occupait de réformer toutes les branches de l'administration. Wieland publia son *Miroir d'or*, ou les *Rois de Scheshian*, « espèce de sommaire, dit l'auteur, de ce que l'histoire renferme de résultats utiles pour l'instruction des hommes qui gouvernent les peuples ; » utopie ingénieuse dont le temps, critique admirable, a signalé les défauts. Wieland se trompait comme Joseph II et comme tous les philosophes spécula-

tifs, qui veulent appliquer l'abstraction au gouvernement des hommes. Le *Miroir d'or*, ainsi que la *République* de Platon et l'*Utopie* de Thomas Morus, est de la classe des livres impossibles qui détruiraient le monde si l'on écoutait leurs auteurs.

Sous le rapport littéraire, c'est une œuvre remarquable que le *Miroir d'or*. Les parties didactiques ont de la majesté et de la grâce ; les portraits des différents acteurs sont heureux et vrais. On croit avoir connu ce monarque aux bonnes intentions et à la paresse invétérée, et la sultane, et le visir Danishmende : si tous ces personnages n'ont pas existé, ils ont dû exister ; leur physionomie semble historique. Nous ne citerons qu'un passage où le philosophe a réduit à sa plus simple expression, en le présentant sous un jour trop favorable, son système d'épicuréisme mitigé :

« O mes enfants, disait Psammis, de tous les plaisirs que vous offre la nature, croyez-vous qu'un seul vous soit défendu ? Non certes. Malheur à celui dont l'audace, l'orgueil et le délire voudraient détruire l'homme et créer à sa place un Dieu ! Tentative ridicule et vaine ! Je vous recommande la modération, non comme une privation ou une entrave, mais comme la nourrice des plaisirs. Elle seule peut vous garantir de la douleur, et conserver en vous le goût des voluptés. Je ne vous permets pas seulement, je vous ordonne d'être heureux ; cet ordre n'est pas une concession faite à votre faiblesse, c'est une reconnaissance nécessaire des lois que la nature a prescrites. Plus de distinction entre l'utile et l'agréable : apprenez que rien de ce qui nous nuit ne peut se nommer plaisir, que jamais volupté achetée au prix du remords ne mérita ce nom. Je détruis à jamais la distinction factice qui sépare à vos yeux les diffé-

rentes espèces de plaisir. Il n'y en a qu'une, mes enfants : les sens ne jouissent pas sans que l'âme partage leur volupté ; l'âme n'a point de plaisir qui ne pénètre jusqu'aux sens. J'ai multiplié pour vous les sources du bonheur ; je les ai rendues plus hautes, plus nobles, plus pures. Qu'avez-vous à désirer de mieux ?

» Écoutez encore une leçon importante, une seule ; et vous connaîtrez ma philosophie : vous approcherez du bonheur parfait, autant qu'il est permis à l'humanité; vous vous unirez à l'essence divine, autant que peuvent s'y prêter les éléments grossiers qui composent nos sens et enchaînent nos âmes. Apprenez à étendre votre bonheur, en le faisant partager aux autres. Que votre bienveillance se répande sur la nature entière et l'embrasse ; aimez tout ce qui a reçu d'elle le plus universel de ses bienfaits, l'existence. Honorez l'humanité dans le malheur ; respectez-la dans ses ruines. Voyez-vous des heureux ? que leur bonheur soit le vôtre. Des larmes couler ? essuyez-les. Dans chacun des êtres humains qui vous environnent contemplez avec amour l'image commune de votre espèce ; dans chaque homme vertueux, un autre vous-même. »

Wieland réformateur et homme du XVIIIe siècle se révèle dans ce passage. Il semble croire que l'humanité, en suivant avec une bonhomie charmante la pente de sa nature, en jouissant des dons que Dieu lui a faits, trouvera sans aucun effort le Paradis sur la terre. C'est l'erreur du siècle. Joseph II lui-même ne tarda pas à s'apercevoir que tout dans ce monde est mêlé de difficultés et d'obstacles, que les moindres réformes ne s'opèrent qu'avec peine, et que de nouveaux abus, sollicitant de nouveaux remèdes, naissent sous les pas du réformateur. Le poëte satirique prit de nouveau la plume et se mit à plaisanter Joseph II qu'il avait

d'abord encouragé; la suite du *Miroir d'or* raille cette civilisation prématurée, introduite sans prudence et sans art. Les *Fragments de Diogène de Sinope* sont plus bouffons. Wieland s'y livre à toute sa verve; en excusant le Cynique, il semble vouloir justifier le ton licencieux et les mordantes saillies de quelques-uns de ses écrits. C'est une galerie de portraits pleins de feu et d'effet. Le caractère de l'impitoyable Diogène, d'une franchise brutale, d'une redoutable sagacité, est un chef-d'œuvre; quelques passages pathétiques font couler les larmes. Toutes les fois que Wieland abandonne l'ironie et le *comme il faut*, et retombe dans sa primitive candeur allemande, il retrouve sa force et son effet.

Wieland, devenu professeur de philosophie à Erfurt, courtisa de nouveau la muse érotique. *Cupidon accusé* et *Combabus* furent les seules productions de cette période. L'*Amour accusé* offre une sorte d'apologie des poésies érotiques; *Combabus* est un conte comique et licencieux, écrit dans un style élevé, grave et touchant. Lucien a fourni à l'auteur le fond du récit : il s'agit d'un jeune Eupatride, dont la chasteté subit une épreuve dangereuse et qui ne trouve point de parti meilleur à prendre que le remède violent employé par Origène. La grâce des détails contraste étrangement avec la licence du fond. On voit trop que l'auteur se joue de sa muse, que ces ombres qu'il évoque sont un amusement pour lui , que sa débauche n'est pas plus sérieuse que ses utopies ou que son sarcasme, et que le poëte éclectique, comme jadis les Alexandrins, n'a aucune foi dans ses propres œuvres.

A l'université d'Erfurt, Wieland se trouva jeté au milieu d'une société de professeurs petits-maîtres, protestants et catholiques, tous en guerre, vieux et jeunes. Les profes-

seurs choisis et appointés par l'électeur déplaisaient aux chefs de l'université, dont l'envie se proportionnait au degré de mérite de leurs confrères et au degré de faveur dont ils jouissaient. Les chaires retentissaient d'invectives. Wieland, qui lui-même avait fort peu ménagé l'Église, ne fut pas épargné. « Oui, mes frères, s'écriait un de ces prédicateurs, buvons jusqu'à la lie le calice d'amertume, tandis que, dans la même ville, de modernes Anacréons nous donnent l'exemple de tous les scandales et ne pensent qu'aux profanes amours et aux bacchanales effrénées ! » Ces injures blessaient au vif l'âme douce et le caractère aimable de Wieland. « Dieu veuille, s'écrie-t-il dans une lettre à Gessner, que mes ossements ne soient pas condamnés à reposer dans ce lieu de supplice et d'ennui, où le mauvais destin m'a jeté ! Quelle race d'hommes ! quels méchants esprits ! les vilaines âmes ! quelle absence absolue d'imagination et de goût ! J'essaie de les humaniser : tentative inutile ! Je serais magicien, je n'y réussirais pas. » Les persécutions ridicules auxquelles Wieland fut en butte lui rendirent plus chères la solitude et la famille. L'auteur d'*Ardinghello*, Heinse, un de ses disciples, alla le voir à Erfurt, en 1771. « Notre cher Wieland, dit-il, a deux petites filles, avec lesquelles il joue et s'amuse comme un enfant. Je voudrais que vous le vissiez. Chacun de leurs regards, de leurs gestes, de leurs sourires, est une révélation pour cet observateur de l'âme humaine. Ah ! si le citoyen de Genève, auteur de l'*Essai sur l'inégalité entre les hommes* pouvait être un moment témoin de ces douces scènes, il retournerait bien vite à Paris, pour brûler tous les exemplaires de son livre qui tomberaient sous sa main ; ou du moins il rétracterait solennellement l'opinion qu'il a émise sur le bonheur du genre humain dans l'état sauvage, où

les liens de famille sont sans force, où le mariage est sans règle, où les désirs sont sans frein.

---

§ VII.

Wieland à Weymar. — Ses œuvres historiques.

Le séjour d'Erfurt fatiguait Wieland. Frédéric II, tout à ses guerres, Joseph II, tout à ses plans d'amélioration sociale, ne s'occupèrent point de l'auteur d'*Agathon*. Ce dernier voulait établir sur le plan de l'Académie française une *Académie germanique*, que ces deux monarques approuvèrent en apparence, sans penser à la réaliser. « D'ici à la fin du dix-neuvième siècle, écrit-il à Riedel, nous n'avons rien à espérer sous ce rapport ; et quand ce terme approchera... *nos habebit humus.* » Dans cet isolement, la duchesse de Saxe-Gotha, Anne-Amélie, l'invita à se rendre auprès d'elle pour surveiller l'éducation de ses deux enfants. C'était offrir à un ami des mœurs élégantes l'asile le plus exquis.

Cette petite cour d'Allemagne commençait à s'environner d'un éclat semblable à celui dont la maison d'Este brilla en Italie. Le théâtre, dirigé par Schweitzer, s'honorait déjà des talents variés d'Eckhorst, de Seiler, de Boekh, de Brand, de Mecour. Là Wieland trouva des hommes dignes de l'entendre et capables de l'apprécier ; Seckendorff, Einsiedel, Knebel, Voigt, Bertuch, distingués dans diverses carrières ; le bon Musœus, Herder, Gœthe et Schiller.

Ces poëtes, d'un talent si dissemblable, étaient de fort bonnes gens, d'humeur facile, qui aimaient l'art et la nature et qui ne tardèrent pas à s'entendre. L'idéaliste Schiller serra la main de l'éclectique Wieland. Gœthe et Herder, hôtes nouveaux, appelés à Weymar après leurs confrères, furent bien accueillis par l'un et l'autre.

Une querelle flagrante qui avait eu lieu entre l'auteur d'*Agathon* et celui de ***Faust*** amena de loin l'installation de Gœthe à Weymar. Wieland, avant d'être attaché à la rédaction du *Mercure* dirigé par Schiller, avait fondé un *Mercure allemand*, sur le plan du *Mercure français*; toujours fidèle à ses principes, il soutenait l'aristotélisme mitigé de Voltaire. Toute la littérature germanique se souleva. La faction de Goëttingue, commandée par Klopstock, et dont les principaux sectateurs étaient Voss, Burger, Müller, Hœlty et le comte Stolberg, attaqua le *Mercure* et Wieland avec fureur. Le parti de Francfort, qui reconnaissait pour chefs Gœthe et Herder, ne se montra pas moins irrité. Voss reprochait à Wieland ses doctrines étrangères, Gœthe l'accusait de rétrécir le domaine de l'art, d'asservir la pensée, d'entraver l'imagination. Une revue du *Goëtz de Berlichingen*, insérée dans le *Mercure* de 1773, critique acerbe et malveillante, acheva de courroucer Gœthe qui crut y reconnaître le style de Wieland. Le fait était controuvé. Wieland, dans un numéro suivant, non-seulement rendit justice au mérite de l'œuvre, mais critiqua vivement le critique. Cependant Gœthe avait déjà accompli sa vengeance. La satire dramatique intitulée : ***Dieux***, ***Héros et Wieland***, drame dans le goût d'Aristophane, fut composée en une soirée « sous l'inspiration d'une ou deux bouteilles d'excellent vin de Bourgogne, » comme le dit Gœthe,

et lancée dans le public par Lenz de Strasbourg (1). Le plus grand succès couronna ce pamphlet étincelant d'esprit; Wieland rit beaucoup de sa propre caricature et n'en voulut point à Gœthe.

« De jeunes esprits, dit-il à ce propos avec une bonhomie charmante, pleins de vigueur et de sève, ressemblent à ces étalons indomptés et farouches, qui ne souffrent ni le mors ni la bride. Veut-on les captiver? essaie-t-on de les réduire à la discipline? ils bondissent, vous échappent et se cabrent : malheur à qui les approche, malheur aux cavaliers maladroits! tant mieux pour le public. Jamais Bucéphale ou le coursier de Roland n'ont subi avec la patience de Rossinante le joug qu'on cherchait à leur imposer. Laissez-les faire : *præcipitandus liber spiritus!* Cette verve impétueuse est la matière première du génie. Si ces coursiers jeunes et capricieux vous frappent et vous blessent, consolez-vous en pensant que c'est pour le plus grand bien de la communauté des lettres. »

La satire dramatique de Gœthe avait attiré sur lui l'attention des ducs de Weymar, élèves de Wieland, qui en traversant Francfort rendirent visite au nouvel Aristophane et lui proposèrent de venir habiter Weymar. Il consentit. Herder l'y suivit bientôt; les deux antagonistes de Wieland se trouvèrent en sa présence; préjugés mutuels et préventions s'effacèrent.

Wieland, comme éditeur du *Mercure*, déploya une prodigieuse activité. Il aimait à choisir dans l'histoire un caractère équivoque et mystérieux, l'un de ces personnages qui échappent à toutes les hypothèses et bravent la sagacité du

(1) Homme d'un talent remarquable et original, qui a composé plusieurs comédies bizarres et satiriques. Il est mort fou en Russie sur une grande route.

critique. Résoudre de tels problèmes, jeter la lumière sur ces anomalies, les dégager de leur alliage, était l'un de ses plaisirs les plus vifs. Nicolas Flamel, le derviche de Bruse, le voyageur Paul Lucas, Lucien, Balzac, la trop célèbre Faustine, Julie, Aspasie, Aristippe ont exercé son observation fine et profonde et servi de sujets à cette dissection psychologique où il excellait. Son chef-d'œuvre en ce genre est le portrait de Pérégrinus Protée, philosophe cynique dont Lucien parle avec mépris, et que Wieland représente comme un enthousiaste sensuel, tête faible et rêveur voluptueux, — caractère commun dans les décadences.

Dans l'*Agathodæmon*, pendant de *Pérégrinus Protée*, l'auteur explique naturellement les miracles attribués au théurgiste Apollonius de Thyane par Philostrate son biographe. Il démontre les effets produits par certains phénomènes physiques sur une imagination vive et un cerveau échauffé. Il déduit de ce principe et des observations qu'il y rattache l'origine et les progrès de la superstition parmi les hommes, la fait dériver de cette terreur secrète et presque voluptueuse que nous inspirent le merveilleux et l'inconnu, et la présente comme une nécessité fatale, inhérente à l'homme, à l'ignorance et à l'amour de l'infini. Wieland trace à grands traits l'histoire complète du merveilleux, depuis le berceau des peuples jusqu'aux écoles helléniques; il le suit à travers les phases du pythagorisme, du platonisme et de l'école d'Alexandrie; il le montre s'évanouissant par degrés devant l'expérience, se cachant pour ainsi dire aujourd'hui et se repliant dans les derniers secrets de l'organisme. Il prouve que le magnétisme, émanant des arcanes du système nerveux, est le vrai merveilleux qui s'accorde avec l'état de la science actuelle. Cette étude

de l'un des penchants les moins étudiés de la nature humaine fait honneur à Wieland, dont la fine analyse se rapproche ici de celle de Bayle, si habile à décomposer tout ce qu'il touche. Mesmer endoctrinait alors ses disciples et ses malades; le comte de Saint-Germain faisait briller son existence séculaire aux yeux des dames de la cour; Cagliostro, Gassner et Schropfer jouaient avec succès devant le public leurs farces physiques et mystiques; les danseurs du diacre Pâris avaient leurs prosélytes sacrés; enfin la nouvelle Jérusalem de Swedenborg s'ouvrait aux fidèles.

Les Abdéritains, roman qui parut par fragments dans les numéros du *Mercure*, offrent une autre étude de psychologie bourgeoise, représentation vivante et comique des petites guerres civiles et des misérables querelles que soulèvent au sein d'une petite ville les intérêts d'un clergé intrigant et d'une aristocratie ignorante. L'action se passe dans Abdère, si célèbre, comme le dit Sterne, par ses pasquinades, ses libelles, ses conspirations, ses empoisonnements, ses assassinats et ses épigrammes. Cette satire grecque atteint dans la réalité le monde moderne, la bourgeoisie inférieure d'Allemagne, corporations, magistrats secondaires, petits fonctionnaires, despotiques dans la sphère de puissance qui leur est abandonnée. L'auteur a rempli avec un talent remarquable le cadre historique tracé par Bayle; il y a placé une galerie de portraits si frappants de vérité, que le public de la plupart des villes allemandes crut reconnaître les Strobylus, les Salabander, les Klomarios, les Lysander, héros de cette histoire. Un cri général, digne de la ville même d'Abdère, s'éleva de tous les coins de la confédération germanique. Wieland qui avait prévu l'orage le vit éclater avec son calme habituel : « O frère Tristan, s'écrie-t-il dans la préface de la seconde édition, tu as raison de

dire avec Son Éminence Jean de la Casa, évêque de Bénévent, qu'un pauvre auteur qui s'aventure dans les sentiers glissants de l'observation morale a mille dangers à craindre, et que tous les diablotins de l'enfer vont l'assiéger comme saint Antoine. »

Pourvu que le cercle immédiat de Wieland fût satisfait, il ne s'embarrassait guère des cris et du mécontentement qu'il éveillait ailleurs; nature avant tout souple et facile, il recevait les impressions extérieures et se modelait d'après elles. La cour de Weymar, Gœthe et Schiller ne pouvaient trouver mauvais que l'on se moquât un peu de la bourgeoisie philistine et de ses travers. Ni l'épicuréisme d'Agathon, ni les imitations de Grécourt et de Boccace ne leur auraient pu plaire ; mais ils avaient en grande estime la vieille poésie romane ou romantique des Minnesingers et l'honnête naïveté de Hans Sachs. Wieland, devenu l'hôte de Weymar, subit une transformation nouvelle; il travailla dans le goût du cordonnier de Nuremberg et des poëtes du XIIIe siècle ses *Contes romantiques et comiques*. A mesure que l'ombre de Voltaire et de la France s'éloigne de lui, il change de ton peu à peu, fait trève au sarcasme, répudie ses tableaux de volupté sensuelle, pardonne aux sentiments de l'âme leur exaltation et leur folie, commence à croire à l'héroïsme, regarde le dévouement comme pardonnable, quelquefois comme nécessaire. Il revient ainsi par d'insensibles degrés à un spiritualisme mitigé qui admet l'empire des sens et les soumet à la domination de l'âme. Il avoue avec Pérégrinus Protée, l'un de ses héros, « que si la partie intellectuelle de l'homme ne prend pas l'essor vers les régions supérieures, la partie matérielle ne tarde pas à tomber dans la fange et à s'y ensevelir; et que celui qui n'aspire point à s'élever au-dessus de l'humanité

doit tôt ou tard descendre au niveau de la brute : » doctrine diamétralement contraire à celle qu'il avait émise dans sa première édition d'*Agathon*. Aussi ne tarda-t-il pas à publier une seconde édition de cet ouvrage, corrigée d'après ses nouvelles doctrines. Au lieu de se laisser vaincre par les sophismes d'Hippias, Agathon va demeurer chez le philosophe Archytas, qui lui apprend comment il est parvenu à concilier la raison et la foi, et par quel heureux accord il a fixé les droits et les limites respectives de l'âme et du corps, de l'esprit et des sens.

« Sachez, dit Archytas, ne pas accorder à la partie matérielle de l'homme une prépondérance qui le reléguerait parmi les êtres privés de raison : soumettez-la au contrôle de l'âme, reine et dominatrice, élément noble de notre existence, qui doit gouverner nos sens, et non les anéantir ou les priver de leurs jouissances légitimes. Que l'empire de l'âme ne soit point une tyrannie; qu'elle sache distribuer le travail et le plaisir aux facultés du corps; que ce dernier ne commande jamais. Le corps ne nous a été donné que comme l'expression extérieure et la forme palpable des besoins de l'intelligence : il en développe l'énergie; il en exécute les volontés; il est son organe et son intermédiaire. Malheur à qui le traite en roi, lui qui doit obéir! malheur à qui veut le détruire, sous le prétexte qu'il est esclave! »

La théorie d'Archytas, anneau intermédiaire entre le spiritualisme et le matérialisme, offre la dernière expression des idées philosophiques de Wieland parvenu à la fin de sa carrière; ce point de repos et d'arrêt après de si nombreuses oscillations s'accordait avec les idées de ses nouveaux amis.

---

§ VI.

Dernière œuvre et résumé de l'esprit de Wieland. — Obéron. — Conversation avec Napoléon. — Mort de Wieland.

Cette indécise fluctuation d'un éclectisme naïf, cette érudition plus nuancée que sévère, cette lumière de poésie sans passion, cet amour enfantin d'un merveilleux dont on se rit, cette incertitude suspendue sans angoisse entre toutes les théories philosophiques, cet art d'un style qui emprunte à la Grèce, à la France, à l'Italie, à l'Angleterre, à l'Espagne des rhythmes et des couleurs, cette coquetterie d'une douce imagination tour à tour éprise du moyen-âge et de Voltaire, cette ironie peu profonde et cachée qui ressemble à une caresse plutôt qu'à une blessure, se concentrèrent et se résumèrent dans une œuvre définitive, la seule œuvre de Wieland qui soit restée populaire ; *Obéron.*

Poëme magique, ironique, savant, sentimental et érotique, Obéron repose sur une donnée absurde ; un jeune chevalier de la cour de Charlemagne va couper la barbe au calife en présence de sa cour ; il y est question des querelles du roi des fées et de la reine des fées ; d'un cor magique qui force à danser tous ceux qui en entendent les sons, et d'une coupe miraculeuse qui se remplit de vin quand on la regarde. Joignez-y une tempête, une île déserte, un bûcher et les bouffonneries d'un Sancho Pança ; tels sont les éléments de cette épopée qui forme un ensemble harmonieux. Une nuance d'ironie légère y sert de compromis entre le merveilleux et la raison, et rejette dans la demi-teinte les parties comiques et les scènes tragi-

ques. *Obéron* ne descend pas au burlesque et ne s'élève pas au sublime.

C'est un paysage très-varié, un vaste horizon, ici la profondeur des ravins, là des prairies, puis des roches sauvages; ailleurs le gazon velouté des coteaux, fleurs suaves, calme enchanteur, sérénité d'un ciel ardent et pur. Rêveur, peintre, poëte, philosophe s'y trouvent à l'aise. La mélancolie souriante, la gaîté rêveuse, effleurent toutes les cordes de la lyre et éteignent toutes les dissonances; un ton de simplicité ingénue qui se prête également à tous les récits concilie les disparates et efface l'incohérence des inventions.

Toutes les parties de l'action sont empruntées aux vieux romans et aux contes de fées. On ne s'aperçoit point de la contradiction des éléments, on les excuse. Les acteurs eux-mêmes, — capricieux comme la fantaisie du poëte, — enfants de l'air et du soleil, comme un auteur arabe les nomme, semblent partager la mobile inconstance de l'atmosphère qui les berce. Entrez dans ce labyrinthe de féerie; vous y trouverez des peintures héroïques, de merveilleux événements, des paysages magnifiques; le tumulte du camp, la joie du festin, le luxe des jardins arabes, le tournoi, le combat, la tempête; la solitude de l'ermite, la splendeur des cours. Tant de scènes brillamment contrastées s'emparent de l'imagination sans remuer le cœur. Ni l'intérêt ni la passion ne sont éveillés; le sérieux leur est nécessaire. La versification élégante des strophes italiennes complète l'enchantement; et l'aisance parfaite du style prête une sorte de vraisemblance à tant de fictions bizarres et puériles. Obéron fut salué par Gœthe comme l'œuvre d'un Arioste germanique.

Trente-cinq années de la vie de Wieland s'étaient passées doucement à Weymar. Il avait neuf enfants et soi-

xante-dix ans. Désirant le repos et amoureux de la retraite, il acheta, près du lac de Zurich, une petite maison nommée Osmanstad, où il alla vivre avec sa famille. Ce fut là qu'entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, honoré de tous, il écrivit *Aristippe et ses Contemporains*, et jouit pendant plusieurs années de ces loisirs studieux et de cette dignité paisible, qu'il préférait à toutes choses.

« Me voici dans sa maison, dit son ancienne amie, madame Laroche qui alla le visiter. J'ai revu cet ami de mon enfance et le même toit nous protége. Quelle différence entre ces temps et notre jeunesse ! Combien nos espérances, nos craintes, notre existence entière ont changé ! Au moment où j'écris cette lettre, Wieland improvise sur la harpe dans une chambre voisine, et son harmonie savante, ses modulations brillantes me rappellent l'époque où, près du cimetière de Biberach, dans son réduit solitaire, les mêmes notes frappaient mon oreille et mon cœur. Émotions de mon premier âge, souvenirs confus et doux m'assaillent et me pénètrent. J'essaierais en vain de les décrire, et plus vainement encore de les analyser.

» La maison de mon ami est élégante, régulière et rustique. Un beau jardin potager aboutit à un grand bois dont les rameaux touffus protégent les rêveries de Wieland et s'étendent jusqu'aux bords de l'Ilm. Je dîne tous les jours avec le patriarche, ses charmantes filles et ses quatre petits-enfants. Hier, assise avec lui dans sa bibliothèque d'où on découvre un vaste pré, je lui demandais quel était ce jeune villageois robuste et halé du soleil, qui fauchait avec vigueur le gazon dont un buisson de roses était environné : c'était son fils. J'aide la mère et les filles ; la vie champêtre règne ici dans tout son charme. Le soin des troupeaux, la lai-

terie, la préparation du chanvre et du lin occupent la famille.

» Gœthe est venu dîner avec nous ; rien de plus simple que ses manières. Ces deux poëtes, assis près l'un de l'autre, sans morgue, sans affectation et sans prétention, se tutoyaient à la façon des anciens jours et ressemblaient moins à de beaux esprits qu'à deux marchands de Groningue, bonnes gens et peu causeurs, qu'uniraient une amitié sincère et des liens de parenté. Le portrait du comte Stadion, avec sa figure de chevalier du moyen-âge, semblait, du cadre où il était enfermé, contempler la scène et s'en étonner comme moi. La jeune fille du grand Herder se joignit à nous : beauté, bonté, esprit, génie, amitié sincère, réunis dans une petite chambre ! »

Aristippe et ses Contemporains, curieuse peinture des sectes philosophiques de la Grèce, venait de paraître quand la révolution française éclata. Wieland, comme presque tous les hommes distingués de cette époque, en salua l'aurore et en répudia les fureurs. Il se trouva ainsi placé entre les révolutionnaires et leurs adversaires, et en littérature comme en philosophie il porta la peine de cette situation indécise. Kant et Schlegel acquéraient chaque jour plus de crédit. Les novateurs de toute sorte accablèrent le vieillard et criblèrent de railleries la modération de son éclectisme. On vit paraître dans les *Xenien* de sanglantes épigrammes contre Wieland ; Auguste et Guillaume Schlegel lui reprochèrent son afféterie sensuelle et son déisme irrésolu.

Wieland blessé se rejeta dans les domaines de sa Grèce chérie, et composa les deux contes intitulés *Ménandre et Glycérion*, et *Cratès et Hipparchie*, tous deux dignes de son meilleur temps. D'autres peines vinrent l'éprouver ;

il perdit ses récoltes; la foudre tomba sur ses fermes. Il lui fallut quitter la retraite où il avait espéré finir sa vie. Sa femme et la fille de Sophie La Roche qu'il avait adoptée moururent en même temps et le laissèrent seul à Osmanstad, qu'il se décida à vendre. Le printemps venait de commencer, les arbres verdissaient, le bois qui avait couvert Wieland de son ombre accoutumée commençait à revivre, quand le vieillard, les larmes aux yeux, parcourut pour la dernière fois sa maison bien-aimée et lui fit ses adieux.

On l'accueillit à Weymar, qu'il revint habiter, avec une bienveillance avivée par ses chagrins récents. Schiller et Gœthe, la duchesse-mère et ses enfants, lui donnèrent mille témoignages de sympathie. A une représentation du *Tasse* de Gœthe, le rideau se levant laissa voir les deux bustes de Schiller et de Wieland qui remplaçaient ceux de Virgile et du Tasse. Tous les yeux se dirigèrent vers ce dernier, qui assistait à la représentation, et dont la modestie ou plutôt la simplicité cherchait à se soustraire à cet hommage public, préparé par l'ingénieuse amitié de Gœthe.

La bataille d'Iéna força la duchesse à fuir et décida du destin de l'Allemagne. Le lendemain de cette grande bataille fut terrible pour les habitants de Weymar. Les boulets pleuvaient sur la ville. Napoléon voulut que la maison de Wieland fût respectée ; une garde fut placée devant elle par ordre spécial de l'empereur. Le lendemain matin, le maréchal Ney vint lui rendre visite : il trouva Wieland dans une chambre dégarnie de tous ses meubles, une seule chaise exceptée ; on avait pillé la maison avant que les ordres de l'empereur fussent arrivés. Wieland se leva en priant le maréchal de s'asseoir : mais Ney, prenant le vieillard par la main, le reconduisit courtoisement jusqu'au siége qu'il avait occupé et lui dit : « Je sais trop bien, monsieur, à

qui de nous deux il appartient de rester debout devant l'autre. »

Plus tard, pendant les conférences d'Erfurt, l'empereur ayant manifesté le désir de voir Wieland, le fit inviter à un bal de la cour; honneur que le poëte s'excusa d'accepter, donnant pour raison ses infirmités et sa vieillesse. Il devait y avoir le lendemain spectacle français à Weymar; et Talma jouait. Wieland ne put résister au désir d'y assister. Il se plaça dans sa loge accoutumée, que le grand-duc occupait ordinairement. Cette figure majestueuse et expressive, ce regard animé, ce costume antique et ce petit bonnet noir qui couvrait la tête du vieux poëte attirèrent l'attention de l'empereur, qui demanda qui c'était. Le soir même, au bal qui suivit le spectacle, Wieland, mandé par l'empereur, se rendit à ses ordres. Écoutons-le raconter cette curieuse entrevue :

« Napoléon vint à moi, du bout de la chambre. La duchesse me présenta ; et pendant qu'elle ajoutait quelques mots pleins de bienveillance et de grâce, l'œil étincelant de l'empereur restait fixé sur moi. Personne ne fut jamais doué de la faculté de pénétrer dans les replis de l'âme humaine à un plus haut degré que cet homme extraordinaire. Il me devina; il vit que, malgré ma réputation, je n'étais qu'un homme sans prétention et sans détour. Dès qu'il reconnut à qui il avait à faire, son ton et ses manières devinrent paisibles, confiants, ouverts; le monarque avait disparu. Il causait avec moi comme avec un ami d'enfance : lui-même n'était plus qu'un bonhomme. La conversation dura plus d'une demi-heure; et comme j'étais las de me tenir debout, je lui demandai sans cérémonie la permission de me retirer. « Eh bien, allez, me répondit-il de l'air le plus cor- » dial ; bon soir ! »

« Nous avions parlé de beaucoup de choses, et surtout de César, héros de la tragédie de Voltaire que les acteurs français venaient de représenter. « C'est, disait l'empereur, » un des plus grands hommes de toute l'histoire ; sans une » faute impardonnable, ce serait le plus grand de tous. » Je cherchais en vain à deviner quelle était cette faute : l'empereur lut dans mes yeux mon incertitude : « Vous ne sa» vez pas quelle faute? continua-t-il; César connaissait » depuis longtemps ceux qui l'assassinèrent : il aurait dû » les prévenir. »

« De César, la conversation passa aux Romains, le plus grand peuple du monde, selon Napoléon. Quant aux Grecs, il ne les estimait pas. « Qu'est-ce, me disait-il, que cette » rivalité querelleuse de deux ou trois petites démocraties, » de deux ou trois misérables cités? Les Romains ont » changé le monde et l'ont conquis. » J'essayai de relever un peu le mérite de la littérature grecque. Napoléon la traita tout aussi mal que leur politique, et n'excepta de cette condamnation générale qu'Homère, « que je préfère » à Ossian, ajouta-t-il. » Quant à l'Arioste et aux poëtes légers ou gracieux, il n'avait pour eux que du mépris, et les traitait précisément comme le cardinal d'Este traita le poëte favori de sa maison (1). En frappant l'auteur de *Roland le Furieux*, il oubliait sans doute qu'il me donnait à moi-même, auteur d'*Obéron*, un soufflet sur la joue de l'Arioste. Je me hasardai à lui demander pourquoi, en réformant le culte, il n'avait pas tenté de l'empreindre d'une teinte philosophique, qui s'accordât avec les idées du siècle. « Mon » cher Wieland, me répondit-il avec un sourire, mon culte » n'est pas fait pour les philosophes. Les philosophes ne

(1) *Dove, messer Antonio, avete pigliato,* etc.

» croient ni à moi ni à ma religion. Quand je travaillerai » pour eux, je ferai bien autre chose. »

« Le conquérant m'avait traité avec les plus aimables égards; il y avait eu dans sa conversation de la grâce, du charme, de l'abandon; mais en dépit de lui-même et de ce qu'il y avait de flatteur dans cette entrevue, il me sembla, quand elle fut terminée, que j'avais causé avec un homme de bronze. »

Napoléon lui envoya la croix de la Légion-d'Honneur; Alexandre l'ordre de Sainte-Anne; le duc de Weymar son élève restait son ami sincère. Ces honneurs et le calme de sa vie ne le consolèrent pas; il tomba dans une mélancolie profonde. La surdité, la perte de la mémoire, messagers trop certains de la destruction prochaine des organes, l'attaquèrent en 1812. Il mourut au mois de janvier 1813, en prononçant des mots italiens, quelques vers de l'Arioste, le commencement du monologue d'Hamlet, puis il s'endormit.

Son corps fut porté solennellement dans le jardin d'Osmanstad, acquis par un nouveau propriétaire et où ce dernier consentit à réserver à Wieland une sépulture désignée par lui près de celle de sa femme et de sa fille adoptive. C'est une pyramide de marbre blanc, aux trois faces équilatérales portant les noms de Sophie Brentano, de Dorothée Hillebrand et de Christophe-Martin Wieland; et ces vers de Wieland lui-même:

« Trois âmes qui s'aimaient furent unies pendant la vie par de » tendres liens; leurs restes mortels dorment sous une même » tombe. »

Ce doux et excellent homme, cet ingénieux conteur qui

n'a pas peu contribué à augmenter la souplesse et la grâce de la langue allemande, occupe dans la littérature de son pays une place beaucoup plus importante que ses successeurs ne l'ont pensé.

Le don de l'initiative ne lui appartient pas. Mais ce que les peuples septentrionaux avaient depuis Louis XIV emprunté à la France et à l'Italie, s'est transformé sous sa plume habile en une harmonie savante. Il est à cet égard le Balzac de l'Allemagne moderne. On ne le lit plus guère, malheur qui est arrivé à Balzac. Il n'a pas fait surgir de son propre fonds assez de pensées personnelles ; peut-être a-t-il trop peu souffert, et les angoisses passionnées du génie lui ont manqué. L'art, qui devint pour Gœthe une religion immense et souveraine, n'était pour Wieland qu'un noble plaisir ; non une passion énergique.

Vers 1790 on vit briller à l'horizon la gloire de Gœthe, c'est-à-dire l'universalité panthéiste de la poésie sérieuse ; alors la renommée de Wieland ou de l'éclectisme qui se joue de tous les sujets parut s'effacer et disparaître.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

DU GÉNIE LYRIQUE
EN ALLEMAGNE
ET DE SON INFLUENCE.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES.

Gervinus. — *Histoire de la poésie allemande.*
Choix de chansons nationales. (Sammlung, etc.)

DU GÉNIE LYRIQUE

EN ALLEMAGNE

ET DE SON INFLUENCE.

---

§ I.

Pourquoi le Lyrisme est indigène en Allemagne. — La Mère et le Fils. — Commencement d'une Vie de Saint. — Identité du Lyrisme et du Germanisme. — Chant de Louis III.

Wieland, représentant ingénieux de la culture étrangère, assimilée autant que cela pouvait être au génie germanique, n'avait point touché le cœur de la nation. Il lui manquait la note sensible, l'accent fondamental, celui qui résonne dans les chants énergiques de Luther, souvent même dans ceux d'Opitz et de Flemming ; ce cri populaire et simple qui vibre dans les Eddas et qui de siècle en siècle n'a point fait défaut à la poésie allemande.

Remontez aux origines scandinaves, aux sources obscures et païennes du génie teutonique ; dès lors sentiments et idées se transforment, non en ironie vive ou en règles didactiques, mais en lyrisme,—seul mot que nous puissions employer ici, — en chants ingénus qui sont l'émotion même jaillissant des profondeurs de l'humanité. Souvent la réflexion et la passion s'y confondent.

Tel est cet admirable dialogue scandinave, dans lequel un fils, inquiet sur sa propre destinée, épouvanté des

incertitudes de la vie humaine, va consulter sa mère ensevelie qu'il évoque du tombeau. L'âme de la mère revit pour conseiller et enseigner son fils. M. Eichhoff a donné la traduction fidèle et sentie de ce dialogue que nous reproduisons tout entier :

LE FILS.

Réveille-toi, ô Groa, réveille-toi, tendre mère, ton fils t'appelle aux portes du sépulcre ; enseigne-lui la route de la vie.

LA MÈRE.

Que veux-tu de moi, ô mon unique enfant? Quelle peine t'accable pour m'évoquer ainsi du sein de la poussière où je dors oubliée?

LE FILS.

Prononce pour moi un mot magique ! Épouse de mon père, fais connaître à ton fils ce que personne n'apprend avant l'heure de la mort.

LA MÈRE.

Longue sera ta route, longues sont les peines des hommes ; il se peut que tes souhaits s'accomplissent, mais la destinée est obscure.

LE FILS.

Chante-moi des chants secourables, ma mère! Protége ton fils; je crains de m'égarer dans les sentiers de la vie, car mon âge est faible et sans défense.

LA MÈRE.

Je te donne pour premier conseil celui que Ran reçut de Rinda : Tout fardeau qui te sera trop lourd, rejette-le, et sache t'aider toi-même.

Voici mon second vœu : Quand tu suivras tristement ta route, que le pouvoir d'Urda t'environne, que son aspect réjouisse tes regards.

Voici mon troisième vœu : Quand les torrents menaceront ta vie, quand gonflés et bouillonnants, ils rouleront vers l'abîme, qu'ils s'arrêtent sans force devant toi !

Voici mon quatrième vœu : Quand des ennemis, cachés dans les forêts, seront prêts à s'élancer sur toi, que leur fureur s'apaise à ta vue, que leur haine se change en amitié.

Voici mon cinquième vœu : Quand tes mains seront chargées de chaînes, qu'un feu secourable entoure tous tes membres, que les fers dissous se détachent et tombent de tes mains et de tes pieds.

Voici mon sixième vœu : Quand tu vogueras sur la mer furieuse, que les vents et les flots s'apaisent devant ta barque et t'assurent une heureuse traversée.

Voici mon septième vœu : Quand la neige t'entourera au sommet des montagnes, que le froid glacial ne saisisse pas tes membres, que ton corps résiste à ses atteintes.

Voici mon huitième vœu : Quand la nuit te surprendra sur une route ténébreuse, que la chrétienne funeste ne te jette point le sort.

Voici mon neuvième vœu : Quand tu discuteras avec un Jote armé, que du sein de Mimer lui-même te soient données des paroles de sagesse.

Poursuis ton chemin sans craindre aucun désastre ; le malheur ne peut plus t'atteindre ; car c'est appuyée sur le rocher des âges que je t'ai consacré ces vœux.

Va maintenant, ô mon fils ! Que les paroles de ta mère restent gravées au fond de ton cœur ; si tu y penses toujours, ta vie sera heureuse. »

Cet élan de l'âme est naturel aux peuples « voisins de » l'origine des choses, » comme le dit Sénèque. Simplicité et sincérité de mouvement, libre expansion des forces sympathiques de l'humanité; — ce lyrisme apparaît mêlé de symbolisme oriental dans les débris qui nous restent des chants Bardiques et Druidiques, dans quelques sauvages hymnes de la malheureuse Irlande, ainsi que dans toutes les vieilles ballades gothiques, suédoises, écossaises, danoises. Ce souffle lyrique fait défaut aux souvenirs lettrés de la *Provincia Romana* et aux premiers efforts littéraires des Gaulois Sidoine et Salvien.

Sous la rouille et la barbarie de Jornandès et de Paul Warnefried on sent palpiter le libre esprit des races primitives, l'involontaire frémissement de leurs âmes, qui prête aux poëtes christiano-germaniques, aux auteurs de l'*Heliand* et du *Panégyrique de saint Annon*, une couleur vive, intéressante et animée. On ne peut lire le commencement du panégyrique de saint Annon sans y reconnaître la secrète et profonde flamme dont cette œuvre didactique s'échauffe et rayonne (1) :

Ier.

« Souvent on nous redit les événements du passé, luttes des guerriers, prise des forteresses, alliances saintes qui se sont brisées, rois puissants tombés du pouvoir. Il est temps que nous pensions au terme de notre propre vie. Christ, notre bon Sauveur, nous avertit par tant de miracles! Il vient de le faire à Siegeberg, par cet homme vénérable le saint évêque Annon, révélateur de sa volonté di-

(1) V. plus haut, *Premier chapitre*, De la langue allemande.

vine. Veillons donc sur nous-même jusqu'au moment où de cette vie d'exil nous passerons à la vie qui dure éternellement.

II.

Au commencement du monde, quand la parole fit jaillir la lumière, quand la main puissante du Créateur produisit tant d'œuvres merveilleuses, elle les divisa toutes en deux parts, le monde visible, le monde invisible. Filles de la sagesse divine qui disposait d'elles, ces deux parts réunies formèrent l'homme, ainsi que nous le dit l'Évangile; selon l'expression des Grecs, l'homme est un troisième monde. Gloire immense qu'Adam a négligée, parce qu'il n'a pas veillé sur lui-même.

III.

Quand Lucifer se livra au mal, quand Adam viola les commandements divins, Dieu se courrouça d'autant plus qu'il voyait régner l'ordre dans toutes ses autres œuvres. La lune et le soleil versaient leur lumière avec joie; les astres, fidèles à leur course, faisaient naître le froid et la chaleur, le feu montait vers les régions hautes, la foudre et le vent couraient dans les cieux; les nuages portaient la pluie féconde, les eaux s'écoulaient sur les pentes, les fleurs brillaient dans les campagnes, le feuillage ombrageait les bois, les animaux suivaient leur marche prescrite; le ramage des oiseaux était doux à entendre; chaque créature marchait dans la loi du Seigneur. Les deux seules créatures qu'il créa les meilleures se détournèrent de lui dans leur folie, première source d'une multitude de maux.

IV.

On sait comment le Démon séduisit l'homme; il voulut

l'avoir pour esclave ; par lui les cinq âges du monde furent précipités dans les enfers. Enfin Dieu envoya son Fils pour nous affranchir du péché ; pour nous ce Fils se donna en sacrifice et brisa le pouvoir de la mort. Descendu sans péché aux enfers, il en triompha par sa force, et le Démon perdit l'empire. Appelés dès lors à la liberté, nous sommes devenus chrétiens par le baptême ; *grâces en soient rendues au Seigneur !* »

Bossuet eût admiré la simplicité chrétienne et la grandeur convaincue de ce début, qui est à la fois une ode inspirée, un récit naïf, un grave sermon, presque un drame. Le cœur entier s'ouvre ; la poésie en jaillit. Point de recherche, une sincérité grave ; un mâle abandon, un élan vigoureux. C'est la poésie lyrique elle-même. L'homme primitif se montre ; toute empreinte de civilisation est abolie. En France, pays de la rhétorique par excellence, le génie lyrique n'a éclaté que dans ces derniers temps, après que la vieille société fut tombée en débris ; ce sera la gloire de MM. de Lamartine, Hugo et de quelques autres de l'avoir enfin éveillé.

Si le livre des chants Germaniques, compilé sous les yeux et sous la direction de Charlemagne, n'avait pas été détruit par l'insouciance ou le dédain des générations qui lui ont succédé, nous pourrions étudier à loisir la filiation de ce génie lyrique, impérissable dans les races teutoniques. Le chant en l'honneur de Louis III, bien postérieur aux ballades primitives, nous offre encore le mouvement, l'émotion, l'ingénuité des vieilles traditions nationales.

On trouvera ici, à côté du texte même, la traduction en allemand moderne. La plupart des racines et la forme de la phrase sont identiques dans les deux idiomes ; quiconque

a étudié les ballades écossaises, danoises ou gothiques-espagnoles reconnaîtra l'identité du génie et de l'inspiration :

Einan kuning weiz ih Heizit her Hludwîg Der gerno gode dionôt; Wol er imos lônôt.	*Einen kœnig weiss ich, Heîsset er Hludwig, Der gern Gott dienet; Wohl er es ihm lohnet.*
Kind warth er vaterlôs; Thes warth imo sâr buoz; Holôda nan truhtîn. Magaczog her her warthosin.	*Kind ward er vaterlos, Des war ihm bald Ersatz: Führte ihn der Herr, Erzieher ward er sein.*
Gab er imo dugidi, Frònisc githigini, Stuol hier in vrankòn : Sò brùchê her es lango.	*Gab er ihm Edele Stattliches Gefolge (Gedegene) Stuhl hier bei den Franken : So brauch er es lange.*
Daz gedild er thanne Sâr mit Karlomanne Bruoder sînemo Thiâ czâlâ wârun âno.	*Das theilte er dann Bald mit Karlmann Bruder seinem Betrug war nicht dabei.*
Dô daz warth al gendit, Koròn wolda god is, Ob her arbeidi Sô lango tholòn mahti.	*Da das war all geendet Prüfen wollte Gott es, Ob er Mühseligkeiten So lange erdulden mœchte.*
Liez her heidinê man Obar sê lidan Thiot vrancônô Manòn sundjònô.	*Liess er Heidenmænner Über See gleiten (kommen) Das Volk der Franken Mahnen der Sünden.*
Sumê sâr verloranê Wurdun, sum erkoranê : Haranscara tholòta Ther èr misselebêta.	*Einige bald verlorene Wurden, einige erkorene; Schmach erduldete Der früher misslebete*
Ther ther thanne thiob was Ind er thanana ginas Nam sinê vaston; Sid warth er guotman.	*Der, der dann ein Dieb war Und der davon genas Nahm seine Fasten ; Seitdem ward er ein gutermann.*
Sum was luginâri Sum was skâchâri Sum fol lòses, Ind er giburthà sih thes.	*Der eine war Lügner, Der andre war Mœrder Der andre voll Betruges Und er erhob sich darüber.*

Kuning was hervirrit,
Daz rîchi al girrit,
Was herbolgan (imo) Krist;
Leidher thes ingald iz.

Der kœnig war entfernt
Das Reich ganz geirret
Es war erzürnt (ihm) Christus.
Leider! des entgalt es.

Thoh erbarmêd iz God;
Wiss er alla thia nôd :
Hiez her Hludwigan
Tharot sâr rîtan.

Da erbarmte es Gott,
Wusste er alle die Noth,
Hiess er Hludwigen
Dahin bald reiten.

« Hludwîg, kuning mîn,
Hilph mînân liutin;
Heigun sa nortman
Harto bidwungan. »

« Hludwig, kœnig mein,
Hilf meinen Leuten!
Haben sie die Normænner
Schwer gedrængt. »

Thanne sprach Hludwîg
« Hêrro, sô duon ih
Dôt ni rettê mir iz
Al thaz thû gibiudist. »

Dann sprach Hludwig
« Herr, so thue ich,
Tod nicht entreisse mir es
Alles, das du Gebietest. »

Thô nam her godes urlub
Huob her gund fanon ûf
Reit her thara in vrankôn
Ingagan nortmannôn.

Da nahhm er Gottes Erlaub,
Hob er die Reichs fahne auf,
Zog er dann zu den Franken
Entgegen den Normannen.

Gode thancôdun
The sin beidôdun
Quâdhun al : « Frô mîn
Sô lango beidôn wir thîn. »

Gott danketen,
Die seiner warteten
Sprachen alle : « Herr mein,
So lange warten wir dein. »

Thanne sprach lûto
Hludwig der guoto
« Trôstet hiu, geselljon,
Mînê nôtstallon.

Dann sprach laut
Hludwig der gute
« Trœstet euch, Gesellen,
Meine Getreuen.

Hera santa mih god
Joh mir selbo gebôd
Oh hiu rât, thûhti
Thaz ih hier gefuhti.

Her sandte mich Gott,
Auch mir selbst gebot
Wenn euch Rath deuchte
Dass ich hier kæmpfte.

Mih selbon ni sparôti
Unz ih hiu gineriti
Nû wil ih thaz mir volgôn
Allê godes holdon.

Mich selbst nicht schonte ich
Bis ich euch errettete,
Nun will ich, das mir folgen
Alle Gottes Holden.

Giskerit ist thiu hierwist
Sô lango sô wil Krist
Wil er unsa hinavart,
Therô habêt (her) giwalt.

Bescheeret ist das hiersein
So lange als es Christus will,
Will er unsre Hinfahrt,
Darüber hat (er) die Fürsorge.

Sô wer sô hir in elljan,	*Wer nur hier in Kraft,*
Giduat godes willjan,	*Thut Gottes Willen,*
Quimit her gesund ûz	*Kommt er gesund heraus,*
Ih gilônôn imos.	*Ich lohne ihm es.*
Bilibit her thâr inne	*Bleibt er darin*
Sinemo kunnje.	*Seinem Geschlechte. »*
Thonam her skild indi sper	*Da nahm er Schild und Speer,*
Elljanlicho zeit her	*Gewaltiglich ritt er,*
Wold er wâr eirahchon,	*Wolt er die Wahrheit beweisen.*
Sinân widarsachhôn.	*Seinen Widersachern.*
Thô ni was iz burolang	*Da war es nicht gar lang*
Fand er thiâ northman.	*Fand er die Normannen.*
Gode lobe sagêta,	*Gott lob sagte er*
Her sith thes er gerêda.	*Er sieht des er begerhte.*
Ther kuning reit kuono	*Der kœnig ritt kûhn*
Sang lioth frônô	*Sang das heilige Lied*
Jôh allê saman sungun	*Ia alle zusammen sangen*
Kyricleison.	*Kyrieleison!*
Sang was gesungen,	*Sang war gesnngen*
Wig was bigunnen :	*Kampf war begounen,*
Bluot skein in wangôn	*Blut schien in den Wangen,*
Spilôd under vrankôn.	*Jauchzen unter der Franken.*
Thâr vaht thegenô gelih	*Da focht helden gleich*
Nichein sô sô Hludwig	*Keiner so wie Hludwig*
Snel indi kuoni,	*Schnell und Kûhn,*
Thaz was imo gekunni.	*Das war ihm angestammt.*
Sûman thuruchsluog her,	*Den einen durchschlug er,*
Suman thuruchstach her.	*Den andern durchstach er.*
Her skanta ce hanton	*Er schenkte zu handen*
Sinân fianton	*Seinen Feinden*
Bitteres lides :	*Bitteres Trankes*
Sô vê hin hio thes libes.	*So weh ihnen hier des Lebens.*
Gilobêt sî thin godes kraft;	*Gelobet sei die Gottes kraft!*
Hludwig wath sighaft,	*Hludwig ward sieghaft*
Gab allin heiligôn thanc;	*Gab allen heiligen Dank*
Sîn wart ther sigikamf.	*Sein ward der Siegeskampf.*

Dô dàr abur Hludwîg Kuning was sâlîg	*Da aber Hludwig Der kœnig war*
Gare sô ser hio was Se war so ses thurft was. Gihaldê inan truhtin Bî sinân êregrehtin.	*Gerüstet, so sehr er hier war... Wahrlich, wie es Nothdurft war, Erhalte ihn Herr Bei Seiner Herrlichkeit.*

Chant de Louis III.

« Il est un roi que je sais, nommé le roi Hludwig ; qui sert bien Dieu, Dieu le récompense.

Enfant, il resta sans père. Quand ce malheur lui advint, le Seigneur s'empara de lui et fut son guide. Il lui donna de nobles compagnons, une suite intrépide ; il lui donna le siége royal dans le pays des Francs. Qu'il l'occupe longtemps !

Il partagea le trône avec Karlmann, son frère, par un accord équitable et loyal.

Quand cela fut fini, Dieu le mit à l'épreuve, voulant voir s'il soutiendrait les luttes cruelles.

Il laissa les guerriers païens envahir ses domaines, et les Francs pour leurs péchés devenir esclaves.

Il y en eut qui se perdirent, d'autres dont le courage faiblit. Malheur à qui résistait !

Les brigands s'armaient, vivaient de rapines, enlevaient un château et se faisaient nobles.

Celui-ci mentait, cet autre assassinait, un troisième était traître ; et leurs cœurs se gonflaient de joie.

Le roi défaillait, le royaume tombait, Christ était irrité. Hélas ! il permettait ces maux.

Mais Dieu qui savait nos détresses eut pitié de nous ; il ordonna à Hludwig de marcher et de se hâter.

« Hludwig ! mon roi ! secours mon peuple que les hommes du Nord écrasent ! »

Alors parla Hludwig : « Seigneur, je le fais. La mort ne m'empêchera pas d'exécuter ta volonté. »

Puis, d'après l'ordre de Dieu, il leva le gonfanon (1), et marcha par la France au-devant des gens du Nord.

Il rendit grâces à Dieu ; et il attendait sa venue, disant : « Seigneur, nous voici, nous t'attendons ! »

Puis d'une voix forte le bon Hludwig parla : « Courage, guerriers ! confiance, mes fidèles ! compagnons de mon sort ! »

« Ici Dieu m'envoye. Mais je veux savoir si c'est votre avis, si vous voulez que je combatte. »

« Moi-même je ne m'épargnerai pas, pourvu que je vous délivre ! seulement je veux qu'ils me suivent mes fidèles, les héros de Dieu ! »

« Cette vie nous est acquise tant que Christ nous l'accorde ; nos corps sont sous sa garde ; c'est lui qui veille sur nous. »

« Quiconque fera ici avec vigueur ce que Dieu ordonne, s'il sort vivant du combat, je le récompense. S'il reste mort j'honorerai sa famille. »

Alors il prend bouclier et glaive, il vole sur son coursier. Ses adversaires sauront qu'il a dit vrai.

Il ne fut pas longtemps à trouver les gens du Nord. « Dieu soit loué ! s'écrie-t-il, en voyant ceux qu'il cherche. »

(1) *Huob her* GUNDFANON UF...

Le mot germain « Gonfanon, » qui se trouve tout entier dans ce vers, a été remplacé chez nous par le mot romain *Ori-flamme*, tant les souvenirs romains étaient destinés à l'emporter sur les souvenirs germaniques.

Chevauchant comme un héros, il chante le chant sacré, et tous répètent ensemble : *Kyrie eleïson* !

L'hymne fut chanté, le combat commencé; le sang baigna le visage des Francs qui jouaient de leurs armes.

Il se battirent bien, les héros; mais nul comme le roi Hludwig. Rapide et ardent comme toujours, l'un il l'écrasait, l'autre il le transperçait; il leur présentait la coupe amère; et leurs âmes s'échappaient de leurs corps.

Bénie soit la force de Dieu! Le roi Hludwig fut vainqueur. Grâces soient rendues à tous les saints! A lui fut la victoire!

Le roi Hludwig fut heureux; autant il était prompt, autant il fut ferme dans l'épreuve. Maintiens-le, ô Seigneur, dans son suprême pouvoir! »

Plus tard les grands lyriques de l'Allemagne, Schiller, Novalis, Uhland, Ruckert, Arndt et Kœrner eurent plus d'élégance sans doute, non plus de verve, de mouvement, d'enthousiasme guerrier.

---

§ II.

Longue barbarie de la Germanie primitive. — Avantages qui ont résulté de cette vie sauvage. — Injustice de l'Europe envers l'Allemagne. — Mémoire du passé. — La Patrie.

Germains et Scandinaves furent longtemps, pour Tacite et ses successeurs, les Barbares par excellence ; rudesse ou simplicité de mœurs qui s'est effacée très-tard et qui a laissé des traces visibles jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Aussi ce grand pays inspira-t-il longtemps un profond et injuste

dédain aux nations civilisées. Il faut lire dans Æneas Silvius la description de la ville de Vienne au XVe siècle, et dans les lettres d'Alde Manuce la satire des coutumes allemandes, « tachées de vin, dit-il, et souillées de grossièreté. » Nous avons eu peine à nous accoutumer à cette idée que l'intelligence allemande ne fût pas de nature inférieure à la nôtre.

Le jésuite Bouhours intitule un de ses chapitres : *Un Allemand peut-il avoir de l'esprit?* — Swift affirme que les plus belles inventions sont nées des temps d'ignorance, et que l'imprimerie et la poudre sont dues *à la nation la plus stupide de la terre, aux Germains.* Le cardinal Duperron la qualifie de *nation brutale*, *ennemie de tous les étrangers, composée d'esprits de bière et de poêle.* « L'Al-
» lemagne est faite pour y voyager, dit Montesquieu, l'Ita-
» lie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser, la
» France pour y vivre; » *concetti* frivoles bien peu dignes de l'*Esprit des Lois.* Pour les Anglais l'expression *latin-germain* équivaut à ce que nous appelons *latin de cuisine.* Nous avons emprunté à nos voisins d'outre-Rhin plus d'une désignation injurieuse : *Obscurité germanique*, *boire comme un Allemand*, *querelle d'Allemand*, *goût tudesque*, — expressions assez significatives. La *Germania* pour les Espagnols du XVIe siècle c'était « la canaille, » comme je l'ai dit plus haut (1). Injures vaines. La foi et la sincérité allemandes, ces grandes vertus du cœur, sans lesquelles tous les dons de l'esprit sont frappés de mort, se sont conservées intactes ; et Napoléon à Sainte-Hélène appréciait si bien ces qualités fondamentales qu'il disait : « *Si j'avais*
» *été un prince allemand, j'eusse réuni tout ce peuple sous*
» *mon sceptre ; trente millions d'Allemands entoureraient*

(1) V. plus haut, *Premier chapitre*, p. 5.

» *mon trône ; une fois élu, ils ne m'eussent jamais aban-*
» *donné ; leur empereur, je ne serais jamais venu à Sainte-*
» *Hélène.* »

« Les Italiens (dit un Allemand moderne) sont l'ima-
» gination, les Francais l'esprit, les Anglais la raison, les
» Allemands la mémoire de l'Europe. Dans les colonies,
» les Espagnols commencent par bâtir une chapelle, les
» Anglais un cabaret, les Français un fort et une salle de
» danse ; les Allemands défrichent. » Les Français font les *bons mots ;* les Allemands rédigent savamment la *Critique des bons mots* ; tel est le titre d'un ouvrage de Will. Cette humble faculté de la mémoire, — consécration modeste, honnête, religieuse du passé, — conservation des souvenirs et de la tradition — favorisent chez les Germains l'amour de la patrie, la communauté des idées et la poésie populaire. Un chant, paroles et musique, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles, chant anonyme et connu de tous, devient la propriété de la masse, du « Volk, » non du seigneur ou du prêtre, mais de l'artisan, de la villageoise et du matelot. Les chants prétendus populaires qui en France et en Italie ont servi de mot d'ordre et d'appel guerrier aux partis, loin de consolider la patrie et de rendre plus forte et plus puissante l'harmonie des cœurs, n'ont fait que prêter des armes aux divisions, aigrir l'amertume des discordes, fomenter les haines. C'est le contraire en Allemagne.

L'accent lyrique est aussi étranger que possible à l'épigramme, à l'équivoque, à l'allusion licencieuse. Il s'allie au goût musical, dont il est l'expression humaine et réalisée, à cet instinct mélodique que les Allemands possèdent à un degré extraordinaire. De là ces airs simples que tout le monde sait et qui ne sont ni des vocalises difficiles, ni des ariettes brillantes, ni des emprunts faits à l'étranger,

mais un enchaînement de notes ingénues, nationales et expressives, auxquelles on adapte à volonté des paroles non moins simples. Ces créations pour ainsi dire impersonnelles semblent écloses toutes seules; c'est le cœur qui chante, c'est la poitrine émue qui se soulève et respire; les sujets sont de ceux qui touchent les entrailles de l'humanité; c'est la mère, le fils, le travail du pêcheur, celui du mineur, la joie des fiançailles, l'aïeule mourante, l'enfant naissant, la chasse bruyante, le voyage, le départ, le retour; c'est le matin et le soir, c'est la nuit et sa terreur. Ce sont les caprices des rêves et du monde invisible. Ce sont les forêts, les montagnes, c'est le festin et la moisson. Vous entendez le professeur vénérable répéter à soixante ans la chansonnette attendrie ou le vieux chant bachique qui le charmait, étudiant. Il faut avoir vécu en Allemagne pour comprendre par la popularité du chant celle de la poésie, et l'intime alliance de l'une et de l'autre, et la folie de ceux qui regardent la poésie comme un art né dans les salons, fait pour les boudoirs. Le long des haies de lilas, sous les tilleuls des collines, ainsi que dans les caves de Nuremberg et de Kœnigsberg, l'artisan-pèlerin, la jeune fille et le grave docteur redisent les mêmes chansons; on ne parle de ce sujet que sérieusement, parce qu'on le croit sérieux. En Allemagne comme en Grèce, le chant n'a rien de frivole; c'est un souffle qui élève le cœur et rallie les âmes, non pas une artificielle et scholastique réglementation, qui ordonne d'écrire telle chanson pour les salons, telle autre pour les harengères et les pauvres gens. Tout le monde boit à la même coupe, entend la même langue, s'enivre des accents de Gœthe et prend force et vigueur en redisant les mâles prières de Luther.

Quelle richesse pour un peuple et quelle ressource éner-

gique que cette voix unique et commune, qui émane des profondeurs et appartient à la masse d'une nation ; — puissance active et inspirée qui la réunit, la relie en un seul ensemble, rattache le passé à l'avenir, fait circuler dans toutes les veines la même sève sympathique et lui rappelle la solidarité de ses droits et de ses amours ! Depuis 1815 il a paru en Allemagne plus de cinquante recueils de chansons nationales ; il a en paru deux en France, dont tous les éléments ne sont pas nationaux puisqu'on y trouve *Toto carabo*, et *les canards l'ont bien passée.* En Italie on n'en a pas publié un seul ; le Milanais, le Piémontais, le Vénitien ne reconnaissent point de patrie commune. Un chant analogue à celui de Wachter que nous plaçons ici ne ferait naître que leurs sourires :

Notre Patrie.

« Connaissez-vous le beau pays dont les chênes verts sont la couronne ? où la grappe mûrit sur la pente des collines ?

CHOEUR.

Ce beau pays, c'est l'Allemagne, la patrie allemande.

Connaissez-vous la terre où la ruse ne trouve point place ? où la parole humaine a sa valeur ? où l'amour fidèle et l'amitié sainte adoucissent la vie et font supporter ses douleurs ?

CHOEUR.

Nous la connaissons. C'est la Patrie ! la patrie allemande !

Connaissez-vous la terre où le cœur est joyeux et l'âme

honnête? le pays sacré où la foi non profanée règne encore?

CHŒUR.

Oui, ce pays sacré nous le connaissons; c'est notre Patrie!

Sois heureux! ô grand pays! terre noble entre toutes!
Pays de frères unis pour être joyeux et libres!

CHŒUR.

Oui, notre amour est à lui! oui, sa gloire est à nous!
Et nous en serons dignes, — à jamais dignes! »

Écouter de pareils chants, les répéter et y croire, c'est assurer l'avenir de la patrie. La chanson suivante est d'une candeur nationale si naïve que l'Angleterre ou même l'Écosse ne l'eussent pas admise :

Le jeune Allemand.

« Jeune homme bon et pieux, fils de l'Allemagne, cœur ingénu, indomptable courage, sans fiel et sans amertume, je te reconnais!

Pourquoi cette ardeur de sang qui brille sur ta joue? et cette étincelle dans tes yeux? c'est l'esprit de l'Allemagne; elle est brave!

A l'étranger quelle chaîne secrète nous unit tous? au fond de nos cœurs quel génie habite? L'esprit de l'Allemagne; nous sommes frères!

Devant la jeune fille innocente, pourquoi la flamme de ton regard s'adoucit-elle? pourquoi ton front s'abaisse-t-il? L'esprit de l'Allemagne parle en toi; l'Allemagne est chaste!

D'où te vient cette foi en Dieu? cette force devant le sarcasme? cette croyance à la patrie? De l'âme de l'Allemagne? elle est pieuse.

Jeune homme, garde les vertus du pays! Elles élèvent le cœur, elles remontent vers Dieu, elles sont la gloire de l'homme! »

---

§ III.

Traditions conservées dans les chants populaires. — Souvenirs des couvents; — du Faustreich; — des Grandes Chasses. — L'*Effréné chasseur*. — *La Chasse des Ombres*. — Freyschütz. — Charlemagne et le vin du Rhin.

Le même génie lyrique qui avait confié aux *Sagas* des Islandais les actions mémorables et les faits curieux dont la race voulait garder le trésor, n'a laissé se perdre en Allemagne, en Angleterre, en Danemark et en Suède aucune des traces de la vie nationale intime.

On ne les publie guère, on les chante; la mélodie est la mnémonique vivante du sentiment humain.

Tout événement dont la fibre populaire avait été émue créa un monde de ballades, variations d'une même idée ou plutôt d'un sentiment unique; l'ascétisme des couvents, les tristes et tendres aventures auxquelles ont pu donner lieu la vie austère des recluses et les terrestres amours; les volontés farouches des premiers seigneurs féodaux; leur passion effrénée pour les plaisirs violents; leur mépris du laboureur et de la terre; les grandes Chasses traversant et ravageant des provinces entières sans ménager les hommes

plus que les bêtes sauvages;—ces thèmes, remaniés cent fois, connus de tous, sont venus prendre sous la main habile de quelques poëtes modernes, de Bürger entr'autres, une forme plus pure et plus accentuée, et se soumettre à une élaboration qui aurait manqué le but si elle en avait effacé le caractère primitif. Telle est l'origine du *Freyschütz.* Les races romaines méridionales, attirées par le talent sublime de Weber, le plus germanique des compositeurs, ont essayé de le comprendre, mais en vain. La meute des chiens-démons, la course aérienne des fantômes-chasseurs ne s'associent à aucun de nos souvenirs. À peine la ballade suivante, *Der Wilde Jager*, chant moderne qui se rapporte à la même origine, est-elle traduisible en français ; le titre seul, le mot *wilde*, le *wild* anglais, exprimant liberté immense, passion indomptée, volonté sans frein, sauvage indépendance, n'a d'équivalent dans aucun de nos idiomes.

Examinons d'abord la ballade qui a pour titre *la jeune Fille et le Moine gris.* Jamais la clôture monacale et la vie ascétique n'avaient reçu parmi les nations teutoniques cette acceptation populaire et cette consécration définitive que leur donnent les races du Midi, fidèles aux souvenirs orientaux ; consécration que l'on retrouve même dans la règle hiberno-orientale de saint Colomban et de ses compatriotes. L'indépendance personnelle, caractère spécial du Germain, répugne à la prostration de l'âme abattue sous la volonté céleste, à la rénonciation définitive, à l'abnégation totale de la volonté. Les tendresses et les angoisses de l'amour profane mêlées aux traditions de la cellule et au respect de l'austérité chrétienne, thème profondément pathétique, demi-païen, et demi-chrétien, respirent dans plus d'un chant du Nord, et spécialement dans cette ballade

anglaise et danoise, remaniée avec talent par un poëte allemand des derniers jours.

La jeune Fille et le Moine gris.

« Une jeune fille, sous la robe du pèlerin, vint frapper à la porte du monastère. Elle agita la clochette; un moine gris sortit nu-pieds. — Elle lui dit : *Loué soit Jésus-Christ!* Il répondit : *Dans l'éternité.* Chose merveilleuse lui arriva; quand il eut abaissé un regard sur elle, son cœur battit avec violence.

« — Révérend père, ainsi répondit-elle d'une voix douce, émue et timide, le bien-aimé de mon cœur n'est-il plus dans le cloître solitaire?

« Enfant de Dieu, comment veux-tu que je connaisse le bien-aimé de ton cœur? — Tu le reconnaîtras, hélas! à la bure la plus grossière, à la discipline, au cilice, à la branche de saule qui mortifie son corps;

« A sa taille svelte, à ses traits, pareils à l'aurore du mois de mai, aux boucles de sa chevelure dorée, à ses yeux d'azur, où respirent la tendresse, l'amour et la foi.

« — Enfant de Dieu, hélas! il est mort, mort depuis longtemps et sous la terre! L'herbe croît sur sa tombe; un marbre pesant le recouvre! mort depuis longtemps et sous la terre!

« Vois-tu là-bas cette cellule, aux fenêtres ornées d'immortelles? Là il demeurait, il pleurait; là il est mort par la faute de celle qu'il aimait. Il s'est éteint comme une lampe expire.

« Six jeunes novices ont chanté l'hymne funèbre sur son

cercueil, et plus d'une larme fut versée quand la terre le recouvrit.

« O douleur ! ô douleur ! tu n'es donc plus ; mort et sous la terre ! Mon cœur, brise-toi ! Ah ! rien ne t'empêchera de pleurer, quand même tu serais dur comme la pierre qui le couvre !

« Patience, enfant de Dieu, ne pleure pas ! redouble de prières ! L'inutile douleur dévore le cœur et ferme les paupières ; que tes amères larmes coulent moins abondantes !

« Oh ! non, mon révérend père, ne condamne point ma douleur ; il était la joie de mon âme ! Non, sur la face du globe, nul jeune homme ne vivra et n'aimera comme lui.

« Laisse-moi donc pleurer sans cesse, laisse-moi soupirer le jour et la nuit, jusqu'à ce que mon œil s'éteigne dans les pleurs, jusqu'à ce que ma langue défaillante dise : *Dieu soit loué ! tout est fini !*

« Patience, enfant de Dieu, ne pleure pas, cesse de gémir. Nulle rosée, nulle pluie du ciel ne ranime la fleur cueillie ; fanée, elle ne fleurit plus.

« La joie ne fuit pas à jamais, comme fuient en hiver les hirondelles ! Rejette ce fardeau de la peine qui, lourd comme le plomb, oppresse le cœur. Calme-toi ; ce qui a péri a péri.

« Oh ! non, mon révérend père ! n'ordonne pas que mes douleurs aient un terme ! Dussé-je souffrir pour l'homme que j'aime tout ce qu'une fille peut souffrir, jamais je ne souffrirai trop !

« Je ne le verrai donc plus jamais, hélas ! jamais ! — Une tombe obscure le cache ; la pluie et la neige le couvrent et l'herbe fleurit sur ses restes.

« Où êtes-vous, yeux d'azur qui respiriez la paix et la

grâce, joues rosées, lèvres parfumées comme l'œillet des jardins? Hélas! tout est dévoré par la tombe, et moi le chagrin m'anéantit!

« Enfant de Dieu, ne te désole pas! Les hommes changent. Leur âme s'allume et se glace; ce qui les a charmés les rebute!

« Qui sait, malgré ta foi et ton amour, s'il ne se serait pas fatigué de son bonheur? Le sang jeune est inconstant comme la matinée d'avril.

« O non, mon révérend père, ô non, ne prononce plus de telles paroles! Mon ami, l'amour et la grâce mêmes! Si pur, si franc, si fidèle, la loyauté de l'or; toute fausseté lui était étrangère.

« Hélas! est-il vrai que le tombeau l'enferme dans ses ténèbres? Alors je renonce à ma patrie, je continue mon pèlerinage, je veux être errante à travers l'immensité du monde.

« Mais d'abord je veux m'approcher de sa tombe, je veux m'y agenouiller; l'haleine de mes soupirs, mes baisers, mes larmes feront reverdir l'herbe qui croît sur ses restes.

« Enfant de Dieu, séjourne d'abord ici; permets que le repos et les soins te raniment! Entends-tu comme l'orage fait frémir les girouettes de nos toits? et la grêle glacée qui frappe les vitres de nos fenêtres?

« Oh! non, mon révérend père! ne me retiens pas. Que la pluie tombe à flots. Toutes les eaux qui inondent la terre ne sauraient laver ma faute.

« — Chère bien-aimée, regarde-moi! Reste ici et sois consolée! Fixe ton regard sur moi! Ne reconnais-tu pas le moine gris? C'est ton ami! hélas!... c'est moi!

« L'excès de ma peine m'avait fait revêtir l'habit des

moines. Un serment éternel allait éterniser mes douleurs dans le cloître.

« Dieu soit loué! l'année de noviciat n'est pas encore finie. O chère bien-aimée, si tu as dit vrai, si volontairement ta main accepte la mienne, ma route est changée!

» Dieu soit loué! s'écrie-t-elle! Douleur et désespoir, maintenant, adieu pour toujours! Joie du cœur, sois la bien-venue! Bien-aimé, je te presse sur mon sein; que la mort seule nous sépare! »

L'effréné Chasseur.

« Le Rhingrave terrible sonne du cor : hallo! hallo! à pied et à cheval! Son coursier hennit, s'élance; sa troupe le suit avec fracas. On fouette, on trotte, on galope à travers les blés et les buissons, et les landes, et les prairies.

C'était une belle matinée de dimanche, et le soleil riant dorait la cathédrale. Le bruit des cloches, sérieux et solennel, tantôt étouffé, tantôt sonore, appelait les fidèles au divin service; les chants de la foule dévote se faisaient entendre au loin et leur harmonie ravissait les âmes.

Houssassah! Harry! Harrido! tels étaient les cris des ardents chasseurs s'élançant dans la plaine. Voici venir tout-à-coup un cavalier du côté droit et un autre du côté gauche; celui de droite monte un cheval blanc, celui de gauche un cheval couleur de feu.

Qu'étaient-ils ces deux cavaliers? Je n'en sais rien; je crois le savoir. Celui de droite rayonnait de lumière; son visage ressemblait à un jour de printemps. Celui de gauche était d'une sombre pâleur. De ses yeux, qui semblaient une nue chargée d'orage, les éclairs jaillissaient.

« Sois le bien-venu, tu viens à propos, sois le bien-venu! Prends avec nous le noble amusement de la chasse. Il n'est pas au ciel ou sur la terre de plus agréable plaisir. Ainsi parle le comte en frappant vigoureusement son cheval et agitant son chapeau en l'air.

» Le son du cor, dit tranquillement celui de droite, ne s'accorde pas avec celui des cloches et des prières. Retourne. Tu ferais mauvaise chasse. Prends conseil de ton bon ange ; ne te laisse pas capter par le mauvais génie.

» — Chassez, chassez, noble sire, s'écria le cavalier de gauche ! Qu'importent le son des cloches et le chant des sacristains ? La chasse est bien plus divertissante. Voilà, selon moi, un plaisir de prince ! n'écoutez-pas cet homme-ci !

» — Bien parlé, homme de la gauche ! répond le comte. Tu es un brave comme je les aime. Celui que la chasse n'amuse pas, qu'il aille dire ses *pater !* Ne t'en déplaise à toi, l'homme des prières, j'en ferai à mon plaisir. »

Hourrah ! hourrah ! en avant! au galop ! par monts et par vaux ! Cavalier de droite, cavalier de gauche galopent à ses côtés. Un cerf tout blanc paraît dans le lointain, un cerf de seize ans, à voir sa ramure.

Et le comte sonna du cor avec plus de fureur que jamais, et fantassins et cavaliers redoublèrent d'ardeur. Mais hélas ! à chaque pas, un pauvre piqueur tombait mort, celui-ci en avant, celui-là en arrière. « Laissez-les tomber, disait le comte, laissez-les tomber ; qu'ils aillent au diable ! Est-ce que cela doit troubler les plaisirs d'un seigneur ? »

Le cerf traqué s'élance dans les blés touffus et s'y cache : ce sera pour lui, il l'espère, un asile certain. Alors au milieu des épis se montre un pauvre laboureur. Il a joint les mains ; son attitude est suppliante : « Pitié, gracieux

seigneur, pitié! Épargnez la sueur amère du pauvre! »

Le cavalier de droite pique des deux et sa douce voix donne au comte de bons avis. Le cavalier de gauche le pousse avec fureur. Le comte dédaigne son conseiller de droite, et se laisse entraîner par celui de gauche.

« — Chien! retire-toi! » Ainsi le comte apostrophe le pauvre laboureur. — « Sans quoi, de par le diable, je lance mes chiens sur toi! Halloh! compagnons, à lui, sur lui, pas de quartier; prouvez-lui que je n'ai qu'une parole. Faites résonner le cor et claquer les fouets! »

Sitôt dit, sitôt fait. Le wildgrave franchit les haies, suivi de la troupe bruyante et claquante des chiens, des chevaux et des hommes: chiens, hommes et chevaux piétinent sur les blés qui fument sous leurs pas.

L'animal, épouvanté du bruit qui s'approche, poursuivi par forêts et collines, gagne la plaine dans l'espoir de se sauver et se mêle à des troupeaux.

A droite, à gauche, par la plaine et la forêt, les chiens ardents le suivent. De droite, de gauche, par la forêt et la plaine, ils débouchent et le dépistent. Le berger, effrayé pour son troupeau, tombe à terre et se prosterne devant la face du comte.

« — Pitié! noble sire, pitié! laissez en paix mes pauvres bêtes innocentes. Songez-y, gracieux seigneur, mainte veuve indigente n'a qu'une vache qui paît ici. Ne détruisez pas l'unique bien du pauvre. Pitié! noble seigneur, pitié! »

Le cavalier de droite pique des deux, et sa douce voix donne au comte de bons conseils. Le cavalier de gauche le pousse à la fureur. Il dédaigne les conseils de celui de droite et se laisse tromper par celui de gauche.

« — Insolent! chien! tu es assez hardi pour m'arrêter!

— Je voudrais que toi et toutes tes vieilles femmes vous ne fissiez qu'un avec la meilleure de vos vaches ; comme je vous enverrais tous avec joie et tout droit dans le royaume des cieux !

» — Halloh ! compagnons, sur lui, autour de lui ! Hioh ! ho ! houssassah ! » Pas un des chiens qui ne se jette furieux sur ce qu'il rencontre. Le berger tombe dans son sang, au milieu des bêtes massacrées !

L'animal échappe avec peine au carnage ; sa course se ralentit de plus en plus. Dégouttant de sueur et de sang, couvert d'écume, il s'enfonce dans la nuit des bois, se cache dans les taillis les plus épais, trouve enfin la cellule d'un ermite et y cherche asile.

Kliff, klaff ! horridah ! houssassah ! au son du cor, la troupe sauvage poursuit le cerf dans son dernier repaire. L'ermite quitte sa cellule et paraît devant elle, la douce prière aux lèvres.

« — Cesse, dit-il au comte, de poursuivre cet animal ; ne viole pas l'asile divin. La créature de Dieu pousse des sanglots vers le ciel et demande à Dieu ton châtiment. Permets un dernier conseil, ou le malheur est là et ses filets t'enlaceront ! »

Le cavalier de droite pique des deux et arrive en toute hâte pour donner au comte de bons avis de sa douce voix. Le cavalier de gauche le pousse à la fureur. Hélas ! les conseils du cavalier de droite sont inutiles ; il se laisse séduire par celui qui est à sa gauche.

« — Malheur à droite, malheur à gauche ! s'écrie le comte, rien ne m'effraye. La bête fût-elle au troisième ciel, je n'en tiendrais pas plus compte que d'une chauve-souris. En dépit de Dieu et de toi, idiot ! je ferai selon mon plaisir ! »

Il agite son fouet, embouche son cor : « Hulloh ! compagnons, à lui, autour de lui ! »

Ah ! voilà que l'ermite et sa grotte ont disparu ; devant lui, derrière lui, hommes et chevaux, claquements de fouets, chants et cris de chasse ; plus rien ; tout est dévoré par le calme de la mort.

Le comte jette autour de lui des regards épouvantés ; il embouche son cor, il n'en sort aucun son ; il crie et n'entend rien ; il agite son fouet, pas le moindre bruit ; il pique des deux, son cheval n'avance ni ne recule.

L'obscurité qui l'environne s'épaissit ; c'est la nuit du tombeau. Il entend un bruit sourd, pareil au mugissement d'une mer lointaine. Du haut des airs, une voix de tonnerre, furieuse comme l'ouragan, fait résonner cette sentence terrible :

« — Monstre infernal, race de Satan, téméraire contre Dieu, contre l'homme et la bête ! Les gémissements du faible, les cris d'angoisse de la créature ont demandé ton jugement et là-haut brille la vengeance.

» Va ! monstre, fuis, sois à ton tour la bête poursuivie ! Deviens pour l'éternité le gibier de l'enfer. Sois la terreur des princes de tout temps, qui, pour assouvir leur furie, braveront le Créateur et la créature. »

Alors un éclair jaune éclaire le feuillage. Un frisson d'effroi perce ses os jusqu'à la moëlle ; tout lui devient pesant, sourd et silencieux. Un souffle glacé frappe son visage, un sifflement d'orage le suit partout.

L'horreur souffle, la tempête siffle. Du fond de la terre... heuh !... s'élance une main noire, main gigantesque qui s'ouvre et qui se referme dans des étreintes convulsives... Heuh !... Elle veut le saisir, elle veut atteindre le col du mécréant ; elle reste attachée à son dos qui pantèle.

La flamme brille et l'environne d'étincelles jaillissantes, vertes, rouges, bleues ; une mer de feu bouillonne autour de lui ; cette mer fourmille d'une population diabolique. Soudain du fond de l'abîme sortent en aboyant mille chiens d'enfer !

Il hurle lui-même et se précipite à travers forêts et plaines. Il fuit. La meute infernale le poursuit le jour dans les entrailles ténébreuses de la terre, à minuit au haut des airs.

La main terrible reste attachée à son dos, sa fuite précipitée ne peut l'en défaire ; il est forcé de voir les monstres qu'excite à grands cris le génie maudit, forcé de voir les dents grinçantes des gueules convulsives et béantes qui brûlent de le déchirer.

C'est la chasse de la meute effrénée qui durera jusqu'au jour du jugement, et qui souvent, durant la nuit, passe à côté du solitaire et l'épouvante. Maint chasseur pourrait certifier que cela est vrai, — la peur l'empêche de le dire. »

Le même souvenir amer et violent des âmes populaires a dicté la singulière ballade que voici, moitié burlesque, moitié fantastique, — quelque chose d'Hoffmann en chansons, — un dithyrambe grotesque contre l'antique brigandage des chefs militaires :

Le comte pillard.

« Non loin d'ici, dans un pays que j'ai parcouru, s'élève au bord de la route et perché au sommet d'un roc, un vieux château dont le postillon me montra les vieilles pierres.

« Monsieur, me dit en commençant Matz avec mystère,

» si je possédais le trésor qui est là-haut, je ne serais » pas votre postillon en ce moment. Sur mon âme, j'irais » dire au roi : *Monsieur, j'achète votre royaume* ; *qu'en » demandez-vous?*

» C'est qu'il y a fièrement d'argent là-haut, monsieur ! » Plus d'un en eut l'eau à la bouche et plus d'un fut berné ! » car, monsieur, que Dieu vous soit en aide ! un chien » garde ce bel argent, un gros chien noir, aux dents bril- » lantes, aux yeux de feu, larges comme une assiette.

» Tous les sept ans seulement, on voit poindre une pe- » tite flamme sur le rocher. C'est le moment. On pourrait » prendre la somme ; mais pour cela il faudrait trouver un » bouc noir comme du charbon ! Il faudrait aller le cher- » cher à minuit, dans la nuit des Walpurgis, et l'amener au » monstre !

» Mais diable ! ce ne serait pas commode ! Remarquez la » ruse de l'esprit malin ! Si notre bouc avait un seul poil » blanc... tout serait dit ! adieu, bonsoir ! On n'a pas songé » à cela ! On s'y est trompé ! On y a perdu corps, âme et » biens !

» Pour ma part je n'aimerais pas à me mêler aux puis- » sants de ce monde ou de l'autre ! Diable ! quand on mange » des cerises avec eux, ils vous jettent tout bonnement » queues et noyaux à la tête !

» On ne doit faire de pacte avec qui que ce soit. C'est » le conseil qu'il faut que tu suives, cher chrétien à qui je » m'adresse. Entends-tu ? Pas de traité ! Une fois la signa- » ture au bas du contrat, on te brisera bras et jambes. Tu » auras beau faire, tu y seras pris ; on te mettra des *x* là » où il y avait des *u*.

» Vouloir s'enrichir, se tuer sur les fourneaux, faire de » l'or, mettre à la loterie, courir après une femme riche,

» fouiller la terre, y chercher les trésors enfouis,— ma foi,
» tout cela ne vaut rien. Ma devise est : *Fie-toi à Dieu*,
» *travaille bien et vis sobrement*.

» Il y avait donc une fois un vieux comte (ainsi continue
» Matz, toujours dans son beau style) qui avait un trésor,
» lequel il ensevelit dans sa cave. Ce comte, monsieur,
» s'appelait le comte de Rips; Rips! le beau légume!
» comme qui dirait du pain et du fromage!

» Il avait des voitures, des gens d'armes et des chevaux!
» Et il battait le pays, prenant, volant, dérobant, pillant,
» mais à cœur joie. Et *Wips!* et *Rips* se sauvait! Tout
» était dit! Il entassait cela dans son castel!

» Une fois caché dans son repaire, ce beau comte de
» Rips! il se moquait de tout le monde, bel et bien. On le
» poursuivait? Il se mettait à la fenêtre et criait : *Schnips* !
» Son maudit nid de rocher était aussi solide que Kings-
» tein. Ce fut ainsi qu'il fit longtemps mainte escapade.
» Il tombait à l'improviste dans les cours, les écuries et les
» maisons des voisins. Mais, dit le proverbe, tant va la cru-
» che à l'eau qu'à la fin elle se brise.

» Ce brigandage ennuyait les magistrats de la ville voisine;
» aussi cherchèrent-ils longtemps un remède salutaire; ils
» délibérèrent, délibérèrent, que sais-je? Ces beaux mes-
» sieurs délibérèrent à devenir fous.

» Il arriva un beau matin que, pour ses diableries, une
» sorcière maudite fut saisie au cou et garrottée. Déjà maître
» Urian aiguisait ses dents; il avait faim de ce rôti.

» La sorcière dit : « Donnez-moi la liberté et je vous l'a-
» mène. » Soit, dit un noble conseiller qui lui donna par-
» dessus le marché un passe-port de sorcière.

» Marché de fous et d'imbéciles! Mais comme le royaume
» de Satan n'est pas uni, il se détruit lui-même : cette fois

» seulement la race du diable joua honnêtement son rôle.

» Changée en crapaud, notre drôlesse grimpa dans le cas-» tel d'un pas sournois et furtif ; puis elle prit la forme du » cheval que montait ordinairement Rips, et dès que le coq » du château eut chanté, le comte la sella et la monta.

» Elle le porta, malgré le fouet et l'éperon, malgré ses » coups de mains et de pieds, à travers les troncs d'arbres, » les prairies et les ronces, tout droit vers la ville. Au matin, » dès l'ouverture des portes, notre sorcière entra dans la » cité.

» Tout le monde s'approcha de lui le sourire sur les lè-» vres, avec force courbettes et révérences : Que votre excel-» lence soit la bien-venue ; votre logement est prêt. Tu nous » as frottés assez longtemps ; on te frottera, drôle !

» On fit à notre gredin son procès comme il faut, et » quand on l'eut condamné, on le mit en cage. Ce beau » Rips fut logé et nourri comme une marmotte.

» Quand il avait faim, le bourreau lui coupait un membre » puis un autre, avec des tourments d'enfer, et lui en faisait » un bon rôti. Lorsqu'il eut dévoré tous ses membres, on » lui rôtit son propre estomac.

» De cette manière, il se mangea lui-même jusqu'au der-» nier morceau, et quand il cessa de vivre tous les voisins » applaudirent. La cage de fer où il fut logé a été conser-» vée jusqu'à nos jours.

» Monsieur, quand je songe à la cage, je me dis souvent : » On pourrait bien encore s'en servir, et monsieur sait-il » pourquoi ? Pour ces pillards que l'on a fait venir pour nous » rançonner et nous charger d'impôts. »

« Quand Matz eut cessé de pérorer, un cheval arriva au grand trot, en travers de la route. Il était monté par un cavalier sans-façon qui arrêta la voiture et visita tous les

paquets, pour voir s'il n'y avait pas de tabac de contrebande. »

Après cette bizarre fantaisie, citons un petit chef-d'œuvre de pathétique, composition naïve où toutes les teintes sensuelles sont effacées. Il semble que l'amour terrestre et l'amour divin s'y touchent et s'y confondent comme le ciel et l'Océan mêlent à l'horizon leurs teintes adoucies ; — divin accord, dont nulle poésie italienne ou espagnole n'offre de traces :

Adeline.

« C'est la fête du Seigneur ; elle traverse la nef, se dirige vers le chœur et va partager le festin céleste, l'œil plein de respect et de désirs divins. Je la vois hélas ! et je ne vois en elle que la fiancée du Seigneur. Toute confiance me quitte ; l'amour s'enfuit.

Mais elle revient au foyer maternel ; et libre et joyeuse et naïve, vierge chaste, aimable enfant, sérieuse et gaie, toujours belle et pure, elle fait envie à tous ; je reprends courage et les hardiesses rentrent dans mon cœur ; — l'amour reparaît ! »

Rien ne serait plus facile que de railler l'ingénuité extrême de plus d'un *lied* analogue. Cette raillerie prouverait l'incapacité de comprendre le sentiment non dans son développement artificiel, mais dans son éclosion spontanée. Jean-Paul-Frédéric Richter dit excellemment que « l'épopée développe avec magnificence le passé ; — que le » drame s'élance et s'épanouit par l'action vers l'avenir ; — » et que le génie lyrique fait jaillir le sentiment enfermé

» dans le présent. » C'est ici un accent involontaire, tendre ou sauvage, toujours actuel; — c'est le son de la lyre. Les Espagnols et les Grecs, comprenant l'art dramatique de points de vue différents, mais avec une vive profondeur d'instinct, se sont complu à ralentir l'action précipitée du drame, à la fixer dans l'émotion présente, à l'ennoblir en mêlant l'ode et le chant lyrique à la trame de leurs œuvres. Réduire le drame à la violence des faits qui se heurtent et s'accumulent, c'est le priver de sa beauté pathétique, c'est le précipiter vers la brutale et grossière sensation, vers une curiosité sans noblesse et sans grandeur.

Ce que le raisonnement et la parole didactique n'expriment pas, appartient au lyrisme. Dans les deux chansons suivantes vous trouvez le désir de l'inconnu, l'amour du hasard, le besoin de l'imprévu ; — puis l'indépendance sauvage et la fière joie qu'inspire à tout montagnard l'élévation isolée de ses domaines :

Voyage.

« En marche ! » Voilà ce que semble crier le soleil ; il s'avance plein d'éclat, il arpente les champs immenses.

Le torrent reste-t-il immobile ? il se précipite bruyant et joyeux. Entends-tu la brise qui s'élance avec lui, et ce souffle vif et gaillard qui l'accompagne et qui murmure ?

La lune est une vagabonde ; le soleil est un voyageur qui règle sa marche. L'infatigable soleil ! on le voit briller sur la haute montagne et bientôt se perdre dans l'Océan.

Et toi, homme ! tu restes au logis, et tu ne désires pas l'horizon lointain ? Allons ! En marche ! Sois dispos ! Entre dans les vieilles forêts, visite les terres étrangères !

Qui sait où brillera ton bonheur ? Va ! Cherche ! Le soir vient bientôt, le matin fuit vite ! Marche avec lui!

Laisse les soucis et les inquiétudes ! Le ciel n'est-il pas bleu ? La joie et la peine ne se balancent-elles pas toujours? En avant ! Et fie-toi au sort ! »

Le petit Berger.

« Je suis le petit berger de la montagne. Là-bas, tout au fond, je vois briller les châteaux. Les premiers rayons du soleil tombent sur moi ; c'est sur moi qu'ils s'arrêtent plus longtemps. Je suis le petit berger de la montagne !

Voici l'endroit où naît le torrent. Cette source est sa mère ; et je la bois fraîche au sortir des rochers ; tout-à-l'heure il va gronder et courir furieux. Moi, je le prends dans ma main. Je suis le petit berger de la montagne !

La montagne est mon domaine ; les tempêtes roulent autour d'elle. Du nord au midi elles grondent ; et moi, je suis au-dessus d'elles et ma chanson retentit plus haut qu'elles ne grondent. Je suis le petit berger de la montagne !

Éclairs et tonnerres sont à mes pieds, tant je suis haut dans le bleu du ciel. Je les connais et je leur crie : « Laissez en paix ma maison paternelle. Je suis le petit berger de la montagne ! »

Et quand le tocsin se fait entendre, mille feux ondoient sur les cimes ; alors je descends, alors je me range parmi les soldats, je brandis mon épée et je répète ma chanson : « Je suis le petit berger de la montagne ! »

La plus naïve de ces compositions est certainement ce chant de berceuse :

La Berceuse.

« Dors, petit enfant, dors ! Le père garde les moutons ; la mère casse les branches du petit arbuste voisin ; et de ses feuillages tombe un rêve qui te berce. Dors, petit enfant, dors !

Dors, petit enfant, dors ! dans le ciel est éparse la troupe des nuages : les petites étoiles sont les agnelets, la lune en est le berger. Dors, petit enfant, dors !

Dors, petit enfant, dors ! Je te donnerai une brebis avec une belle clochette d'or pur et vous jouerez ensemble. Dors, petit enfant, dors !

Dors, petit enfant, dors ! Ne crie pas, mon agneau chéri ; le chien du berger viendrait et mon méchant petit enfant serait mordu. Dors, petit enfant, dors !

Dors, petit enfant, dors ! —Toi, gardien des brebis, petit chien noir, va-t-en, n'éveille pas mon petit agneau ! Dors, petit enfant, dors ! »

Les chants bachiques les plus variés et les plus vifs se sont joints, bien entendu, à toutes les variétés de l'émotion lyrique dont nous avons vu les Allemands si amoureux. Citons deux pièces de ce genre, d'autant plus curieuses que l'érudition, l'histoire et le paysage, les souvenirs de Charlemagne et des Romains viennent s'y confondre :

Le grand Charles.

« Voilà le roi des vins, mes frères ! Mais dites-nous ? qui doit être le roi de nos chants allemands ?

C'est Charles, l'empereur Charles ! le grand Charles est

digne de ce nom; ne chanta-t-il pas des chants allemands, ne portait-il pas un glaive allemand ?

Un jour, du haut des galeries du palais, il jetait ses regards dans la vallée d'Ingolsheim; il voyait aux premiers rayons du printemps la neige briller sur la montagne.

Le soleil ne l'avait pas fondue toute entière; du haut des vieux rocs de Rudesheim elle ruisselait et allait tomber dans le Rhin.

L'empereur s'amusait à regarder couler la neige : « Vrai-
» ment, dit-il, voilà une chose dont on pourrait tirer bon
» parti ! sur les rochers où fond la neige, la vigne d'Orléans
» ne viendrait pas mal.

» Elle est fille du soleil ; elle est l'amie de la montagne; le
» Rhin lui fera présent de son or. »

L'empereur dit ; des messagers envoyés au loin rapportent les ceps sur la terre allemande.

Là ils verdirent et fleurirent aussi bien que dans l'air de leur patrie; et le matelot du Rhin s'étonna de boire l'encens de la vigne en fleurs.

L'empereur remplit lui-même un grand verre du premier vin qui fut pressé et s'écria : « Aux chansons des Germains il faut le vin germanique ! »

Vive donc Charles, et trinquez, mes frères ! et que vos coupes se heurtent ! et qu'il l'entende dans la tombe, le brave Allemand !

Vive Charles ! Puisse-t-il vivre à jamais sur les bords de son beau Rhin ! C'est lui qui nous a donné les chansons allemandes, et le vin allemand ! »

Ce vin du Rhin, dont la tradition précédente a consacré l'origine, se boit dans des verres d'une couleur verdâtre et transparente, et d'une forme particulière, qui passe

pour avoir été léguée aux Germains par les guerriers de Rome.

Les Rœmer.

« Allemands, ne buvez le vin du Rhin que dans les *Rœmer !* »

Quand revient le printemps, ne pas faire étinceler le *Rœmer* verdâtre au soleil doré du Rhin, c'est être indigne de boire le vin de ses rives.

Vous le savez, nos pères buvaient le vin dans les crânes des Romains vaincus. Romaine ou de toute autre race, toute tête est dévouée aux dieux infernaux, quand elle vient nous arracher nos droits. Qu'elle serve de coupe et qu'on y boive le jus des raisins allemands !

Haut les *Rœmer* verdâtres ! Vive Hermann ! Haut les coupes ! A celui qui, prodigue de son sang, est digne de la liberté de nos ancêtres ! A celui qui a compris ce que les *Rœmer* veulent dire et n'a jamais courbé sa tête libre !

Voyez ! après des siècles, Rome nous a encore préparé des chaînes ; leur bruit s'est fait entendre de Rome jusqu'ici. Notre empereur l'a entendu. Que celui-là ait la première place dans la chanson des Rœmer, qui le premier rompit les chaînes romaines, — Luther qui sauva parmi nous l'esprit de vie !

Suivons Luther, protestons contre la servitude ; soyons dignes, comme lui, de boire le vin du Rhin dans les *Rœmer.* »

---

§ IV.

De l'impersonnalité allemande. — *Sinnigkeit*. — Multitude extraordinaire des écrivains allemands. — Caractère fantastique des œuvres de l'esprit dans ce pays.

Ce lyrisme involontaire est le caractère propre de la Germanie. Les plus sensuels des chants cités par nous ont un caractère impersonnel et idéal, qui frappe singulièrement l'homme habitué à la vie pratique, à Horace et à Béranger. Rompue à la contemplation, à la pensée en elle-même (*Sinnigkeit)*, et non à l'action réelle, vouée depuis le XVIe siècle aux controverses religieuses, divisée, morcelée et privée de centre ; impuissante à développer sa force dans la vie pratique ; l'Allemagne s'est consolée en chantant et en écrivant ; ses écrits, comme ses chants, ont étouffé l'action. Plus elle avançait dans cette civilisation de la pensée et du sentiment, plus elle multipliait le nombre de ses produits, tous d'une nuance idéale, lyrique, abstraite, unique en Europe. « Moins les Allemands agissent, plus ils écrivent, dit » un moderne. Lorsque les siècles à venir jetteront un regard » sur l'Allemagne actuelle, ils y verront moins d'hommes » que de livres. Nous sommes devenus un peuple d'écri» vains. Au lieu d'une plume d'aigle, nous pourrions met» tre une plume d'oie dans nos armoiries. Nous laissons » aux Italiens leur beau ciel, aux Espagnols leurs saints, » aux Français leur activité, aux Anglais leur banque ; nos » livres nous suffisent. Nous avons inventé l'imprimerie et » voilà des siècles que nous desservons cette grande ma» chine. La nation allemande se complaît à penser, à ima» giner, à écrire ; l'érudition scolastique, le besoin de » connaître les œuvres étrangères, la mode et enfin la » spéculation ont fait le reste.

» Ce qui s'imprime tous les ans en Allemagne peut monter à dix millions de volumes sans exagération. Le catalogue semestriel de la foire de Leipsick contient les noms de plus de mille écrivains allemands; ainsi nous pouvons compter plus de cinquante mille personnes qui ont écrit au moins un volume. Si ce nombre continue à s'accroître dans la même proportion, on pourra dresser une liste d'auteurs allemands anciens et nouveaux, qui renfermera plus de noms qu'il n'y aura de lecteurs vivants.

» Partout des livres, partout des lecteurs. La plus petite ville a son cabinet de lecture, le plus mince particulier sa bibliothèque. Tout Allemand qui tient de la main droite la fourchette, le pinceau et l'équerre, tient un livre de la main gauche. Nous avons fait de toutes choses une science, depuis le gouvernement des Empires, jusqu'à la manière de bercer les enfants. Nos livres servent à tout. Le médecin leur demande sa recette, le juge sa sentence, le prédicateur son sermon, l'instituteur sa leçon, et l'écolier son *pensum*. Nous écrivons sans cesse. La *polygraphie* est la maladie nationale, elle dépasse le domaine de la littérature et s'étend à la bureaucratie. Une grande partie de nos populations est collée sur un pupitre et écrit incessamment. Partout des scribes, et qui coûtent fort cher; le fabricant de papier recueille seul les bénéfices. Point de sujet sur lequel on n'écrive pas en Allemagne. L'effet le plus sûr de tout événement remarquable, est de susciter un livre nouveau : il y a des choses qui ne semblent se faire qu'afin qu'on puisse les écrire. »

Aussi ce qui manque à la langue allemande (1), la positive et rigoureuse sobriété, l'active énergie font souvent dé-

(1) V. plus haut, Ier Chapitre, De la Langue allemande.

défaut à la littérature elle-même. Elle est lyrique, impersonnelle, abstraite, générale, et cependant elle est vraie. C'est sa qualité et son défaut. On y voit apparaître une foule d'ombres; on entend retentir mille accents pathétiques qui vibrent dans le crépuscule ; mille lueurs fantastiques se croisent sans se combattre. C'est un monde bizarre, plus esthétique que réel, plus idéal que terrestre, un Walhalla de la pensée, où rien ne se présente avec des contours nets et tranchés, et où le doux nuage du lyrisme couvre et confond toutes les teintes. L'amour s'y perd dans l'extase, l'amitié n'est qu'un reflet de l'amour, l'histoire s'évapore en mythes, la poésie devient abstraite, la philosophie devient poésie, et la métaphysique à force de s'abstraire elle-même n'est plus qu'une algèbre de la raison. « Toutes les fois (dit » le charmant satirique Heine) que j'entends prononcer » ce mot *raison*, je revois là, devant moi, le docteur (Kant) » avec ses jambes *abstraites*, avec sa redingote étroite et » gris-*transcendental*, avec son visage à angles aigus, et » froid à la glace, qui aurait pu servir de planche à figures » dans un manuel de géométrie. Cet homme, âgé de plus » de soixante ans, était une ligne droite personnifiée. Dans » sa tendance au positif, le pauvre homme était parvenu à » retrancher de la vie tout ce qui la rend agréable, tout » l'or du soleil, toutes les croyances et toutes les fleurs, et » il ne lui était resté que la tombe froide et positive. Il en » voulait principalement à l'Apollon du Belvédère et au » Christianisme. Il a même écrit contre ce dernier une brochure dans laquelle il en démontre l'absurdité... Un jour » que je me présentai pour le voir, son domestique me dit: « *Monsieur le docteur vient de mourir.* » « Cette nouvelle » fit sur moi le même effet que s'il m'avait dit que le docteur venait de déloger. »

Ce docteur-ligne-droite qui ne pouvait avoir ni mort ni vie, et qui commençant avant le berceau, aboutissait plus loin que la tombe représente bien l'Allemagne abstraite. « Pourquoi, demande un autre Allemand, l'esthétique est-» elle notre base ? Nous avons détruit toute notion réelle des » faits et tout appui solide de nos actes. Nous haïssons lyri-» quement et nous aimons au nom de l'idéal. Une jeune » fille se donne un amoureux selon la théorie des affinités, » et elle fait des folies conformément à ce code. Nous rêvons » trop à ce qui est écrit, et nous écrivons trop ce que nous » avons rêvé. »

Platon, comme le grand Shakspeare, pensait aussi qu'il faut se garder de la rêverie qui tue l'action ou du moins qui l'affaiblit, mais bien plus encore de l'abus de l'écriture et du beau style qui nous dispensent de l'acte réel (1). « Voulez-vous être quitte d'une idée qui vous ob-» sède ? Écrivez-la, dit Jean-Paul. Un roman par lettres » ne dure guère. Une constitution écrite vaut exactement » ce que vaut un papier à cigare ou un joli contrat de ma-» riage. Quand sur le dos d'une porte on a eu soin d'inscrire : » FERMEZ LA PORTE ! toujours rabattue sur la muraille elle » cache sa propre inscription ; personne ne la voit et la porte » demeure ouverte éternellement. »

Ce monde imaginaire, cette sphère de l'abstraction existent pour tous les peuples dont la vie extérieure et pratique n'a pas été assez régulièrement active. Si la France ne rêve pas comme la Germanie, elle systématise toujours et elle veut réaliser ses corollaires. Si l'esprit germanique n'est pas plaideur et rhétorique comme le génie gaulois, il est méditatif jusqu'à l'anéantissement du fait. L'Angleterre, au contraire, ainsi que l'Espagne et l'Italie à leurs belles époques,

(1) Phèdre, 274.

sans détruire jamais l'idéal, l'ont voulu puissant, actif et réel. Voilà pourquoi les institutions ne vieillissent pas aussi vite en Angleterre, en Espagne, en Italie, qu'en Allemagne ou en France; l'histoire des trois races Espagnole, Italienne, Anglaise, n'offre pas ce phénomène d'éternelle inconstance, cette prodigieuse facilité d'oubli que la France et l'Allemagne des derniers temps ont poussée à l'excès. En Allemagne une philosophie vit quinze ans, rien de plus. Kant, Fichte et Jacobi sont déjà des ombres. Personne en France ne pense plus aux chefs-d'œuvre de 1815, aux théories de Cabanis, aux grands hommes de 1802; rien de plus dangereux que de perdre le sens du réel, soit pour le transformer en raisonnements ingénieux comme les Français, soit pour l'égarer dans les rêves, comme les Allemands.

L'habitude d'orner le discours a envahi les écrivains français, et nous avons des physiciens, des minéralogistes des botanistes rhéteurs, écrivant sur leur science comme Scudéry ou l'abbé de Pure sur les femmes. Celle de rêver, de rapporter toutes les connaissances à un idéal supérieur a pénétré et comme saturé le style allemand d'un mysticisme lyrique dont les géomètres et les naturalistes ne sont pas exempts. Un Français, la plume à la main, se fait avocat ou homme de salon; un Allemand devient pythonisse; il a sa baguette divinatoire, ses trépieds et ses vapeurs magiques. Nous donnons trop au monde, et les Allemands trop peu. « La plupart des savants germaniques (et c'est l'un » d'eux qui parle), vivent encore comme des Troglodytes, » dans leurs cabinets. La vie est pour eux un songe. Dates, » faits, réalités disparaissent. Qu'un couvreur tombe du » haut du clocher ou Napoléon de son trône, ils ne s'en » étonnent pas davantage et retournent à leurs livres. »

Une seule tendance domine donc les écrivains allemands: la prépondérance de la vie contemplative et le peu de cas qu'ils font de la vie pratique. Une tendance contraire, partant du pôle opposé, agit sur nos écrivains et atteint le même résultat; — l'amour ou la fureur de l'application. Nous voudrions réduire à la réalité nos systèmes les plus vagues comme les Allemands se plaisent à réduire les plus âpres réalités en nuages subtils. Nous avons des tragédies pleines d'hexamètres destinés à faire triompher un parti ou une idée politique; les Allemands composent des drames d'un lyrisme excessif qui ne sont que des hypothèses révolutionnaires avortées.

Aussi la dernière révolution ébauchée en Allemagne s'est-elle évanouie dans les vapeurs et les songes de l'esthétique; tandis que la révolution française, issue du *Contrat social* de Jean-Jacques et du *Phocion* de Mably, a manqué le but idéal qu'elle voulait atteindre. Trop de métaphysique et d'impersonnalité s'est mêlé à la civilisation allemande; trop de rhétorique et d'ingénieuses classifications à celle de la France. Mais que ces deux races sortent du monde factice; que l'une, comme au commencement du siècle pendant les guerres d'Italie, relève, au nom d'une idée française, le drapeau gaulois et l'honneur guerrier du pays; — que l'autre, comme en 1815, se redresse en face des bataillons ennemis et saisisse le glaive pour sauver le germanisme et reconquérir la nationalité allemande; alors jaillissent les prodiges. Ce qui les enfante ce n'est plus la chimère, c'est la vérité.

§ V.

Rôle du Lyrisme dans la guerre de 1810. — Arndt, Kœrner, etc. — Schiller et son école combattant Napoléon.

Le génie français, ressaisissant sur les champs de bataille entre 1795 et 1805 l'éclatante réalité de l'héroïsme dont il avait soif et dont les imitations pédantesques et les folles théories l'avaient éloigné, offre l'un des plus sublimes spectacles de l'histoire. C'est aussi une grande et pathétique chose, ne l'oublions pas, que le génie allemand qui après la paix de Tilsitt se ranime contre nous avec sa lenteur et sa profondeur accoutumée, et s'éveille pour lutter contre le monde romain. Ces deux passions étaient réelles; elles embrassaient des espaces et des masses immenses. Quel drame! L'Angleterre défend sa vie, l'Allemagne sa race, la France l'ancienne Europe. Bataille de géants; ce sont des « vérités » qui luttent; tout est en jeu.

L'histoire des temps modernes n'offre rien de plus étrange que le rôle actif joué dans cette lutte terrible de 1810 par l'élément lyrique allemand. La gloire de nos armes et l'éclat de nos conquêtes ne doivent pas nous empêcher de nous souvenir que la défense du sol et de la famille ne peut être imputée à crime à aucun peuple. L'impersonnalité mystique, l'idéalisme de Schiller, le *Moi* de Fichte sont alors devenus des adversaires redoutables. Des milliers de cœurs ont répété l'appel de Kœrner :

L'appel.

« Allons, mon peuple, la fumée annonce la flamme, la

lumière de la liberté commence à poindre dans le nord ; tu dois plonger l'acier dans les cœurs ennemis. Allons, mon peuple ! la fumée annonce la flamme, la moisson est mûre ; faucheurs, n'hésitez plus ! Le salut n'est que dans le glaive ; que les lances ennemies frappent ton cœur fidèle, et frayent une route à la liberté ! Lave la terre, purifie avec ton sang le sol de l'Allemagne !

Ce n'est point une guerre dans l'intérêt des couronnes, c'est une croisade, une guerre sacrée ; droits, mœurs, vertus, foi et conscience, sauve-les par ton sang versé : Les vieillards te crient en gémissant : *réveille-toi !* Les ruines des chaumières appellent ton bras. Le sanctuaire profané crie vengeance ; tes fils morts demandent du sang !

Brise les socs ! laisse tomber le burin ; laisse la lyre en silence et la navette en repos ! Abandonne tes palais et tes portiques : que tes étendards se déploient devant Dieu ; il veut voir son peuple sous les armes ! Un vaste autel consacré à l'indépendance doit s'élever sous tes mains et taillé avec ton glaive ; les fondements du temple reposeront sur la cendre des héros !

Filles, que pleurez-vous ? Pourquoi gémissez-vous, femmes ? Vous regrettez sans doute la volupté des combats ? Vous pouvez avec joie vous approcher des autels de Dieu ! Il vous a douées d'une tendre sollicitude et d'un cœur charitable pour soigner les blessures. Triomphez et priez, victorieuses par la piété sainte !

Priez donc, afin que l'antique force se réveille et que nous soyons encore l'ancien peuple de la victoire. Évoquez les martyrs de la sainte cause allemande ; — esprits ven-vengeurs ; — anges protecteurs de cette juste guerre ; vous toutes, ombres héroïques des morts, suivez l'essor de nos étendards !

Le ciel nous aide, l'enfer doit nous céder! Allons, peuple vaillant! allons, l'indépendance t'appelle; allons, ton cœur palpite avec force; les chênes croissent et s'élèvent. Que t'inquiètes-tu des collines qui couvrent tes cadavres?...... Arbore l'étendard sacré!... Mais, mon peuple, lorsque la fortune t'aura couronné de cette auréole triomphale qui brillait sur tes ancêtres, n'oublie pas les braves qui seront tombés et décore aussi nos armes d'une couronne de chêne! »

On remplirait dix volumes des chants de cette espèce. Voici l'un des plus germaniques de tous par le sentiment et le caractère :

Pourquoi prend-il les armes?

« Je prends les armes pour ma foi, pour le plus précieux des biens; l'ennemi a juré par le démon de nous ravir l'autel du Sauveur.

Je prends les armes pour la vie éternelle, pour la liberté de nos antiques droits; l'homme trop longtemps esclave doit se relever plein d'une force nouvelle!

Je prends les armes pour des biens célestes et non pour la gloire d'un autre et le salaire d'un prince; l'homme est né gardien de toute chose sainte.

Je prends les armes pour la gloire de l'Allemagne, l'ancien monde héroïque; que les chants et l'amour se montrent de nouveau sous l'ombre de nos chênes!

Je prends les armes avec des paysans libres et de braves amis; si l'ange de la mort me fait signe, je suis prêt. Me voici, Seigneur! je prends les armes (1)! »

(1) Max. Le Schenkendorff.

Les plus beaux de ces chants vainqueurs sont les chants de Kœrner, qui lui-même a payé sa double gloire de son sang versé.

Le Glaive.

« Glaive suspendu à ma gauche, que me veut l'éclat dont tu rayonnes et le sourire de ton joyeux éclair? Hurrah! hurrah! hurrah!

« — Mon joyeux sourire dit assez qu'un brave cavalier me porte. Je suis la défense de l'homme libre : voilà pourquoi le glaive est joyeux! » Hurrah!

Bonne épée, je suis libre et je te chéris de toute mon âme, comme si tu m'étais promise pour épouse. Hurrah!

— O Guerrier! tu es à moi! Je suis à toi! Je t'ai dévoué ma brillante vie! soyons amis! Quand prendras-tu ton épouse? Hurrah!

Déjà la trompette sonne; voici la matinée qui annonce la nuit des noces. Lorsque le canon grondera, je saisirai ma bien-aimée. Hurrah!

O délicieux embrassements que j'attends avec désir! O Guerrier, le moment de l'hymen approche! Viens, prends-moi, cher époux, ma couronne est à toi. Hurrah!

Pourquoi frémis-tu impatiente dans le fourreau? Elle est bruyante, ta joie, et les farouches combats te charment! Mon épée, que veux-tu? Hurrah!

Je m'agite dans le fourreau, je soupire pour le combat où étincelle ma joie farouche. Cavalier, voilà pourquoi je frémis. Hurrah!

Reste pourtant dans ton étroite demeure. Que veux-tu ici, ma bien-aimée? Reste encore tranquille dans ta prison, reste, bientôt je te saisirai. Hurrah!

Ne me fais pas attendre longtemps!... O beau jardin d'a-

mour, rouge de sang, rempli de roses ardentes et d'ivresses saintes ! Hurrah !

Sors donc du fourreau, toi qui réjouis l'œil du cavalier. Sors, mon épée, sors ! que je te conduise à la maison paternelle. Hurrah !

Ah ! qu'il est beau d'être en liberté au milieu de cette pompe nuptiale ! Semblable à une épousée, l'acier resplendit aux rayons du soleil. Hurrah !

Allons, braves guerriers, allons, cavaliers allemands, votre cœur ne s'allume-t-il pas ? Saisissez tous l'épée, la bien-aimée. Hurrah !

Qu'elle brille d'abord secrètement à la gauche ; mais qu'à la droite Dieu bénisse ostensiblement la fiancée. Hurrah !

Maintenant pressez contre votre bouche les lèvres acérées de l'épouse chérie. Maudit soit qui l'abandonne ! Hurrah !

Que la bien-aimée chante avec joie ! Que de brillantes étincelles jaillissent ! La matinée des noces commence à poindre. Hurrah ! voici l'épée sainte, voici la fiancée ! hurrah ! »

On vient de voir le lyrisme germanique atteindre l'extrême mysticité orientale ; et ce que nous admirons surtout c'est l'accent de l'ardeur guerrière sans mélange d'amertume et de haine. Voici deux autres hymnes du même Kœrner :

Chant des chasseurs noirs.

« Aux armes, aux armes ! cela est juste et nécessaire ; allons, peuple allemand, à la guerre ! aux armes ! aux armes ! Nos drapeaux s'élèvent et flottent, ils nous conduisent à la victoire.

La troupe est petite, grande est sa confiance dans le Dieu juste! Là où ses anges élèvent des forteresses, tout l'artifice de l'enfer est vain.

Point de pardon! mains généreuses, levez le glaive! Tirez-le sans crainte; vendons cher le dernier souffle de nos vies! La mort rend libre.

Nos habits sombres portent le deuil des morts; si l'on vous demande ce que signifient nos rouges ornements? C'est le sang de l'esclave!

Enfin, avec l'aide de Dieu, l'étoile de la paix s'élèvera sur les cadavres; alors sur les rives affranchies du Rhin nous planterons le drapeau blanc de la victoire. »

Prière pendant le combat.

« Père, je t'invoque; l'artillerie rugissante m'enveloppe de fumée, devant moi passent les éclairs qu'elle vomit; conducteur des combats, je t'invoque; Père, guide-moi!

Père, guide-moi! à la victoire ou à la mort; Seigneur, je me soumets à tes ordres; Seigneur, conduis-moi selon ta volonté; Dieu! je te reconnais!

Dieu, je te reconnais dans le doux bruissement des feuilles d'automne comme dans la tempête des combats; source de miséricorde, je te reconnais! Père, bénis-moi!

Père, bénis-moi! je remets ma vie entre tes mains; tu peux la reprendre, tu l'as donnée; pour la vie ou pour la mort, bénis-moi; Père, je t'honore!

Père, je t'honore! Ce n'est point ici un combat pour les biens de la terre; ce qu'il y a de plus saint, nous le défendons avec le glaive; mort ou triomphe, je t'honore; Dieu, je m'abandonne à toi!

Dieu, je m'abandonne à toi ! La mort peut me saluer et venir avec le tonnerre ; mes veines ouvertes peuvent laisser couler mon sang ! A à toi, mon Dieu, à toi je m'abandonne ! Père, je t'invoque ! »

Kœrner, ce noble ennemi que nous devons honorer, est mort sur le champ de bataille, le lendemain du jour où ce dernier chant fut composé par lui.

Ce fut certes une étrange époque que celle où les théories de Fichte, le *moi* et le *non-moi*, l'impératif catégorique, la critique de la raison pure de Kant et la négation de l'apparence (*négation des Scheins*), spectres philosophiques, marchèrent en bataille contre Napoléon Bonaparte. Cette armée toute allemande, qui sortait des bancs des écoles, qui surgissait des profondeurs des tavernes leipsickoises et berlinoises, qui dressait la tête du fond des boutiques des Philistins de Stuttgard, cette armée de fantômes pâles prit un corps redoutable, et, transformant ses abstractions en coups d'épée, terrassa le géant que Moscou et l'hiver avaient abattu.

Voici ce qu'écrivait à Théodore Kœrner, son ami Frédéric Foerster, soldat enthousiaste de la liberté allemande, et l'un des fameux « chasseurs noirs » qui luttèrent si souvent contre nos braves ; on verra dans cette lettre curieuse combien l'esprit allemand, sous le tonnerre du canon qui grondait, demeurait fidèle à sa transformation fantastique et répugnait à la réalité :

Dresde, ce 14 décembre 1812.

« Je sortais d'un concert donné par l'un de mes amis. Il » était une heure ; la neige tombait à gros flocons et le

» vent soufflait avec violence. Je me dirigeais vers mon do-
» micile, qui, comme vous le savez, est situé dans le News-
» tadt, lorsque j'entendis la trompe d'un postillon retentir
» avec un bruit infernal, comme s'il eût voulu mettre sur
» pied la ville entière. A ces accents terribles se joignait
» une volée de rapides imprécations françaises mêlées de
» quelques bons gros jurons allemands. La scène se passait
» devant la porte du docteur Segherts.

» A une fenêtre supérieure j'aperçus la bonne figure du
» docteur lui-même, surmontée d'un bonnet de nuit et en-
» veloppée d'une robe de chambre.

« — Je ne suis pas M. de Serra, criait en mauvais fran-
» çais cette tête épanouie et mécontente ; je suis M. Se-
» gherts ! »

« Puis, continuant en bon allemand :

« — Allez à tous les diables, laissez-moi tranquille, et
» n'imaginez pas que je vais me mettre en course pour vous
» la nuit par vingt-cinq degrés de froid. »

« La fenêtre violemment fermée sur le docteur fit dispa-
» paraître à la fois la figure, le bonnet de nuit et la bougie.
» Et moi, qui me trouvais là comme spectateur, grelottant
» sous mon manteau, les dents serrées, sous la neige et la
» bise, je me trouvai le premier en butte aux interrogations
» des voyageurs. Le docteur, en nommant M. de Serra,
» l'ambassadeur de France, m'avait instruit de la méprise ;
» c'était lui qu'ils cherchaient et non M. Segherts.

« Vous demandez, leur dis-je, l'adresse de M. de Serra,
» ambassadeur de France, suivez-moi. »

« En effet leur traîneau que je dirigeai ne tarda pas à s'ar-
» rêter en face du palais de Loo, habité par l'ambassadeur.
» La partie inférieure du traîneau était enveloppée de fourru-
» res qui, se développant tout-à-coup, livrèrent passage à un

» domestique, quelque page, laquais ou autre génie familier.
» Celui-ci s'élançant vers la porte, s'accrocha à la sonnette
» et la secoua violemment, comme si la maison eût été
» à lui. Il y avait encore de la lumière au premier étage.
» Le concierge ouvrit pendant que deux autres personnes,
» tout enveloppées de fourrures sortaient péniblement du
» traîneau. Une de ces personnes était un homme d'une
» structure robuste, de taille courte, mais bien prise, qui
» semblait avoir peine à se tenir sur ses jambes, et dont les
» mains et les bras glacés ne remuaient pas. Il voulut faire
» un mouvement vers son camarade afin de l'aider ; mais
» ce mouvement lui fut impossible. Je m'approchai par po-
» litesse et par pitié ; aussitôt la main de l'homme dont j'é-
» vais remarqué la taille svelte et forte, s'appuya ou plutôt
» tomba sur mon épaule. Le gant glissa de cette main gla-
» cée, et il me sembla, tant l'étreinte était rude et puis-
» sante, que la griffe d'un lion pesait sur moi.

» La porte s'ouvrit alors, et un éclat de lumière, en jail-
» lissant, me fit apercevoir à l'intérieur, l'ambassadeur lui-
» même tenant à la main un candélabre ; près de lui deux
» domestiques avec des bougies. Tous les visages des voya-
» geurs étaient ensevelis dans le drap et les fourrures de
» leurs vêtements, de manière à ce qu'on ne pût aperce-
» voir que leur nez et leurs yeux. J'avais pris par la main,
» pour le diriger, l'étranger dont j'ai parlé déjà. Les rayons
» lumineux qui tout-à-coup se concentrèrent sur lui me fi-
» rent reconnaître deux yeux, deux regards, deux étoiles,
» que j'avais déjà vus, et que rien ne pourra me faire ou-
» blier.

» C'était Napoléon !

» Il revenait veuf de son armée anéantie. Il revenait, et
» sa main était sur moi. J'avais là toute la destinée de l'Eu-

» rope sur mon épaule ; jugez, ami, combien d'idées et
» quelles idées traversèrent mon cerveau. Tout ce qui se
» passait me semblait un rêve. Empereur naguère tout
» puissant ! Europe, vas-tu respirer ? ou dois-tu périr ? »

Ce qui est vraiment curieux et magnifique, c'est l'admiration fantastique inspirée par le regard du grand capitaine à l'un de ses ennemis les plus acharnés, à ce chasseur noir de l'armée allemande !

LE

LYRISME DANS LE ROMAN.

JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC RICHTER.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES.

Correspondance de Jean-Paul-Frédéric Richter.

Caractéristique de Jean-Paul.

Vie et Lettres du même.

Siebenkæse.

JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC RICHTER.

Man, thou pendulum betwixt a smile and tear.

Homme!... goutte d'eau suspendue entre une larme et un sourire !

BYRON.

---

§ Ier.

Le ménage de Jean-Paul.

Voici une grande salle enfumée; vous la prendriez pour une halle que les marchands ont abandonnée. Au centre est un vaste poêle, avec deux niches propres à s'asseoir en hiver pour y fumer, y sommeiller ou y rêver. Tout vous rappelle les intérieurs de Stein. Des pigeons domestiques voltigent çà et là en murmurant leur roucoulement mélancolique. Une vieille femme, armée de ses lunettes, tricote des bas auprès du poêle : une jeune femme fait la cuisine près de la grande fenêtre à gauche; le cliquetis des ustensiles de ménage se mêle, sans s'accorder, avec la voix sourde et monotone des pigeons qui ramassent, en caquetant, leur grain sur le carreau. Il y a une petite table de bois blanc vers la droite et un large coffre debout à côté.

L'homme assis à cette petite table, c'est Jean-Paul-Frédéric Richter, génie bizarre, un Sterne si vous voulez, un Rabelais s'il vous plaît encore, quelque chose de plus ou de moins que tout cela, le plus original des écrivains modernes, le plus lyrique des Allemands, le plus enfant

des philosophes. Il est enveloppé d'une grosse redingote dont la boutonnière est ornée d'une fleur des champs. Observez ses traits, c'est une étude physiognomonique curieuse : rien ne s'y accorde ; ils sont gigantesques et irréguliers; le feu jaillit de ses yeux mal fendus, et sur cette figure osseuse, vous trouvez un mélange de bonhomie et de fougue. Il tire à chaque instant du coffre ouvert à ses pieds de petits morceaux de papier qu'il arrange et rattache bout à bout : citations, rêveries, extraits, recherches d'érudition, rognures, recoupes, amalgames de toutes les études, fragments de mille couleurs, arlequinade savante, mystique, rêveuse, cynique, mélancolique. C'est ainsi qu'il compose ses ouvrages ! Et ses ouvrages ne seront pas oubliés.

Les Allemands l'ont surnommé l'*unique*, Jean-Paul Der Einzige.

Ils ont eu raison. Son isolement est tel que, dans toutes les langues, pas une traduction complète de ses œuvres n'a été tentée. Madame de Staël a esquissé son portrait littéraire; on y remarque plus d'éclat que de fidélité. Lui-même s'en est plaint avec assez d'amertume : « Ah ! madame, s'écrie-t-il avec une bonhommie railleuse, laissez-moi barbare, vous me faites trop beau ! » Un fragment traduit par elle et qui se trouve dans l'*Allemagne;* un petit recueil de pensées publiées à Paris ; *Titan,* que j'ai traduit et qui n'a pas eu vingt lecteurs ; voilà tout ce que l'on connaît en France de Jean-Paul-Fréderic Richter, auteur de soixante volumes qui étincellent de génie. Tout le monde a reculé devant ce phénomène complexe. Jamais on ne vit style pareil. C'est un chaos de parenthèses, d'ellipses, de sous-entendus; un carnaval de la pensée et du langage; une population de mots nouveaux qui viennent, sous le bon plaisir de l'auteur, prendre droit de bourgeoisie dans le

discours; des périodes de trois pages, fabriquées de cent phrases singulièrement juxta-posées, et se heurtant sans s'éclairer; images sur images, empruntées aux arts, aux métiers, à l'érudition la plus obscure. Dans ce labyrinthe, point de fil d'Ariane pour vous guider; une géographie toute nouvelle; des villes qui n'ont existé nulle part; Haarau, Scheerau, Flinloch, Flachsenfingen; un lexique, une grammaire, une esthétique imaginaires, des princes dont on n'a jamais entendu parler, et qui viennent, comme dit Molière, *montrer le bout de leur nez* on ne sait pourquoi; des conseillers d'État qui arrivent on ne sait d'où et se laissent patiemment railler; le tout curieusement entrelacé, bardé de citations, d'interjections, d'exclamations, de calembourgs, d'épigrammes, mêlé d'élans inattendus, de scènes pathétiques, de feuilles blanches, de digressions qui s'enflent démesurément, d'épisodes qui envahissent le sujet. Jean-Paul ne procède que par dissonances. Il ne sait ou ne veut point les sauver. Avant de le traduire, force est de le comprendre, et ce n'est pas le plus facile.

Ce philosophe, ce poëte, ce bouffon, ce moraliste, dont le génie est un hiéroglyphe confus et continuel, nous essaierons de pénétrer dans sa pensée, de lui demander ses secrets. Nous extrairons de ses œuvres nombreuses tout ce qui peut faciliter la connaissance d'un si bizarre auteur. Titan de la plaisanterie et Rabelais de la métaphysique, on verra combien de sensibilité, de tendresse, de grâce, de profondeur, se cache sous ses arabesques extravagants. On reconnaîtra dans la nébuleuse déraison de ses ouvrages, une bienveillance universelle, un amour sincère des hommes, une éloquence sympathique, une poésie pathétique et élevée. Au milieu de la brume vague qui recouvre tous ses écrits, au sein de leur confuse mélodie, parmi les éclats de

rire et de pleurs dont ils retentissent, on trouvera des passages d'un goût charmant, et l'on s'étonnera, comme si une fée délicate apparaissait dans la caverne enfumée du cyclope. Alors on s'expliquera peut-être l'énigme que présente un écrivain si célèbre et si inconnu, si volumineux et si peu lu ; génie mystique, enfantin, issu du lyrisme contemplatif, étranger à la vie réelle ; tout germanique, et recouvert pour les autres nations d'un triple voile ; le seul écrivain original qui à force de l'être n'ait trouvé d'imitateur ni dans sa propre langue ni chez les autres peuples.

---

§ II.

Siebenkæse.

Il y a dans la longue liste de ses romans, un ouvrage plus naïvement bourgeois que tous les autres, et, de tous, le moins difficile à comprendre : c'est *Siebenkæse.*

Un jeune Allemand pauvre a épousé une jeune fille belle, aimable, innocente, véritable Allemande de la classe bourgeoise, ménagère habile, patiente, modeste. Sa tête est vide, son ignorance complète et sa sensibilité presque animale. L'auteur fait contraster avec une admirable vérité les vues étroites de Lenette (c'est le nom de la femme), et le génie, l'érudition, l'enthousiasme dont il dote le mari. Il nous montre ce tourment de toutes les minutes qui s'empare de vous quand nulle sympathie d'intelligence ne vous attache à celle que votre cœur aime. Il prouve combien est fatale au bonheur cette dissonance établie par l'éducation entre la destinée de l'homme et celle de la femme. Il peint avec une minutie et une vérité dignes de Téniers la

femme vulgaire alliée au poëte exalté, l'incurable niaiserie d'un esprit obtus venant interrompre les rêveries du penseur artiste ; enfin (supplice éternel!) la machinale économie d'un ménage sans élégance et sans grâce. En France, ce ne seraient point de telles leçons qu'il faudrait à nos mœurs : en Allemagne, où l'on ne demande guère aux femmes que les qualités d'une domestique fidèle, l'élégie-satire de Richter frappe le but.

« Il y avait dans l'âme de sa femme, dit Jean-Paul, un triste vide, une tache ; comme une cicatrice sur un beau visage : et il ne cessait d'y songer ; il se perdait dans cette contemplation. Jamais il n'avait pu exalter cette pensée traînante, l'arracher à la terre, l'échauffer d'enthousiasme. Vous eussiez vu Lenette compter dans l'intervalle de ses baisers les heures que sonnait l'horloge, interrompre un récit plein d'intérêt pour aller écumer le pot, et y courir les yeux pleins de grosses larmes sollicitées par cette narration pathétique. Pauvre homme ! il l'entendait, dans la chambre voisine, marmoter de vieux psaumes d'une voix aiguë, et au milieu du vers s'arrêter pour dire :

« Comment dînerez-vous aujourd'hui ? »

« Voici un fait dont il n'a pu chasser le pénible souvenir. Certain jour qu'il était plus éloquent et plus poétique qu'à l'ordinaire, Lenette, les yeux fixés sur la terre, l'écoutait ; elle lui dit :

« Demain matin, avant de sortir, vous attendrez, s'il vous plaît, que j'aie raccommodé vos bas qui sont troués. »

« L'auteur de cette histoire atteste que plus d'une fois des interruptions semblables l'ont réduit à un état de véritable désespoir. Quoi ! au milieu des nuages sublimes, dans le sanctuaire de la métaphysique la plus élevée, on viendra vous jeter vos bas à la tête ! Je ne demanderais pas qu'une

femme me suivît dans mon char magique et lointain, mais que du moins la terre fleurie et le ciel étoilé ne fussent pas muets pour elle ; qu'elle vît dans l'univers autre chose que la cuisine, la chambre des enfants et la salle de bal ; que son cœur pieux et tendre, sa sensibilité vive et éclairée, améliorassent l'homme auquel sa destinée serait unie. Voilà ce que l'auteur de cette histoire désire ; et rien de plus. »

Simple et admirable roman, dont voici quelques pages. Firmin désespéré s'abandonne à une mélancolie ironique. Cette ironie éclate surtout dans une scène de cimetière, aussi éloquente qu'étrange.

« Ils sortirent. Le ciel était sans nuage. Au-dessus des étroites ruelles de la petite ville, on voyait s'arrondir et s'étendre l'éther bleu de la cité divine, illuminée par tous les soleils semés dans le nocturne amphithéâtre ; routes lumineuses, mosaïques d'étoiles, caractères mystérieux qui traçaient le nom du Très-Haut sur la voûte du grand temple. Oui, toutes les fêtes devraient se terminer par une visite aux champs nocturnes, couronnés par ce sanctuaire. C'est là qu'après les plaisirs terrestres il faudrait aller rafraîchir son âme en présence de Dieu, y puiser le calme, et boire avec délices le vent de la nuit.

» Ils errèrent à travers la campagne ; la brise d'automne, ce souffle qui ressemble au vent frais du printemps, les animait et leur donnait une vigueur nouvelle. Toute la nature promettait un hiver tempéré, un de ces légers hivers bénis du pauvre qui peut alors, sans frissonner de froid, subir toute la saison des neiges ; maudits par les riches, que la clémence de la nature prive de leurs parties de traîneaux et de leurs sorbets pour l'été.

» Les deux hommes commencèrent de graves discours,

inspirés par l'aspect sublime de la nuit. Lenette se taisait et pensait qu'il faisait froid.

» Voyez là-bas, dit Firmin, ces villages entassés; qu'ils semblent chétifs et misérables! Ainsi est notre globe aux yeux d'intelligences plus élevées! une balle que des enfants se renvoient, une bille dont ils se jouent. Le maître fait tourner la balle entre ses doigts et la leur explique. Pour nous, ce petit globe, c'est un monde. Nous mettons autant de temps à voyager d'une bourgade à l'autre qu'une *mite* à voyager sur la carte.

» — Peut-être, interrompit l'ami, d'autres mondes sont-ils encore plus petits. Le nôtre ne saurait être sans importance : *Jésus est mort pour lui*!

» Cette remarque fit couler dans le cœur de Lenette une naïve consolation. Firmin répondit seulement :

» — Christ est mort pour les habitants de la terre, non pour la terre, et quiconque a souffert pour les hommes s'est associé au Rédempteur. Il les prend par la main et leur dit : *Viens! toi aussi tu as souffert sous Pilate.* »

« Lenette craignit que son mari fût un athée, ou tout au moins un philosophe. Firmin les conduisit tous deux, à travers des sentiers tortueux, jusqu'au cimetière; mais à la porte il s'arrêta, tout entier à ses rêveries philosophiques, et les yeux mouillés de pleurs.

« Oui (s'écria-t-il, donnant un libre cours à ses méditations), oui, la nuit est bonne; en partageant notre existence, elle nous empêche de succomber à l'ardeur de nos pensées. L'homme est comme une horloge; il se briserait sous la main violente qui voudrait exagérer son action, quand toute la chaîne s'est enroulée autour de l'axe. Cette mort qu'on nomme sommeil nous protége seule contre l'éclat toujours croissant d'une seule idée, contre la fièvre de

nos désirs, contre l'afflux véhément de nos pensées. Elle place entre nos journées brûlantes le même intervalle obscur qui sépare les planètes. L'éternité nous accablerait; la continuité nous tuerait; nous avons la mort pour nous consoler de la vie, pour nous aider à recommencer une vie nouvelle; nous avons la nuit pour jouir du repos, au sein de cette vie même que suivra un autre sommeil. »

« Il ouvrit la petite porte de la haie, qui cria en lui livrant passage; des versets pieux, souvenirs de morts, y étaient inscrits. Ils se dirigèrent du côté des grands tombeaux, qui environnent l'église comme un rempart : là plus d'une pierre sépulcrale se tenait debout sur les cadavres. Plus loin, de simples dalles étaient étendues sur les restes du pauvre, trappes qui conduisaient au royaume des morts.

» Firmin ramassa un crâne par terre, et regardant à travers les deux ouvertures qui lui avaient servi d'yeux, il se plut à observer l'intérieur du crâne, palais ruiné, habitation de l'esprit disparu. L'église était ouverte; il y entra, et montant dans la chaire vide, sur laquelle il déposa ses débris humains :

« Voilà, dit-il, ce qu'à minuit sonnant un prédicateur devrait apporter ici, au lieu de la Bible et du sablier. Voilà ce qui devrait lui servir de texte. L'identité de cette tête nue avec les têtes qui ne sont point encore dépouillées de leur parure les instruirait assez; — que l'on détache mon crâne après ma mort, j'y consens. Qu'on en fasse le chapiteau funèbre d'un des piliers de l'église. Les hommes lèveront les yeux vers ce *memorandum* redoutable : « Voilà, leur dira-t-il, comment nous sommes, durant cette vie, suspendus entre le ciel et le tombeau ! »

« Lenette s'épouvantait de ces paroles; elle tremblait de

cette ironie, près des tombes, près du domaine des esprits... « — Ah ! s'écria-t-il tout-à-coup, quelque chose au-dessus de nous s'étend, s'élève et nous regarde! »

« Ce n'était rien... un nuage chassé par le vent, et suspendu dans le ciel sous la forme d'une bière. Le centre en était blanc ; vous eussiez dit un corps étendu dans son premier lit; au centre brillait une étoile, comme une fleur blanche sur le sein de la fiancée..... »

Une promenade dans les caveaux d'une église gothique mérite d'être citée.

« Le grand Organiste me conduisait à travers la cathédrale gothique. Les vieilles dalles étaient jonchées de roses fanées, de feuilles sèches, de bouquets flétris, débris que les paysans y avaient laissés en venant à vêpres, le dimanche au soir. Je croyais voir l'emblème de la belle saison qui se flétrit comme ces fleurs, et des joies humaines qui finissent de même. Je pensais à ces jeunes villageoises, plus fraîches que leurs roses. J'eusse volontiers ramassé ces cadavres de fleurs pour essayer de les ranimer. L'Organiste me regardait d'un air ennuyé; il prit un balai, et repoussa tout cela bien loin de nous. »

. . . .

« Nous descendîmes dans les caveaux, et nous foulâmes aux pieds, comme si nous eussions été la Mort, chevaliers et barons, ensevelis dans leur corselet d'acier, côte à côte avec leurs damoiselles en prières. Alors je me mis à penser profondément, et non sans tristesse, aux vieux temps du catholicisme, dont cet endroit avait été la tribune et le théâtre. Une église catholique où le service est célébré m'oppresse; image trop vivante des sombres années du moyen-âge. Dans une église solitaire, le souvenir lointain de ces mœurs me plaît. Je deviens indulgent, j'aime à me re-

présenter combien de cœurs palpitants de l'ardeur de la fièvre sont venus se rafraîchir ici, que de soupirs sincères, que de prières s'exhalèrent sous ces voûtes. Je pense à ces pauvres êtres humains ensevelis sous le capuce du moine. Sans doute ils ne contemplèrent point, ils ne connurent pas la vérité éternelle, éclatante; ils l'entrevirent dans son reflet, à travers l'ombre épaisse. Eh bien, c'est encore quelque chose. N'aimez-vous pas mieux cent fois vivre sous la brume obscure de la superstition que dans cette atmosphère raréfiée par un scepticisme qui dessèche tout? Là on ne respire plus, on expire; et, dans ses convulsives inquiétudes, l'âme s'agite en vain pour retrouver la vie. »

. . . .

« Qu'a fait notre siècle? Il a critiqué des erreurs, sans en détruire les causes morales. Ceux qui nous ont fait subir l'opération de la cataracte, au lieu d'enlever le voile qui couvrait nos yeux, se sont contentés de le repousser sans l'extirper. »

Mieux que Sterne le libertin, Jean-Paul a étudié le caractère et la destinée des femmes; destinée étrange et mystérieuse! si faibles et si puissantes! si brillantes et si frêles! si rayonnantes de parure, de grâce, de goût, et si misérables!

« Vous voyez sourire une femme, dit Jean-Paul; ne vous fiez pas à ce sourire; il vous trompe. Elle a pleuré toute la nuit. Souvent ces créatures tendres languissent muettes; elles cachent le désespoir sous la gaîté; elles se flétrissent en se jouant. L'œil étincelle de joie, le bon mot est sur les lèvres; et elles fuient dans quelque coin, où elles peuvent enfin, seules, livrer passage aux larmes qui les étouffent. O jours de folies payées par des nuits de sanglots! Comme

on voit succéder des torrents de pluie à un jour de sérénité sans égale, présage certain de l'orage qui se formait! »

Le même sentiment de commisération pour les femmes respire dans un morceau plus touchant encore. L'auteur accompagne dans sa route une jeune fiancée qui va trouver la famille de son mari.

« Nous partîmes à l'instant même, et je m'assis en face d'elle. Derrière nous s'élevaient les verdoyantes montagnes des enfants d'Israël, et devant nous la terre très-aimée de Bayreuth et ses deux plaines. Moi et le soleil nous regardions la jeune fille; nous projetions sur elle des rayons doués de la même chaleur. Cette jeune figure paisible me causait des émotions tristes. Pourquoi?

» C'est que je réfléchissais à cette loterie matrimoniale où les jeunes filles choisissent un maître, à une époque où leur cœur a plus de sentiment que leur esprit n'a de lumière. Dans le vide de leur âme brille une flamme sans objet, comme dans les temples des Vestales brûlait la flamme du sacrifice, sans image de divinité. L'idole faisait un signe, aussitôt on approchait l'autel, et le sacrifice s'accomplissait. Je pensais que, comme ses sœurs, elle serait pressée, arrachée, flétrie par la main des hommes, comme ces faibles grains que l'on froisse entre les doigts. Je songeais au peu de beaux jours et de fleurs qu'elle trouverait dans ce printemps de sa vie féminine. Je la comparais, elle et la plupart des fiancées, à ces enfants que le *Garofalo* aime à placer dans ses tableaux. Ils sont endormis; sur leur tête un ange suspend une couronne d'épines, c'est le mariage : dès qu'elles s'éveillent, l'ange laisse tomber la couronne, et leur front se déchire. J'avais toutes ces pensées, et ce n'étaient pas elles qui causaient mon attendrissement. Toutes les fois que mon regard se fixait sur cette

figure blanche et rose, si douce, si gracieuse, si aimable, j'étais tenté intérieurement de m'écrier : « — Oh ! ne sois pas si gaie, malheureuse victime, ce cœur tendre que ton sein renferme a besoin (et tu l'ignores) de jouissances délicates et pures ; il lui faut mieux que du sang, et cette tête charmante réclame des rêves plus gracieux et plus heureux que ceux qui naissent sur l'oreiller domestique.

» Tu ignores, aimable fille, que cette fleur de la jeunesse odorante va devenir un grossier calice, où l'homme ira se désaltérer. Bientôt il ne te demandera ni une âme sensible ni une tête forte et lucide ; il n'estimera chez toi que le travail de tes doigts, la sueur de ton front, l'activité de tes pas ; et si ta langue paralysée le laisse en repos, il bénira son sort. Cette voûte immense et éternelle, cette éloquente arche de l'empyrée, cet univers sublime se rétréciront à tes yeux, et ne seront plus qu'une pauvre maison, un économique réduit : tu n'y verras plus que des cordes de bois, des morceaux de lard, des métiers à filer, et quelquefois dans les beaux jours un salon de visite. Pour toi, le soleil ne sera plus qu'une énorme balle suspendue sur ta tête, en guise de poêle pour échauffer le monde. La lune se transformera en un de ces globes de cristal dont le cordonnier se sert la nuit, et que les nuages porteront comme leur chandelier. Le Rhin superbe ne t'offrira pour image pittoresque que quelques endroits agréables où tu iras laver ton linge. Bon Dieu ! le Rhin transformé en un chaudron de lessive ! L'Océan lui-même ne se présentera à ta pensée que comme un réservoir de harengs saurs. Dans l'immense foule des écrits germaniques, tu t'en tiendras à un seul ouvrage, l'*Almanach pour la présente année ;* et, grâce à la position que tu occupes dans l'échelle des êtres, le journal te fournira à peine un seul objet de curio-

sité, excepté peut-être la liste des étrangers qui sont venus, le passe-port en main, loger à l'hôtel voisin. Enfin, si si tu penses au Génie universel qui régit le monde, tu te le représenteras sans doute comme un peu plus sage que monsieur ton mari, et voilà tout. Ainsi le veut ton état de femme, comme le disent les philosophes, ton *nexus cosmologique.*

» Tu étais née pour quelque chose de mieux; mais comment pourrais-tu l'obtenir? Ton pauvre époux n'est pas en état de te donner un autre sort : la société ne lui permet pas de te traiter autrement. La mort viendra te surprendre quand les années auront feuille à feuille détruit ta sensibilité ; et les germes que la nature avait mis en toi ne seront pas éclos, quand tu seras enfin transportée sous un ciel plus favorable.

» Vous vous étonnez de ma tristesse! Ne vois-je pas toutes les semaines comment on sacrifie les âmes, dès qu'elles viennent habiter un corps féminin? »

C'est une ode charmante est triste sur le sort de la femme. Continuons :

. . . .

« Je prenais des notes : j'écrivais, j'écrivais toujours, et mes regards s'obscurcissaient ; le soleil, dans sa profondeur lumineuse, me frappait par derrière, et mes yeux mouillés de larmes ne pouvaient plus rien distinguer. Bonne fille ! tu ne savais pas d'où venaient mes larmes, et tu pleurais de me voir pleurer.

» Nous descendions des hauteurs escarpées de Blindloch, et à mesure que nous nous plongions dans cette profondeur, elle nous dérobait l'éclat joyeux dont palpitait le soleil. Bientôt sept heures sonnèrent, et la lumière argentée dont le vaste ciel rayonnait disparut, comme, dans les

ventes publiques de Lunembourg et de Brême, le marteau du vendeur éteint la lumière quand vient le moment fatal.

» Le monde reposait. Sur la montagne apparaissait la lune, semblable à la coupe d'un lis qui ne s'est pas encore épanoui. J'avais achevé d'écrire. Nous étions au bas de la montagne; je dis à la fiancée que j'allais descendre de la voiture, et que je lui lirais quelque chose si elle voulait m'accompagner, car le bruit des roues nous assourdissait de son roulement monotone.

» Nous mîmes pied à terre non loin d'une vieille colonne, auprès de laquelle je n'ai jamais passé sans soupirer. C'est une colonne érigée à la Mort. Devant elle je pense à cette destinée qui nous saisit et nous entraîne, pauvres vermisseaux humains, qui nous secoue et nous meurtrit comme la main des géants secouait Gulliver. Il me semble que cette colonne est un Hermès antique, une statue de Mnémosyne, placée là par le sort lui-même, afin de réveiller dans le cœur oublieux de l'homme un souvenir de la puissance du hasard. Pauline ne se doutait pas que ce monument existât.

» Je l'y conduisis, et le lui montrant du doigt, je lui expliquai les figures qui se trouvaient sculptées sur le pilastre. On voyait une roue de chariot passer sur le corps d'une jeune fille, au visage doux et charmant, mais toute meurtrie par la roue humaine. Voici l'histoire :

» Les gens du village voisin racontent qu'un jour une jeune fiancée, qui allait chercher son fiancé, se trouvant dans la diligence publique, fut entraînée par les chevaux effarouchés dans le précipice de Blindloch, et que, sous les yeux de son malheureux amant, elle rendit l'âme, cette âme pleine d'espérances et si cruellement déçue!

» Les vapeurs du soir obscurcissaient déjà le disque de la lune, et Pauline avait peine à discerner les détails de cette sculpture consacrée au malheur d'autrefois; mais son cœur tendre en fut frappé, la similitude de sa position se joignant à un touchant souvenir. Elle donna une larme à cette sœur inconnue que le destin avait brisée en ce lieu. Déjà les ossements de la jeune fiancée étaient devenus poussière. Le calice des fleurs renfermait une partie de ces cendres transformées en pollen odorant; cette poussière qui nous environnait, ces ossements devenus cendres, avaient perdu leur forme avant que l'âme qui les avait animées eût, du milieu de son voyage vers l'éternité, jeté un dernier regard sur le corps, son dernier asile. Ce fut là, près de ce monument de souffrances, sous la voûte immense du ciel nocturne, que je lus à Pauline une poétique ébauche; je l'adresse à toutes ses sœurs, et je l'offre à leur âme, etc., etc. »

Mystique et surtout lyrique, toujours ému ; — ne prétendant pas au bon sens; — Jean-Paul n'a point d'ensemble; l'unité, la maturité lui manquent; inférieur comme artiste à Shakspeare, à Cervautes, c'est une harpe de sylphe aérien, qui résonne sous la brise.

Le fragment suivant renferme toute la pensée de *Siebenkæse*. Le mari-poëte, las de sa ménagère succombe sous le poids de cette union sans accord.

« Une mort intellectuelle saisit le jeune homme; il s'assit dans le vieux fauteuil et couvrit ses yeux de ses mains. Il vit se soulever cette vapeur qui nous cache l'avenir; à ses regards se révéla sa vie future, vaste espace aride, couvert de cendres et des débris de feux éteints; perspective désolée, jonchée de feuillages jaunis, de rameaux desséchés et

d'ossements qui blanchissent sur le sable. Il reconnut que l'abîme entre son cœur et celui de Lenette irait toujours se creusant ; il le reconnut avec un désespoir profond , avec une netteté désolante. Jamais tu ne peux revenir, ancien amour, amour si pur et si beau ! Lenette ne quittera jamais son obstination , sa froide réserve , ses habitudes étroites. Son cœur est à jamais frappé de mort, sa tête est fermée à toute pensée ; elle est destinée à ne le comprendre jamais , à ne jamais l'aimer. La froideur du jeune homme pour elle devenait de jour en jour plus amère ; il jetait un regard sans espoir sur cette série interminable de silencieuses journées, remplies de soupirs étouffés et de muettes accusations.

» Lenette était assise et continuait de travailler sans rien dire. Son cœur blessé reculait devant les regards et les paroles, comme on se garantirait de l'atteinte des vents froids et glacés. La nuit tombait ; elle n'alla point chercher de lumière, elle aimait mieux l'obscurité.

» Alors on entendit tout-à-coup un musicien errant s'accompagner avec la harpe pendant que son enfant jouait de la flûte. Ce concert avait lieu sous la fenêtre de nos amis.

» Leurs cœurs étaient pleins et serrés ; l'harmonie vint les frapper comme de mille piqûres. Jamais notre âme ne parle plus haut que lorsque la musique l'éveille ; rossignol, tu ne chantes jamais mieux qu'auprès d'un écho sonore. Ah ! que d'anciennes espérances surgirent tout-à-coup ! combien de souvenirs il retrouva quand les arpèges de la harpe rappelèrent les temps chers à sa mémoire ! Il se croyait jeune, plein de désirs , confiant en l'avenir, cherchant un cœur fait pour l'aimer, un esprit fait pour le comprendre. Il ressemblait au voyageur qui, du sommet de la

montagne aride, jette les yeux sur l'Arcadie ombragée, profonde, verdoyante, qu'il a quittée pour n'y plus revenir. Joies perdues! promesses menteuses! désappointements amers! Où est celle qui devait lui payer son amour par du bonheur?

» *Je ne l'ai point trouvée!* Ces mots retentissaient comme une dissonance au milieu de la mélodie. Ses parents bien-aimés, les bocages de la maison maternelle reparaissaient à ses yeux; la musique les évoquait, ainsi que les amis et les affections de son premier âge... Et maintenant pas une âme pour l'entendre, pas un être qui l'aime! Son courage fut vaincu; il tomba étendu sur la terre comme s'il eût voulu y descendre et s'y perdre. Rien ne pouvait soulager sa douleur.

» Les musiciens se turent. Cette pause solennelle augmenta son émotion; il s'approcha de Lenette, et d'une voix tremblante il lui dit: *Allez, donnez cela aux musiciens.* A peine les derniers mots furent intelligibles. La clarté des bougies de la maison située en face frappait le visage de Lenette; elle avait, à son approche, affecté d'essuyer la vitre que son haleine avait ternie. Il s'aperçut que des torrents de larmes muettes s'échappaient de ses yeux.

» *Lenette*, dit-il plus doucement, *je vous en prie, portez-leur cela, ils vont s'en aller.*

» Elle prit la pièce de monnaie; leurs regards se rencontrèrent, mais ceux de sa femme étaient déjà secs, tant leur âme était devenue étrangère l'une à l'autre! ils étaient parvenus à cet état déplorable, où une émotion commune n'échauffe et ne réconcilie pas. Le besoin d'affections partagées inondait son être, mais le cœur de Lenette n'était plus à lui. Il aurait voulu l'aimer, il en sentait l'impossibilité dé-

chirante; il connaissait cette nature bonne mais commune; il s'assit dans l'embrasure de la fenêtre, sur laquelle il appuya son front brûlant. Lenette y avait placé par hasard son mouchoir trempé de ses larmes; car la malheureuse créature, après une journée de contrainte, avait beaucoup pleuré.

» Ce mouchoir humide frappa le jeune homme, comme un remords. Les musiciens recommencèrent :

« Les morts sont morts, c'en est fait pour toujours! »

» Une angoisse nouvelle le saisit comme un linceul de glace. Il pressa le mouchoir sur ses yeux humides, et répéta en sanglotant :

« Oui, oui, c'en est fait pour toujours! »

« La pensée du trépas se présenta à lui; ce fut une espérance; il lui sembla que les musiciens, en marquant la mesure, sonnaient les dernières heures de sa vie; il se vit descendre dans le tombeau, et respira.

» Bientôt il entendit Lenette entrer et allumer une chandelle. Il alla vers elle et lui donna le mouchoir. Si désolé, si navré, si abattu, il avait besoin de se rattacher à un être humain quel qu'il fût. Lenette n'était plus la femme de son choix; mais elle souffrait, mais elle avait pleuré. Lentement, sans se baisser, sans prononcer un mot, il l'enlaça de ses bras et l'attira; mais elle détourna la tête froidement, avec dégoût, se dérobant à son baiser. Il en ressentit une peine aiguë.

« Suis-je donc plus heureux que toi? » dit-il.

« Puis, laissant tomber sa tête sur celle de Lenette, il la pressa sur son sein. Vains embrassements! Alors des profondeurs de son âme mille voix jaillirent et répétèrent : « C'en est fait pour toujours! »

Quelle ode sur la mort de l'amour vaut ces pages de prose !

Nous verrons tout-à-l'heure que la comédie est lyrique chez Jean-Paul comme son roman et son élégie.

---

§ III.

Voyage, aventures périlleuses, exploits et jours d'angoisse d'un aumônier de régiment, avec une apologie de sa valeur et une narration de ses hauts faits, contenue dans une épître panégyrique et catéchétique.

Vous ne connaissez pas le bon Attila Schmelzle : c'est une de ces créations typiques nées du cerveau du poëte, fantastiques comme un rêve, vraies comme la vie réelle, et qui, dès que vous les avez entrevues, se représentent sans cesse devant vous, se gravent dans votre mémoire, s'y fixent, vous poursuivent à la ville et à la campagne, font retentir leur voix à votre oreille émue, comme un thème musical dont vous ne pouvez vous débarrasser. Leur immortalité est là ; celle de Panurge et de mon oncle Toby ; celle de Falstaff et de Figaro. Schmelzle a comme eux sa date, sa nationalité, son caractère ineffaçable : il est Allemand.

Jean-Paul Richter l'a fait sortir de ses langes vers l'année 1803. C'est un personnage bien plus complexe, une physionomie bien plus difficile à saisir que celle des héros que nous venons de nommer ; un être composé de nuances bien plus délicates ; le produit d'une civilisation idéale et scientifique ; un homme qui a peur de tout parce qu'il veut tout approfondir ; un aumônier de régiment qui s'est fait

une théorie esthétique du courage, comme Fichte s'est fait une théorie du stoïcisme.

Au premier coup d'œil, vous prendriez Schmelzle pour l'emblème de la poltronnerie, pour le type de la faiblesse morale, pour la *peur* incarnée. Regardez-y de plus près : cette faiblesse est scientifique et esthétique; c'est l'incapacité d'action née de l'abus de l'analyse. Schmelzle a d'excellentes raisons pour tout craindre; il est dialectique, rêveur, philosophe, métaphysicien, algébriste, chimiste, analyste, plongé dans les vapeurs de l'existence idéale; et dès qu'il approche de la vie positive, dès qu'il lui faut mettre à fin un petit voyage de trois lieues, sur une belle route, en diligence, au milieu du jour, par un beau temps, oh ! le pauvre homme ! sa tête se perd, les périls l'environnent; son imagination encyclopédique l'obsède; — calamités possibles, probables, imminentes l'environnent.

Suivons avec Jean-Paul ce brave et honorable professeur, lyrique personnification de l'Allemagne lyrique. Toute sa force est dans la rêverie. Il est courageux en songe et féroce en idée; comme on est guerrier fantastique, pythagoricien, brahmane ou théosophe dans ces heureuses contrées où une vie de somnambulisme intellectuel absorbe la vie d'action. Pour Schmelzle toutes les vertus sont dans la faculté de les imaginer. Songer qu'on est un héros, c'est être un héros. Homme de la pensée, il n'agit que d'après de profondes combinaisons. Il écrirait volontiers un traité des corps gras et de l'élasticité des substances animales pour se déterminer à porter des bottes ou des souliers, un jour de pluie. Sa philosophie spéculatrice, appliquée aux actes les plus communs de la vie privée, l'entraîne à des bizarreries aussi étranges que celle dont le héros d'Hudibras et le chevalier de la Triste-Figure nous ont donné le spectacle. Au fait, il

est le Don Quichotte de la sagesse esthétique; la nature l'a doué d'une valeur de paladin, et il possède aussi la prévision et la prudence méticuleuses d'un mathématicien et d'un savant. Vous le connaîtrez mieux quand vous saurez de quelles précautions il s'arme contre le tonnerre, qu'il ne craint pas, mais qu'il repousse et éloigne scientifiquement.

« — Le vulgaire me trouve ridicule, dit Schmelzle, quand, sous un ciel sans nuage, il me voit me promener, un parapluie de toile cirée sur la tête. Ignorant vulgaire ! il n'a pas lu comme moi les chroniques du moyen-âge, où tant d'exemples prouvent que la voûte azurée du ciel peut dans ses moments de calme et de paix lancer ses traits dévorants sur une tête scientifique. Mon parapluie, le seul parapluie rationnel, est un paratonnerre, messieurs; au bout d'une canne de voyage est étendue ma toile cirée; une chaîne en galon d'or est attachée au sommet et traîne jusqu'à terre. Tombe ensuite la foudre; elle ne m'atteindra pas, je la brave; le conducteur que je viens de décrire l'écartera de mon occiput, et la forcera de ramper sur la terre, aux pieds triomphants de l'aumônier Schmelzle.

» C'est très-bien contre la foudre. Mais les aérolithes! Depuis quelques années la lune s'amuse à nous bombarder cruellement : petit satellite imperceptible, mauvaise femme de chambre de notre globe, qui nous jette des pierres énormes, très-capables d'écraser un honnête homme dans leur chute. Nous sommes en un temps de révolution et de rebellion universelles : une planète qui brille d'un éclat emprunté se révolter ainsi contre sa mère ! Comment nous garantir de ses atteintes ? c'est à quoi je pense souvent, au clair de la lune, lorsque ma femme ronfle et que mes livres d'algèbre sont ouverts devant moi. Juste ciel ! plus le

monde vieillit, plus le courage est une vertu nécessaire. Les dangers nous environnent. O tristes habitants de cette boule terraquée, armez-vous comme moi d'une force d'âme à toute épreuve. A peine Franklin a-t-il inventé le paratonnerre, à peine le grand Reimarus a-t-il donné l'idée de ce paratonnerre, à la peine lui ai-je empruntée; — voici la lune séditieuse qui nous attaque de ses batteries, voici que de nouvelles comètes à queue flamboyante traversent l'éther menaçant. »

Le vulgaire dont notre ami Schmelzle se plaint si amèrement, n'a pas manqué de se moquer de lui; on a pris cette profondeur de prévisions pour une poltronnerie enracinée. Écoutez notre professeur essayer son apologie :

« Oui, mes amis, vous pouvez l'attester; m'accuser de faiblesse, est une calomnie épouvantable. N'ai-je pas constamment chéri la société des braves, celle des sabreurs, des soldats, des ferrailleurs, pourvu qu'ils ne crient pas trop fort à mes oreilles? Mon beau-frère le dragon, par exemple, la fleur des duellistes, n'est-il pas l'objet de ma vénération? Je l'avoue, j'ai trop de penchant pour les idées de meurtre, de carnage et de combat; c'est là mon faible. Une mêlée de Rugendas avec son champ de bataille couvert de morts, la bataille de Prague sur le piano (*le presto con violenza*), la prise de Toulon sur la harpe! ô ravissement! ô bonheur! je les achète, je les admire, je les écoute, je les contemple. Heureusement ma fortune est bornée, cela seul m'empêche de me livrer tout entier à mes goûts martiaux, et de faire beaucoup, mais beaucoup de folies. Mon courage, calomniateurs! mon courage! Vous verrez si j'en ai, quand vous entendrez mes leçons catéchétiques, mes paroles de fer, mes discours d'acier, mon cours adressé à mes élèves, que je veux, par la seule puis-

sance de ma parole, couler en bronze et transformer en héros chrétiens.

» Mes preuves en faveur de cette vaillance qu'on me refuse sont nombreuses. Par exemple si j'aperçois du sommet d'une colline une troupe de baigneurs qui nagent dans le fleuve, je me sauve à toutes jambes : pourquoi ? Je prévois, dans le cas où l'un des nageurs se noierait, que mon cœur emportant ma tête, et ma tête emportant mes jambes, me précipiteraient infailliblement dans quelque gouffre maudit, où je périrais en voulant arracher une victime à la mort. Cent fois je vous ai raconté mes rêves, chers amis. Et qu'est-ce qu'un songe, sinon le reflet de la vie éveillée ? César, Alexandre, Attila mon patron n'ont pas rêvé plus courageusement que moi. J'ai pris Rome d'assaut ; j'ai jeté le pape et le sacré-collége par les fenêtres ; j'ai mis le Vatican en cendres ; j'ai été enlever, à Aix-la-Chapelle, la perruque de Charlemagne ; à Berlin, le chapeau de Frédéric-le-Grand ; je me suis battu contre tout un consistoire, j'ai encloué vingt batteries de canon, etc. »

Rêve toujours, mon bon Schmelzle ! rêve que tu es un héros ; mais ne sors pas de ton cabinet d'études, et ne lance pas dans le monde positif le fragile esquif de tes théories. Lorsque par exemple tu as accepté par imprudence la place d'aumônier d'un régiment, et que dès le premier jour de bataille le bruit du canon t'a mis en fuite, au grand détriment des âmes soldatesques enlevées par la mitraille, et privées de leur médecin spirituel, toute l'armée s'est récriée sur ta prétendue lâcheté. On n'a pas voulu comprendre tes distinctions métaphysiques. En vain tu as fait valoir comme preuves indubitables de valeur ce créancier auquel tu as fermé ta porte l'autre jour et surtout tes goûts carnivores, penchant que tous les philosophes consi-

dèrent comme un indice de bravoure, voire même de férocité ! Pauvre Schmelzle, le vulgaire que les apparences trompent et qui ne comprend par l'esthétique, s'est obstiné à te regarder comme un poltron. Enferme-toi donc dans ta cellule, et rêve ; c'est ce que tu as de mieux à faire. Ces esprits grossiers sont-ils faits pour te comprendre ? Surtout ne t'avise jamais de faire le cavalier, comme tu l'as tenté à Vienne, certain jour funeste, dont le souvenir est resté empreint dans ta mémoire, et dont ton autobiographie a immortalisé le souvenir. Cet exploit équestre mérite bien que je te laisse le soin de le raconter.

« Un jour, ma mauvaise étoile voulut que je montasse, à Vienne, un cheval de louage, jolie bête, de poil bai-clair, mais déjà vieille, et la bouche dure comme celle de Satan. A peine fus-je en selle, je me sentis emporté par cet animal maudit... il allait au *pas*. En vain je tirais la bride, je ramenais le mors, je tourmentais la bouche de ma monture. Impossible de l'arrêter ; le malheureux cheval allait toujours. Alors, je fis des signaux de détresse, et je m'écriai : — Mes bons amis, mon cheval m'emporte ; arrêtez-le, pour l'amour de Dieu ! Ils riaient, et voyant mon coursier s'avancer aussi lentement qu'un procès devant la cour aulique, ils ne faisaient pas un mouvement pour me tirer de peine. — Insensibles ! leur dis-je, ne voyez-vous pas qu'il a pris le mors aux dents ? ne voyez-vous pas que je ne puis en venir à bout ? — Eh bien ! les coquins s'amusaient de mon embarras. Le spectacle d'un cheval allant au pas sans que je pusse le forcer à faire halte les égayait singulièrement ; et la moitié des polissons de Vienne, s'attroupant derrière moi, suivit les pas de ma bête, comme la queue d'une comète. Le prince de Kaunitz, le meilleur écuyer de son temps, passait à cheval ; il ralentit sa marche

pour me contempler. Il fallait me voir balancé par l'animal rétif, raide comme un glaçon que l'Océan ballotte, pleurant de rage, tirant mes rênes en désespéré. Un facteur de la poste, avec son chapeau à corne et son habit rouge, passait et repassait devant moi, me persécutant de son sourire sardonique, et distribuant ses lettres, à droite, à gauche, comme s'il eût voulu me narguer. L'homme chargé de l'arrosement des rues, le *Schwanschleuderer*, dirigeant un tuyau de cuir aussi long que son nom, s'amusa, le barbare, à lancer sur moi et mon cheval le feu de sa batterie réfrigérante, au risque de me donner une fluxion de poitrine; car je me trouvais dans un état de transpiration excessive. Misérable que j'étais! J'arrivai à Malzein, faubourg de Vienne, l'esprit troublé, le corps harassé, l'âme endolorie. Il était tard; le coup de canon du soir avait ordonné aux bourgeois de rentrer chez eux et de quitter le Prater; ma bête infernale voulait absolument se promener. Elle allait, elle allait toujours. Je crois que, grâce à elle, je me serais promené toute la nuit, si mon heureuse destinée n'avait jeté sur ma route mon beau-frère le dragon.

« — Ah! ah! me dit-il en riant, vous vous exercez à la voltige?

» — Mauvais plaisant, lui dis-je, la voltige demande un cheval de bois?

» — C'est aussi ce que je veux vous dire. »

« Grâce au ciel je rentrai chez moi sans fracture, sans contusion, sans encombre, mais jurant bien de ne plus monter désormais un cheval rétif ou indompté. »

Ce fut le 22 juillet 1801 que notre professeur quitta sa ville natale et partit pour Flœtz, ville célèbre et imaginaire, située à peu de distance de la résidence du professeur. On avait ôté à ce courageux ecclésiastique sa place d'aumônier

de régiment, sous prétexte que la vie des camps ne convenait pas à son caractère pacifique : et il allait à Flœtz réclamer auprès du général Shabacker contre cette destitution injuste. Avant son départ il rassemble ses domestiques et leur tient un discours dont la prudence exemplaire et la politique prévoyance sont dignes d'être éternellement admirées. Il a classé avec une régularité et une sagacité sublimes (à l'imitation des catégories de Kant) les divers accidents qui peuvent attaquer ses propriétés et blesser ses intérêts pendant huit jours d'absence : incendies, vols avec effraction, passages de troupes, émeutes, coups de tonnerre. Laissons-le parler lui-même :

« Je recommandai à ma femme, à ma Teutoberga, de suspendre à ma croisée ma harpe éolienne, afin que les voleurs, s'il s'en présentait, imaginassent que je m'amusais à préluder sur cet instrument. Je la priai de ne pas oublier de renfermer les chiens pendant le jour, et de les lâcher pendant la nuit. Je lui dis surtout de bien prendre garde aux foyers ardents que le hasard et une mauvaise fabrication établissent au milieu des vitres grossières dont les fenêtres des écuries sont garnies ; je lui citai plus d'un exemple d'incendies causés par cette imprudence. Que plusieurs rayons de soleil, traversant ce *focus* dangereux, aillent tomber sur une botte de foin, voilà l'écurie, la maison, le faubourg, la ville en feu. O science ! ô expérience, salut de l'humanité ! c'est à vous que je dois l'expérience qui me distingue. Ce n'est qu'en Germanie, au sein de nos laboratoires philosophiques, que ces précautions admirables peuvent germer.

» J'eus soin d'emporter deux médecines, soigneusement empaquetées, l'une rafraîchissante, l'autre stimulante ; mes instruments de chirurgie, mes béquilles et de la charpie,

dans le cas où la voiture viendrait à verser ; des cordiaux de plusieurs sortes ; et un traité des fractures et de leur réduction. Pourquoi la nature n'a-t-elle pas donné à l'homme les poches sensitives de la sarigue ? Ce serait fort commode en voyage ; nous porterions, comme Thalès, tout avec nous ; nous ne craindrions pas qu'un accident vînt nous priver des choses les plus nécessaires ; nous ne confierions ni nos provisions ni nos instruments aux poches souvent trouées d'une diligence publique. »

Comme sauvegarde de surérogation, Schmelzle emmène avec lui son beau-frère le dragon et un autre de ses amis. Malgré des précautions si rassurantes, dès qu'il a jeté les yeux sur les personnages réunis dans la voiture, la terreur le saisit. Quelles gens ! quelle conversation !

« Près de moi se trouvait une femme qui, selon toute apparence, était de moyenne vertu. Sur son sein je remarquai un nain que sans doute elle allait montrer à la foire. En face de moi, un gaillard aux yeux de lynx, dont la profession, à ce qu'il disait, était d'empoisonner les rats et les taupes, pressait du coude un voyageur aveugle, sinistre figure, enveloppée d'un manteau rouge.

» Diable, me dis-je, comment empêcher ces gens-là de me tendre des piéges ? Ne serait-ce pas une troupe de voleurs ? et si l'on me voit en pareille compagnie, qui peut m'assurer que je ne me trouverai pas forcé de comparaître devant quelque tribunal aulique ! moi ! moi que la prudence a toujours empêché de m'arrêter devant la porte d'une prison de peur qu'un espion de police, me voyant là, ne me prît pour un collègue extérieur des habitants de la geôle, et ne m'accusât de tramer l'évasion d'un de mes amis prétendus !

» Que l'on n'aille pas m'accuser de m'alarmer trop aisé-

ment. Ce monsieur, l'empoisonneur de rats, Atropos masculin qui peuple de souris la région des ombres, ne nous avoua-t-il pas ingénûment, qu'il avait dans sa vie transpercé l'abdomen de dix hommes avec beaucoup de succès, tailladé une cinquantaine de bras fort régulièrement, mis en lambeaux plus de trente cœurs, et réduit en atomes imperceptibles une soixantaine de cervelles ?...

» Je ne crains rien, continua le monstre ; je suis invulnérable. Voyez ma tête : que l'on place sur sa sommité tous les charbons ardents qu'on voudra, je n'y ferai pas la moindre attention. »

« Aussitôt mon beau-frère le dragon tire de sa poche un briquet et de l'amadou, et place l'amadou allumé sur l'occiput chauve du personnage. Vous eussiez dit le génie du feu ; l'empoisonneur de rats ne bougeait point, et nous le regardions avec surprise. Il souriait tranquillement.

« Messieurs, nous disait-il, vous me faites plaisir, cela me réchauffe un peu, car cette partie de mon corps a toujours été froide comme glace. »

« Le dragon passa la main sur ce crâne merveilleux, et s'écria : « Mon Dieu, il n'est pas même chaud ! »

« Le gaillard, pour comble d'horreur, détacha la sommité de son crâne, et, tenant à la main cette calotte osseuse, partit d'un grand éclat de rire :

« Ne voyez-vous pas, nous dit-il, que c'est le crâne d'un pendu dont je me suis fait un bonnet de surérogation pour les temps de froid ? au surplus, il est très-vrai que j'ai passé ma vie à mutiler des hommes et des femmes ; car tel que vous me voyez je suis employé comme dissecteur dans un amphithéâtre d'anatomie.

» — . . . . !!!

» Je n'ai pas encore parlé de mon compagnon de route

en manteau rouge. Hélas! il n'était ni moins effrayant ni moins dangereux que ses confrères. Pour moi, je pense que c'était un émigré et un réfugié; car il parlait tour à tour allemand et français, et ne parlait pas mieux une de ces langues que l'autre.

» Il s'appelait, disait-il, Jean-Pierre, Jean-Paul (1), ou quelque nom de cette espèce, si toutefois il avait un nom. Ce manteau rouge, rouge comme l'habit du bourreau, ne me causa point de terreur. Je suis philosophe et je triomphe des préjugés vulgaires; ce qui était inexplicable autant qu'effrayant, c'est le regard inquisitif du voyageur maudit, que j'avais cru aveugle et dont la paupière fermée n'en était que plus redoutable. Toutes les fois qu'on descendait de la diligence, il arrivait à moi, semblait vouloir me pénétrer d'un coup d'œil perçant, moqueur, indéfinissable, puis tournait les talons et s'en allait. Je veux bien faire la guerre en rase campagne; mais ne savoir de quel buisson vient l'escarmouche qui vous menace, c'est horrible en vérité. Ce manteau rouge me causait des spasmes d'inquiétude. Mes soupçons redoublèrent quand il ouvrit une large bouche pour me parler de philosophie, de tendresse et de philanthropie. Dès qu'un homme vous tient ces beaux discours, soyez sûr qu'il veut vous escamoter votre argent ou soutirer vos secrets.

« La sensibilité! m'écriai-je, la tendresse! la tendresse! la douceur! ne me parlez pas de ces vertus d'imbéciles. J'ai du lion dans l'âme, c'est mon malheur et mon défaut. Je reviens de l'armée avec mon beau-frère le dragon, et tous les deux nous n'avons que trop de penchant pour le

(1) C'est Jean-Paul lui-même qui a voulu se faire connaître sous le costume et le nom du voyageur au manteau rouge.

meurtre, l'incendie, le massacre et le ravage. Lorsqu'un sang trop ardent nous bouillonne dans le cœur, c'est un bonheur pour nous, monsieur, d'être revêtu de la dignité ecclésiastique, éminemment pacifique, et faite pour apaiser la ferveur guerroyante... Cependant, me hâtai-je d'ajouter de peur qu'il ne prît avantage de cet aveu, la patience a ses bornes; l'animal le plus doux se venge quand on le blesse. Je ne peux pas répondre de moi dans le premier accès de colère; d'ailleurs mon beau-frère le dragon est là, qui n'entend pas plus raison que moi, et qui, lorsque je suis attaqué, se charge ordinairement d'arranger les affaires. »

« Le manteau rouge souriait d'une manière ambiguë. Quel sourire ! Il se donna pour être attaché au cabinet diplomatique. En effet il y avait du renard dans sa physionomie. Je continuai mon apologie du courage sans gasconnade, sans fanfaronnade, avec ce calme profond qui n'appartient qu'à l'héroïsme.

» — Je n'ai peur que d'une chose, lui dis-je, c'est d'avoir peur, comme le dit Montaigne.

» — Et si vous n'aviez pas assez peur d'avoir peur ? reprit l'homme diplomatique.

» — Voilà, repris-je, une distinction bien subtile.... C'est de la philosophie à couper un cheveu en quatre pour le disséquer... »

Ici le grand professeur Schmezle commence une dissertation esthétique sur la peur de la peur, et les nuances des différentes espèces de peur; excellente satire de la scolastique allemande et de ses distinctions, divisions, subdivisions, sophismes, paralogismes et nuages sans nombre et sans fin. Un orage survient, la foudre gronde; écoutez encore ce prévoyant philosophe :

« J'ai trop longtemps médité sur les principes de la philosophie naturelle pour ne m'être pas armé contre les atteintes de la foudre. Voici comment je me conduis dès que la grande voix du tonnerre se fait entendre dans les nuages. Je m'assieds sur une chaise de paille, au milieu de la chambre. Tant que le ciel est menaçant et sombre, j'y reste : chaînes de montres, boucles de souliers, agrafes, tous les conducteurs électriques, j'ai eu soin de les éloigner de moi. Dieu battrait le tambour toute l'année, je resterais dans cette situation et ne m'embarrasserais de rien. Je me souviens qu'un jour, au milieu du service divin, une tempête venant à éclater, je laissai toute ma congrégation en suspens. J'allai me réfugier dans le caveau mortuaire, et ne rentrai que lorsque la tempête fut calmée.

» Telle est, pour ma part, ma manière de me conduire quand il plaît aux éléments de se livrer la guerre. Mais hélas ! dans cette diligence maudite, pas un de mes confrères ne connaissait la philosophie naturelle. Personne d'entre eux n'avait étudié Schelling. Quand je vis les nuages s'amonceler et se dérouler en masses noires au-dessus de notre malheureux carrosse, l'éclair se jouer et serpenter comme le ver luisant sillonne le gazon, je ne pus m'empêcher de prier à voix basse tous mes collègues de déposer au moins dans une des poches de la voiture leurs montres, leurs bagues et leur argent, conducteurs électriques fort redoutables. Ils se moquèrent de moi ; et le dragon, mon beau-frère, s'élançant sur le siége du cocher, tira son épée, et s'écria : « Je vais prier la foudre de passer à côté de vous. » Mortel sublime ! acte de dévouement admirable !

» Pour m'achever, l'empoisonneur de rats et la demoiselle lancèrent contre moi quelques épigrammes. Une fu-

reur intime me saisit, et la foudre qui grondait dans mon cœur rivalisait de fracas avec celle qui retentissait dans les nues. Mais je me gardais bien de soutenir une discussion qui aurait accru nos dangers. La colère est aussi un conducteur électrique. Couverts de sueur comme nous l'étions, entassés dans cette maison de cuir et de bois, confondant nos haleines dans cette prison incommode ; si par la chaleur de la conversation nous eussions augmenté l'effervescence de l'atmosphère qui nous environnait, c'était fait de nous : le même coup de foudre ne pouvait manquer de nous écraser à la fois. Rempli de ces idées, je parlais sans ouvrir la bouche, mettant la sourdine à toutes mes phrases, et développant avec une clarté parfaite la théorie de l'électricité ; mais surtout faisant de mon mieux pour ne pas effrayer mes auditeurs : Erxleben et Reimarus ont très-bien prouvé que la peur suffit pour tuer un homme, et que l'excessive transpiration peut attirer la foudre.

« Oui, mes amis, leur dis-je, je tremble que vous n'ayez peur, et j'ai bien peur d'avoir peur aussi ; mais faites attention à la situation où nous sommes. Serrés comme des harengs en caque, précédés par une épée nue qui brille au sommet de notre voiture et se joue dans les nuages ; tous haletants et palpitants, quels dangers nous environnent ! il ne faut qu'un degré de peur de plus pour nous perdre. N'ayons donc pas peur, si nous ne voulons pas en deux secondes être fracassés, brisés, rompus, anéantis... O courage, courage ! magnanimité, héroïsme, combien nous avons besoin de vous aujourd'hui !

» Mes chers compagnons de route, quand vous serez descendus de voiture, vous aurez peur tant que vous voudrez ; dès que nous aurons moins de dangers à craindre,

vous serez poltrons à votre aise. Ici, pour l'amour de Dieu, n'ayez pas peur, nous sommes trop exposés. »

« Je crois bien avoir mérité par ce discours la couronne civique, le prix accordé à ceux qui sauvent la vie de leurs semblables. Mon sermon de diligence produisit son effet, nous arrivâmes sains et saufs à Vierstœdten sous un magnifique arc-en-ciel qui dessina sa courbe triomphale au-dessus de nos têtes. »

On repart de Vierstœdten ; et toute la diligence s'endort. Le philosophe Schmelzle a grande envie de mesurer, selon les principes de Lavater, l'angle facial de ses co-voyageurs ; mais il craint que l'un d'entre eux, dormeur éveillé, ne trouve impertinente son expérience physiognomonique. Il est donc obligé de remettre dans sa poche le pied-de-roi qu'il en avait tiré pour s'assurer si la distance du menton à la bouche était égale à la distance de la lèvre supérieure à la racine du nez et à celle qui sépare les sourcils de la sommité du front, comme l'exige la régularité scientifique dont Campe, Lavater et leurs adhérents ont posé les principes éternels.

N'avez-vous pas dans ce récit burlesque, une complète philosophie de la peur ? Le métaphysicien le plus subtil et l'auteur comique le plus naïf ne semblent-ils pas s'être réunis pour excuser la logique, la poésie, les raisons secrètes, les justifications, l'enthousiasme, enfin l'anatomie entière de la poltronnerie ? et ces pages qui ne sont en apparence qu'une débauche de gaîté, ont plus de portée encore. Sous cette grotesque caricature se cache une vive satire. Plus l'homme augmente sa science, plus il accumule ses terreurs. Schmelzle découvre dans les connaissances qu'il acquiert des sujets d'épouvantes sans cesse renaissantes. De quel côté se tourner ? comment vivre ? En

montant dans son lit, il peut placer un pied à faux, chanceler et se briser la tête contre le marbre du *somno;* la chute d'un aérolithe peut fracasser ce péricrâne scientifique; une simple fricassée de champignons peut l'étouffer; un rhume négligé peut le jeter dans le tombeau. Comme il n'est jamais sorti de sa cellule et de ses livres poudreux, tout ce qui s'offre à lui est péril, tout se grossit et s'exagère à ses yeux terrifiés. La peur, son idole et le bourreau de sa vie, présente à son imagination un épouvantail éternel.

On s'arrête dans un petit village. Pendant que le dragon et le postillon boivent d'autant, Schmelzle, toujours mélancolique, rêveur et poétique, Schmelzle que la beauté du clair de lune séduit va se promener seul devant l'auberge.

« Au milieu d'un champ, derrière un groupe d'arbres pittoresquement groupés, j'aperçus, dit-il, une tablette blanche avec une inscription en caractères noirs. Pour l'antiquaire et le curieux quelle occasion! Sans doute quelque bataille avait été livrée en cet endroit, et ce monument funèbre avait trait évidemment à une circonstance notable. Me voilà donc qui m'empresse de me diriger vers le *memorandum* lugubre; mon pied foule les bruyères fleuries et j'atteins le but de ma course. Horreur! surprise! douleur! A la clarté de la lune je déchiffre ces mots : « Prenez garde aux chausses-trappes. » La mort est donc là sous mes pas. Un ressort homicide, placé à deux pouces de mon talon, peut, si je pose le pied à droite ou à gauche, vomir trois balles de calibre, et me lancer, fusée perdue, dans le domaine de l'éternité, au-delà des temps, par-delà l'existence. Les ciseaux d'Atropos sont ouverts, la hache du bourreau est suspendue. Marche donc, Schmelzle, marche donc, dans ton indépendance et dans ta liberté! Il faut que

tu touches à peine le sol du bout de ton orteil; il faut pour échapper au trépas qui te menace, que chacun de tes pas soit exactement semblable (dans un sens rétrograde toutefois) à ceux qui par miracle t'ont conduit sain et sauf jusqu'à la fatale inscription. Hélas! dans l'état où je me trouvais, comment ma mémoire m'eût-elle si bien servi? Appeler? Personne ne m'eût entendu. Pas une lumière dans le village. Mon beau-frère et le postillon buvaient à tasse pleine, et s'embarrassaient peu de ce qui se passait au dehors.

» Cependant je rappelai à moi cette bravoure innée qui jamais ne m'abandonna. Je tirai de ma poche mon agenda, où j'inscrivis mes dernières volontés et les adieux d'un mourant à sa chère épouse. Ensuite, poussé par le désespoir, je mis toutes mes voiles dehors, et sans regarder à mes pieds, sans prendre la précaution la plus légère, je m'élançai à travers ce champ de mort, attendant d'un moment à l'autre l'explosion de la machine infernale, qui devait me dire bruyamment le dernier bonsoir, et poser l'éteignoir sur la chandelle de ma vie. Eh bien! j'échappai à tout : je ne fus pas tué. Quand j'arrivai à l'auberge, deux ou trois drôles se mirent à rire comme des fous. Ils prétendirent que depuis dix ans que cette enseigne menaçante était suspendue, il n'y avait eu dans tous les environs ni chausses-trappes, ni piéges, ni coups de pistolet à craindre. — « La police fait bien mal son devoir, m'écriai-je; que ne nous avertit-elle de ne pas croire aux avertissements? »

Le dernier relais conduit notre héros et ses compagnons de route de Widerschœna jusqu'à Flœtz, but de son voyage. Il a passé à travers tant d'écueils qu'il ne craint plus rien. Cependant un événement inattendu vint soumettre son cou-

rage à une épreuve nouvelle. Un géant, camarade du nain et son partner futur dans les exhibitions de la foire, attend les voyageurs au passage. Imaginez l'effroi de Schmelzle lorsqu'il voit ce Patagon haut de sept pieds, surmonté d'un bonnet d'une aune, grandi encore par une plume d'autruche, arrêter la diligence, et, faute de trouver place dans l'intérieur, se jucher sur l'impériale. Qui sait ce qu'un tel confrère peut tramer, quels desseins homicides ont germé dans ce crâne démesuré! D'un seul coup de poing, le géant peut démolir la toiture du carrosse, jeter l'aumônier par la fenêtre et se mettre à sa place. Mais le géant s'endort; il ronfle, ce qui rassure un peu notre héros. Nous omettons une description très-poétique de la nuit passée en diligence, du roulement de la voiture se mêlant au long murmure qui s'échappe des fosses nasales du géant, et nous arrivons à Flœtz avec l'aurore, le carrosse et l'amônier. Ici Jean-Paul se permet une diversion fort curieuse contre les écrivains amphigouriques et pittoresques de son époque et de son pays.

« Je fixais, dit Schmelzle, un regard attentif et mouillé de larmes sur l'aiguille pointue de la cathédrale. Un clocher est pour tout homme sensible un objet d'émotions. Là vibrent les voix pénétrantes de nos destinées, là est la grande aiguille indicative du temps, le balancier qui frappe le coup de la naissance et de la mort. Soit qu'on arrive dans une ville pour en faire un port de refuge, comme le bourgeois enrichi; un champ de bataille, comme le logicien; ou une manufacture d'écus, comme le marchand; ou une table d'hôte, comme le fonctionnaire public: c'est sur le clocher de la cathédrale que l'on arrête d'abord ses regards. Peut-être ces pensées étaient-elles un peu trop poétiques; je ne pus m'empêcher de les communiquer à mon compagnon

Jean-Paul, et je terminai ainsi ma tirade : « Oui, monsieur, ces pics artificiels, ces sommités religieuses sont assurément les trônes où siége notre destinée.

» — Oui, reprit d'un air sardonique le diplomate en manteau rouge. Ainsi que sur la cime des Alpes on bat le beurre et le fromage dont se nourrissent les vallées, c'est là, dans ces monuments gigantesques et sacrés, que d'honorables messieurs en aubes et en surplis battent le beurre et le fromage de notre avenir. »

« Je soupçonne qu'il se moquait de moi. Qu'en penses-tu, lecteur ? »

La diligence s'arrête. C'est jour de marché à Flœtz. Schmelzle, toujours observateur, contemple ce flot de paysans et d'acheteurs qui se coudoient dans la grande place. Il se demande combien de fripons et de coupe-jarrets se trouvent mêlés à cette affluence ; il se représente ces deux classes, comme un double courant de sang et de boue, qui vient salir les vagues de l'Océan agité. Rousseau, dans ses accès de misanthropie, ne rêvait pas plus tristement que notre professeur à la fenêtre de son auberge.

Ici se révèle l'intention philosophique de Jean-Paul. L'ami Schmelzle a-t-il donc tort ? Toutes ces peurs accumulées dans le cerveau du savant seraient-elles raisonnables ? Notre homme chancelle entre la sagesse et la folie : sa pénétration clairvoyante l'éblouit ; il en sait trop long. Et quel est celui d'entre nous qui voudrait conserver la vie une année, un jour, une heure, s'il savait la vérité tout entière, s'il comptait les dangers dont le menacent et la nature et son organisme, s'il lisait dans tous les cœurs, s'il voyait face à face sa propre destinée et les mille fléaux toujours prêts à l'assaillir, et les maux sans nombre dont le germe est en lui-même ? Pauvre Schmelzle ! pauvre don Quichotte ! on

rit de vous ! Ne seriez-vous pas, par hasard, l'un le plus sagace, l'autre le plus vertueux des hommes ?

« Toute la canaille de notre diligence, continue Schmelzle, descendit à l'hôtel du *Tigre*; la demoiselle, le géant, le nain, le sarcastique Jean-Paul et l'empoisonneur de rats. Le géant eut soin de soulever le nain et de le porter sur son crâne pour se grandir encore : puis, couvrant sa propre tête de son manteau, il trompa ainsi la foule ébahie, qui crut voir entrer dans la ville de Flœtz un monstre de neuf pieds et demi. A l'aspect de notre hôtellerie, une question de philosophie se présente à mon esprit. Comment l'aubergiste du *Tigre* a-t-il pu choisir cet emblème ? Le *Tigre !* N'est-ce pas un loup qui s'écrie : je vais vous dévorer; je suis le loup ? Mon beau-frère le dragon me quitta pour aller trouver un marchand de chevaux. Il eut la délicatesse de retenir pour sa sœur (ma Teutoberga) la chambre voisine de la mienne. Cependant je demeurai seul dans l'auberge, livré à mon intrépidité, à ma résolution et à mes seules ressources.

» Assiégé de mauvaises âmes qui peut-être tramaient quelque conjuration contre mon repos, j'eus constamment présente à ma pensée une image charmante et chérie, celle de ma Teutoberga. Femme forte, cœur vaillant et mâle, femme héroïque, dont la présence d'esprit eût été fort utile en mainte circonstance à un époux moins brave que moi ; femme qui eût pu le protéger dans l'occasion, au lieu d'en être protégée. »

Le lieu de refuge du prêtre, c'est l'église. Schmelzle se hâte de se diriger vers cet asile sacré. Que de périls s'y trouvent cependant ! le voisin n'a-t-il pas la petite-vérole ? Le plafond ne peut-il pas se détacher, le poids de la congrégation enfoncer les dalles et précipiter l'assemblée dévote et

meurtrie dans les catacombes du saint lieu ? N'est-il pas prouvé que les clochers attirent la foudre ? « Mais, dit Schmelzle, il vaut mieux qu'un chrétien périsse en face de l'autel. »

« Je m'acheminai donc vers l'église et j'y entrai. Au milieu d'un psaume, je vis avec étonnement un heyduque traverser la nef, et s'approcher d'un jeune homme pour le prier de ne pas faire usage d'une lorgnette d'Opéra qu'il dirigeait obstinément sur les dames de la cour. Moi-même je portais une paire de lunettes convexes, qui étaient tout bonnement des conserves. Si j'eusse suivi les règles d'une stricte prudence, j'aurais ôté mes lunettes; mais il me fut impossible de m'y résoudre ; mes lecteurs me prendront pour une mauvaise tête. Je bravai la cour et les heyduques, et je ne cessai pas de tenir mes regards fixés sur mon livre de Psaumes. Pendant que la cour défilait devant moi, j'eus bien soin de ne pas lever un instant les yeux. C'était comme si j'avais dit : « Ne craignez rien ; mes verres sont convexes ! »

« Du reste, le sermon n'était pas mauvais pour un sermon de cour. Le prédicateur mettait ses ouailles en garde contre une multitude de péchés. Il lui eût été plus facile encore de parler des vertus nécessaires que des vices à éviter; ce qui eût été tout aussi moral et beaucoup plus prudent. Pendant l'heure du service j'eus soin de prouver à tout le monde par ma tenue décente et convenable, mon profond respect, non-seulement pour la majesté divine, mais pour la majesté temporelle du prince illustre qui nous gouverne. J'avais mes raisons particulières. La cour fourmille de mauvaises langues qui tirent parti de tout, et j'avais besoin de repousser d'avance les calomnies auxquelles ont dû donner lieu mes deux dernières et témé-

raires publications. Personne n'ignore que dans le journal hebdomadaire de Flœtz j'ai publié une virulente satire contre l'empereur Néron, ouvrage hardi, où j'ai parlé de ce tyran comme un libre Germain doit le faire. Un ennemi pourrait aisément se servir contre moi de cet acte d'imprudence et me présenter aux yeux de la cour comme un libelliste effréné. Dans les temps où nous vivons, impossible, ô mes amis, d'écrire un almanach, sans que quelque diable de l'enfer vienne y découvrir et y dénoncer le portrait caractéristique de quelque ange couronné ! »

Le service achevé, Schmelzle se tient à distance, pendant que le prince et ses courtisans montent dans leurs voitures ; il se détourne avec soin, de peur que l'on ne remarque sur sa physionomie une expression de mépris, d'ironie ou d'orgueil. Le moment du dîner venu, suivons-le à l'auberge.

« Après avoir affronté d'aussi grands périls, je bravai ceux qui m'attendaient à la table d'hôte ; car jamais, messieurs, figure d'homme ne m'a fait peur. Me voici donc assis à la table du *Tigre*. Au second service on me passe une assiette d'argent sur le dos de laquelle (ô surprise !) deux vers satiriques, dirigés contre le commandant de la ville de Flœtz, étaient gravés avec la pointe d'un couteau. Je vis d'un coup d'œil dans quel piége j'étais tombé ; avec ce sang-froid étonnant dont m'a doué la nature, je me levai, et présentant l'assiette à la compagnie :

« Messieurs, dis-je aux convives, soyez témoins que je n'ai pas touché à mon couteau, et que ces vers impertinents ne sont pas mon ouvrage ! »

« Un officier échangea son assiette contre la mienne. Pendant le cours du repas j'admirai la profonde ignorance de mes convives en médecine et en chimie. Un lièvre dans

le ventre duquel on découvrit cinq ou six grains de plomb fut mangé tout entier, sans que personne fît attention au danger que courait la compagnie, sans que l'on remarquât que le plomb dont on se sert pour la chasse est toujours mêlé d'arsenic.

» Le dessert fut apporté ; on parla des coutumes de la ville. Une d'entre elles, qui devint l'objet de leurs commentaires, me frappa d'épouvante. Dès qu'une jeune fille, de bonnes ou de mauvaises mœurs, jure que vous êtes le père de son enfant, les tribunaux la croient sur parole, et votre paternité reste démontrée.

« — Est-ce bien sûr ? dis-je à un convive.

» — Très-sûr.

» — Horrible ! m'écriai-je. Mes cheveux se dressent sur ma tête. Quoi, continuai-je, un honnête ecclésiastique, un aumônier de régiment, avec femme, enfants, et une réputation de sagesse bien établie n'aura qu'à rencontrer dans une auberge, à l'auberge du *Tigre*, par exemple, quelque servante de mœurs faciles ; et quand même il n'aurait fait qu'entrevoir ladite servante, le balai à la main, dans le cours de ses occupations domestiques, le ministre de l'autel sera déshonoré par le serment d'une fille parjure ! O abomination !

» — Allons, allons, interrompit l'officier, ne croyez pas qu'une fille voulût par un faux serment se donner ainsi à tous les diables.

» — Quelle logique ! Ah ! mon Dieu, que de dangers !.. Et supposé que je monte en diligence ; mon compagnon de route porte des habits d'homme, je ne crains rien, je suis tranquille. Arrivé à Flœtz, mon homme change de sexe et va déposer chez le magistrat que je suis père de son enfant. Cela ne s'est-il pas vu ? Un serrurier de Vienne n'est-il

pas récemment accouché de deux jumeaux? Et la chevalière d'Éon? Miséricorde! nul homme doué de quelque sentiment de pudeur n'osera plus s'embarquer en diligence. Pour moi je déclare que si cela m'arrive, je ne manquerai pas d'interroger du regard le menton de tous mes voisins. Diable! quand vous êtes entré dans l'auberge, voir votre compagnon de route ôter ses bottes, chausser des mules de femme, vous montrer une jambe fine et vous rendre père en dépit de vous!

» — L'orateur est éloquent, reprit un membre de l'assemblée; mais à l'entendre parler si chaudement, on dirait que lui-même est à cet égard d'une doctrine un peu relâchée. »

« Le rouge me monta au visage; je ne savais plus ce que je mangeais ni ce que je faisais. Pour m'achever, je découvris qu'à l'autre bout de la table on parlait de la guerre. On attribuait à l'armée française je ne sais quelle défaite, sans doute supposée. Moi qui venais de lire, au coin de la rue, une proclamation qui déclarait coupables et susceptibles d'être jugés par la cour martiale ceux qui entendraient ou propageraient des bruits relatifs à la marche des troupes!... Je déposai furtivement ma serviette, je pris mon chapeau et je m'esquivai en homme prudent. »

Cependant il fallait se préparer à l'entrevue que Schmelzle allait avoir avec le général Shabacker. Un barbier était nécessaire à notre héros, dont le menton se hérissait d'une barbe épaisse qui indiquait ses dispositions martiales.

« On introduisit près de moi le barbier de l'hôtel. C'était un visage polygone, une face en zig-zag, évidemment prédestinée à la folie. Oh! je déteste incroyablement les fous. Jamais on n'a pu obtenir de moi que je visitasse une

maison de fous. Le premier maniaque venu peut vous saisir entre ses griffes maudites et vous réduire en poudre. La folie n'est-elle pas contagieuse, et une cervelle sensée est-elle bien sûre de sortir de là aussi saine qu'elle y est entrée? Quand on me rase, je me sers d'une précaution très-prudente; j'ai soin de fixer mes regards sur le barbier; mes deux mains sont libres et prêtes à agir; au mouvement le plus léger de mon bourreau, dès qu'un signe équivoque m'inspire le moindre soupçon, je m'élance sur lui, je le prends par le milieu du corps et le renverse comme un capucin de carte.

» Je ne sais pas trop comment cela est arrivé. J'étudiais curieusement les angles hétéroclites et saillants dont se composait le visage baroque de mon homme. Il me sembla que son arme redoutable appuyait sur mon menton; mon poing fermé, exécutant un mouvement rapide, violent, spontané, attaqua si rudement sa région abdominale, que le pauvre diable, perdant l'équilibre et tombant sur le parquet, fut sur le point de se couper la jugulaire.

» Je m'armai d'une double cravate, contre mes principes et mes habitudes, et je cachai sous ce rempart de soie la barbe noire dont mon homme n'avait pas détruit toute l'étendue. »

Ainsi équipé, notre héros se rend chez le général et remet à un valet de chambre la pétition qu'il avait préparée.

« Le laquais ne se fit pas longtemps attendre; il vint me rapporter à l'instant la réponse presque grossière du général Shabacker. J'espère que mes amis (par égard pour ce général) ne la divulgueront pas. « Si ce Schmelzle (me » faisait dire Shabacker) est l'Attila Schmelzle, ancien au- » mônier de mon régiment, qu'il décampe vite avec armes

» et bagages, comme il l'a fait à la dernière bataille, et » qu'il s'en aille à tous les diables. » Un autre que moi aurait été stupéfait en entendant ces paroles : eh bien! je toisai le valet du haut en bas, et je lui répondis bravement :

« — J'irai au diable! »

« Rentré chez moi, je me demandai si ce n'était pas l'eau-de-vie de Cognac qui avait parlé à ma place.

» Mais comme l'eau-de-vie de Cognac n'examine jamais, il est clair que c'est mon courage qui a répondu.

» Après tout, me dis-je, le patrimoine de mon excellente femme ne vaut-il pas mieux que vingt places d'aumônier de régiment? N'est-ce pas elle qui a relié en maroquin rouge, avec fermoir d'or et d'argent, le livre de ma vie? Et qu'ai-je besoin d'y ajouter des titres et des armoiries? Allons, je prends mon vol, je bats des ailes, et je ris de l'avenir.

» Ces pensées m'exaltèrent, mon imagination était allumée. Je devins démocrate, réformateur, républicain, Spartiate, puritain. Hampden, Caton et Brutus n'étaient rien près de moi. Heureux temps où un grand homme pouvait recevoir la bastonnade et s'écrier noblement : Frappe, mais écoute! temps où j'aurais dû naître! Aujourd'hui un soufflet, une parole, un regard se paient lâchement d'un coup d'épée. Que d'images éclatantes se pressèrent alors dans ma pensée, que de trônes je renversai pour me faire de leurs débris une échelle vers l'immortalité qui m'est due! Les hommes étaient devenus à mes yeux des pygmées, les rois des propriétaires de marionnettes, les peuples des acteurs de bois et de carton. Mon héroïsme républicain grandissait de moment en moment, s'enivrait de ses propres rêveries (l'eau-de-vie de Cognac n'y était pour rien), et je finis par

me promener à grands pas dans la chambre en gesticulant et me disant :

« Seras-tu chien de cour, carlin de prince, animal domestique, l'inutile instrument d'un instrument inutile, le joujou d'un joujou, le rien d'un rien ? — Non. »

O grand démocrate ! ô noble et sublime Schmelzle ! il est heureux que la place d'aumônier lui ait été enlevée. Ces sentiments sublimes n'eussent pas germé dans son âme. Nous regrettons bien de ne pouvoir le suivre dans la longue et terrible bataille nocturne qu'il eut à livrer ensuite aux démons et aux farfadets, c'est-à-dire à son beau-frère le dragon, qui s'amuse à l'épouvanter. Le bruit haletant d'un soufflet de cuisine, la danse lugubre de tous les ustensiles de ménage qu'une ficelle réunit et fait mouvoir ; la valse surnaturelle d'un pot de bière et d'une soucoupe que le dragon met en branle, mériteraient que nous donnassions aux lecteurs un tableau exact de cette infernale mêlée, qui occupe, hélas ! une dizaine de pages dans l'original. Hâtons-nous d'arriver à une scène non moins burlesque, mais d'un plus vrai comique, et où l'une des faiblesses de la vanité féminine est agréablement saisie. Teutoberga, femme du professeur, est venue retrouver son mari à Flœtz. Il s'agit de lui communiquer le refus du général Shabacker.

« Je ne voulais pas que ma pauvre femme subît toute la cruauté des paroles de Shabacker ; c'était un fardeau qu'un homme seul pouvait porter. Je résolus donc de lui en cacher une partie, et d'épargner à son cœur naïf et joyeux une pénible révélation. Je commençai en ces termes :

« Chère amie, mon affaire prend une autre tournure, il est vrai ; mais le diable de général (qui n'a jamais eu le sens

commun) ne veut pas entendre raison. C'est un homme qu'il faut emporter de vive force, et je l'emporterai, aussi vrai que mon bonnet de coton est actuellemeut sur ma tête.

» — Ainsi, vous n'êtes rien, mon mari?

» — Pour le moment, mon amie.

» — Ce sera donc pour samedi soir?

» — Pas encore ce jour-là.

» — Ah! mon Dieu! que cela me fait peine! Je sauterais par la croisée. »

« Et, cachant sa figure rose de ses deux mains, entre lesquelles des larmes s'échappaient, elle resta longtemps en silence; puis, d'une voix tremblante et émue :

« Que Dieu me protége dimanche prochain; quand je serai à l'église de Neusattel, et que toutes les grandes dames de l'endroit me regarderont avec dédain, j'en mourrai de honte... »

« J'étais au lit, un mouvement sympathique me précipita vers elle; je la vis, cette chère Teutoberga, les joues couvertes de larmes brûlantes. Je m'écriai :

« Ame d'ange! ne me torture pas! Je veux mourir, si, même dans la canicule, dans ces jours étouffants, je ne deviens pas tout ce que tu peux désirer. Parle! Quelle place te faut-il? à quelle division veux-tu appartenir? Conseillère du cabinet? conseillère du commerce? conseillère des mines? conseillère des bâtiments? conseillère de législation? conseillère du diable, de sa femme et de ses descendants? Je te ferai tout ce que tu voudras; dis. J'achèterai tous les conseillers et toutes leurs places. Demain j'envoie des courriers en Saxe, en Hesse, en Finlande, en Prusse, en Russie, à Katzenellennenllenbogenen, et je fais acheter mes patentes. Je vais plus loin : je veux toutes les places à

la fois. Tu auras un mari conseiller aulique à Flachsenfingen, conseiller des douanes à Scheerau, conseiller des beaux-arts à Haarhaar (1), conseiller de la chambre à Pestitz. N'avons-nous pas l'argent nécessaire ? Ainsi, moi, possesseur d'un seul *corpus* et d'un seul *podex*, je pourrai, sur mes deux jambes, former à moi seul un congrès de conseillers d'État, une légion d'honneur ou d'honneurs, ce qui ne s'est jamais vu.

» — Oh ! maintenant tu es un ange, dit-elle ; et des pleurs de joie ruisselaient de ses yeux. Mais tu m'apprendras quels sont parmi ces conseillers, les plus beaux conseillers. Nous choisirons, n'est-ce pas ?

» — Non, continuai-je entraîné par l'ardeur du moment, cela n'est pas suffisant. Je veux que tu puisses dire à la femme du vicaire : *Je suis conseillère des affaires ecclésiastiques ;* à la femme du bourguemestre : *Je suis conseillère de la cour* ; à la femme de l'ingénieur : *Je suis conseillère des ponts-et-chaussées.* Je veux que tu puisses changer de titres comme de robes.

» —O mon ami , mon bien-aimé, mon cher Schmelzle !

» — Et je serai correspondant de toutes les académies, et associé de tous les athénées, et inscrit sur toutes les listes, et membre (membre honoraire, il est vrai) de toutes les sociétés savantes ; et tu seras membre avec moi (membre honoraire) de toutes les académies, etc, etc, etc. »

Il faut voir ensuite Schmelzle faire parade de son courage à l'hôtel du *Tigre*, gronder les valets devant sa femme, parce que les femmes aiment la bravoure ; la conduire à la ménagerie, à la parade, passer avec elle devant les canons et les baïonnettes du régiment. Teutoberga donne un souf-

(1) Noms supposés.

flet au garde de nuit, qui veut arrêter le mari et la femme dans une de leurs excursions sentimentales. « O lionne ! s'écrie le mari, je voudrais à mon tour qu'un grand péril vînt t'assaillir ; tu connaîtrais alors le lion ton époux ! »

« Nous continuâmes notre route tranquillement et de bonne amitié. Nous rentrâmes ; ma femme se coucha, et j'aurais pu être heureux cette nuit, si le hasard n'avait fait tomber mes regards sur la page 206 du volume IX des œuvres du professeur Lichtemberg ; j'y lus avec effroi ces paroles :

« Il n'est pas impossible qu'à une époque plus ou moins » rapprochée, les chimistes ne découvrent le secret d'une » substance décomposante, qui dissoudrait notre atmo- » sphère et la réduirait en eau, par le moyen d'une es- » pèce de ferment. Le monde périrait alors ! »

« Cela n'est que trop vrai ! m'écriai-je, puisque la boule de notre terre est enveloppée d'une grande bulle d'air qu'on appelle air atmosphérique : il ne faut qu'un mauvais drôle de chimiste, habitant quelque vilaine île (du côté de la Nouvelle-Hollande par exemple), pour inventer la substance décomposante, et nous anéantir tous. A peine le ferment fatal s'introduira-t-il dans l'atmosphère : une étincelle qui frappe un caisson rempli de poudre ne cause pas une éruption plus soudaine. Voici venir l'immense orage qui dévore le monde : en deux secondes il atteint la ville de Flœtz. La toile tombe ; la grande scène est jouée, l'humanité fait la révérence; le globe n'est plus qu'un échafaud dont ce chimiste, que Dieu damne, est le bourreau involontaire. — Grande souricière, piége immense, où les hommes et les bêtes viennent expirer à la fois ! Saint-Barthélemy universelle, dont le diable seul recueillera les fruits !

» A l'heure convenue, nous remontâmes en diligence; tout le monde était gai, content, excepté moi. La destruction du globe, au moyen d'un ferment chimique, fermentait encore dans le globe de mon cerveau ! ce qui prouve bien que nos terreurs nocturnes n'avaient pas désorganisé mon intelligence, puisque je jouissais encore de toute ma faculté de réflexion. Le voyageur à manteau rouge monta aussi; il me regarda comme auparavant d'un œil effrayant; mais je n'avais plus peur de lui.

» Toutes les terreurs devenaient pour moi une mauvaise plaisanterie, une misère, dans ce moment où je n'étais occupé que de la destruction générale des mondes. Que m'eût importé alors le sujet de craintes terrestres le plus naturel et le mieux fondé? Tous mes compagnons de route auraient lancé dans mon avenir et dans mon présent les brandons de la terreur la plus dévorante, je n'y eusse pas fait la moindre attention. Cherche-t-on à se délivrer du bourdonnement des guêpes lorsque le canon tonne autour de nous? Sent-on les battements de son cœur lorsqu'un chirurgien est occupé à vous couper la jambe? J'avais oublié tous mes compagnons de route et ne pensais qu'à ce ferment qui pouvait, pendant que je faisais route de Flœtz à Neusattel, sortir des mains innocentes d'un savant d'Europe ou d'Amérique, allumer l'atmosphère qui nous entoure, et faire sortir du fond d'un alambic le trépas de l'univers. Chimistes! assassins futurs du monde qui vous a donné l'être, arrêtez-vous! Et vous, potentats de la terre dont les sujets peuvent avec leurs cornues confondre si aisément planètes, gaz et corps solides, hâtez-vous de rendre un édit qui leur défende de tenter d'autres expériences que celles qu'ils ont déjà faites !

» Cette triste méditation dura jusqu'à la fin du voyage;

je n'avais pas cessé de tenir mes yeux fixés sur ma femme, dans l'espoir de mourir au moins en la regardant, lorsque le déluge universel viendrait nous balayer dans l'éternité, et m'enlever, ainsi qu'elle, à cette vie de terreur, et de douleurs, où la science elle-même sert à si peu de chose ! »

---

§ IV.

Résumé.

Telle est cette étrange plaisanterie, cette puérile narration, que Jean-Paul Richter a intitulée *Voyage de Schemelzle à Flætz.* On y trouve empreint, avec plus de naïveté que dans le fragment sublime traduit infidèlement par madame de Staël, le génie caractéristique de Jean-Paul. Sans parler de cette bouffonnerie originale, qui s'élève quelquefois, comme dans le dialogue nocturne du mari et de la femme, jusqu'à un très-bon comique, c'est une idée naïve et forte que celle de l'aumônier qui déborde de science, qui connaît tout, sait tout, approfondit tout, et en définitive reste le plus niais des mortels ! cet homme qui rêve l'héroïsme et n'ose pas monter en diligence ; ce républicain forcené que le regard d'un heyduque fait rentrer en terre ; cet enthousiaste de la valeur en peinture, du courage mis en musique et du patriotisme rédigé en dithyrambe ! Et la prudence humaine qu'il déploie, et sa commisération pour le monde qui va périr, et son sentimentalisme poétique, et ses grands mots à propos d'un

clocher de cathédrale, et son élan misanthropique ! O Kotzebues ! O Baculards, parleurs de vertu, prédicateurs d'utopies, grands hommes de l'emphase ! la même ironie vous atteint, vous et toute civilisation factice ; sentimentale sans passion réelle, savante et pédantesque sans résultats, rêveuse sans imagination, matérielle sans utilité, vaniteuse sans énergie, fanfaronne sans courage ; toute société perdue dans les mots et enivrée de phrases !

Richter avait bien apprécié le ridicule de son temps ; il a créé *Schmelzle*. Mais pour connaître dans toute sa folie ce bal masqué du lyrisme, ce travestissement puéril et gigantesque ; cette imagination qui se moque de tout et mêle les instruments du ménage à la danse des planètes ; qui plonge son regard dans les abîmes de l'être et revient esquisser une caricature enfantine, il faut lire *Titan*, *Levana*, et dix autres ouvrages du même Jean-Paul. Vous diriez un colosse enfant qui se joue, tant ses mouvements sont pesants et capricieux. Il parcourt sans transition, par élans irréguliers, l'échelle entière des idées les plus disparates. A propos d'un aumônier en voyage, voici la lune qui bombarde la terre. Dans un autre de ses romans Mars devient prédicateur et tient aux autres mondes un discours hétéroclite. Entre les mains de Richter l'univers est un jouet frivole dont il brise et réunit tour à tour les fragments ; ses idées métaphysiques revêtent un costume bouffon ; il prête une marotte au temps et à l'espace. Débauche innocente et incroyable, anarchie sans frein, atelier magique, forge cyclopéenne. Au milieu des vapeurs et de la fumée, vous voyez apparaître de petites caricatures humaines finement esquissées, telles que celle de Schmelzle l'aumônier ; puis des formes vagues, sombres, inouïes, tan-

tôt éclatantes, tantôt lugubres ; puis ces traits de sensibilité ingénue qui distinguent *Siebenkæse*, l'histoire déchirante d'un pauvre étudiant qui s'est marié par amour.

Jean-Paul ressemblerait à Rabelais, si la naïveté enfantine, la simplicité idyllique, la primitive et douce puissance d'émotion, la tendre sympathie de l'auteur allemand ne manquaient au grand cynique du XVIe siècle, au Pantagruel des bouffons. Richter est un enfant sensible à la beauté, à la grâce, à l'harmonie, frappé de la laideur morale et matérielle, accessible à l'ironie comme le sont les enfants. Une tendresse de cœur intime l'associe à toutes les mélodies de la nature. Il s'intéresse à la poltronnerie de Schmelzle, à la vanité de sa femme Teutoberga, et il en rit.

Son histoire de l'aumônier esthétique est une moquerie évidente de tout son pays, de tant de travaux qui n'aboutissent à rien, de tant de rêveries scientifiques, républicaines, teutoniques. On ne peut comparer cette fraîche et naïve ironie à celle de Swift et de Voltaire ; si l'on suivait jusqu'au bout la chaîne logique des idées, si l'on croyait aveuglément à Voltaire et à Swift qui nous présentent le monde comme une prison remplie d'esclaves qui s'entretuent, on n'aurait qu'un parti à prendre : quitter bien vite cette caverne de brigands. Richter ne nous désespère pas ainsi. Dans son lyrisme spontané, enfantin et pour ainsi dire halluciné, il voit l'homme multiple : ange et démon, néant et génie, ver de terre et intelligence, objet de compassion et de risée, le voilà ; pleurez, raillez, plaignez-le, méprisez-le, pardonnez-lui. Sous ce rapport, Richter se rapproche de Cervantes ; chez eux point de mépris, point

de haine, ils ont un sourire et des larmes ; leur gaîté naît d'une sensibilité ingénue. Ne croyez pas qu'ils dédaignent leurs héros ; ils les aiment avec tendresse ; il y a dans leur moquerie un mélange de pitié et de douleur.

Si l'on considère Jean-Paul sous le rapport de l'art et de l'exécution, il reste non-seulement inférieur à Cervantes, mais inexcusable et absurde. L'harmonie, l'ensemble, la cohérence manquent aux productions de Richter. Cette lecture laisse une impression désagréable et choquante ; celle d'un somnambulisme confus. *Le voyage de l'aumônier Schmelzle* est encore un des fragments de notre auteur où l'unité, la grande loi des œuvres de l'esprit, est le moins hardiment violée. De ce chaos de pensées et de sentiments jaillissent, comme d'un fer embrasé, des milliers d'étincelles ; on est ébloui, ému, enivré, jamais on n'est satisfait !

Le style de ces incroyables œuvres répond à leur conception folle ; vous diriez une forêt vierge dont les branches entrelacées forment un inextricable rempart et vous offrent un obstacle invincible. Langage, métaphores, orthographe, tout est baroque et ridicule. Il y a des phrases de trois pages sans virgules et des mots de trois lignes sans traits d'union. Il a des parenthèses qui enfantent des sous-parenthèses. L'auteur jette des allusions sans nombre à ce que vous ne savez pas, à ce que vous ne saurez jamais, à une ligne égarée d'un auteur hébreu inconnu, à une expérience de physique tentée par un savant d'Odessa. Le ciel, la terre et l'enfer sont convoqués dans une période de Jean-Paul ;

non-seulement ses mots, mais ses idées chez lui se heurtent d'une manière insensée. Saillies épigrammatiques lancées au milieu d'une narration sentimentale; allusion grossière et licencieuse, traversant une idée profonde ou mystique; mélange sans égal de calembours, de jurons, d'images gracieuses, de rébus, de citations savantes, de dissonances et de fantaisies. Il n'y a pas jusqu'à la géographie européenne que notre auteur travestit à son gré. Il invente des altesses, crée des marquisats, assied des rois à la Rabelais sur des trônes fictifs, crée des ministres pour se moquer d'eux, s'embarque dans des digressions qui usurpent des volumes, et fait un volume d'un *erratum.*

Nous avons vu dans les aventures de l'aumônier Schmelzle des cités inconnues, Haarhaar, Scheerau, Flachsenfingen. Même les traités sérieux que Richter a composés (il a écrit des ouvrages sérieux) sont enveloppés de ces formes puériles: et partout au milieu d'extravagances répulsives, vous trouvez le même caractère de tendresse secrète, de bienveillance, d'amour, — la même religion du cœur, la même sympathie virginale. Ce parfum de délicate bonté devient enchanteur par le contraste; les scènes de la vie bourgeoise la plus humble finissent par émouvoir: les caricatures les plus grossières nous touchent: le sublime et le pathétique sont pris à rebours.

Homère et Eschyle élèvent le cœur et font descendre les dieux sur la terre. Sterne, Cervantes, Crabbe obtiennent le même résultat par l'analyse des affections les plus communes, des scènes les plus vulgaires, qu'ils étudient pour y

trouver l'émotion, le pathétique, l'intérêt, la philosophie, la profondeur. L'incomplet et le bizarre Richter ne peut prétendre à de tels succès. Il n'a rien de solide; c'est le poëte humoriste, le romancier enfant, le musicien somnambule de notre époque.

Il ne joue presque jamais que des préludes. Ce n'est pas une lyre, c'est un harmonica magique qui résonne sous ses doigts. Il jette les âmes dans l'extase et prophétise des songes, entrecoupés de facéties et de larmes. Nous réservons à un travail particulier l'étude de ces lueurs sybillines, jetées sur les destinées obscures du XIX[e] siècle par cet étrange rêveur (1).

(1) V. Études sur l'Allemagne, T. II. Pensées d'un somnambule sur l'avenir du XIX[e] siècle.



RACHEL, FANNY ELLSSLER

ET

FRÉDÉRIC DE GENTZ.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES.

— Souvenirs et lettres de *Rachel Varnhagen von Ense.*
— Mémoires et œuvres politiques de *M. de Gentz.*

RACHEL, FANNY ELLSSLER

ET

FRÉDÉRIC DE GENTZ.

---

§ Ier.

M. Varnhagen von Ense et Rachel Levin. — Frédéric de Gentz. — La femme-homme et l'homme-femme.

Si cette continuelle et naïve enfance de l'esprit, vouée au lyrisme le plus exalté, cette primitive ignorance des intérêts matériels de la vie, alliée aux plus rares facultés, ont produit dans la sphère littéraire et spécialement chez Jean-Paul (1) les résultats étranges que nous avons étudiés tout-à-l'heure, les relations sociales des classes les plus élevées en Allemagne n'ont pas pu se soustraire à la même influence. L'Allemagne rend un culte à la mémoire d'une femme qui n'a jamais eu de titre, qui n'a point brillé par son talent, et qui, de l'aveu de son mari, n'avait reçu en partage ni le rang ni la beauté, ce sceptre des femmes; (*nicht durch stand und namen*, dit-il, dans l'éloge funèbre qu'il lui a consacré, *noch durch schœnheit*). Elle se nommait Rachel Levin et appartenait à une famille israélite.

Née à Berlin en 1771, elle épousa M. Varnhagen d'Ense, et mourut entre ses bras en mars 1833. Sa vie fut d'une grande simplicité; on ne la voit mêlée à aucun des événe-

(1) V. le chapitre précédent, LE LYRISME DANS LE ROMAN.

ments qui troublent ou renouvellent le monde ; elle ne publia aucun ouvrage et ne fit aucun bruit ; mais on l'aimait. C'était un des êtres que Dieu a choisis pour servir de centre et de point de ralliement à la société fatiguée de ses luttes. Ils sont doués de cette puissance de sympathie qui groupe et qui réunit, qui attire et fixe, qui apaise et adoucit les rivalités, les passions, les talents ; magnétisme souvent refusé au génie, presque toujours à la gloire. Je ne sais si pour être beaucoup aimé, il ne faut pas se résigner à demeurer un peu dans l'ombre.

Tous les hommes dont l'Allemagne honore la supériorité depuis cinquante années ont reconnu Rachel pour confidente ou pour amie ; et lorsque son mari, après l'avoir perdue, publia en 1833 les lettres reçues ou écrites par elle, on comprit merveilleusement l'attrait de cette bienveillance sans faiblesse, de cette sagesse sans austérité, de cet enthousiasme dans la raison, de cette constance du bon sens et de cette puissance d'affection à laquelle la force de l'intelligence et l'éclat de la renommée avaient rendu hommage de toutes parts. L'enthousiasme des Allemands a couronné de fleurs le souvenir de Rachel ; son mari a tressé la première couronne ; il n'a pas craint de narrer assez longuement l'origine et les progrès de la passion qu'elle lui avait inspirée. Il a oublié ou omis fort peu de détails de cette passion. L'intimité de son heureux ménage se révèle dans ces pages avec une naïveté qui nous étonne, nous Français ; mais on se laisse entraîner et séduire, tant on trouve là d'amour, de sincérité et de candeur.

« On me l'avait annoncée, dit-il, comme la personne du
» monde la plus distinguée : on m'avait promis un carac-
» tère primitif dans toute sa pureté, sa force et sa divine

» grandeur. J'attendis donc son entrée avec la plus vive » anxiété. Elle parut. Je vis une personne svelte, pleine de » grâce, d'une petite taille, mais énergiquement consti- » tuée, de formes délicates et arrondies, le pied et la main » singulièrement petits, le front couronné d'une chevelure » noire dont la profusion annonçait une féconde supério- » rité d'intelligence. Les regards rapides mais perçants de » ses yeux voilés laissaient douter s'ils *donnaient plus* » *qu'ils ne recevaient*. Sa robe était noire et elle semblait » glisser comme une ombre ; mais que d'aisance, que de » grâce ! Quelle manière de saluer avec convenance et » douceur ! Ce qui me parut le plus enivrant, ce fut la vi- » bration angélique d'une voix qui jaillissait des profon- » deurs de l'âme et prêtait son charme à une conversation » merveilleuse. Je n'avais jamais entendu rien de tel. Naï- » veté et esprit, finesse et amabilité, originalité dans les » vues, saillies brillantes, tout était là. On le sentait bien, » il y avait du bronze dans cette volonté de femme ; mais » aussi quelle douce chaleur de bienfaisance et de bienveil- » lance ! Comme tout le monde se trouvait heureux près » d'elle ! La médiocrité et le génie se réjouissaient égale- » ment de sa présence.... Bien des événements ont mar- » qué ma carrière........ aucun, depuis vingt-quatre ans, » époque de notre première entrevue, aucune découverte, » soit dans la vie de l'âme, soit dans le monde extérieur, » ne peut être comparée à celle que je viens de décrire. » Rachel est encore pour moi l'objet unique...... »

. . . .

Je sais que le public de France, malgré son indulgence et son sommeil, trouverait encore à redire si un époux venait lui faire ainsi les honneurs de sa femme, et dérouler, l'un après l'autre, tous les voiles et toutes les enveloppes

dont l'amour dans le mariage semble devoir se couvrir. Nos voisins pensent différemment; et si l'on veut étudier à fond l'Allemagne, il faut lire les lettres de Rachel et de ses amis. Les Voyages de quelques Anglais ne vous la feront pas connaître; ces gentilshommes roulent commodément en chaise de poste, avec une femme de chambre, trois enfants, une nourrice, un télescope, quarante *Guides du Voyageur*, un trictrac et un jeu d'échecs. Est-ce bien le moyen de dévider l'écheveau de métaphysique, de sensibilité, de politique et de poésie qui chaque jour s'emmêle et s'embrouille davantage de l'autre côté du Rhin? Les lettres de Rachel et celles de ses amis sont marquées de tous ces caractères; elles les résument et les commentent ; c'est l'écho de la société d'Allemagne depuis 1800 jusqu'en 1836, et l'on ne peut qu'en recommander l'étude à tous ceux qui veulent pénétrer le sens moral, comprendre l'intimité, expliquer les bizarreries, s'associer aux passions de cette contrée-mère qui domine le Nord intellectuel, et qui projette aujourd'hui son influence même sur l'Angleterre. En lisant les lettres adressées à Rachel par les Humboldt, les de Müller et les Gentz, on assiste à la formation de ces idées et de ces sentiments qui nous surprennent, on compte les lobes de ce grand cerveau métaphysique, on sent palpiter le cœur de l'Allemagne, on en compte les vibrations et l'on peut en deviner les maladies.

Rien ne ressemble moins à ce qui nous entoure. Vous retrouvez Werther dans un diplomate, un théologien caché sous un général, et un poëte sous un algébriste. Telle femme qui n'a lu que Schiller a des pensées dignes de Burke. Et cet homme d'État qui siége au Congrès de Vienne et de Carlsbad admire la Révolution française, Camille Desmoulins et surtout Bonaparte; — est-ce un étudiant

novice? Non, c'est un vieillard, l'ami de Pitt, de Stadion et de M. de Metternich, qui adresse sincèrement, naïvement les paroles suivantes à la bonne Rachel ; — oui, un homme d'État fort considéré, et j'ajoute que les rapports de Gentz et de Rachel étaient ceux de l'amitié la plus vénérable :

« Ange du ciel! Existe-t-il sur la terre une langue dans » laquelle on puisse vous écrire? Est-il possible de répon- » dre à vos lettres? Avez-vous donc résolu de me rendre » fou? O ma profonde, ma pénétrante prudence! O ma » science, ma fermeté, mon stoïcisme inébranlables! que » devenez-vous, lorsqu'il s'agit des profondeurs intimes de » la nature humaine? Combien de fois ne l'ai-je pas dit : » Vous êtes le premier des êtres sur cette terre. Où en » trouver un autre capable d'aimer, de penser, de divaguer, » d'écrire comme vous?—Grand orateur, devant lequel je » me prosterne dans la poussière et que j'ose cependant ai- » mer! Organe de la divinité en moi et hors de moi, » quelles jouissances ineffables, et quels hauts enseigne- » ments ne me donnent pas vos lettres! Enseignements! » De qui ai-je donc appris quelque chose si ce n'est de » vous? Chaque parole contient un monde......Vous m'ap- » pelez *enfant;* c'est le nom le plus noble, le plus doux » que vous puissiez me donner, mais c'est vous seule qui » avez fait de moi un enfant. Ne vous souvient-il donc » plus combien j'avais grandi et mûri, et comment je suis » retombé à l'état fragile du jeune âge, dans l'atmosphère » embaumée, suave et voluptueusement enivrante qui vous » environne? Vous m'avez donné le souffle de la vie, » comme les enfants, dit-on, redonnent la vie aux vieil- » lards en dormant dans leurs bras. N'ai-je pas raison de » ne pas vouloir vous écrire? Si je savais écrire comme

» vous, à la bonne heure! Mais que dis-je, vous n'écrivez » pas. Vos lettres ne sont pas écrites. Ce sont des êtres » animés, possédant de belles mains, blanches et douces, » un sein arrondi, un petit pied, des yeux divins, des lè» vres purpurines, qui passent et repassent devant moi, » me donnent des baisers, me pressent contre leur sein..... » Et je répondrais à de telles lettres? Non! non! »

. . . .

« Les hommes, lui dit-il ailleurs, écrivent-ils comme » vous? Les Dieux le peuvent-ils? — J'en doute. Il faut à » ce style des êtres que le ciel plaça entre lui et nous, in» génus comme l'enfant, grands comme le génie, puérile» ment sublimes : âmes-miroirs dans lesquels se reflètent » toute la profondeur et toute l'élévation; esprits prodi» gues, semant les nobles pensées et les sentiments élevés » comme le rameau du noisetier répand ses fruits, dans le » sable qui les couvre, au milieu des vermisseaux qui les » dévorent. — Vous écrivez ainsi, Rachel; les seules Ra» chels ont ce pouvoir. — Vous! — Par le Dieu vivant! » Type adorable! Archétype éternel! Arbre de vie! Ainsi » vous nomme tout ce qui conserve une étincelle de senti» ment et de génie! Mon Dieu! Que c'est un bonheur vi» vement senti, d'être vieux et de pouvoir m'enivrer en» core de vos lettres, comme jadis de vos discours célestes! » Vieux.... Dieu soit loué.... je ne le serai jamais, et sou» vent je deviens plus jeune! On a beau me nourrir ici de » tout ce qui est vulgaire, j'ai savouré l'ambroisie, et je » n'en perds pas le souvenir. Que je vous aime, lorsque » vous me dites : *Votre dégoût me fait comprendre les » nobles dégoûts!* Paroles admirables, ignorées de la sa» gesse des sages! »

Ainsi écrivait en 1814, au milieu du bouleversement de

l'Europe, Frédéric de Gentz, l'un des hommes qui ont déterminé le mouvement politique de notre époque. Il dit ailleurs à son amie :

« O bien-aimée ! savez-vous pourquoi nos rapports ont » été si grands et si complets? Je vais vous le dire. C'est » ce que vous *produisez toujours* et que je *consomme tou-* » *jours*. Vous êtes un grand homme, madame, et de toutes » les femmes qui ont vécu je suis assurément *la première.* » Voici ce que je pense. Si j'avais été une *femme physi-* » *que*, il aurait fallu que le monde fût à mes pieds. Je n'ai » jamais rien inventé, rien imaginé, rien exécuté. Veuillez » faire attention ! ceci est singulier. De moi-même je ne » ferai jamais sortir l'étincelle la plus faible. Je suis iné- » lectrique comme le métal ; mais pour conducteur élec- » trique, je suis sans égal. Vous, avec votre immense, vo- » tre éternelle, votre puissante, votre féconde nature, vous » ranimez ma nature passive, et ainsi nous portons à nous » deux des idées, des sentiments, des discours inouis que » le monde entier ignore. »

C'est le style de toute la correspondance de Gentz et de madame Varnhagen d'Ense. Je vous assure que cela n'a semblé ridicule à personne là-bas !

Mais ce qui doit émerveiller davantage, c'est que Gentz en se qualifiant de *femme*, et en attribuant la force de l'esprit et de la volonté à sa correspondante avait parfaitement raison. C'était un poëte et un poëte-femme que cet homme d'État, né homme d'esprit, que les plaisirs et les succès du monde, la vogue des salons, l'usage des voluptés, le maniement des affaires, l'orage d'une vie dissipée, les passions et les espoirs, les regrets et les tortures de la politique avaient surexcité jusqu'à la fièvre. Sa vie peut passer pour un phénomène. Il fut vieux à trente ans, jeune à soixante, ré-

volutionnaire et ami de M. de Metternich, plébéien et aristocrate. Né à Breslau, en 1764, d'une famille bourgeoise, il parut stupide dans la jeunesse ; une leçon de Kant éveilla sa pensée et la développa violemment. La poussière des écoles le porta tout-à-coup à la puissance politique. A peine eut-il mis le pied à l'étrier, il toucha le but. On reconnut l'homme d'action, l'homme d'une époque où tout va vite. En effet il avait du sang français dans les veines ; son père avait épousé l'une de ces filles de réfugiés français que l'édit de Nantes et la faute de Louis XIV semèrent à travers l'Europe, comme pour y répandre le génie de l'examen, la sagacité pratique, l'esprit de discussion, la critique, et enfin la liberté.

Un mariage précoce, un divorce qui le suivit bientôt ; dettes, plaisirs, mélange des voluptés et des études, succès dont la rapidité, l'éclat, et le nombre imprimaient chaque jour plus de violence au tourbillon qui l'emportait : voilà le commencement de la vie de Gentz. Il y avait en lui une facilité d'entraînement et une sève de raison qui se contrariaient sans cesse. La révolution de 1789 l'enthousiasme ; elle avance ; il la quitte. Les puissances du Nord l'appellent à elles ; il prend position sous leur drapeau. Éveillé par Kant, formé par l'exemple de Burke, il achève son éducation d'homme d'État sous le second Pitt. Pensionné par l'Angleterre, admis à l'intimité du comte de Stadion, de Wyndham et de M. de Metternich, sa plume rédige la plupart des proclamations qui attaquent Napoléon Bonaparte ; enfin ce dernier passe sur l'Allemagne et l'abat ; Gentz tombe fracassé sans fortune et sans crédit.

M. de Metternich le rappela aux affaires, lorsque la formidable union du Nord vint à se former : ligue dont Gentz avait conçu la pensée et qui est aujourd'hui même quelque

chose de plus qu'un souvenir. Frédéric Gentz dont nous pouvons aujourd'hui parler sans haine et sans colère, fit retentir contre la France la trompette de 1813. Il rédigea le manifeste de l'Autriche et la déclaration de guerre des puissances du Nord. Tous les Congrès l'eurent pour témoin et pour acteur; si vous vous souvenez d'avoir vu, dans un tableau d'Isabey, non loin du duc de Wellington et de M. de Talleyrand, un homme debout, mince, svelte, au regard pénétrant, le front haut, d'une physionomie française plutôt qu'allemande : c'est Gentz.

On ne touche pas impunément à ces brûlants rouages de la chose politique. Lorsque tout fut fini ou que tout sembla fini, l'homme d'État se mourut de langueur. La vie des affaires avait été sa poésie; il avait sans cesse joué son va-tout sur ce tapis vert. Que fera-t-il de son activité? Il ne lui restait plus de champ de bataille. Il aima le luxe comme passe-temps; il acheta des curiosités, s'enveloppa de tapis soyeux, s'entoura de fleurs, et multiplia son ennui par ses jouissances. Ce fut alors que deux événements lui rendirent le bonheur de se sentir vivre : la *révolution de Juillet* et son goût pour Fanny Ellssler. La révolution de Juillet, en détruisant d'un souffle son œuvre de quarante années, lui apportait une leçon de modestie; et Fanny Ellssler venait lui apprendre l'amour : grâce à elle, le vieux diplomate retrouva un second printemps; cette même Fanny, dont le sculpteur Barre a reproduit les traits et l'attitude dans une charmante statuette, et dont j'ai beaucoup à vous parler à propos de Frédéric de Gentz.

§ II.

Frédéric de Gentz et Fanny Ellssler.

J'ai à vous dire comment Frédéric de Gentz, l'ami de M. de Metternich et fort âgé, s'éprit de la plus ardente et de la plus sincère passion pour Fanny Ellssler la danseuse; d'une passion si vraie, que vous la prendrez, je ne dis pas en commisération, mais en estime, quand vous lirez la confession naïve du diplomate et les réponses de sa bienveillante amie. Ce ne sera pas moi qui vous dirai l'histoire de cette passion de soixante-quatre ans; seconde jeunesse, fleurissant tout-à-coup dans une existence épuisée; ce sera Gentz lui-même.

Cet homme d'esprit qui n'avait pas craint Napoléon, qui avait sonné le tocsin des rois contre la Révolution française, et que son repos inaccoutumé fatiguait, en était venu à ce point d'irritation, de fièvre et de mal-aise, qu'il tremblait de peur toutes les fois qu'il entrait dans un bateau. Un orage, un éclair, un bruit lointain, deux moustaches noires, un sourcil froncé, un visage inconnu épouvantaient Gentz. En vain se renfermait-il dans ses voluptés et dans le secret moelleux de cette vie anglaise qui veut faire du repos un plaisir et du plaisir un repos; tous les fantômes se pressaient autour de Gentz ennuyé. La soie de ses coussins et le velours de ses oreillers ne le guérissaient pas. Point d'activité, nulle passion : plus d'avenir. Il était misérable. Avec son esprit il avait agité le monde, et son esprit le dévorait. Vous le voyez, et vous le reconnaîtrez souvent, il y a bien plus de roman dans le monde réel que vous n'êtes tenté de le croire. Pour bien comprendre ce que notre vie recouvre de singularités inconnues, il faudrait

(sacrilége que je ne conseille à personne) ouvrir tous les portefeuilles, fouiller tous les secrétaires, arracher à la poste tous ses mystères, et livrer au public, comme M. Varnhagen l'a fait, les correspondances de la famille.

La révolution de Juillet tonne sur la tête du voluptueux, de l'ennuyé, de l'oisif Gentz ; il s'éveille, il regarde ; le sol qu'il croyait avoir affermi tremble, l'avenir qu'il croyait comprendre lui échappe. Rien ne va rester, des créations politiques dont il se faisait gloire. Vous croyez qu'il va se jeter dans la tombe, pour y oublier tant de désappointements et de mécomptes ? Non : il a vu Fanny Ellssler, une danseuse, une beauté, le symbole de la volupté sévère. Avenir, passé, présent, politique, protocoles, le Nord menacé, les peuples en émoi, tout s'efface en présence de Fanny. Voici ce que Gentz écrit en septembre 1830 à sa confidente madame Varnhagen :

« Vous serez étonnée, effrayée peut-être, si je vous dis que j'ai une passion et que l'objet de cette passion est une jeune fille de dix-neuf ans ; et qui plus est, une danseuse. Il faut que je compte beaucoup, non-seulement sur votre bienveillance, mais sur la libéralité de votre esprit (dans le vieux et meilleur sens du mot), sur cette élévation de pensée qui vous arrache à toutes les idées vulgaires, sur votre facilité à tout comprendre et votre tolérance, pour ne pas craindre qu'une telle confession de ma part ne me fasse condamner par vous sans miséricorde et sans pitié.

» Mais si je vous affirme que ma liaison avec cette enfant a jeté sur ma vie une plénitude de bonheur sacré que je n'avais jamais connue ; que cette félicité nouvelle sert de contrepoids à tous mes ennuis, qu'elle seule me rend la santé, la gaîté, la vie ; non-seulement vous m'excuserez, mais vous conviendrez avec votre bienveillance, avec votre

sagacité naturelles, qu'une personne qui a pu opérer ce prodige, indépendamment du charme infini dont elle m'enivre, doit posséder des qualités spéciales qui expliquent une liaison si extraordinaire.

» Elle est à Berlin maintenant; vous entendrez parler d'elle sans aucun doute, pour peu que vous vous occupiez de théâtre. Je désire que vous la puissiez voir une ou deux fois, ne fût-ce qu'au spectacle. Vous attachez de l'importance, je le sais, à l'extérieur des personnes, et vous avez bien raison. Voyez-la donc, je vous en supplie, et dites-moi un peu ce que vous en pensez. »

. . . .

Rachel répondit avec indulgence à cette confession; et son ami lui écrivit peu de temps après la lettre suivante :

« Le tendre intérêt avec lequel vous avez accueilli mes confidences m'avait déjà vivement touché. Mais le plaisir que vous cause la connaissance de Fanny, le portrait que vous faites d'elle, la description de votre première entrevue, l'intérêt que vous prenez à son succès, tout cela agit sur moi d'une manière enivrante. Toutefois je ne puis vous cacher que plusieurs passages de votre lettre m'ont douloureusement affecté. Dans l'un vous exprimez votre étonnement que j'aie pu consentir au voyage de Berlin; puis (et c'est là le coup de poignard !) vous me menacez d'*engagements brillants* offerts à Fanny.

» J'ai d'excellents motifs pour ne pas croire à une telle résolution de sa part, et je pense qu'elle n'acceptera aucune proposition de nature à l'éloigner pendant longtemps de moi. Si vous connaissiez mieux les rapports et les circonstances dans lesquels nous sommes placés vis-à-vis l'un de l'autre, et mille détails qu'on ne saurait confier au papier; vous ne considéreriez pas cette conviction comme une illu-

sion vaine. Cependant les propositions pourraient devenir tellement avantageuses, que je me visse dans la nécessité de lui conseiller moi-même, par délicatesse, de les accepter; vraisemblable ou non, la seule possibilité de ce danger m'a tellement ému, tellement épouvanté, qu'elle a cruellement nui au charme du reste de votre lettre; et cela m'a préparé une terrible nuit!

» Je vous ai déjà dit clairement, dans ma dernière, la nature de cette liaison; mais je n'ai pas osé vous laisser pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, arrêté par je ne sais quelle secrète timidité que vous qualifiez *d'enfantine*. D'après ce que je viens de vous dire il ne vous sera pas difficile de deviner la vérité. Oui, chère amie, toute la passion qui fermente dans mon sein (et depuis vingt ans je m'en croyais entièrement délivré), n'était que jeu d'enfant, comparée à la flamme dévorante que cette jeune fille a allumée dans mon cœur.... Le temps me manque pour vous décrire comme vous le désirez l'origine, les progrès de cette inclination et les circonstances qui l'ont portée à ce degré d'intensité étonnante! Je ne vous dirai que ceci : Vous connaissez maintenant les charmes de Fanny et vous concevez qu'elle eût pu avoir dix amants pour un, et les hommes les plus séduisants et les plus distingués. Eh bien! elle les a refusés tous et m'a choisi. Je n'avais à lui offrir ni jeunesse, ni beauté, ni *richesse*, rien qui pût flatter une jeune personne, et par-dessus le marché une femme de théâtre! Les gens sensés pensent et disent (car cette liaison est ici le sujet de toutes les conversations) que mon babil l'a ensorcelée.

» Ce serait déjà assez curieux; mais ce n'est pas toute la vérité, tant s'en faut! Je l'ai subjuguée par la magie toute-puissante de mon amour. — Avant de me connaître, elle

ne devinait, ne soupçonnait pas seulement l'existence d'un pareil sentiment, et elle m'a avoué cent fois que dès le commencement elle avait été frappée de mes manières avec elle, et que la déclaration d'un amour si rare et si élevé dont elle n'avait jamais eu l'idée lui avait *comme ouvert un nouveau monde.* Voilà la clef de cette énigme. On conçoit bien que je n'ai jamais eu la folle prétention de vouloir être payé de retour dans toute l'acception du mot ; que je ne me suis jamais imaginé (ma raison ne m'abandonne pas dans les plus violentes passions) qu'elle s'amouracherait de moi. Il me suffisait de lui inspirer un sentiment tenant le milieu entre l'amitié, la reconnaissance et l'amour ; et j'ai réussi, comme tout réussit, quand on veut avec énergie, avec persévérance.... Ou je me trompe fort, ou ce sentiment remplit tellement le cœur de Fanny, qu'aucun autre ne pourra l'en chasser.

» Figurez-vous maintenant mon bonheur, de voir une passion comme la mienne, à mon âge, avec le peu d'agréments que je possède, récompensée par la plus touchante sympathie ; songez combien l'amour-propre doit être satisfait ; *l'amour-propre* dont aucun mortel ne sait se défendre, surtout quand on aime la flatterie comme vous et moi; représentez-vous la félicité d'une liaison avec une personne dont tout me ravit, et qui *s'élève, comme Vénus tout entière, du sein des flots* (divines expressions de votre lettre dont je comprends la portée); dont les yeux, les mains (regardez un peu ses mains!), dont chaque attrait me fait rêver des heures entières, dont la voix m'enivre, et avec laquelle je converse comme avec un disciple (car je fais son éducation avec une sollicitude paternelle ; elle est à la fois ma bien-aimée et mon enfant chéri !) Peignez-vous la plénitude de toutes ces jouissances....., et tant d'autres qu'i

ne m'est pas permis d'exprimer....., imaginez tout cela; et une âme comme la vôtre comprendra facilement ce qui n'est qu'erreur et folie aux yeux du vulgaire. Mais vous avez déjà compris; votre lettre et vos procédés envers Fanny m'en sont garants. »

La même passion éclate avec une égale naïveté, avec une égale énergie, dans toute la correspondance de Gentz :

« La dernière lettre de Fanny est du 28, dit-il ailleurs; je trouve qu'on la traite d'une manière barbare à Berlin, malgré les louanges et les ovations dont on la comble. On la fatigue outre mesure de représentations et de répétitions. Si vous saviez comme je lui rends la vie douce, quand elle est ici! Vous n'ignorez pas ce que c'est que l'amour! Cependant vous seriez étonnée, si vous pouviez en causer avec moi. Depuis que j'existe, je n'ai jamais rien ressenti de semblable. Comment cela est-il possible?... Ah! je crois à tout maintenant, aux mystères les plus extravagants du magnétisme!..

» Je l'ai sollicitée de nouveau, et par des raisons que je n'expliquerai ni à vous ni à elle, de revenir pour le 15 novembre; je vous prie en grâce d'appuyer ma requête. Je ne puis plus supporter le tourment de son absence... »

On ne blâmait point cette liaison à Vienne : tant l'Allemagne professe de bonne indulgence pour le sentiment et ses plus hasardeuses suites :

« Je rends à votre habileté diplomatique toute la justice qu'elle mérite, dit-il à madame Varnhagen; mais je dois vous dire que, dans le cas dont il s'agit, elle devient superflue. Les relations qui existent entre Fanny et moi *ne sont pas un secret* à Vienne; on en parle chaque jour, et ce n'est pas une petite satisfaction pour moi, de voir des personnes à l'estime desquelles j'attache le plus d'importance, entre

autres Metternich, traiter cette affaire avec bienveillance et délicatesse. Ainsi n'y aura-t-il pas de *guerre* à ce sujet? »

. . . .

« J'espère revoir Fanny le 10 ou le 12; je meurs de langueur. Son immense succès à Berlin n'a excité en moi ni crainte, ni jalousie; mais j'enrage de voir exploiter son talent avec tant d'avidité; on ne lui laisse pas le temps de respirer, de voir ses amis, et on épuise ses forces. Je remercierai Dieu, lorsque cette épreuve sera passée! »

Sans doute le lecteur est curieux de savoir ce que Rachel pensait de la liaison de son ami, quels conseils elle lui donnait et comment se termina le roman de cette passion étrange.

Il n'y avait pas six mois que la révolution de Juillet avait remué l'Europe, et creusé aux passions et aux intérêts un lit nouveau et inconnu; lorsque Gentz ne pensant qu'à Fanny, ne vivant que pour elle, sourd au bruit d'un avenir confus, s'endormait dans cette quiétude amoureuse, terme bizarre et définitif d'une vie de diplomate et d'homme d'esprit. Madame Varnhagen était à Berlin, et Gentz lui écrivait :

« Fanny, qui n'oubliera jamais combien vous vous êtes montrée noble et bienveillante envers elle, se rappelle à vous avec toute l'affection possible; elle va jouer la semaine prochaine ce rôle que vous aimez tant, que je ne connais pas, celui de *la Laitière suisse;* ce sera pour son bénéfice. Je lui répète tous les jours, comme on redit sa prière, ce magnifique mot que vous avez prononcé sur elle : « c'est Vénus tout entière qui surgit du sein des flots. » Comme le premier danseur est en congé, on joue peu de ballets; et je passe les soirées avec elle, du moins toutes celles dont je

peux disposer ; je lui apprends le français et la littérature allemande, et elle se conduit comme l'enfant le plus aimable et le plus aimé. C'est là l'unique affaire qui conserve pour moi de l'attrait ; à côté d'elle seulement j'oublie quelquefois l'ennui, la vieillesse et la mort. Je la regarde comme un don du ciel, comme une fleur de printemps dont l'éclat brille, pour moi seul, au milieu de champs de glace et de tristes sépultures. Ai-je tort, dites-le-moi ? J'ai besoin de votre réponse et de votre réponse sincère ! »

A ces paroles du vieil homme du monde, misanthrope, si passionnément amoureux d'une jeune et belle danseuse, voici ce que répondait une femme mariée, dont la moralité ne fut jamais l'objet d'un doute, et dont la correspondance posthume a été imprimée par son mari:

« Berlin, le lundi soir 7 février 1831, à neuf heures. (*Il dégèle et le temps est humide.*)

» J'ai baisé votre lettre, quand je l'ai reçue ; j'étais dans mon lit ; je me suis mise sur mon séant, j'y suis restée immobile, muette, frappée d'étonnement, d'attendrissement, et du désir de venir à votre secours. Cher, charmant, éternel enfant que vous êtes, il n'y a que le Tasse de Gœthe qui puisse s'emparer, comme vous, du cœur, de l'esprit et de toutes les facultés : cela n'est permis qu'à vous et aux meilleures âmes et à un cœur comme le mien, si toutefois il y a un cœur meilleur que le mien... Voilà un grand mot, n'est-ce pas ? et bien difficile à prononcer ; je ne l'avais pas osé jusqu'ici... — Vous n'êtes pas malheureux, croyez-moi ; lisez du moins ma lettre tout entière, avant de vous dire malheureux. Il faut d'abord que je vous parle de ce qu'il y a de plus inévitable, de plus étonnant, de plus noir au monde, la mort. Est-ce que nous ne sommes pas

déjà morts ? Qu'a-t-elle donc de plus étonnant que la vie ? la vie avec toutes ses lacunes misérables, avec toutes ses imperfections inévitables ! la vie, ce composé de fragments éparpillés, que veut-elle, et où va-t-elle ?

» Quant à vous, cher ami, vous êtes jeune ; car vous êtes aimé : et vous êtes heureux. Votre bien-aimée est charmante. Pour *ami* vous avez moi. Tous les sentiments de l'enfance, toutes les faiblesses de l'adolescence, vous les avez ! il vous faut des conseils ; on vous en donne ; c'est précisément comme à l'époque où vous veniez m'en demander sur mon canapé, il y a treize ans, avant d'annoncer à votre père votre résolution de quitter Berlin.

» Rien n'est perdu ; votre fortune revient ou reviendra ; le monde politique gravite dans un sens contraire ; la révolution qui avait disparu, elle revient ; vous voilà de nouveau en face d'elle, ne la repoussez pas, elle et son développement, au point de lui dire : Je ne vous connais pas. Vous souvenez-vous d'Hamlet, qui s'écrie dans le drame de Shakspeare : *ceci est paradoxe aujourd'hui et demain ce sera lieu-commun.* Vous voyez autour de vous une grande quantité de paradoxes anciens qui sont arrivés à l'état de lieux-communs ; jamais ils ne reviendront à l'état de paradoxes. L'esprit du siècle n'est qu'une série de paradoxes individuels devenus persuasions générales. Prêtez donc l'oreille à ce grand bruit ; qu'il dirige vos actions et en décide ! Réveillez-vous ! » . . . .

. . . .

On voit quels dissentiments singuliers séparaient l'ami de l'amie ; l'un avait partagé la politique de M. de Metternich, l'autre était libérale au fond du cœur. Sans condamner l'amour profond qui l'enchaînait à Fanny, madame Varnhagen essayait de le rejeter dans cette grande carrière

brillante et orageuse, qu'il abandonnait avec d'autant plus de douleur qu'il se croyait vaincu. La lettre suivante, écrite à quelques jours de distance de la première, nous semble remarquable :

« Mardi matin.

» A vous de la politique ! Moi ! vous en parler ! La pensée publique doit vous servir de levier : faites-en votre instrument ; triomphez de votre dégoût ; marchez en avant de l'opinion ; à toute opinion il faut un meneur. Faites face aux événements ; que la poignée du glaive ne tombe pas de vos mains ! Allez, tête baissée, la plume en main, vous jeter dans la mêlée ; ne vous regardez pas comme vaincu ; vous êtes le guerrier qui doit vaincre. Surtout ne parlez pas de vous-même avec découragement ! Veuillez ne pas voir seulement du désordre dans le monde actuel ; mais montrez aux hommes la route qu'ils doivent suivre, après ce que vous appelez si bien le grand labeur de quarante ans. Qu'importe ce que les hommes devraient vouloir ? Observez ce que le tourbillon actuel du monde, de vieilles maladies, des péchés héréditaires nous permettent encore d'accomplir, et voyez où tout cela nous mène. Les devoirs de la société future nous apparaissent bien, mais sous le masque. Ayez honte de ce masque que les autres portent ; rejetez-le ; prenez hardiment le glaive ; soyez grand et sage.

» Mais j'en parle bien à mon aise, direz-vous ! — Fanny n'est pas morte ; parlez-lui de cela. Elle était avec nous, lorsque la nouvelle de la révolution de Varsovie tomba sur moi comme la foudre tombe d'un ciel bleu. Le comte Mocenigo vint nous trouver et passa une demi-heure à nous faire ce récit : je crus mourir, je m'élançai, ma poitrine se

serra ; cette sensation m'est restée, et toutes les nuits j'en souffre encore. Vous voyez que *je n'en parle pas à mon aise* et que les révolutions ne m'amusent pas. S'il y a quelque chose que je crains au monde, c'est *le peuple*, un *troupeau de bêtes à cornes* et *la folie*; ces trois choses me font me trouver mal, et mon estomac se serre ; je ne demande absolument que le repos. Voilà longtemps que j'ai renoncé à tout autre bonheur, et que la vie m'a fait banqueroute. Il est bien possible que je devienne quelque jour martyre de ces révolutions et qu'elles m'enlèvent tout ce que je possède. J'espère pourtant dans l'avenir du monde !

» Et moi, je reviens à vous, et je vous dis : Vous serez guide quand vous le voudrez. Oh ! si je pouvais vous voir et vous parler ! Je ne suis qu'une femme, je ne suis ni une Maintenon, ni une des Ursins, et cependant je prévois ; l'avenir s'ouvre à mes yeux, vous le savez. Combien de fois m'est-il arrivé de vous dire ce qui devait avoir lieu plus tard ? Combien de fois vous ai-je instruit, de la façon la plus précise, sur le résultat des projets qui vous occupaient ? Vous souvenez-vous que vous me disiez à Prague que vous aviez conçu un plan sublime, quelque chose de merveilleux ? Vous le communiquâtes au prince de Metternich, qui se dirigea vers son bureau et en tira le même plan, depuis longtemps rédigé ; ce n'était rien autre chose que la ligue germanique. Inventez, vous réussirez, j'en suis sûre ; mais inventez, ne vous défiez pas de vous-même et ne dites pas votre défiance !

» Marchez, tout ira bien. Quoi ! du désespoir ! Est-ce que vous n'aimez plus les fleurs, la brise qui souffle, le beau temps, le fier sentiment de vous-même ? Voyez-moi ! que de maladies, que de chagrins depuis dix ans ! Que de

déboires il m'a fallu avaler ! Mon courage n'a pas cessé de renaître, Phénix après Phénix, et je ne me laisse pas abattre; je lutte toujours. Voici vingt ans que je n'ai pas eu une seule satisfaction personnelle. Non, non, non, je ne me laisserai pas vaincre. Je me sers de la méditation, de la philosophie, de la gaîté, de la pénétration pour me débattre au milieu de tout cela. *Je n'en parle pas à mon aise.* Vous dites que vous avez travaillé quarante ans; c'est beaucoup sans doute; mais voyez un peu ce que cela vous a rapporté. Tout ce que la vie peut donner de bien-être, toute la considération personnelle que l'on peut espérer; chevaux, parcs, luxe, curiosités, tableaux, faut-il que je vous rappelle tout cela ? Shakspeare a dit admirablement bien : « Souvent une chute n'est qu'un moyen de se relever plus fier et plus grand ! » Je l'ai vu, moi; je le sais, j'en suis sûre. Courage donc, et bientôt cette belle expérience va se renouveler à mes yeux. Courage, l'esprit libre! Vous pouvez tout ramener à vous; vous avez le don de convaincre. Allez, ne craignez rien; lancez le monde dans une direction nouvelle, et vous verrez ce qui adviendra, méchant vieil enfant! (*Bœses altes kind.*) »

Voilà certes une belle éloquence, jaillissant de l'âme d'une femme, de l'amitié d'une femme. C'était quelque chose d'admirablement féminin, que cette manière de consoler et d'exciter Gentz. Elle craignait sans doute les résultats de cette liaison si charmante et si dangereuse pour lui; elle réveillait son ambition, elle armait son courage, elle voulait l'associer aux destinées nouvelles; mais lui ne l'écoutait pas. Il dormait, bercé par sa misanthropie et son amour.

C'était son monde. Il s'y renfermait : et toutes les révo-

lutions de l'Europe ne l'intéressaient pas autant que deux mots de Fanny. Son avant-dernière lettre à madame Varnhagen exprime ce profond dégoût pour tout ce qui n'est pas Fanny Ellssler :

« Une demi-année entière s'est écoulée, mon amie, depuis que nous ne nous sommes écrit ; la faute en est à moi très-assurément, et c'est moi qui en souffre ; mais plutôt, attribuez mon malheur à ce terrible siècle où nous vivons, siècle qui ne laisse aux communications telles que les nôtres ni paix, ni repos, encore moins la réflexion et l'essor. Chaque jour qui s'écoulera doit rendre la terre où nous sommes plus sombre et plus désolée ; nul ne peut connaître aujourd'hui ni la destinée de sa patrie, ni celle de ses relations les plus proches, ni de la sienne propre au-delà de quatre semaines : nul ne sait davantage à quel parti on doit s'affilier. Opinions, désirs, besoins, se croisent si étrangement, se rencontrent et se confondent si bizarrement dans le tumulte universel, qu'à peine distingue-t-on maintenant amis et ennemis. C'est une guerre de tous contre tous : et le tonnerre sur nos têtes et la terre se fracassant sous nos pas peuvent seuls donner fin à tout cela. Aux plaies morales se joignent les fléaux matériels, et ce que les révolutions et la guerre n'ont pas écrasé, le choléra l'emporte.

» En de telles conjonctures il me semble utile que les âmes qui s'entendent se donnent quelquefois un signe de vie et se crient de loin : Que fais-tu, toi ? Que ressens-tu, toi ? Qu'y a-t-il en toi-même ? Qu'y a-t-il autour de toi ? . . . .

. . . .

» Je me porte bien, et c'est beaucoup ; ma vie uniforme se divise en deux parties qui ne se ressemblent nullement.

De sept heures du matin à huit heures du soir, mon temps est consacré aux intérêts, aux conversations d'affaires, à la correspondance, etc.; de huit heures à onze heures, je ne pense qu'à aimer Fanny. Tout ce qui éparpille la vie, je m'en suis débarrassé exprès; je vois le moins de personnes que je puis et seulement celles qui me sont nécessaires. Ce que je souffre dans la première période de la journée, et spécialement de dix heures à trois, je ne puis en vérité vous le dire ici : pensez seulement, et sans doute vous l'avez déjà deviné, que je ne puis aujourd'hui écrire ou lire une seule dépêche qui ne m'apporte des douleurs infinies.

»Tout me rend présente la catastrophe universelle, tout me la fait toucher d'un côté ou de l'autre : pensez que moi qui autrefois me rangeais parmi les optimistes les plus bienveillants, je suis devenu le plus sombre de ceux qui voient en noir. Songez que chacune des matinées qui se renouvellent m'apporte la certitude affreuse que toutes nos actions et nos démarches sont stériles ; que le monde est perdu sans retour et que rien ne peut que nous approcher de la mort. La lecture obligée de dix ou onze journaux maudits remplit le vide de ces heures laborieuses et achève de m'excéder.

»......... Fanny seule me réconcilie avec la vie. Je l'aime plus que jamais. Non-seulement ma passion pour elle n'a rien perdu de sa force primitive ; mais elle s'est augmentée d'un sentiment de paix, de sécurité, de cordialité délicate et intime, qui se rencontre rarement, même dans l'amour. Ce bonheur inexprimable, le seul qui me reste du grand naufrage, je le dois à elle ou plutôt au ciel qui l'a faite ce qu'elle est et qui m'a permis de la posséder. Elle doit retourner à Berlin vers le milieu de septembre, et quoique la pensée de cette séparation me fasse saigner le

cœur, et que je ne sache en vérité pas comment je ferai pour la supporter, je ne veux et je ne peux pas m'opposer à son voyage. Pendant les dernières années Fanny a fait dans son art des progrès dignes de tout étonnement et de toute sympathie. Elle est aujourd'hui, non-seulement selon moi, mais selon tous ceux qui l'ont vue, la première danseuse de l'Europe. Devant elle s'ouvre une brillante carrière. Longtemps, bien longtemps elle doit me survivre; et je regarderais comme chose criminelle d'entraver un avenir si éclatant. Je penserais ainsi et pas autrement, si je possédais un demi-million pour le lui donner ce matin, l'épouser ce soir et la retirer du théâtre. Par Dieu, le *qu'en dira-t-on* ne m'arrêterait guère ; mais il y a des principes de morale, devant lesquels les sentiments, même les plus puissants, doivent plier. »

A peine deux mois s'écoulèrent, après que Gentz eut écrit cette lettre, lorsqu'il s'éteignit paisiblement le 9 juin 1832, *sous les yeux et entre les bras de tout ce qu'il aimait*, dit madame de Varnhagen, qui lui a survécu. Nous n'ajouterons aucune espèce de commentaire à ces singuliers détails. C'est un double phénomène assez curieux, que cette vieille et sérieuse jeunesse livrée d'abord à l'ambition, soulevant de grands intérêts, armant de grands empires, et dédaigneuse des amours et des affections communes; puis cet âge mûr qui s'attendrit et se passionne, à mesure que les années blanchissent la tête de l'homme d'État; enfin cet enivrement d'une seconde jeunesse, au sein duquel il oublie tout le reste, et s'endort bercé dans les bras d'une jeune et belle enfant.

GOETHE.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES ET BIOGRAPHIQUES.

Dichtung und Wahrheit.
Conversations avec Eckermann.
Lettres à la comtesse de Stolberg.

GOETHE.

§ Ier.

Quelle fut l'œuvre de Gœthe. — Ses Pensées. — Autopsie de son esprit. — Ses Conseils à l'humanité, au siècle et aux individus.

Poésie, rêverie, lyrisme, passion, originalité, érudition, invention, grâce, élégance même; tous les germes pressés, tous les éléments accumulés surabondaient à la fin du XVIIIe siècle dans l'intelligence allemande. Rien d'arrêté, rien de précis. Un organisateur puissant était nécessaire; ce ne pouvait être qu'un suprême régulateur, doué lui-même de fécondité et de verve, poëte et philosophe, un esprit complet, capable de tout embrasser, réalisant, autant que la faiblesse humaine le permet, le prodige d'une universalité harmonieuse, offrant l'accomplissement définitif de cette sphère idéale dans laquelle toutes les facultés se balancent. Gœthe se présenta.

Les contemporains le nommèrent *Musagète*, le guide des muses et le directeur des esprits. Ils avaient raison. Tout excès lui était inconnu, même celui de l'enthousiasme trop vif ou de la sensibilité trop active. Personne ne l'a mieux analysé que Heine : « Gœthe dont l'œil grec a tout vu, » ombre et lumière, bien et mal; qui jamais ne prêta aux » choses la nuance actuelle de son humeur; fidèle miroir » qui reproduit les contrées et les hommes avec les con-

» tours que Dieu leur a donnés; — voilà ce que les » siècles à venir ne reverront pas. Gœthe était l'intelli- » gence saine par excellence; ce qu'il y a de santé, d'u- » nité et de vie plastique dans les œuvres de Gœthe, nous » avons peine à le comprendre, nous, malades, que circon- » viennent de toutes parts les influences incohérentes de » mille contrées et de mille époques. Lui-même s'étonnait » qu'on lui attribuât une *pensée objective*, et vivait tran- » quillement dans la naïve ignorance de ses forces et de sa » grandeur. »

Le fonds de ce génie éminemment sain et complet, se trouve déposé dans ses *Pensées*, résumé d'une vie intellectuelle qui est devenue l'objet de discussions graves, même en Allemagne, et qui représente avec une merveilleuse puissance le mouvement de la civilisation germanique au commencement du XIX[e] siècle.

La forme n'en est pas toujours claire. Avant de pénétrer jusqu'au sens de l'oracle, vous avez à lutter contre le vague de l'expression, contre l'invention de nouveaux termes philosophiques, si familière aux Germains, et contre l'extrême généralisation de l'idée. Une fois ces voiles déchirés et ces nuages dissipés, vous touchez des résultats féconds et frappants; les pâles vapeurs s'entr'ouvrent et vous voyez le sanctuaire d'or. En ramenant votre regard sur la France et sur le monde vivant, vous découvrez des rapports facilement applicables entre les axiomes sybillins du poëte et les détails actuels de la politique ou de l'art; vous apprenez à ne pas rejeter comme inutile cette recherche de la vérité absolue, qui est à l'action pratique ce que l'algèbre est aux mathématiques applicables. Vous admirez les esprits vastes qui descendent sans peine et sans erreur de la généralité abstraite et du sommet de ses monts glacés aux déductions

pratiques de la vie active et de la lutte entre les hommes; — esprits rares en Allemagne comme en France.

La sagesse de Gœthe ressemble un peu à celle de Walter Scott. Gœthe plus esthétique, plus Allemand; l'autre plus fin, plus réservé, plus retenu, plus Écossais.

Ils ne disaient pas tout. Quelque chose du mépris de Fontenelle pour l'humanité leur faisait croire que c'est sottise de répandre la vérité au hasard. Ils estimaient peu et haïssaient peu. Schiller l'enthousiaste était à Gœthe ce que Byron était à Walter Scott (1) : natures antithétiques, dont l'opposition faisait le lien. Pour Gœthe et Walter Scott, il s'agissait de voir; pour Byron et Schiller, de sentir. L'inspiration des deux premiers venait du dehors, celle des deux autres du foyer de l'âme; à Gœthe et à Walter Scott la reproduction du monde et des caractères; à Byron et à Schiller, la passion. Aux deux premiers, la lumière qui éclaire; aux deux autres, la flamme qui brûle. Walter Scott et Gœthe sont nés vieux; Byron et Schiller sont morts jeunes; ceux-ci conservateurs, ceux-là révolutionnaires. On trouve chez le poëte de *Lara* et chez celui de *Don Carlos* mille préceptes périlleux qui, s'ils étaient suivis, nous jetteraient dans l'abîme. La morale de Walter Scott et celle de Gœthe, un peu égoïste, est assez facile à mettre en œuvre; elle penche vers Montaigne et Gassendi; moins élevée que naïve, plus poétique par la forme que par l'inspiration, elle conseille la modération dans le devoir; Byron et Schiller changent en fanatisme la passion et la volonté.

Gœthe et Walter Scott ne s'enthousiasment jamais; leur génie ne les enivre pas; ils examinent leur pensée avec

(1) V. NOS ÉTUDES SUR L'ANGLETERRE AU XIX[e] SIÈCLE.

calme : « Toute bonne idée, dit Gœthe, a déjà été exprimée au moins une fois. On n'a qu'à la *repenser* sous la » forme propre à sa nature personnelle. »

Ainsi chacun de nous a droit au trésor sacré du sens commun. « Comment s'y faut-il prendre, dit-il encore, » pour se connaître soi-même? Jamais à force de réfléchir, » mais bien à force d'agir. Tâche de faire ton devoir, et tu » sauras ce que tu renfermes ! » — Le sens commun d'abord, l'action ensuite; il n'est pas de morale plus populaire et plus juste. Gœthe continue : — « Le devoir, quel est-il? » en quoi consiste-t-il ? En ceci : satisfaire les exigences » de chaque jour. — Plus j'avance en âge, dit ensuite » Gœthe, plus j'ai de chagrin de voir l'homme, un être qui » par sa position supérieure devait commander à la nature, » se traîner misérablement d'un point à l'autre, sans rien » accomplir, sans s'affranchir de la nécessité, sans toucher » aucun but. » — On voit que Gœthe ne tient pas compte de la passion; il efface erreurs, fautes, caprices, immense portion de l'humanité. Il nous demande le bon sens d'abord, l'action d'après le bon sens, un but à toucher et la direction de toutes nos forces vers ce but. C'est le résumé de sa propre vie. Hélas! cette grande harmonie calme et solennelle d'une existence toujours bien réglée n'appartient qu'à peu de mortels; demandez à Dante, à Jean-Jacques, à Byron, à Camoëns, s'ils l'ont possédée. Elle a été le partage d'une bien petite armée d'héroïques et calmes esprits, de Shakspeare pauvre, de Cervantes, de Gœthe au milieu des tracasseries d'une petite cour, de Walter Scott qui travaillait douze heures par jour à quarante ans pour payer les dettes des autres. Le monde ne sait pas combien ces quatre hommes sont grands.

Gœthe, ainsi que Walter Scott aimait à rendre la mo-

rale palpable et quotidienne. Il a, comme Cervantes, Shakspeare et Scott, de l'horreur pour ce qui dépasse les limites du bon sens; tout excès lui apparaît comme une ruine anticipée. « Gardez-vous, dit-il, d'exagérer votre » activité; l'activité sans relâche se dénoue par la banque- » route. » La même pensée, développée dans un autre paragraphe, mérite d'être méditée aujourd'hui. « Les » hommes se trompent souvent eux-mêmes en prenant le » moyen pour le but; il s'ensuit alors qu'à force d'activité, » rien ne se fait ou se fait du moins d'une manière qui pro- » duit l'effet contraire à ce qu'on s'est proposé. » Notre moderne industrie, si active à encombrer les marchés de ses produits sans débouchés et si ardente à consommer son suicide par la foule de ses créations mal calculées, a prouvé récemment la justesse de cette observation (1).

Les fautes de la révolution sont signalées dans les mots suivants : « Des théories générales et de la présomption » sont toujours cause de terribles malheurs. »—« Tout ce » qui affranchit l'esprit, sans nous rendre maîtres de nous- » mêmes, est pernicieux. »

Rien de plus vrai en politique et en littérature. On a cru qu'il suffisait de dire à l'intelligence : sois libre, suis ton caprice. Elle s'est perdue. Il fallait lui dire encore : sois forte, sois modérée. L'indépendance a des exigences redoutables, et l'émancipation de l'âme nous rend responsables. Votre cheval vous traînera dans les halliers, le pied accroché à l'étrier, la tête ensanglantée et pendante, si vous ne le domptez. Voilà ce que ne cessaient de crier aux jeunes partisans de l'affranchissement intellectuel les forts esprits, les bons conseillers que l'on n'écoute jamais. Brisez vos liens, répétaient-ils, renversez le coursier mort sur lequel on vous

(1) V. nos Études sur les Hommes et les Mœurs.

enchaîne; mais apprenez le calcul de l'audace et la prudence de l'ardeur. « Il faut, dit Gœthe, que l'art soit la » règle de l'imagination et qu'elle se transforme en poésie. » Sans cela, rien de plus terrible que l'imagination privée » de goût. »

Récemment la France, dans un accès de spirituelle humeur, a donné le trône à l'imagination ; cette faculté que Mallebranche appelait folle est devenue reine; et parce qu'une raison trop mesquine et un goût trop dédaigneux avaient longtemps usurpé l'empire de nos intelligences, la réaction la plus furieuse s'est déclarée contre le goût et la raison. De grâce écoutez, novateurs, ce que vous disent Gœthe, Schiller, Byron, Wordsworth et Coleridge. Ils ne reconnaissent l'art que dans l'harmonie établie entre l'imagination, la pensée et la forme.

L'imagination est la plus commune des facultés. Elle sème de perles et de rubis les sentiers de la jeunesse; elle se démène au fond des passions et des âmes vulgaires. Elle hurle dans les masses populaires, elle triomphe sous la couronne de paille des fous, elle s'agite sous le crâne des sots, elle rayonne dans le broc des ivrognes et jonche de couleurs violentes toutes les littératures mortes. Il y a cent fois plus d'imagination dans le *Polyphème* de Gongora l'Espagnol, dans l'*Adonis* de Marini, dans le *Saint Louis* du père Lemoine, dans les odes de Cowley, que chez Dante, Byron, Shakspeare, chez les plus hardis et les plus grands génies. Mais l'imagination de ces derniers a un sens et une valeur. La couleur, pour eux, n'est pas seulement la couleur; c'est un symbole et un langage; elle ne consiste pas dans la niaise reproduction de l'aspect matériel ou dans le choc puéril des effets. Cette imagination des grands écrivains ne joue pas avec les mots comme un enfant avec

son prisme, ne se contente pas du matérialisme sensuel, ne fait pas écumer et frémir le vin rouge dans les coupes d'opale; le broc immonde, étalé sur la table d'un cabaret, sera plus puissant sur le buveur que toutes les descriptions possibles; — elle ne roule et n'enlace pas dans de lubriques anneaux de longues torsades de femmes nues; une blanche épaule sous une dentelle noire a plus de puissance que tous ces discours. Mais elle contracte amour et alliance avec la sensibilité, la raison et la pensée, sans lesquelles l'imagination ne serait que la machiniste et la costumière du génie.

Lisez Dante. Les plus simples expressions lui suffisent pour reproduire le bruit mélancolique de la cloche du soir et les émotions du crépuscule. Il lui faut trois vers ingénus pour exprimer les sentiments profonds du voyageur qui se souvient, de l'exilé qui pleure son foyer, de la piété dont les ailes d'ange se replient à mesure que le monde se couvre d'ombre. Quelle clarté vive! quelle profondeur! Les couleurs se jouent sur des formes; les formes disent des pensées. Voulez-vous supprimer la pensée et la forme; et ce qui vous restera, ce *rien* chatoyant, l'appellerez-vous *génie?*

Gœthe, poëte allemand et philosophe panthéiste exprime nettement son antipathie pour les théories vagues, les systèmes généraux et les orgies de l'imagination. Il se rapproche beaucoup plus qu'on ne le croit de notre bon sens français; il ne reconnaît pas de poésie sans goût et méprise souverainement les esquisses et les ébauches jetées au hasard. « Craignons, dit-il, tout ce qui affranchit l'es- » prit sans nous rendre maîtres de nous-mêmes. Souve- » nons-nous que l'instinct seul ne fait pas l'homme. » — « Ne nous fions pas trop à la littérature et aux œuvres écri-

» tes ; la littérature n'est qu'un mince et misérable débris » de ce qui a été fait et pensé. C'est le fragment des frag- » ments. » — Mot d'une profondeur admirable. N'a-t-on pas cru, vers la fin du XVIIIe siècle et le commencement du XIXe, que pour régenter l'univers, il suffit d'une plume? N'a-t-on pas transformé l'art d'écrire sur toutes choses en une espèce de pouvoir supérieur à l'action, supérieur à la pensée? Les maximes suivantes ne sont pas moins dignes d'être méditées :

« Il y a des hommes incomplets ; ce sont ceux dont la » volonté est hors de toute proportion avec leurs actes. » — « Tout homme peut être complet, pourvu qu'il ne s'agite » que dans les limites de sa capacité ; de belles dispositions » sont obscurcies, effacées et rendues inutiles dès que cette » symétrie vient à manquer. Ce malheur arrive souvent de » nos jours, où les exigences quotidiennes dépassent toute » mesure, au point que l'homme le plus éminent ne saurait » y suffire. » — « Ce ne sont au surplus, que des hommes » bien prudents qui connaissent exactement leurs forces et » qui en profitent avec modération ; ceux-là seuls vont loin » en politique. » — « Double et grand défaut de se croire » plus ou moins que l'on n'est. » — « Je rencontre sou- » vent un jeune homme qui possède toutes les qualités dé- » sirables. Il se laisse aller aux flots des idées étrangères et » je ne peux m'empêcher de lui dire que le fragile esquif » de notre vie a besoin de rames pour vaincre les caprices » des flots et gouverner la vague ; — force de volonté ; — » prudence. »

Les réflexions de Gœthe sur les arts sont curieuses :

— « La peinture, dit-il, est de tous les arts le plus » accommodant. Alors même qu'elle mérite peu le nom » d'art, elle a pour elle le sujet et la matière. Le métier,

» l'habileté de la main peuvent toujours éveiller l'admira-
» tion ; et si vous les portez à un certain degré de per-
» fection, l'homme de goût vous place assez haut dans son
» estime. On se plaît à la vérité des surfaces et à la va-
» riété des couleurs. L'œil s'en réjouit, et comme il est ha-
» bitué à tout voir, il ne s'effarouche point d'une image
» difforme, tandis que l'oreille s'effaroucherait d'un ton dis-
» cordant. On pardonne au plus mauvais portrait ; n'a-t-on
» pas vu souvent de plus méchantes figures? Ainsi le pein-
» tre, pour peu qu'il soit artiste, est sûr d'un public plus
» nombreux que le musicien. J'ajoute que le peintre n'a
» pas besoin, comme le musicien, du concours d'autres
» artistes, et qu'il peut travailler seul, pour son propre
» compte. » — Gœthe indique ainsi avec une grande justesse les limites respectives des arts. Il y a danger à confondre l'art des formes et des couleurs, la peinture, avec l'art du style, qui ne s'occupe que de la pensée ; le plus extérieur avec le plus intime des talents ; une reproduction des apparences lumineuses avec une révélation des opérations secrètes de l'homme intérieur. C'est ce qui arrive chaque jour en France ; et le résultat est désastreux. Tel roman n'offre qu'une suite de mauvais tableaux, et tel tableau n'est qu'un couplet de vaudeville ou un chapitre de nouvelle. Les deux arts s'énervent mutuellement ; la peinture littéraire qui plaît à une certaine classe d'amateurs donne la main à la littérature pittoresque, et le public ne distinguant plus les pochades rédigées en volumes, des pointes et des lazzis exécutés sur la toile, ensevelit sous un mépris universel écrivains et artistes. La musique, et c'est ce que Gœthe n'a pas exprimé (mais c'est le corollaire de sa déduction), se place entre l'art du peintre et celui de l'écrivain ; elle agit sur les fibres et pénètre dans

l'âme; son public à elle, plus choisi que celui du peintre, est moins borné que celui du penseur. — « Elle n'a pas » de substance, dit Gœthe; elle ne repose sur aucun corps » solide ; elle anoblit tout, elle se suffit, et c'est là sa di- » gnité. » Sans doute elle n'a pas de corps, mais le corps de l'homme est son esclave! elle occupe le point intermédiaire de la sensibilité et de la sensualité. Elle est volupté de l'âme et volupté des sens ; — sublime mélange! De la peinture à la musique et de la musique à la pensée abstraite, s'opère comme une marche ascendante vers la région supérieure et infinie ; ce sont les degrés de délicatesse exquise que l'organisation humaine parcourt. Une toile de Paul Véronèse plaira davantage aux masses ; une messe de Pergolèse sera sentie d'un nombre d'hommes déjà restreint; le sens et la portée des *Pensées* de Pascal échappera au plus grand nombre. Même observation quant à la rapidité de l'impression produite par les arts. Il ne faut qu'un coup d'œil au peuple pour reconnaître que la madone est belle; il faut au moins trois auditions d'un chef-d'œuvre musical pour le comprendre; et tout livre qui n'a pas vécu cinquante ans n'est pas certain d'exister. Réclamons et assurons la noblesse et la supériorité de la pensée : elle renferme tous les arts; elle est l'art suprême.

L'esprit de Gœthe, éminemment *plastique*, imposant à tout des formes arrêtées et des couleurs décisives, a compris l'art pittoresque infiniment mieux que l'art musical. Les axiomes suivants, consacrés à fixer ce que les Allemands nomment les « bases esthétiques » de la musique, nous semblent très-contestables :

— « La musique est, dit-il, ou sacrée, ou profane. Un sujet sacré sied bien à sa dignité; et c'est ainsi qu'elle fait la plus grande impression et qu'elle exerce la plus vive

influence. La musique profane devrait toujours être gaie.

— » La musique qui mêle les caractères sacré et profane est impie. La musique maladive qui se plaît à exprimer des émotions faibles, sentimentales et mélancoliques est absurde, car elle n'est pas assez sérieuse pour être sacrée, et pas assez gaie pour être profane. C'est une musique bâtarde.

— » La sainteté de la musique religieuse ; — la gaîté et la verve des mélodies populaires, voilà les deux axes autour desquels gravite la véritable musique. Qu'elle émane de ces deux points, elle produira toujours beaucoup d'effet. Du recueillement ou des danses ! Mais le mélange des modes étourdit ; le mou devient fade ; et si la musique veut se faire didactique ou descriptive, elle finit par devenir insupportable. »

Quoi ! la musique ne peut être que joyeuse ou sacrée ! L'expression de l'amour passionné et de la tendresse mélancolique ne convient pas à la musique ! Les plaintes d'une âme blessée ne lui appartiennent plus !

Toute émotion est musicale. Le rhythme exprime le choc de l'émotion et son évolution condensée. Le rhythme marche, court, se précipite, se brise ; quiconque invente un nouveau rhythme fait circuler le sang dans nos veines selon un mode nouveau ; il est maître de nos pulsations ; il en apaise ou en active le cours. C'est donc là une science infinie, dont Gœthe aurait tort de restreindre le domaine. Il ne faut défendre à la musique que deux usurpations : — la prétention de peindre aux yeux, excursion ridicule dans le domaine de la peinture, — et celle de raisonner, envahissement niais de la sphère intellectuelle.

La musique est toute émotion. Sensuelle et sensible,

voluptueuse et guerrière, pastorale et riante, mélancolique et divine; elle atteint son degré le plus haut lorsque, par un immense travail d'instinct et de création, elle fait converger dans un centre lucide les rhythmes, les bruits, les accents, les silences, les murmures et les tonnerres; conciliation de toutes les dissonances, dernière volupté de l'art. Chaque instrument a sa voix terrible ou suave; non-seulement la qualité des sons est variée, mais la marche et le dessin des mélodies courent dans des sens divers ou contraires, se résolvant en alliances inattendues et délicieuses, ou brisant leur mariage par des luttes éperdues et violentes. L'unité dans la diversité, la passion coordonnée par le génie planant sur l'art musical. — Demandez à Beethoven. Tout maître inspiré qui ajoute un contraste à cette harmonie de contrastes, qui détermine un mouvement inattendu, une pulsation nouvelle de nos artères, résout un nouveau problème de cet art presque divin et sans bornes. Par la musique « mixte » que Gœthe condamne, entend-il la musique sans caractère? La romance fade, la caballette fleurie et diffuse, la sonate qui babille ses inutiles accords, ou la symphonie devenue lieu-commun? Cette rhétorique vaine de la musique mérite tout son dédain; mais il n'en est pas moins vrai que l'art des Rossini et des Mozart comprend la gamme entière des émotions humaines : amour, désir, mélancolie, tendresse, colère, rêverie, ardeur de guerre, même la gaîté de l'imagination, l'innocente et folle gaîté qui inspire à Cimarosa et à Rossini de si ravissants caprices!

Il arrive souvent à Gœthe de blâmer la précipitation de notre époque, notre aveugle besoin de jouir, notre désir d'obtenir des produits avant de les avoir mûris, la rage de l'improvisation. Southey, Byron, Châteaubriand ont

plus d'une fois proféré les mêmes plaintes. Gœthe dit encore, et il a raison, qu'en face d'un public si violent et si emporté, « la position des hommes sérieux et profonds est » tout-à-fait mauvaise. » Que dirait-il aujourd'hui que pour être estimé sérieux on doit rédiger des inventaires de notaire ; aujourd'hui que pour être estimé homme d'imagination il faut imiter des voyages de Cyrano ou des vers de Dubartas ?

Citons encore quelques-uns des apophthegmes de Gœthe.

— « Si j'écoute l'opinion d'autrui, il faut qu'elle soit exprimée d'une manière positive. J'ai assez d'opinions problématiques en moi. »

— « La superstition est inhérente à l'homme. Si vous voulez la chasser entièrement, elle se cache dans tous les coins pour en sortir au premier moment. »

— « Bien des choses seraient mieux connues, si nous ne voulions pas les connaître trop analytiquement. »

Ces trois dernières phrases signalent un mouvement de Gœthe contre l'incrédulité. Gœthe, et c'est là son grand mérite, ami de l'expérience, observateur analytique, avait cependant senti le besoin de grouper les idées, de les réunir, de les animer, de les concentrer. La vaste lucidité de son intelligence mérite une éternelle admiration. Voir juste, voir loin et de haut, ce ne sont pas des dons vulgaires. Enthousiaste de Napoléon, Gœthe avait néanmoins compris que l'exemple et l'immense séduction du génie napoléonien, ce prodige d'une activité que rien ne lassait et d'une improvisation perpétuelle jetaient dans le monde des semences dangereuses. Les arts, l'industrie et la poésie ont imité le conquérant ; un char de feu les a emportés sur des roues enflammées ; on a négligé la féconde influence du re-

pos. Toujours produire et ne rien préparer ; toujours agir et ne rien attendre ; toujours écrire et ne rien penser ; toujours changer et ne rien asseoir ; toujours improviser et ne rien perfectionner, ainsi a vécu l'Europe depuis 1815.

« Dans tous les genres, dit Gœthe, l'activité sans repos » finit par la banqueroute. » Il dit quelques lignes plus bas : « Pour jouer de la flûte, il ne suffit pas de souffler » dans l'instrument. Il faut de la méthode et des doigts. » Ne souffle-t-on pas de tous côtés, à perdre haleine, dans la flûte littéraire qui rend des bruits de toute sorte, dont les échos tressaillent et dont les nymphes frémissent, — mais point de mélodies ? Ne s'est-on pas avisé de penser que le génie naît tout seul, et que l'instrument docile obéit à la première inspiration de son haleine ? N'a-t-on pas imaginé que la palette est le peintre et que la lyre est Mozart ? N'a-t-on pas avili l'art et la poésie par cette rapidité, cette facilité d'ébauche, ce mépris de l'étude, cet *au jour le jour* du talent et cette confiance de chacun en ses propres forces (1) ?

Laissons encore parler Gœthe, que l'on n'accusera ni de misanthropie, ni d'une critique arriérée : « Notre temps, » dit-il, ne permet à rien de mûrir, et c'est un de ses » grands malheurs. Chacun mange son blé en herbe, dis- » sipe sa journée et vit pour le moment. Il n'y a que le » journal qui nous satisfasse ; bientôt on ne pourra plus » mettre le nez hors de chez soi sans que les journaux en » parlent. La publicité s'empare de tout : elle trotte et » galope ; les nouvelles courent le monde à franc étrier. » Le monde moral marche à la vapeur. Le jeune homme

(1) Écrit et publié en 1835.

» apprend, pour premiers principes sociaux, que l'activité
» des échanges est tout, que le papier peut remplacer les
» écus, et que la grande base du système financier, c'est de
» créer des dettes pour payer des dettes. Éléments mons-
» tres ! »

Mais que faire, ô Gœthe ! si ce n'est du journal en ce temps journalier ? A quel organe les pensées salubres et les avertissements courageux devront-ils leur transmission rapide et leur facile écho ?

N'est-ce pas au journal ?

Le journal c'est la tribune aux harangues de notre Forum.

---

§ II.

Conseils de Gœthe aux écrivains.—Opinions et jugements de Gœthe sur la Littérature et les Arts.

On a pu se faire une idée des principes et de la tendance de ce grand esprit, de son impartialité lumineuse ; les fragments que l'on va lire, et qui ont été recueillis de sa bouche par son secrétaire Eckermann, compléteront cette étude.

Eckermann, homme aimable et modeste, très-attaché à Gœthe, appartenait à cette race spéciale qui sert de cortége aux esprits d'élite ; les hommes remarquables traînent ordinairement après eux un bataillon de médiocrités qui n'est pas le moindre embarras de leur génie. L'éclat de ces imitateurs est un reflet ; leur lumière même, une ombre. L'homme de génie les emporte dans les plis de sa robe ; ils viennent s'abriter sous les colonnades de son

palais. Ils s'y prélassent et prêtent souvent leurs ridicules aux maîtres qu'ils parodient.

Autour de Gœthe nous apercevons les Meyers, les Mercks, les Knebels, les Zelters, les Bettina-Brentano, les Eckermann; autour de Voltaire venaient se grouper les La Harpe, les d'Alembert, les Morellet, les Damilaville : accessoires qui vivent un peu par eux-mêmes, beaucoup par leurs patrons. Parmi eux Eckermann occupe une place isolée. Ses rapports sont plus naïfs; il les redit avec moins d'affectation et plus de cœur que ses camarades. Né dans la roture et longtemps confiné dans l'obscurité, il a plus de peine à se porter grand homme et reçoit modestement les conseils de Gœthe.

Les enseignements que le vieillard donnait avec liberté à un pauvre littérateur auquel il s'intéressait ont quelque chose de ferme, de naïf, de patriarcal, que l'on cherche en vain dans les relations entretenues par Gœthe avec d'autres écrivains plus célèbres et plus ambitieux. Ces avis s'adressent à la nation entière des auteurs; et sous ce rapport nous les considérons comme éminemment utiles.

Le père de notre héros, colporteur d'épingles, de bobines de soie et de plumes à écrire, voyageait incessamment entre Lunébourg et Hambourg. Sa mère faisait des bonnets de dentelle, filait le coton et nourrissait une vache. Le jeune Eckermann, leur rejeton, aidait ses parents en recueillant sur la rive de l'Elbe les joncs et les roseaux qui servaient à la pâture de la vache; puis il ramassait des branches sèches dans la forêt pour soutenir la pauvre vie de ses parents, glanait des épis après la moisson et ramassait des glands de chêne pour les vendre aux fermiers qui en nourrissaient leurs volailles. Telle a été la vie du correspondant de Gœthe, de celui qui a pénétré le plus avant

dans l'intimité du grand poëte, et qui nous a transmis les paroles dernières, les *suprema verba* de ce roi intellectuel.

Eckermann avait du goût pour le dessin : ses premiers essais attirèrent l'attention de quelques bourgeois de Hambourg qui le protégèrent. Il fut tour à tour commis, secrétaire, volontaire dans les troupes allemandes, élève en peinture, et enfin écolier de grammaire et de rhétorique, au milieu d'enfants qui riaient de son âge avancé. Ce fut alors qu'il ouvrit pour la première fois les œuvres de Gœthe, et y puisa sa première inspiration littéraire; le manuscrit d'Eckermann, communiqué à Gœthe, revu et corrigé par ce nouveau patron, imprimé sous ses auspices par Cotta libraire de Weimar, commença sa réputation littéraire. Puis la confiance de Gœthe pour son protégé augmenta : il fit de lui son secrétaire et son commensal, lui livra le soin d'arranger ses papiers; lui révéla les secrets de sa pensée et de son expérience, et prépara ainsi le travail curieux qui a paru sous le titre de *Conversations avec Gœthe pendant les dernières années de sa vie.*

Il serait facile d'extraire de ces volumes un code à l'usage des écrivains. Nous nous contenterons de citer plusieurs fragments, opinions, jugements et portraits échappés au grand homme, sans chercher à donner à des pensées éparses une forme compacte et un ensemble logique qui en altéreraient la naïveté.

— « Il y a, disait-il un jour, chez les hommes qui se livrent à la science et aux belles-lettres, un grand malheur, un vrai fléau. Leur sympathie les attache rarement à ce qui est *bien*, à ce qui est *beau* en soi, mais à ce qui les porte eux-mêmes et les exalte. Tel dont ils espèrent un appui est l'objet de leurs éloges; tel autre qui les critique leur est odieux. Ils banniraient volontiers du monde le senti-

ment du *beau* et du *bon*, comme une autorité gênante, et une domination insupportable ; même dans les sciences positives, ils acceptent bien moins ce qui sert le progrès des connaissances générales, que ce qui profite à leurs intérêts. Ils diviniseraient l'erreur si elle pouvait se transformer en pensions, en dignités et en luxe. Estimer et choisir ce qui est réellement excellent, c'est chose rare et qui peut passer pour un phénomène. Voyez comment *** a influé sur notre littérature : son érudition et son talent ont été inutiles à notre pays. Manquer de consistance, de caractère, défaut trop commun aux gens de lettres. Malheureusement nous n'avons pas aujourd'hui de Lessing qui par la simplicité et la tenue du caractère impose le respect à tout ce qui l'entoure et honore la carrière parcourue.

» La considération et le respect dont nous parlons ne les environnent pas toujours,il s'en faut.Voltaire lui-même a-t-il fait du bien ? j'en doute. Cette chaude et bouillante philosophie du XVIIIe siècle ressemble à un vin spiritueux et fumeux qui enivre les intelligences au lieu de les soutenir et de les diriger. Singulier spectacle ! la raison de l'homme aux prises avec la raison de Dieu ! L'esprit humain a voulu faire ce qu'il lui plaisait de l'intelligence suprême ; l'esprit humain, pauvre et misérable jouet, dont l'intelligence suprême fait ce qu'elle veut ! Mesurer et supputer les opérations de l'univers et prêter au monde son propre esprit, singulière prétention ! Partir d'un point si borné, pour embrasser et étreindre l'ensemble gigantesque des choses !

» Je doute que l'homme soit né pour résoudre jamais définitivement ce problème. C'est bien assez pour lui de chercher le point où ce problème commence, et de le circonscrire dans des limites intelligibles ; son pouvoir ne va pas

plus loin. Dès qu'il parle de sa liberté, il détruit par cela l'omniscience de Dieu. Que savons-nous donc sur ce qui nous intéresse le plus? Il suffit d'aborder les idées philosophiques pour reconnaître combien il est délicat et imprudent de se plonger dans la profondeur inscrutable des mystères divins.

» Le mot *liberté* est un de ceux qui ont le plus violemment remué notre temps, et qui ont ébranlé avec plus de force certains grands esprits, celui de Schiller, par exemple : j'avoue que ce mot *liberté* me présente une idée assez peu intelligible. Je serais bien plutôt porté à croire que chacun de nous possède ici-bas un degré de liberté supérieur à l'usage qu'il peut en faire. A quoi bon une liberté d'action énorme, quand la faculté de l'action elle-même est fort restreinte! à quoi me sert une vaste maison, à moi qui ai passé tout l'hiver dans les deux chambres que vous voyez ; chambres remplies de livres, de meubles, d'instruments, où je peux à peine me remuer et d'où je n'ai pas même eu le désir de bouger pendant plusieurs mois? ai-je visité les autres chambres situées sur le devant de ma maison? en ai-je eu seulement l'idée? De quelle utilité peuvent être des jouissances prétendues, dont on ne tire aucun parti, et qui souvent ne nous laissent qu'un regret?

» Je ne connais pas de liberté plus désirable que celle de vivre dans une atmosphère saine, et d'exercer sans entrave sa profession. Nous ne sommes libres que sous les conditions que nous impose la nature : l'agriculteur, sous la condition de cultiver péniblement le sol ; le prince, sous le poids de tous les ennuis dont son autorité est surchargée ; le courtisan, sous la loi d'une étiquette plus ou moins gênante. Être libre, selon quelques-uns, c'est ne pas re-

connaître de supérieurs. Suivant les sages, c'est connaître et exercer le privilége de l'homme : et ce privilége consiste à distinguer un être supérieur et à l'adorer. Je regarde le sentiment de l'envie comme le plus humiliant pour celui qui le possède, et je tiens, au contraire, celui d'une admiration raisonnable et d'une vénération sensée, pour le plus honorable de tous les sentiments. Il nous élève au niveau de l'objet respecté. Notre sympathie prouve qu'il y a communauté entre nous et cet être supérieur; une portion de sa grandeur peut seule nous élever jusqu'à sa contemplation.

» Schiller et Byron n'ont pas assez compris ces vérités. Autour d'eux régnait un génie de négation, d'opposition et de lutte qui les a beaucoup trop envahis, et qui a nui d'une manière irrémédiable à l'effet de leurs travaux les plus sublimes. Toute activité qui émane d'un principe négatif aboutit nécessairement à un résultat négatif; et ce qui est négatif n'est rien. Quand j'aurai prouvé que ce qui est mauvais est mauvais, qu'aurai-je gagné? Et si la manie de l'opposition me force à soutenir que ce qui est réellement bon est mauvais, ne me trouvé-je pas exposé à faire beaucoup de mal? Pour être utile, il ne faut pas s'amuser à critiquer amèrement les ridicules de ses voisins; mais les laisser se tirer d'affaire comme il leur plaira, et chercher pour notre usage ce qu'il y a de bon et de meilleur. Notre tâche n'est pas de détruire, mais de fonder (s'il est possible) un édifice sur lequel nos contemporains et l'avenir puissent jeter les yeux avec plaisir et gratitude.

» Schiller et lord Byron ont tous deux poursuivi avec ardeur ce fantôme brillant, ce mot paré de tant d'éclat factice : *liberté;* — il y a de grandes différences entre eux. Byron, en sa qualité d'Anglais, connaissait beaucoup mieux

le monde; Schiller, à proprement parler, ne domina que la sphère idéale. Malheureusement Schiller était mort en 1807. J'aurais été curieux d'observer l'effet qu'aurait pu produire sur l'âme ardente de Schiller, la gigantesque apparition de Byron.

» Schiller a toujours adoré la métaphysique, stérile en elle-même; — elle l'a engagé dans une inutile recherche que l'on peut regarder comme un supplice de l'intelligence. Voilà ce qui prête à quelques-unes de ses pages une apparence d'artifice et d'emphase : ce génie extraordinaire se donnait mille peines pour échapper à la naïveté et arriver au sentiment éthéré, à l'idéalisme pur. Tristes efforts ! la réalité est le sol dans lequel la poésie doit prendre racine : une fois isolé du vrai, qui est sa puissance et sa force, l'idéal du sentiment se trouve tellement suspendu dans le vague, que l'homme ne sait plus qu'en faire. On reconnaît cette fatale perplexité dans les lettres de Schiller à Humboldt : au milieu des créations du poëte dramatique, les théories philosophiques le préoccupaient beaucoup plus que la poésie elle-même.

» En cela et beaucoup d'autres choses, son esprit et le mien n'avaient aucun rapport. Il redoutait la spontanéité que j'appréciais beaucoup : il réfléchissait et philosophait sur tout; il se laissait arracher à la simplicité ingénue de l'impression par le besoin de réfléchir et de se rendre compte de tout. Aussi discutait-il volontiers ses ouvrages scène à scène, pied à pied, vers à vers; moi j'aimais à les couver dans un profond silence. Ses dernières pièces de théâtre ne renferment pas une ligne qui n'ait été commentée, retournée, élucidée entre nous. Pour moi au contraire, je me plaisais, si je peux le dire, à cacher ma grossesse. Je ne montrai à Schiller mon *Hermann et Doro-*

thée qu'au moment où j'eus entre les mains un exemplaire de ce poëme.

» La nature physique n'était pas pour lui l'objet d'une étude assez approfondie. Il n'avait ni le temps ni la volonté de s'abaisser jusqu'à ces observations : — les paysages contenus dans son Guillaume Tell résument, non ses impressions personnelles, mais les documents que je lui ai donnés et que cet esprit créateur a empreints d'une puissance de réalité extraordinaire. Schiller avait été élevé dans une école militaire dont la vigoureuse et dure discipline détermina cette révolte contre la force brutale, révolte pour ainsi dire physique, qui caractérise ses premiers ouvrages ; surtout les *Voleurs*. Plus tard, il transporta cette lutte dans la sphère idéale : combat auquel succombèrent ses forces corporelles. Il demandait à ses facultés de travail, d'application et d'étude plus qu'elles ne pouvaient produire. Sa santé était très-dérangée. Plein de foi dans l'indépendance humaine, il voulut non-seulement lutter contre la maladie, mais malgré la maladie produire des chefs-d'œuvre. Pour moi, qui estime beaucoup le *catégorique impératif* (1), je suis persuadé que cette violence extrême faite à la liberté humaine détermine souvent le naufrage des facultés de l'âme et de celles du corps. Schiller, très-sobre dans son état ordinaire, avait recours aux stimulants pour maintenir l'élévation factice de ses facultés. Non-seulement sa santé en fut affectée, mais ses ouvrages s'en res-

(1) On voit que Gœthe, tout en blâmant la recherche et l'affectation de la philosophie abstruse se servait familièrement de ces termes, et qu'il parlait de l'*impératif catégorique* comme nous parlons du jour et de la nuit, du froid et du chaud, des idées les plus répandues et les plus vulgaires.

sentirent ; tel passage dont les critiques ont blâmé la sentimentalité maladive, me semble rentrer totalement dans le domaine de la pathologie.

» Lord Byron est à la fois homme de génie, homme de race et Anglais. Ses bonnes qualités lui appartiennent en propre : comme pair d'Angleterre, il a fait et dit des folies ; son génie est immense. La méditation philosophique proprement dite n'appartient pas plus à lui qu'à ses compatriotes, toujours distraits par les affaires. Enfant quand il veut jouer le philosophe, Byron commence à être sublime quand il fait naïvement des vers. Je me suis amusé à noter les passages où il essaie de paraître méditatif et ceux où il est inspiré. Lui-même ne savait pas pourquoi ni comment il créait de si belles choses. Cela lui venait comme les beaux enfants aux belles femmes ; la mère connaît-elle la raison *déterminante* de la beauté de son fils ?

» Nul n'a possédé à un plus haut degré que lui la puissance poétique. Saisir la forme extérieure des objets, les reproduire dans leur vérité, sous les couleurs les plus vives ; concentrer toute la verve et toute l'énergie d'un volume dans quelques paroles foudroyantes : voilà Byron. C'est une assez grande gloire. Mais il avait le malheur d'être descendant des Byron. Une certaine condition moyenne est la plus favorable de toutes au développement de la pensée et du talent. Byron malheureusement était né de manière à n'avoir ni maître, ni conseiller, ni guide. Qui lui aurait imposé ? qui aurait élevé une digue devant ses caprices ? personne. Byron ne savait où il allait, vivait au jour le jour, se permettait toutes les folies, allait où il pouvait et comme il pouvait, et provoquait l'hostilité du monde entier.

» L'intelligence de Shakspeare était complète ; celle de Byron, grande et incomplète. Ce dernier eut le bon esprit de s'apercevoir qu'il n'existait que des points de contact fort éloignés entre lui et le dramaturge du XVIe siècle. Il ne se constitua pas l'admirateur du grand homme; il l'accepta seulement en partie, et s'il eût pu le renier entièrement, il l'eût osé. Shakspeare apparaît vaste, lumineux et gai; Byron est morose, négatif, souvent furieux. Shakspeare a de l'indulgence pour les fautes et pardonne ou explique toutes les sottises; Byron s'arme d'une ironie inexorable. La susceptibilité de Byron, développée par les incidents d'une vie douloureuse, suscitait les ennemis : il était on ne peut plus sensible à l'éloge et au blâme. L'indifférence de Shakspeare a été poussée jusqu'à l'oubli de son propre génie. Ces deux natures ne pouvaient sympathiser. Shakspeare aurait admiré Byron; Byron ne pouvait admirer Shakspeare ; tant il est vrai que souvent l'admiration, au lieu d'être preuve de faiblesse, est preuve de force. Pope ne gênait point lord Byron et ne pouvait l'offusquer; Byron le comprenait sans le craindre. Pope était questionneur, mordant, méchant, satirique, poëte de salon; Byron non-seulement comprenait Pope, mais le dominait.

» Les critiques sur Shakspeare nous inondent; ce qu'on aurait de mieux à faire serait de jouir de lui sans essayer une appréciation impossible, qui prouvera toujours les limites de notre pensée, la faiblesse de notre jugement. Il y a dans mon *Wilhelm Meister* quelques linéaments épars de ce grand travail sur Shakspeare, que personne n'achèvera; un ou deux traits ne forment pas un tableau. Il faut renoncer au portrait complet, exact de cet homme immense : j'ajoute qu'il est dangereux aux esprits d'un certain ordre de s'occuper de lui trop exclusive-

ment. Que de mauvais poëtes la Germanie ne doit-elle pas à Shakspeare et à Calderon ! Combien d'intelligences écrasées par la contemplation du géant anglais !

» J'ai eu le bon sens de secouer son joug de bonne heure et de marcher dans ma voie, sans m'enchaîner à la servitude d'une perpétuelle et gauche copie. Après avoir déposé sur ses autels *Egmont* et *Gœtz de Berlichingen*, je l'ai quitté. Byron a fait de même. On a tort de croire que Shakspeare soit, à strictement parler, un poëte théâtral. Il ne pense ni au parterre, ni à la rampe, ni aux coulisses, ni aux entrées et aux sorties, ni aux mille exigences de la représentation. Intelligence pour laquelle le théâtre était une sphère trop étroite : le monde l'était aussi. Une faculté qu'il possédait (non peut-être au suprême degré comme Calderon, mais d'une manière éminente), c'était la faculté sympathique ; la faculté *d'aimer*. On n'est jamais complet sans elle. Elle manquait essentiellement à lord Byron, l'homme le plus négatif du monde. Il s'enveloppait dans son dédain orgueilleux. Shakspeare se plaisait au contraire à développer au profit de l'humanité sa science d'observation et son instinct de pénétration. La poésie de Byron a été une opposition perpétuelle : faute de tonner à la Chambre des Communes, il a foudroyé dans ses poëmes le genre humain son ennemi. C'est un homme mécontent de lui-même, mécontent de ses confrères, mécontent du public : il rappelle les paroles de l'apôtre : *cymbale brillante, mais vide de charité.* Un jeune poëte allemand, dont plusieurs poëmes que je viens de lire semblent attester le mérite supérieur (1), manque également de cette faculté d'a-

(1) S'il faut en croire les commentateurs de Gœthe, il s'agirait ici du brillant et satirique Heine.

mour. Il ne peut pas *aimer :* il sera le dieu de ceux qui, sans avoir son talent, prétendront marcher dans la même direction négative. Quant à Byron, cela ne m'étonne pas; il s'était mis en guerre avec tous ses contemporains; sa position était fausse depuis le commencement. Il avait attaqué de front, non-seulement tous les gens de lettres, tous les hommes célèbres, mais l'Église et l'État; et cela, dans le pays où l'Église et l'État forment le faisceau le plus compacte et le plus serré. Il se fit bannir d'Angleterre et se serait fait bannir de l'Europe. En quelque lieu qu'il fût, la place et l'air lui manquaient; la liberté la plus illimitée ne le contentait pas; il se sentait partout gêné; le monde était sa prison. En allant combattre en Grèce, il n'a fait que céder à ce sentiment de torture affreuse qui le poursuivait et ne lui laissait aucun répit. Dire étourdiment ce qui lui venait à l'esprit; ne reculer devant aucune imprudence; ne se refuser aucune hostilité, ce n'était pas le moyen d'obtenir la paix : il ne la connut pas.

» Cette misanthropie stérile est un écueil fatal. Il faut aussi ne pas laisser détruire ses facultés les plus hautes par l'ambition de produire un grand ouvrage; de s'élever au-dessus de son niveau naturel, et enfin de devenir *populaire.* Je ne serai jamais *populaire,* moi. Tous mes ouvrages sont faits pour les hommes d'élite, non pour le peuple. Malheur à qui écrit pour la masse, au lieu d'écrire pour certaines personnes qui ont les mêmes sympathies et les mêmes tendances que nous.

» Populaire! Que l'on ne s'effraie pas de ne point l'être : Mozart et Raphaël ne l'ont jamais été. Je ne me compare pas à ces noms sublimes; mais tout ce qui est très-grand et très-sage appartient exclusivement à la minorité. La minorité représente la raison pure; la majorité est le symbole du

tourbillon, de la passion, de la déraison. L'histoire parle de certains ministres qui avaient à la fois contre eux le roi et le peuple; et qui seuls, mus par une sagesse supérieure, sont venus à bout de leurs grands desseins. Le peuple, la masse ne comprendront jamais que les passions et les sentiments; la sagesse est le privilége éternel du petit nombre.

» Garantissez-vous d'une action politique, si vous voulez rester poëte. Tout ce qui est force brutale, action des partis, dictature politique est diamétralement contraire à la liberté de l'intelligence, à la franchise, à l'élan de la pensée, à l'essor poétique. Cette action presque matérielle à exercer sur les hommes; le machiavélisme inséparable d'un tel métier; ce mélange de force et de ruse; ces lois sans cesse interprétées ou violées; cette prévoyance vigilante des événements; cette lutte contre les obstacles, parquent le poëte dans un domaine orageux, dans une atmosphère d'intérêts ignobles. Thompson qui a écrit un charmant poëme sur le plaisir de *ne rien faire*, en a écrit un détestable sur la *liberté*.

» Poëte, laisse donc ton génie se déployer sans entraves! Que la barrière des préjugés et des factions ne borne pas ta vue! Tu seras assez patriote, quand tu auras répandu dans ton pays le goût du beau et du bon. Ta vie, à toi, c'est de planer comme l'aigle, de tout voir et de lever les yeux vers le soleil. Un chef de parti n'est après tout qu'un bon caporal, ou si l'on veut un capitaine qui commande à des intérêts organisés en bataillon. Passer sa vie à détruire des préjugés, à renverser les barrières intellectuelles; élever les esprits et purifier les âmes; n'est-ce pas quelque chose de mieux? n'est-ce pas une impertinente ingratitude que de demander au poëte une autre espèce de patriotisme?

Quelle reconnaissance plus haute son pays peut-il lui devoir? Certes c'est bien s'acquitter envers sa patrie que de conserver le feu sacré de la moralité publique; d'augmenter la somme des jouissances nobles et élevées; d'améliorer les hommes au lieu d'enflammer leurs passions.

» Je m'embarrasse assez peu, vous le savez, de ce que l'on dit ou de ce que l'on écrit sur mon compte; mais je sais que, aux yeux de certaines personnes, moi qui *toute ma vie ai travaillé comme un galérien*, je passe pour n'avoir rien fait qui vaille, parce que j'ai toujours refusé de me jeter dans la politique active. Je déteste cordialement ces gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, de ce qu'ils comprennent le moins. Pour plaire à ces messieurs, il aurait apparemment fallu que je devinsse président d'un club de jacobins, et que je renonçasse à écrire des livres et et à faire des chansons.

» Je voudrais que les jeunes gens fussent aussi en garde contre le prestige de ce qu'on appelle *invention originale*. Croyez-moi, le monde tel qu'il est, la réalité, la vie, sont assez féconds et assez riches pour que l'on s'en tienne à ce qu'ils nous offrent. Toute poésie idéale a son origine dans la réalité. C'est dans le vrai que tout ce qui est beau prend sa source; c'est lui qui fournit tous les matériaux de la création poétique. Quant aux œuvres bâties de nuages et suspendues en l'air, je n'en tiens aucun compte. Les faits et les caractères appartiennent au monde réel ou à la tradition.

» Un auteur trouve toute espèce d'avantage à traiter des sujets familiers à lui et au peuple. Il en est maître; il les pétrit à son gré; il peut diriger et modifier les développements qu'il leur donne. Regrettons-nous que cent pein-

tres différents aient couvert l'Italie de Madones et d'enfants Jésus?

» Presque toujours ce qu'on appelle *création* est désordonné, trouble et confus. Les annales littéraires ne présentent pas un seul exemple d'une formation spontanée qui ait atteint sa perfection sans se charger de vapeurs, de fumées et de scories. Une fermentation et un bouillonnement inévitables signalent la première apparition des produits de l'intelligence, leur état vierge; celui, par exemple, des ballades et des chansons primitives. Le curieux et le savant aiment à observer ces créations sauvages; mais combien elles sont loin de la perfection; quelle distance entre la statue égyptienne et celle de Michel-Ange! L'artiste qui travaille sur des données populaires a l'avantage d'être sûr de ses bases; de ne pas fatiguer et torturer son esprit pour en découvrir de nouvelles, et de se consacrer tout entier au soin de l'exécution. Si vous prétendez éternellement créer du nouveau, vous pourrez bien passer votre vie à le chercher sans le trouver, et lancer au hasard des esquisses innombrables, sans parvenir à une œuvre complète.

» Je ne veux pas être votre maître d'école; mais si je puis vous épargner quelques erreurs, je serai content. Avec ces fausses idées sur l'invention et la création, l'expérience ne sert à rien; les antécédents sont méprisés; chaque novice retombe dans les fautes commises par ses prédécesseurs. Tous parcourent, l'un après l'autre, le même chemin d'erreurs. Les phares qui brillent de distance en distance sur la route intellectuelle ne jettent plus de clartés utiles. Je connais une foule de jeunes auteurs qui, après des efforts infinis, n'ont produit que des œuvres mort-nées, véritables ébauches semées de passages brillants. Presque

tous ont espéré produire un *opus magnum,* un monument « plus durable que l'airain. » Avec une ambition moins vaste, plus d'études, de recherches et de soin ; en écoutant l'instinct poétique lorsqu'il se faisait entendre, ils eussent assurément mieux réussi. L'inspiration soutenue qui convient à un grand ouvrage, non-seulement n'appartient pas à la foule, mais exige le concours de certaines circonstances extérieures qui se trouvent rarement dans la vie humaine ; un doux repos, le calme de l'esprit, le silence des passions, de longues heures consacrées au même ouvrage. Combien cela est rare ! Il ne suffit pas d'être un Homère ; il faut encore pouvoir l'être. Enfin de trop hautes ambitions qui n'ont de rapport ni avec les forces, ni avec les événements d'une existence dont on ne dispose pas toujours, ont anéanti un grand nombre de talents plus ou moins distingués.

» Nous autres gens de lettres nous devons aussi nous défier des hostilités semées entre nous par les critiques de différents partis. Les Schlegel n'ont rien oublié pour faire de Tieck mon antagoniste et mon ennemi personnel. Notre affection est mutuelle ; mais on nous a placés, malgré nous, dans une position fausse. Il s'agissait pour les Schlegel de fonder une nouvelle école littéraire et par conséquent de me supplanter. Ils cherchèrent un homme qui pesât assez dans la balance pour attirer l'attention publique : ce fut Tieck, qui possède sans aucun doute, et je l'avoue hautement, un talent très-significatif, mais qu'ils ont exhaussé et grandi dans des vues de parti. En suscitant cette rivalité, les Schlegel avaient tort, je le dis avec modestie, mais sans phrase. Je suis ce que Dieu m'a fait. Il est aussi absurde de placer de niveau Tieck et moi, que de me comparer à Shakspeare. Ce dernier parlait de lui-même fort hum-

blement; et c'était une nature supérieure que mon devoir est de respecter et d'admirer.

» La mode est trompeuse. A certaine époque on ne voyait sur toutes les tables, on ne déclamait, on ne lisait dans les boudoirs, dans les salons, qu'un seul poëme, l'*Uranie* de Tiedge; aujourd'hui on n'en parle plus. Il arrive souvent qu'une idole élevée par la mode est flétrie et souillée par ses propres admirateurs. Voyez Kotzebue, dont on dit tant de mal aujourd'hui : il a été à la mode, comme Iffland; et la mode l'a tué. L'un et l'autre cependant ont un mérite réel. Dans leur voyage à travers la vie, ils ouvrent leurs yeux, ils observent, ils voient, sont attentifs; ils comprennent nos fautes et nos folies. Le souffle de la réalité anime leurs ouvrages. Il y a chez eux de la vérité, de la vigueur et de l'intérêt.

» Souvent la mode et la popularité sont conquises bien moins par les mérites véritables que par les défauts. Mon *Faust* a plu spécialement par le vague et l'obscurité; il a offert le charme d'un problème insoluble. L'atmosphère sombre de la première partie a surtout séduit les lecteurs. Ne cherchez pas trop à vous rendre compte de la pensée qui m'a dicté un tel ouvrage. C'est, après tout, une *drôle d'affaire* que ce Faust; chacune des scènes qui composent la première partie forment un ensemble complet, un tableau isolé, un petit monde à part. *Gilblas*, *Don Juan*, et même l'*Odyssée*, sont conçus d'après le même principe. La première partie dont on s'est engoué repose sur une situation passionnée et douloureuse, par conséquent intéressante; la seconde révèle un monde plus vaste, plus élevé, plus épuré, moins passionné. On ne saura ce que signifie le second Faust, que *si l'on a vécu et beaucoup observé.* »

Nous avons rapporté avec exactitude quelques-uns des oracles familiers rendus par cette intelligence mûre et solide, créatrice sans effort, majestueuse sans violence, grande sans emphase.

Ce n'est pas le coup de fouet de Lessing, la plaisanterie de Wieland, l'éclat idéal de Schiller, le dogme de Schlegel, le culte de Novalis, le météore flamboyant de Richter; mais on ne s'étonne pas d'entendre le spirituel et ardent Henri Heine convenir qu'il fut frappé de respect la première fois qu'il vit ce *Jupiter de l'intelligence.*

The monumental pomp of age
Was with this goodly personnage,
A stature undepressed in size,
Unbent, which rather seem'd to rise,
In open victory o'er the weight
Of seventy years, to higher height;
Magnific limbs of wither'd state,
A face to fear and venerate.

« Chez ce noble personnage, la vieillesse se parait d'une
» pompe monumentale. Sa taille, que le temps n'avait ni
» diminuée ni courbée, paraissait surgir victorieuse du
» poids de soixante-dix années; c'étaient des membres ma-
» gnifiques, bien que flétris, un aspect qu'il fallait vénérer
» avec crainte (1). »

(1) Wordsworth.

§ III.

Caractère particulier de l'œuvre de Gœthe. — Il a été l'ordonnateur plastique de la poésie et le rénovateur de la prose. — Idées générales.

Un homme qui, à peine âgé de vingt-deux ans, se plaça d'un seul élan à la tête de la littérature européenne, et qui, plus qu'octogénaire, patriarche de la philosophie et de la poésie allemandes, a su affermir entre ses mains le sceptre intellectuel; un homme que tous les partis littéraires ont entouré de la même admiration, auquel toutes les nations, Schlegel en Allemagne, Coleridge en Angleterre, madame de Staël et M. de Châteaubriand parmi nous ont voué le même culte; — tête puissante, qui sut tout embrasser, — Mysticisme et Philosophie, — drame et critique, inspiration lyrique et impartialité de l'histoire; — ce représentant définitif ou plutôt ce grand législateur de la Germanie mérite un examen approfondi. Il occupe longtemps en Allemagne une place analogue à celle que Voltaire occupait en France vers la fin du XVIIIe siècle; — moins militante, moins violente, moins vouée à l'éclat de la lutte, — plus organisatrice et plus féconde.

Comme le philosophe de Ferney, Gœthe sert d'expression à une immense population d'esprits, à une ère toute entière, de moteur à une foule d'intelligences empressées de suivre l'impulsion qu'il veut leur donner. Dans le pays natal de la métaphysique et de l'abstraction, chez ce peuple accessible aux émotions populairement poétiques, et moins sensible aux raffinements d'une sociabilité mobile qu'aux prestiges de l'imagination et aux découvertes de

l'érudition ; le dictateur de la littérature et de la poésie ne dut réunir ni les mêmes qualités, ni les défauts dont Voltaire offrait l'ensemble éclatant. Cette dissemblance même constitue leur analogie ; leur position diffère, et leur génie doit différer ; ils sont assis sur le même trône, revêtus du même pouvoir, environnés d'attributs différents et rois de domaines opposés.

Voltaire était chef de secte. Gœthe, voué au panthéisme intellectuel, ne relève d'aucune secte, ne soulève aucune bannière. Le patriarche militant de la philosophie au XVIIIe siècle, — vrai chef de parti, — souvent généreux, humain, doué d'une rare sympathie, ne dédaignait pas de caresser les préjugés les moins funestes, pour ruiner les préjugés les plus dangereux. Gœthe (comme l'a très-bien observé madame de Staël) s'est plu à combattre tour à tour les exagérations contraires. On ne peut l'accuser d'une seule adulation envers les individus, les corporations ou les sectes. Voltaire appartenait à une ère de combats et de destruction. Gœthe est né immédiatement après lui, sur la limite d'un âge plus raisonnable, moins passionné, plus avide de modération et de paix, plus amoureux d'impartialité que susceptible de fanatisme. Le philosophe français a toute l'ardeur de l'iconoclaste ; son ironie frappe de mort, son épigramme est un poison qui tue. Il y a plus de dignité chez Gœthe, qui n'aspire ni à fonder ni à détruire, mais seulement à prononcer comme juge, ou à émouvoir comme poëte. L'un par son influence violente annonçait l'orage prêt à renverser les monarchies ; dans les œuvres de l'autre se manifestent la puissance d'organisation universelle, le besoin de classer et d'apaiser, de former un vaste cercle de doctrines, l'impartialité clairvoyante d'une époque nouvelle.

Gœthe, que ses concitoyens ont nommé l'*Apollon Musagète*, et qui en effet a donné le mouvement à tous les esprits, et favorisé tous les développements de l'Allemagne depuis cinquante ans; Gœthe n'est point facile à comprendre dans l'ensemble de ses œuvres : tant les modifications de cette pensée sont souples et variables, tant les voiles dont elle se couvre sont nombreux. Pour beaucoup de lecteurs son prestige consiste dans la mélodie d'un style à la fois élégant, pur, flexible, coloré, nombreux. Le paysan répète les chansons de Gœthe; l'homme du monde parcourt ses pages pittoresques; le philosophe cherche la clé des énigmes que la plupart de ses ouvrages renferment. Parmi les admirateurs de cet homme étonnant vous comptez les esprits les plus profonds et les intelligences les plus frivoles. Le secret de sa supériorité est-il dans cette variété seule, dans cet art de présenter un appât et une séduction à tous les goûts? Nous ne le croyons pas. Gœthe n'a jamais songé à devenir le courtisan de ses lecteurs; il les harcèle au lieu de chercher à leur plaire. Le premier il a poursuivi de ses satires aristophanesques la sentimentalité puérile des imitateurs de *Werther*. Le premier il a livré au ridicule les barbares imitateurs de *Gœtz de Berlichingen*. Dès que l'exaltation germanique a penché vers un excès, on a vu Gœthe arriver, jeter dans la balance le poids de son nom et l'autorité de son génie, rétablir l'équilibre et ramener l'empire de la raison. A quoi attribuer cette mobilité qui n'émane point du désir de plaire et de capter la faveur? c'est ce que nous examinerons avec soin

Il est *artiste;* là se trouvent le mot de l'énigme et l'explication réelle du génie de Gœthe; — artiste universel, créateur plastique, c'est-à-dire metteur en œuvre des élé-

ments que lui offrent la vie et le monde, — *artiste* (poïêtês) dans le sens le plus noble de ce mot. Toutes les voix de la nature trouvent un écho dans son âme. Il n'est insensible à aucune des émotions que l'homme, la société, le monde physique ou moral peuvent lui communiquer. Son souffle inspirateur émane de la création tout entière, et les métamorphoses de son intelligence n'ont été que la manifestation successive de ses inspirations diverses; poëte-philosophe, observateur-artiste, analyste-synthétique; c'est le premier, en date comme en génie, des poëtes panthéistes de l'Europe moderne.

Pureté grandiose de l'hellénisme; énergique confusion du moyen-âge; civilisation des temps modernes; il a tout compris. Lisez l'élégant portrait de Voltaire par Gœthe; vous verrez avec quelle pénétration, avec quelle facilité l'écrivain allemand s'est associé aux pensées de *Candide* et du *Mondain*; parcourez son drame chevaleresque (1), vous croirez entendre le frémissement des lances sur les cuirasses, et le bruit rauque des ponts-levis que soulèvent de lourdes chaînes. Dans *l'Intermède* de Faust, il s'est plu à réunir dans un cadre fantastique les souvenirs de la chevalerie et les traditions lointaines des Pélasges et des Hellènes, comme s'il eût voulu prouver la souplesse infinie et l'étendue de compréhension qui le distinguent : rien de plus curieux que cette peinture contrastée; d'une part les chœurs solennels des jeunes filles et des prêtres de Mycènes et d'Argos; d'une autre tout le mouvement guerrier de la hiérarchie féodale : ici le paganisme et sa fatalité dominatrice; là le christianisme encore sauvage, avec ses mystères d'amour et ses mœurs barbares; ici une poésie plastique, nue, gran-

(1) Gœtz de Berlichingen.

diose, sculpturale; là une poésie chrétienne, pittoresque, demi-voilée, gracieuse, infernale. Le second Faust n'est pas la meilleure œuvre de Gœthe; c'est son œuvre la plus caractéristique.

Dans ce vaste cerveau, comme dans un sanctuaire immense, tout se donne rendez-vous et prend sa place. Son *Divan* respire le génie asiatique, la puissance du monothéisme mahométan y est empreinte; le chantre qui emprunte la lyre d'Hafiz pour dire les douleurs voluptueuses et les passions mystiques de l'Orient, c'est Werther.

A cette merveilleuse flexibilité de l'artiste joignez la perfection qui caractérise ses œuvres. Jamais il ne dédaigne la forme et ne la sacrifie à la pensée; cette dernière, il la présente toujours accomplie, vivante, lumineuse. Il cultive son art avec une persévérance sans égale. Il en fait jaillir toutes les ressources; il en met à profit tous les secrets. Les détails les plus minutieux du langage sont traités par Gœthe avec soin, avec amour, comme ces métopes grecques dont les moindres parties attestent la précision et la finesse du ciseau qui les sculpta.

Cette souplesse d'esprit unie à cette perfection de travail étaient des qualités indispensables pour dominer le siècle et le pays auxquels Gœthe a imposé la loi de son génie. L'Allemagne n'avait encore pu atteindre avec Wieland qu'une sorte de perfection froide et pondérée, sans accord avec les besoins lyriques de la nation même. L'Europe attendait la définitive éclosion du génie germanique. Fils d'une civilisation très-avancée, nos goûts sont délicats jusqu'au dédain, et la beauté de la main-d'œuvre est le premier mérite qui frappe notre attention. Nés dans une époque de troubles, nous avons vu l'Europe changer dix fois de face, tous les principes confondus, toutes les doc-

trines bouillonnant à la fois. La vie des nations depuis 1780 a été une vie d'efforts, de lutte, de développement pénible, d'essais dans toutes les directions, de combats entre toutes les influences ou de soumission à leur puissance contradictoire. De ce chaos et de cette fournaise européenne il fallait tirer la vie et l'ordre, et régler cette littérature, la plus confuse de toutes, parce qu'elle en était la plus riche.

Voilà ce que Gœthe a su accomplir. Il a calmé la tempête, réglé les éléments, séparé l'ombre de la lumière. Son organisation merveilleuse se prêtait à tous les efforts, entreprenait tous les combats, admettait toutes les idées, acceptait le perfectionnement et évitait les excès.

Et lui aussi, comme le siècle, il avait eu sa jeunesse ardente, ses espoirs véhéments, ses combats douloureux, ses doutes intimes, ses années d'incrédulité, ses élans farouches. La trace de ces luttes intérieures était restée gravée sur son noble et mâle visage. « C'est (disait un Français, dont le nom est célèbre dans les annales diplomatiques) *la figure d'un homme qui a beaucoup souffert.* » — « Il se » trompe (ajoute Gœthe en citant ce mot) : *c'est la figure* » *d'un homme qui a beaucoup lutté* (1). » Par ce constant effort moral, son talent a grandi jusqu'à la maturité. Avec sa vieillesse seule a commencé la somnolence de ce panthéisme égoïste qu'on lui a tant reproché.

Le progrès de cette vigoureuse intelligence a suivi une route parallèle au progrès de son temps. Elle a commencé avec les derniers mouvements du XVIIIe siècle par l'effervescence et le trouble, par l'expression du désespoir passif et de la révolte extrême. Puis, s'élevant par degrés, elle a tou-

(1) *Es sich recht sauer werden lassen.*

ché les régions suprêmes et ne s'est pétrifiée qu'au point culminant de son élévation.

---

§ IV.

Point de départ de Gœthe. — Fin du XVIII[e] siècle. — Inquiétude, agitation, passions factices. — Comment est né le roman de *Werther*. — Gœthe amoureux. — Kestner, Charlotte Von Buff et Jérusalem.

Plaçons-nous au point de départ de Gœthe.

L'aspect du monde civilisé était alors triste et menaçant. La décrépitude des monarchies, les excès du fanatisme, les vains efforts des gouvernements, les violences de la nouvelle Église militante dont Voltaire et Diderot conduisaient les cohortes remplissaient les esprits méditatifs de terreur et de mélancolie. « Je vois, dit l'*Hamlet* de » Shakspeare,

« Au sein des vieux rameaux de l'arbre de l'État
» Une sève de mort qui sourdement circule ;
» L'arbre va donc mourir ! le poison qui le brûle,
» A tous les yeux cachés se révèle à moi seul ;
» Oui, vous verrez bientôt (1) !...

Fatiguée d'abstractions, la spéculation philosophique s'était réduite sous l'empire de Locke à une morale pratique, pleine de charité, de bienveillance, de simplicité, mais humble, terrestre, mondaine. Le catholicisme avait trouvé chez les nations romanes des interprètes insuffisants,

(1) *Hamlet*, acte 3.

quelquefois corrompus; le protestantisme calviniste avait fini, dans son opiniâtre lutte, par atteindre les limites d'un déisme stérile, dépouillé de solennité, d'énergie et d'idéal; les puritains calvinistes exagéraient le dogme du péché originel et de la fatalité coupable pesant sur l'homme, tandis que les rationalistes réduisaient la foi à une argumentation sans valeur. La poésie languissait, privée du souffle religieux qui est son âme; satirique et didactique tour à tour, elle avait cessé d'être un oracle; elle n'était plus qu'un amusement, un jeu, même un métier. En France la froideur de Saint-Lambert, la spirituelle et vive élégance de Voltaire se substituaient à la verve inspirée des véritables fils de la Muse. L'Italie n'avait plus que de vains rimeurs et des savants secs ou frivoles. En Angleterre, Johnson, pesant dictateur d'une littérature assoupie, faisait admirer la redondance de ses éternelles périodes; quelques versificateurs élégants jouissaient de la faveur populaire; Gray, sensible et pur, talent laborieux, passait pour le roi du Parnasse. Le naïf Goldsmith était dédaigné ou méconnu; il a fallu qu'un demi-siècle s'écoulât pour que sa supériorité réelle, sa caustique ingénuité, sa grâce champêtre obtinssent leur place et leur récompense. En Allemagne l'esprit philosophique s'éveillait; mais les Ramler, les Rabener et les Gellert usurpaient toute la renommée.

Le seul point de l'Europe où se manifestât une vive effervescence de pensée, c'était la France. De là émanaient toutes les idées qui ébranlaient l'Europe; de là jaillissaient cet enthousiasme d'indignation contre l'intolérance, ce cri de fureur contre la superstition, cet élan contre la tyrannie, dont nous avons vu les extrêmes résultats. Oui certes, les destructeurs de la société ont eu raison de voir avec horreur une masse incohérente de préjugés absurdes et d'iniquités

meurtrières, souvent une extrême corruption de mœurs; la société européenne était en péril. Leur éloquence a porté la flamme dans cette forêt d'abus; conflagration immense; les reflets de l'incendie nous éclairent et nous effraient encore. Mais à cette époque, quelle mélancolie profonde devait saisir l'homme méditatif! La tempête s'amoncelait, des ruines se préparaient.

« Nous ne sommes pas seulement (dit quelque part » Schiller) les citoyens de notre pays; nous sommes les » *citoyens de notre temps.* » Comment échapper à l'influence douloureuse que je viens de décrire? Le jeune Gœthe l'exprima dans toute son énergie, et cet écho de la douleur commune pénétra toutes les âmes.

Werther parut. Expression de l'inquiétude générale, telle que l'avait ressentie dans ses dernières profondeurs un cœur de jeune amant et de poëte;—c'était le désespoir d'une génération placée sur le bord d'un abîme. Écoutons Gœthe lui-même (1) rendre compte de sa situation morale quand il écrivit les *Souffrances du jeune Werther* (2).

« Au milieu d'études stériles, privé de mobile et d'exci» tation, je traînais, dit-il, une vie languissante. Il me » semblait que le but de ma vie n'était pas atteint; et mon » orgueil se révoltait contre une destinée sans rapport avec » mes désirs, contre une existence sans but et sans hon» neur. La connaissance intime et le goût de la littérature » anglaise que je n'avais point cessé d'approfondir aug» mentaient encore l'intensité de mes tristes méditations. » Nul peuple n'a mieux connu que les Anglais cette dou» leur morale; jamais elle n'a été mieux analysée que par

(1) Ditchtung und Wahrheit.

(2) *Leiden,* mot intraduisible. Les mystiques seuls pourraient en exprimer le sens par le mot insolite et expressif : *pâtiments.*

» les écrivains de cette nation ; ce sentiment a laissé son » empreinte sur la poésie, sur la littérature anglaises, dont » le mérite spécial est cette mélancolie sérieuse et mâle, » cette inspiration qui a tant de grandeur et de profondeur » à la fois.

» Dans la plus heureuse situation imaginable, il arrive » que le défaut d'activité, joint à un vif désir d'action, » nous précipite vers le besoin de la mort, nous donne » soif du néant. Nous demandons alors à l'existence beau» coup plus qu'elle ne peut nous donner ; et ces impôts » exorbitants que nous prélevons sur elle ne pouvant être » ni durables, ni suffisants à l'immense avidité de nos sen» sations, nous cherchons à nous débarrasser, insensés que » nous sommes, d'une vie qui ne correspond plus avec la » hauteur et l'exigence capricieuse de nos pensées. Je sais » ce que m'ont coûté de souffrances toutes ces spécula» tions, je sais aussi quels efforts j'ai dû faire pour me dé» livrer de leur obsession constante ; la vogue qu'a obtenue » *Werther* m'a prouvé que ces mêmes idées, toutes » maladives qu'elles fussent, ne m'étaient point particuliè» res ; je ne cacherai donc ni les douleurs que je parta» geais avec les hommes de mon siècle, ni ces méditations » sur le suicide, méditations qui ont absorbé une grande » partie de ma jeunesse.

» Tout, je l'avoue, me semblait monotone dans la vie. » En proie au dégoût, insensible à l'amour, je n'entendais » plus cette voix douce de la nature qui, à des intervalles » réglés, nous appelle à jouir de ses métamorphoses mer» veilleuses. Je ne puis mieux comparer cette situation » qu'à la surdité du malheureux dont l'ouïe blessée ne per» çoit plus aucun son. Lessing, un de nos grands cri» tiques, se courrouçait contre l'éternelle verdure du prin-

» temps ; il eût voulu que les feuillages, au lieu de
» cette verdure toujours la même, se fussent pour changer
» teints de pourpre ou d'azur. J'ai connu un Anglais qui
» se pendit pour échapper à l'ennui de s'habiller tous les
» jours, et un honnête jardinier, qui, appuyé sur sa bêche,
» s'écriait du ton de la désolation la plus sincère : « Verrai-
» je toujours ces nuages maudits aller d'un bout du ciel à
» l'autre ? »

« Souvent la puissance de cette maladie morale se pro-
» portionne aux qualités et aux vertus du malheureux qui
» en est victime. La faveur des grands, le caprice des ami-
» tiés et des amours, tous les accidents de la destinée hu-
» maine, blessent une âme irritable et fébrile : faibles
» dans nos combats contre nos vices, nous sommes ha-
» rassés de cette lutte interminable. Nous retombons sans
» cesse dans les mêmes erreurs ; souvent elles tiennent à
» nos vertus mêmes, et dans l'impuissance où nous som-
» mes de séparer les unes des autres, désespérés de notre
» débilité incurable, nous nous déterminons à triompher
» d'elle par un coup de poignard.

» Telles étaient les pensées dont l'influence dangereuse
» dominait mon imagination assombrie. J'avais longtemps
» médité sur les moyens divers dont l'homme peut se servir
» pour se délivrer de l'existence. La mort d'Othon surtout
» excitait mon admiration ; vaincu, mais encore maître
» d'une partie du monde, il pense avec douleur aux victi-
» mes dont son ambition jonchera bientôt les champs de
» bataille ; il se résout à ne pas commettre ce crime, à sor-
» tir de la vie, à renoncer à l'empire et à la lumière du
» jour. Ses amis, convoqués à un grand festin, sont loin de
» pénétrer ce dessein de leur empereur et de leur héros.
» Le lendemain matin, on le trouve dans son lit, calme,

» un poignard dans le sein. De tous les suicides, c'est peut-
» être celui qui prouve chez son auteur le plus de force
» d'âme et de liberté d'esprit.

» Je possédais une assez belle collection d'armes anti-
» ques, entre autres un poignard de forme élégante, ri-
» chement monté, et dont la pointe aiguë eût accompli,
» en peu d'instants, sous une main assurée, ce que Shak-
» speare nomme *la grande action romaine* (1). Plus
» d'une fois, je l'appuyai sur mon sein : la force me man-
» qua ; je ne tardai pas à reconnaître que cette soif de la
» mort n'était chez moi que la fantaisie d'un désœuvre-
» ment lugubre. Je me pris à rire de moi-même et je fus
» guéri. Cependant les mêmes sentiments d'ennui qui
» m'avaient obsédé me tourmentaient encore. Il me fallait
» une œuvre poétique, dans laquelle je pusse consigner
» pour mon repos ces tristes pensées ; c'était le seul moyen
» de leur donner l'essor et de m'en délivrer en les expri-
» mant. Dans ce moment le bruit de la mort du jeune
» Jérusalem se répandit ; le plan de *Werther* fut aussitôt
» tracé ; l'ouvrage, conçu d'un seul jet, fut écrit de même;
» et les fantômes qui venaient d'obséder ma jeunesse pri-
» rent une réalité qui acheva ma guérison (2). »

Ici Gœthe n'a pas tout dit ; selon sa coutume, il n'a ouvert qu'un seul point de vue dans les profondeurs où le roman de *Werther* a été conçu. L'absence du but produisant la torpeur et le néant, l'oisiveté enfantant le profond ennui, l'âme dégoûtée d'elle-même, se flétrissant et se consumant

(1) *Let us do what's great, what's noble*
In the high *Roman fashion.*
(*Antony and Cleopatra.*)

(2) T. II, p. 10.

dans le vide, voilà bien un des côtés de *Werther*, celui que l'artiste a daigné découvrir. L'amour, associant ses langueurs et ses tortures à celles de l'inactivité; — la passion oisive, plus factice que naturelle; à demi-métaphysique, à demi-sentimentale; cette double misère engendrant une maladie spéciale, le *mal de la vie*, qui ne se guérit que par l'activité régulière ou par le suicide, voilà le double enseignement de ce livre extraordinaire!

Gœthe avait traversé les deux situations, ou plutôt il était Werther lui-même. L'homme sans but c'était lui; et l'amoureux idéal lui encore. Sortant de l'adolescence, en 1772, à l'époque où fermentait sourdement la lutte des éléments terribles et cachés qui produisirent la révolution française, — phase d'attente silencieuse pour l'Europe et d'inquiétude oisive pour Gœthe, — il connut à Wetzlar, près de Brême, la fille d'un bailli, Charlotte Von Buff, fiancée alors à un jeune attaché de légation. Gœthe, qui n'avait rien à faire et dont l'avenir n'était pas fixé, se lia d'une amitié vive avec ces deux amants. Des promenades fréquentes, que l'absence de Kestner (c'était le nom du fiancé) rendait plus dangereuses, le conduisaient souvent avec Charlotte dans ces solitudes enchantées et ces doux replis du paysage voisin, que peu de voyageurs connaissent et qui sont dignes du pinceau de Berghem. Il sentit le danger, brisa violemment une chaîne qui l'épouvantait, s'arracha de Wetzlar et écrivit à Charlotte et à son mari, pour leur expliquer ses motifs, deux lettres d'adieu, qui bientôt furent suivies d'une correspondance active et sérieuse. Les relations du loyal Gœthe avec Kestner et sa femme continuèrent pendant toute la vie du mari, qui mourut le 24 mai 1800. Peu de temps après Gœthe rencontra la veuve Kestner à Weymar; elle mou-

rut le 16 janvier 1828, quatre années avant Gœthe. Gœthe a transcrit textuellement et placé dans son *Werther* plusieurs des lettres manuscrites qu'il avait adressées à Charlotte et qui se trouvent aujourd'hui entre les mains des descendants de la famille Kestner.

Le dénoûment terrible et sanglant de Werther lui avait été fourni par une lettre de Kestner lui-même, contenant les détails du récent suicide de Jérusalem. S'emparer de ces détails, les reproduire avec fidélité, terminer ainsi le roman, c'était effacer la trace qui aurait mis le lecteur sur la piste, mystère que Gœthe voulait cacher. Il compléta ainsi son œuvre et lui donna l'unité définitive de l'artiste (1).

Werther, auquel tant de critiques ont reproché la fausseté sentimentale de la pensée et du style, était donc une œuvre doublement vraie, quant à l'auteur et quant à l'époque. La plainte passionnée dont Goëthe se faisait l'écho jaillissait de l'Europe malade. Lui-même était Werther amoureux et Werther désespéré. Mille voix imitatrices répondirent à cet appel; tous les peuples eurent leur *Werther.* Une race lamentable et funèbre s'éleva tout-à-coup, et l'Allemagne retentit encore des cris lugubres de ces *Kraftmœnner*, « hommes puissants », hommes forts, comme ils se nommaient eux-mêmes. Leur puissance n'était qu'impuissance; leur force n'était que faiblesse. Gœthe, qui le premier avait jeté ce cri de douleur, s'aperçut du ridicule qui s'attachait aux efforts de ses disciples et essaya de réparer le mal qu'il avait fait.

(1) V. Gazette de Cologne. 1847, n° 317. — Gazette d'Augsbourg. 1847, n° 190. — Jahrbuch der Berlinischen gesellschafft. 1848, p. 222.

L'énergie manquait aux âmes, qu'une vie passive avait détrempées et amollies. Gœthe leur conseilla l'énergie et l'action, et leur proposa pour modèles les vieux temps féodaux, temps de force et d'énergie, âge de fer et de bronze. Déjà il avait créé *Gœtz de Berlichingen*, drame shakspearien, développement nouveau de la même idée, ou plutôt du même sentiment de malaise qui agitait l'Europe. Si *Werther* avait donné le signal d'une sentimentalité sceptique, d'une affectation pittoresque et d'une mélancolie universelle, *Gœtz de Berlichingen* fit naître une multitude de drames chevaleresques.

L'influence de ces deux ouvrages s'étendit fort loin; Byron s'inspira des lamentations de *Werther*; Walter Scott débuta dans la carrière littéraire par une traduction du drame allemand dont *Gœtz* est le héros. Ce travail de la jeunesse de Scott détermina la pente suivie par l'auteur écossais; les ouvrages sur lesquels se fonde la gloire du romancier moderne sont consacrés à la mise en scène de ces vieilles coutumes que le génie poétique du poëte allemand avait exhumées.

Sous l'influence de ces deux essais du jeune Gœthe, deux routes nouvelles s'ouvrirent : l'une, offerte aux analystes du cœur humain, appelés à reproduire dans leur diversité complexe les misères intérieures de la civilisation; l'autre, aux hommes doués d'assez de sensibilité et d'imagination pour faire revivre le passé dans ses détails et son ensemble.

Ici se termine la première époque de cet homme extraordinaire. Les fièvres de la société contemporaine, enthousiasme et satire, ennui du présent, vague regret du passé, désespoir et aspirations vers un avenir meilleur s'y confondent. La force qui anime ces œuvres est encore irré-

gulière et indomptée. Nous allons voir ces éléments s'apaiser.

---

§ V.

Wilhelm Meister.

Pendant six années entières, Gœthe travailla sans relâche à l'œuvre singulière qui devait servir d'expression à ce second développement de sa pensée; œuvre diversement jugée, souvent mal interprétée, objet de critiques véhémentes. Les *Années d'épreuve* (1) *de Wilhelm Meister* offrent une énigme esthétique, un symbole familier sous formes bourgeoises, un traité de philosophie revêtu d'une enveloppe triviale. En Angleterre comme en Allemagne, l'apparition de ce livre a été suivie d'un long murmure de désappointement. Quoi! l'auteur de *Werther* se complaît à retracer les scènes les moins intéressantes de la vie journalière ! chute bizarre ! sujet de surprise ! Aux uns l'ouvrage semblait immoral ; aux autres il paraissait entaché de pédantisme et surtout frappé d'ennui. Les critiques anglais trouvaient que rien dans ce roman ne rappelait l'usage de la bonne compagnie et l'élégance des mœurs. Novalis, poëte et philosophe spiritualiste, découvrait dans *Meister* une tendance au matérialisme le plus grossier, une répudiation impardonnable des droits de la pensée et de l'âme. Gœthe avait trouvé le secret de ne plaire à personne. On l'accusait ici de mys-

(1) *Lehrjahre* ne signifie pas « apprentissage, mais années d'enseignement, de leçon, d'épreuve. »

ticisme, là de déisme, plus loin d'athéisme. Enfin Frédéric Schlegel s'avisa de consigner dans un essai critique (1) son opinion sur *Meister* et le sens qu'il attachait à cet ouvrage. La voix publique, changeant de ton par degrés, proclama *Wilhelm Meister* un chef-d'œuvre.

Werther est devenu *Meister*. Gœthe, amoureux de Charlotte et prêt au suicide, a étouffé la passion qui voulait anéantir sa puissance active. L'amant passionné est devenu artiste.

Si le désespoir règne dans *Werther*, c'est l'espoir qui règne dans la nouvelle œuvre de Gœthe. Le jeune homme qui ne voyait dans le monde qu'une énigme indéchiffrable en a trouvé la solution. Tout s'est éclairci, tout s'est classé, tout s'est calmé Il se plaignait que la vie n'offre rien d'assez pur, d'assez grand, d'assez noble; il apprend que l'idéal ne manque pas aux objets et aux occupations vulgaires. Cette flamme vagabonde et véhémente d'une exaltation sans but ne s'épuise plus en vains élans. Elle s'est apaisée sans perdre de sa force; se calmant, elle s'emploie. Du sein d'éléments bouleversés par une anarchie menaçante la paix et l'harmonie ont surgi. Voilà le mot de *Wilhelm Meister*.

Tout l'univers, chacun de ses détails, la fleur la plus humble, le grain de sable, la goutte de pluie sur l'aile de l'oiseau, possèdent leur intérêt. La vie étroite des cités allemandes de troisième ordre a son idéal.

Entrez dans ce petit bourg d'Allemagne. Rien de plus trivial que ses mœurs; rien de moins relevé que ses habitu-

(1) « Caractère de Wilhelm Meister » inséré dans les œuvres de Schlegel, revu et corrigé par lui. V. la dernière édition de ses œuvres.

des. Là cependant les principaux types de l'intelligence humaine se retrouvent comme partout; un sceptique, *Serlo*; un commerçant à l'esprit borné; des gens du monde, cultivés et blasés, *Lothario* et son oncle; une fille coquette et pétulante, *Philina*; un artiste enthousiaste, l'aveugle musicien; enfin, un être exceptionnel et tout-à-fait d'accord avec son temps, une enfant passionnée et précoce, être suspendu sur les limites du domaine idéal et de la réalité, la jeune *Mignon*. Au milieu de ces personnages qui représentent les degrés de l'échelle humaine, depuis le prosaïsme le plus complet jusqu'au mysticisme le plus éthéré, se place *Wilhelm;* c'est l'artiste, c'est Gœthe. Il apprend la vie, il se prépare, il en médite les leçons, il en subit les épreuves ou si l'on veut l'apprentissage; il s'instruit dans la connaissance des hommes, il étudie comment dans l'immense concert toutes les nuances et tous les tons s'associent; quelles gradations harmoniques les concilient sans les confondre; comment des teintes imperceptibles rapprochent l'une de l'autre les couleurs les plus opposées et séparent les couleurs voisines; il en observe leurs reflets mutuels et les influences complexes. Il finit par reconnaître que sous les plus humbles apparences, Dieu a caché des trésors de bonheur et d'espérance. Tout acquiert à ses yeux une importance et un sens profonds. Dans les jeux mimiques des enfants il entrevoit la naissance et le développement du théâtre; dans les marionnettes une leçon d'art dramatique; dans les querelles vulgaires et les amitiés bourgeoises, mille évolutions du caractère humain. Il croit, il médite, il espère, il prend confiance en Dieu, il connaît cette vie et devine l'autre.

Le livre est une merveille de demi-teintes et de clair-obscur. Tout est contraste et rien ne se heurte; une dé-

gradation insensible réconcilie les dissonances. Affaires, méditation, passion, rêverie, chimères, illusions, enfantillages, dévouements, héroïsme, erreurs, repentirs, remords même ; la vie humaine y apparaît symbolisée. Ce n'est pas un roman, c'est un commentaire mystique sur le monde réel et la poésie, sur les points de contact de la sphère idéale et de la vie positive.

On y parle d'objets vulgaires ; ses héros s'asseyent souvent à la table du festin ; les dragées que l'on donne aux enfants et l'armoire qui renferme ces provisions précieuses, y occupent autant de place que les dissertations esthétiques et les descriptions passionnées. Schlegel faisait ses délices de ce livre qui semble puéril ; la reine de Prusse ne cessait point de le relire ; elle avait choisi pour devise ces vers qui en sont extraits :

« Toi qui jamais ne baignas de tes pleurs
» Le mets de tes festins ou ton lit de douleurs,
» Qui ne veillas jamais dans l'ombre et la souffrance,
» Attendant le retour du jour lent à venir ;
» Va ! tu ne connais pas la céleste espérance !
» Va! tu ne connais pas le profond avenir ! »

Diverses pièces de théâtre, *Clavijo* et *Stella* par exemple, se rapportent à la première époque de Gœthe, au premier développement de son génie ; d'autres, comme *Iphigénie*, *le Tasse*, *Egmont*, se rattachent à cette seconde phase apaisée.

Faust, création bien plus puissante, le sommet pour ainsi dire et le point culminant de cette vaste intelligence, marque l'accomplissement de sa guérison définitive et la magnifique éclosion de sa troisième époque.

---

§ VI.

Faust. — Les Fausts du XVIe siècle. — Le Moyen-Age. — Faust devenu Voltairien.

Tous les philosophes du XVIIIe siècle, et particulièrement d'Alembert, ont reconnu comme initiatrice de leurs propres doctrines l'époque de Luther et de Bacon, cette époque qui a ouvert la carrière du doute et clos définitivement le grand cycle du Moyen-Age. La révolution du XVIe siècle, l'élan général vers les voluptés et la jouissance de la vie, que nous avons signalés plus haut (1) et qui enfantèrent de si curieuses légendes, créèrent en Allemagne un dernier symbole, une légende représentant l'épicuréisme effréné, la jouissance illimitée, l'infini des voluptés; l'homme qui donne au démon son âme en échange des plaisirs terrestres.

C'est là Faust. On doit reconnaître en lui le roi de ces espiègles allemands, dont l'histoire est ébauchée dans ce livre même (2). Le Faust primitif, non pas celui que Gœthe a popularisé, le vieux Faust veut boire, manger, danser, rire, faire l'orgie et la débauche, être riche, et par un trait extraordinaire et frappant de vérité germanique, donner à sa curiosité érudite un aliment particulier, avoir la belle Hélène pour maîtresse. Ce pédant libertin, ce buveur homérique, ce rêveur sensuel, ce paresseux métaphysique tient au solide, et la vanité l'inquiète peu.

Quel que soit le nom du premier rédacteur de la légende, Widmann ou tout autre, il a eu le mérite de résumer les aspirations germaniques de son temps, et de leur donner

(1) V. plus haut, p. 130, les ESPIÈGLES ALLEMANDS.
(2) Id. *ibid.*

une forme si concrète, une couleur si tranchée, une expression si grossièrement vive, si ingénument populaire, que l'écho s'en est fait entendre à travers l'Europe du midi et du nord. Chacun connaissait, au XVIe siècle, le sorcier sensuel; —*Faustus*, l'homme du bonheur, le joyeux compagnon, le riche, le voluptueux, l'amant de toutes les belles, le triomphateur de la vie. *Faustus*, c'était tout le monde.

La première édition, à peu près introuvable, de ce livre caractéristique et brutal avait pour titre : *Histoire prodigieuse du docteur Faustus, le Magicien*, « où l'on voit » comment il se donna au diable, comment il entreprit un » grand nombre de choses prodigieuses, jusqu'à ce qu'il » reçût sa récompense; extraite en grande partie de ses » propres manuscrits, et publiée pour l'effroi des impies et » l'avertissement des fidèles. » *Soyez soumis à Dieu, résistez au diable, et il s'éloignera de vous. Cum gratiâ et privilegio.* Imprimé chez Jean Spiess. Sans nom d'auteur.—La seconde édition, un peu moins rare, porte le nom de Georges-Rodolphe Widmann (Hambourg 1599). — La troisième, publiée en 1674, à Nuremberg, édition revue et augmentée par J.-Nicolas Pfitzer, porte ce titre : *La Vie criminelle et la Fin effroyable du célèbre archi-magicien D. Jean Faust.*

A peine ce résumé épique des désirs bourgeois du temps eut-il paru en Allemagne, les Hollandais le traduisirent dans leur idiome (Delft, 1592). Un peu plus tard, les Anglais le reproduisirent à leur tour; et le plus puissant des dramaturges anglais après Shakspeare, l'énergique Marlowe, transforma la légende en drame (1). C'est ce que fit avec

(1) V. nos ÉTUDES SUR SHAKSPEARE, MARIE STUART ET L'ARÉTIN.

d'autres desseins et sous des couleurs nouvelles, l'Espagnol Calderon au XVII[e] siècle (1). En France, l'*Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Faust, grand et horrible enchanteur, avec sa mort épouvantable* (in-12, Rouen, 1604) n'eut qu'une vogue médiocre et ne fit pas beaucoup de bruit; les nations civilisées par l'esprit romain prenaient peu d'intérêt à cette histoire gothique et barbare.

En Angleterre et en Hollande, comme dans le reste du Nord teutonique, Faust l'espiègle damné captiva tous les lecteurs, s'empara du roman et de la scène. Voici sa véritable histoire, analysée par un élégant et savant esprit de notre temps avec une remarquable exactitude :

« Faust est né de parents pauvres dans le comté d'Anhalt. » Un de ses cousins, qui habite Wittenberg, le prend auprès de lui, et le fait entrer à l'Université : là il étudie à » la fois la théologie et la médecine, et reçoit plus tard à » Ingolstadt le titre de docteur. Tout en se livrant à » ses devoirs classiques, le goût lui vient aussi de connaître les sciences secrètes dont il a ouï raconter tant de » merveilles. Il se procure des livres d'astrologie et de nécromancie, et consacre à cette lecture maudite tout le » temps qu'il peut dérober à la théologie. En peu de temps » il a fait de rapides progrès, il peut prophétiser l'avenir » d'après les lignes de la main, il peut tracer des cercles » magiques et conjurer les démons à l'aide du miroir. » Quelquefois le remords s'empare encore de lui; mais il » l'étouffe bien vite au milieu d'une société de jeunes » gens qui ne pensent qu'à mener joyeuse vie, et n'ont » plus aucune crainte de Dieu, aucun respect pour les » choses saintes.

(1) V. nos Études sur l'Espagne. (*El magico prodigioso.*)

» Son cousin meurt, et Faust, courant sans cesse de fête
» en fête, a bientôt dissipé le mince patrimoine qu'il en a
» hérité. Il a besoin d'argent, et n'a plus rien à vendre;
» c'est alors qu'il se résout à invoquer le diable. Il se rend
» un soir dans une forêt voisine de Wittenberg, puis, quand
» la nuit est venue, il trace ses cercles de conjuration et
» appelle à haute voix le démon. L'orage gronde, la forêt
» mugit, la terre tremble, Faust effrayé veut fuir, mais
» une apparition gigantesque le retient; c'est Satan lui-
» même!

» Quelques mots s'échangent entre lui et Faust. Satan
» ne peut devenir son serviteur, mais il promet de lui en
» envoyer un.

» Le lendemain, à son réveil, Faust voit entrer dans sa
» chambre un petit homme revêtu d'un capuchon de
» moine; c'est l'esprit infernal dont Satan a parlé, c'est
» Méphostopholis qui s'offre à servir pendant vingt-quatre
» ans le docteur, et à satisfaire tous ses désirs, pourvu
» qu'il signe préalablement une obligation envers le
» diable.

» Cette obligation se compose de cinq articles :

» 1° Faust renonce à Dieu et à ses saints;

» 2° Il doit devenir l'ennemi des hommes, et surtout
» de ceux qui lui reprocheraient son nouveau genre de
» vie;

» 3° Il n'obéira plus ni aux prêtres, ni aux religieux, ni
» aux clercs;

» 4° Il n'entrera dans aucune église, n'entendra point
» de prédication, et ne fera usage d'aucun sacrement;

» 5° Il jurera de haïr le mariage et de ne jamais se
» marier.

» Faust trouve les conditions un peu dures, surtout la

» première, qui l'oblige de renoncer à Dieu, et la cin-
» quième, qui le force de ne pas se marier. Cependant,
» comme, d'une part, il a grand besoin d'argent, et que,
» de l'autre, le diable le presse intérieurement par la cupi-
» dité, et extérieurement par Méphostopholis, il se fait ou-
» vrir une artère et signe. L'auteur dit que l'on a retrouvé
» après la mort de Faust cette obligation à Wittenberg,
» mais que l'on a eu des raisons pour ne pas en donner le
» *fac simile!.....*

» A peine Faust a-t-il ainsi, le mécréant, gagné la faveur
» du démon au prix de son âme..... ses appétits brutaux
» sont les premiers qui se réveillent. Il veut avoir du vin
» de France, mais non pas du vin falsifié comme on le vend
» dans les mauvaises auberges de Wittenberg; ensuite
» quelques bonnes tranches de rôti de veau, du jambon et
» des petits pains blancs. Tout cela est servi aussi promp-
» tement que proprement, et Faust se met à table avec la
» joie d'un homme qui a bien gagné son dîner, et dont
» l'appétit s'aiguillonne encore par les difficultés qu'il a ren-
» contrées pour le satisfaire. Ensuite il fait meubler sa mai-
» son par Méphostopholis, qui est à la fois son sommelier,
» son rôtisseur, son tapissier et son valet de chambre. Il veut
» avoir de beaux rideaux en soie, des peintures, de riches
» tapis..... Faust, en se promenant dans son joli salon, en
» contemplant ses meubles nouveaux, ses riches vête-
» ments, sa table si bien fournie, se frotte les mains et se
» moque de la canaille déguenillée qui passe en grelottant
» sous ses fenêtres, et qui n'a pas l'esprit de se donner au
» diable.

» Quand tout a été disposé avec soin, quand il y a assez
» de place pour donner un banquet, assez de chaises pour
» les convives, assez de rôti de veau au buffet, et de vin de

» France à la cave, Faust, qui n'est pas égoïste, et ne veut » pas jouir de sa bonne fortune tout seul, appelle ses bons » amis les étudiants de Wittenberg, et alors vive la joie ! Ce » sont des festins où il se casse plus de bouteilles que dans » les cuisines d'un roi, ce sont des soupers où l'on ne » compte plus les heures, et des verres qui s'entrechoquent à grand bruit, et des chansons impies qui font » pleurer les saints ; et le jeu, et le tumulte, et le scandale » dont les vagues retentissements effraient toutes les bonnes » âmes de Wittenberg.

» Bientôt l'argent que Faust reçoit de Méphostopholis ne » suffit plus, et pour s'en procurer, il a recours à des ruses » infernales. Par exemple, il fait venir chez lui un juif, et » lui emprunte quatre-vingts écus, en lui promettant de les » rendre dans un mois, ou de se laisser couper le pied ; le » jour du paiement arrive, le juif accourt, et, comme Faust » n'a point d'argent à lui donner, il veut, nouveau Shylock, » mutiler son débiteur. Faust se met au lit ; le juif tire son » couteau, et coupe en effet une jambe d'homme ; le sang » coule ; il a peur qu'on ne le dénonce à la justice, et pour » apaiser Faust, qui pousse de grands cris de douleur, il » lui rend son obligation, de plus il lui donne tout l'argent » qu'il porte sur lui, et Faust, ayant si bien joué son rôle, » saute gaîment à bas du lit, et boit aux dépens du juif » avec un nouveau plaisir.

» Une autre fois, il vend à un très-haut prix un beau » cheval, jeune, vif, fringant, et, à la première rivière que » le cheval traverse, son cavalier le sent fondre, comme un » morceau de glace, entre ses jambes, ce qui doit être pour » le cavalier une sensation assez désagréable.

» Puis de temps à autre il quitte sa jolie maison de Wit-

» tenberg, et s'en va voir ce qui se passe dans les autres » villes d'Allemagne. Son voyage ne lui coûte pas cher, et » ses moyens de transport sont encore plus rapides que ne » peut l'être une bonne voiture anglaise sur un chemin de » fer. Il n'a qu'à étendre son manteau, puis s'asseoir là- » dessus avec ses compagnons, et les voilà qui partent » comme l'éclair. Un matin il arrive à Leipzig avec une » troupe d'étudiants; à l'entrée du caveau d'Auerbach il » aperçoit des domestiques qui roulent avec peine un » énorme tonneau. « Allons, fainéants que vous êtes! s'é- » crie-t-il, comment l'un de vous ne se charge-t-il pas lui » seul de cette besogne? » Les valets le regardent d'un air » surpris; mais l'hôte, moins patient, se fâche et lui dit: « Mauvais plaisant que vous êtes, essayez donc de remuer » ce tonneau, et si vous parvenez à le faire sortir de cette » chambre, je vous le donne. » Faust accepte la propo- » sition, appelle ses compagnons pour en être témoins, puis » s'asseoit sur le tonneau, et le tonneau s'avance légère- » ment comme eût pu le faire un bon coursier de Fran- » coni. Alors ce fut un triomphe sans pareil, et une vie de » bombance comme la cave d'Auerbach n'en avait point » encore vue. Faust rassemble tous ses amis, puis toutes » les connaissances de ses amis, et l'on se met à table, et » l'on passe la nuit et le jour à boire, jusqu'à ce que le » tonneau soit vide et bien vide, car Faust tenait à ne pas » laisser le moindre scrupule au brave aubergiste.

» Dans ce caveau historique d'Auerbach, nous avons vu » (continue le voyageur) deux peintures sur bois destinées » à retracer cette circonstance mémorable. La première nous » montre Faust avec son bonnet d'étudiant, sa longue » barbe et sa barrette, arrivant à califourchon sur le ton- » neau; l'hôte le regarde avec stupéfaction; les étudiants

» font des gestes de surprise ; son petit chien marche de-
» vant lui. Au bas sont écrits ces six vers :

« Doctor Faust zu diesen frist
» Aus Auerbachs keller geritten ist
» Auf einem fast mit wein geschwind,
» Welches gesehen viel mutterkind.
» Solches durch seine subtile kraft hat gethan
» Thut des teüfels lohn empfangen davon. » 1525.

« — En ce temps-là, le docteur Faust sortit rapidement » de la cave d'Auerbach sur un tonneau plein de vin. Plu- » sieurs enfants de femme furent témoins de ce fait qu'il » accomplit par la force de son art subtil, dont le diable lui » donna plus tard la récompense. »

« L'autre représente le joyeux docteur assis au bout de » la table ; autour de lui ses compagnons, les uns qui boi- » vent, les autres qui jouent de divers instruments, et près » de lui le bienheureux tonneau, où le domestique vient » encore de puiser pour remplir une grande cruche. Au bas » de ce tableau, on lit cette inscription, qui a déjà donné » lieu à beaucoup d'interprétations et de commentaires dif- » férents :

« Vive, bibe, obgregare, memor
» Fausti hujus ! et hujus
» Pœnæ. Aderat claudo hæc
» Ast erat amplo gradu (1). » 1825.

« La couleur de ces tableaux curieux a noirci ; celui qui

(1) Le sens de ces méchants vers qui semble obscur à notre spirituel voyageur et à ses devanciers est évidemment celui-ci :« Vis, » bois, réunis-toi à tes amis; et souviens-toi de ce Faust et de son » châtlment. Il est venu pour lui, le châtiment, boiteux sans doute, » mais à grands pas ! »

» se trouve au fond de la cave a surtout beaucoup souf-
» fert de l'humidité, et l'on n'en distingue plus qu'avec
» peine l'inscription ; mais l'on peut cependant reconnaître
» les physionomies, qui ne sont pas sans expression, et la
» naïveté du dessin et les costumes qui peuvent offrir un
» sujet intéressant d'étude. Leur forme en demi-cercle,
» mesurée exactement aux compartiments de la muraille,
» pourrait indiquer qu'ils avaient été peints exprès pour
» la salle voûtée où ils se trouvent.

»..... L'aventure du caveau d'Auerbeach a ranimé l'es-
» prit entreprenant de Faust, et comme il n'espère pas
» toujours trouver des hôtes qui le paient si largement pour
» promener leur tonneau d'une salle à l'autre, il se résout
» à aller chercher fortune ailleurs. Justement pendant qu'il
» est à débattre avec lui-même de quel côté il fera voile sur
» son manteau, il entend dire que l'évêque de Saltzbourg a
» une cave pleine de vin, et le voilà qui, avec sa troupe
» joyeuse, se met en route pour Saltzbourg. On arrive le
» soir auprès de l'évêché; on se tapit contre la muraille, et
» quand la nuit vient protéger ces nouveaux larrons, ils
» gravissent le mur du jardin, entrent dans la cour, descen-
» dent l'un après l'autre par le soupirail, ouvrent tous les
» tonneaux, et sont assez francs pour rendre hommage à
» la galanterie et au bon goût de l'évêque. La fête durait
» déjà depuis plusieurs heures, et les buveurs allaient se
» retirer par le chemin qu'ils avaient pris, sauf à revenir
» une autre fois, lorsque le sommelier de l'évêque, qui
» savait aussi apprécier les trésors de son maître, réfléchit
» que ce serait pourtant bien à lui de boire un coup avant
» de se coucher. Il s'en va donc à la cave, et n'est pas peu
» surpris d'y trouver une si nombreuse société. Il y a de
» part et d'autre étonnement et frayeur : lui veut crier;

» les autres veulent fuir; mais Faust ne se déconcerte pas. « Que chacun remplisse sa bouteille! s'écrie-t-il en vrai » héros de cave, et partons! » Puis il prend par les che- » veux le brave sommelier, l'entraîne rapidement dans la » forêt et l'attache à un arbre.

» De Saltzbourg le magicien s'en va à Francfort. A moi- » tié chemin il entre dans un château, et devant toute la so- » ciété prend l'arc-en-ciel avec sa main : c'est un des plus » beaux traits de sa vie; puis il est reçu auprès de l'empe- » reur Maximilien, fait apparaître sous ses yeux le grand » Alexandre, et lui bâtit une salle où sans cesse on entend » le chant des oiseaux, où l'on respire le parfum des fleurs, » où tout est splendide et magique.

» Ensuite il retourne à Wittenberg et reprend sa vie » bruyante comme par le passé. De temps à autre pourtant, » il lui vient des remords, il voit ses vingt-quatre années » s'enfuir, il songe à ses péchés et à ce qui l'attend dans » l'autre monde; alors il se frappe la poitrine et songe à » faire pénitence; mais le diable arrive aussitôt pour l'en » empêcher. Une fois il lui prend envie de lire la Bi- » ble; Méphostopholis le lui défend, à part pourtant les » cinq premiers livres de Moïse; mais il ne doit lire ni le » Livre de Job ni les Psaumes de David, et, dans le Nou- » veau-Testament, on lui permet la lecture des trois évan- » gélistes Mathieu, Marc et Luc, pourvu qu'il évite ce que » saint Jean et saint Paul ont écrit.

» Une autre fois, il se lasse des femmes de mauvaise vie » qu'il a toujours courues. Il suit une jolie fille qui est » servante chez un de ses voisins : il tente de la séduire; » la jeune fille est sage et résiste à tous les moyens de » séduction. Alors, comme il a conçu pour elle une violente » passion, il se propose sérieusement de l'épouser; mais le

» diable arrive, son contrat à la main : « Tu ne te marieras
» pas, lui dit-il, car le mariage a été institué par Dieu, et
» nous ne voulons pas des institutions de Dieu. » Faust ré-
» siste ; le diable menace ; et comme ses menaces semblent
» être encore inutiles, tout-à-coup la maison s'ébranle, les
» murailles et les parquets s'enflamment, et, à travers le
» feu et la fumée, Satan, l'œil en courroux, apparaît lui-
» même devant Faust, qui tombe tout effrayé et demande
» pardon, en promettant de se soumettre. Sur quoi, Satan,
» en monarque généreux, lui offre pour compensation à la
» servante de son voisin, savez-vous qui ? rien moins que
» la belle Hélène, l'épouse de Ménélas, cette Hélène devant
» laquelle, dit Homère, les vieillards eux-mêmes se levaient
» avec respect.

» Donc Hélène, la fille poétique de la Grèce, arrive en
» Allemagne, dans la petite ville de Wittenberg, dans la
» chambre du docteur Faust, avec un riche vêtement cou-
» leur de pourpre, avec de longues boucles de cheveux
» dorés pendant sur les épaules, et probablement aussi avec
» ce regard *qui mit Troie en cendres.* Ai-je besoin de dire
» que Faust, en la voyant, oublie à tout jamais sa petite
» servante, ses projets de mariage et se sent possédé du
» même amour que Ménélas et Pâris ? Hélène est aussi
» d'une grande complaisance. Le changement de lieu ne
» l'étonne pas ; la demeure tout allemande du philosophe
» ne lui fait point regretter le palais splendide de Priam.
» Hélène est une bonne fille, qui tombe sans difficulté de
» l'épopée d'Homère à la condition assez bourgeoise de
» maîtresse de maison à Wittenberg.

» Je ne dois pas oublier de dire que pendant ses voyages
» Faust s'était choisi un compagnon, un famulus, le bon
» Christophe Wagner, qui lui servait en quelque sorte de

» domestique, et qui, en échange de ses loyaux services, » recevait des leçons de magie.

» Ainsi placé entre une belle femme à laquelle il prodi- » gue tout son amour, et un fidèle serviteur auquel il ne » craint pas de faire part de sa science, il faut avouer que » la vie de Faust commence à prendre une consistance as- » sez honnête. Pour comble de bonheur, Hélène devient » mère; un joli garçon, qui porte sur son visage le feu du » Midi et la rêverie du Nord, est le fruit de cet amour en- » chanté. Après la mort de Faust, Hélène et son fils dispa- » raissent.

» Mais Faust ne pouvait plus jouir qu'à demi de sa féli- » cité d'amour. Le diable lui avait accordé vingt-quatre » ans de vie, et il sentait fuir ces vingt-quatre ans, et le » diable tel que nous le montrent les chroniques du moyen- » âge, était homme de parole.

» Une fois arrivé au déclin de sa magique existence, le » malheureux Faust n'osait en regarder le but. Le sable » coulait dans son horloge avec une épouvantable rapidité. » Autrefois il pouvait s'endormir au léger murmure de » cette chute des heures; maintenant il comptait chaque » grain, et chacun d'eux, en tombant, réveillait dans » son cœur autant de remords que de douloureuses appré- » hensions.

» Alors il lui arriva de nouveau d'excellentes pensées de » religion et de très-bonnes résolutions de faire pénitence; » mais il était trop tard. Dès qu'il s'avise de tourner ses » regards vers le ciel, le diable est là pour les ramener sur » la terre; dès qu'il songe à prendre un livre de piété, Hé- » lène s'en vient avec son doux sourire lui passer ses beaux » bras autour du cou, répandre ses longs cheveux d'or sur » sa tête, Faust ne songe plus qu'à lire dans les yeux de

» cette sirène, et au lieu de réfléchir aux saintes maximes » de la Bible, il ne rêve qu'à ce mélodieux chuchotement » de paroles d'amour, que son amante lui apporte avec ses » baisers.

» Bientôt sa vie ne se compte plus par années, par mois, » mais par jours : il est temps qu'il règle ses affaires dans » ce monde. Il appelle son famulus et lui confie ses derniè- » res instructions et les manuscrits où il a raconté plusieurs » traits de sa vie, et ses livres d'astrologie, qu'il lègue à la » postérité ; ensuite il appelle encore une fois sa science à » son secours, et prophétise l'avenir ; il prophétise la chute » de la papauté, le renversement de cette ville infâme » qu'on appelle Rome, de grands fléaux et de grandes » guerres sur les bords du Rhin. Puis, après s'être ainsi » occupé du monde à venir, après avoir fait en règle son » testament, comme tout honnête homme pourrait le faire, » après avoir aussi donné à son famulus un démon qui doit » le servir sous la forme d'un singe, il se réveille encore un » matin, et c'est, hélas ! le dernier. Alors il veut au moins » mourir comme il a vécu ; il convoque ses compagnons de » débauche et commande à Méphostopholis une grande » fête. Les bons vins circulent de nouveau sur la table ; les » chansons folles et étourdies se succèdent sans interrup- » tion. Jamais les braves étudiants de Wittenberg n'avaient » pris tant de plaisir à s'enivrer chez Faust. Pour lui, il ne » peut s'empêcher d'être triste ; car il songe au voyage qu'il » va bientôt entreprendre, et ce voyage n'est pas récréatif.

» Il faut aussi qu'en homme bien élevé, il prenne congé » de ses amis, et il essaie en vain de parler. Le mot est dur » à prononcer ; plus dure encore est la pensée qu'il ren- » ferme. Enfin il vide d'un seul trait sa grande coupe et » commence sa harangue : « Mes amis, je dois bientôt

» vous quitter; je ne sais quand nous nous réverrons :
» j'espère pourtant que nous nous reverrons; car vous pre-
» nez un bon chemin pour me rejoindre. Je ne vais ni à
» Leipzig, ni à Erfurt, ni à Francfort, mes bons amis; au-
» trement je vous prierais de venir avec moi. Hélas! je vais
» beaucoup plus loin, et je vous assure que s'il avait dé-
» pendu de moi de rester plus longtemps dans votre aima-
» ble société, j'y aurais consenti de grand cœur; mais j'ai
» affaire à quelqu'un dont il n'y a guère d'actes de pa-
» tience, pas plus que d'autres actes de vertu. Je vais enfin
» rejoindre mon maître le diable. Je vous prie de continuer
» à boire et à chanter, et de me faire seulement la grâce de
» m'enterrer quand vous me trouverez mort. »

« Cela dit, Faust se retire dans sa chambre; les étudiants
» restent ensemble. A minuit, on entend un orage effroya-
» ble; le maison tremble comme si elle devait tomber;
» puis à ce bruit, qui glace tout le monde de terreur, suc-
» cède un silence non moins effrayant. Quand les étudiants
» entrèrent dans la chambre de Faust, ils trouvèrent ses
» membres déchirés comme par la foudre et dispersés sur
» le parquet; ils les recueillirent pour les enterrer, comme
» il les en avait priés (1). »

Renouveler ce Faust du moyen-âge et l'approprier aux nouvelles doctrines, aux nouveaux doutes, aux destinées nouvelles de l'humanité : voilà l'œuvre de Gœthe. Le vieux peuple allemand du XVe siècle n'avait conçu Faust que sensuel et curieux, avec les penchants et les entraînements grossiers qui rabaissent et qui dépriment. Gœthe prête à son savant les aspirations élevées qui le rachètent.

(1) X. Marmier. Études sur Gœthe.

Il y a chez Gœthe un sentiment profond de la grandeur à laquelle notre époque aspire. Son Faust est réellement mystique, épris d'un amour vrai, enflammé d'un véritable enthousiasme. Ses fautes ne sont pas d'une âme lâche. Il peut dire comme le personnage de Shakspeare : « J'ai péché, mais non ignoblement. » Que rêvait le XVIII[e] siècle, ou plutôt que voulait sa doctrine ? Elle niait la définitive impuissance de l'homme, et nous appelait à toutes les jouissances comme à un pouvoir sans bornes. Le *Mondain* de Voltaire ; tous les livres de d'Holbach, de Diderot, de Lamethrie n'avaient pas d'autre but.

Faust est donc à la fois un adepte de Paracelse et de Diderot. Il abuse de la science, cherche le secret éternel et se fie à l'amitié ; ce sont les plus nobles erreurs. Dès la première scène, il veut connaître le mot de cette grande et mystérieuse activité de la vie ; il évoque l'esprit des mondes ; il méprise profondément la science creuse qui se paie de simulacres ; — science représentée par l'érudit Wagner, érudit d'écorce et de mots. Celui-ci représente l'inanité de la rhétorique et de la formule ; — laquais de l'érudition, caricature excellente, dont la présence déplaisante et factice ne sert qu'à dégoûter Faust d'une vie qui donne à de pareils néants l'occasion d'être quelque chose.

Wagner c'est l'artificiel, le simulacre et l'apparence. C'est la formule. Il désire le succès et les jouissances ; il veut la science pour briller et être heureux. De cette ambition subalterne aux essors puissants, aux élans redoutables de Faust, ardent à tout comprendre et à tout vouloir, quelle distance !

C'est alors qu'il se damne volontairement. Le démon ne le séduit pas ; c'est le vide, le désespoir de son œcur, le dégoût de la science vaine qui le perdent. Werther se re-

trouve ici. Après quelques scènes de tavernes, quelques visites aux sorcières, quelques essais de jouissances grossières qui fatiguent Faust, une jeune fille de Francfort passe dans la rue ; elle est l'innocence même et n'a pas quatorze ans. Dès que cette adorable créature apparaît, elle appelle et concentre tous les regards ; entraînée dans le cercle d'activité infernale de Faust, tous les cœurs sont à elle ; Faust et le diable intéressent à peine. On ne voit plus que cette sublime innocence, grande en face de l'incertitude de la science. La tradition du moyen-âge est anéantie ; le mythe, la légende et leur brutale simplicité font place à des sentiments et à des idées plus modernes, plus attendris et plus profondément chrétiens. La faute de Marguerite a donné la mort à son frère et à sa mère ; mais elle a aimé, sa douleur expie son crime ; — l'amour la sauve.

Tel est ce grand poëme, ou plutôt ce mystère dramatique, le précurseur de *Manfred,* de *Childe Harold*, de *Don Juan*, et que l'on peut regarder comme un développement et un accomplissement distinct du roman de Werther ; le sentiment chrétien le plus profond s'y épanouit en une adorable poésie associée à des aspirations secrètes vers un panthéisme qui ne parvient pas à l'absorber.

L'âme de Gœthe s'était apaisée. L'expérience, l'étude des hommes et des choses l'avaient calmée et raffermie. Un long séjour en Italie avait changé toute son atmosphère morale.

---

§ VII.

Gœthe et la famille de Cagliostro.

En 1787, Gœthe, jeune encore, et dans la première fraîcheur de cette imagination puissante, de cette observation sagace qui se développèrent ensuite pour sa gloire, se trouvait à Palerme. L'Europe retentissait alors du nom de Cagliostro. Par une révulsion qui n'étonnera pas ceux qui connaissent l'humanité, ce siècle qui foulait aux pieds toutes les croyances croyait au comte Saint-Germain l'immortel, à Mesmer le magnétiseur, et à Cagliostro le sorcier.

Qui était Cagliostro? Cet homme sans famille, sans parents, sorti de terre, étonnant l'Europe de son luxe; éloquent, adroit, prodigue, charlatan sans pudeur, d'où venait-il? Fallait-il l'identifier avec un certain Joseph Balsamo, banni de Palerme pour ses nombreuses peccadilles, ou le croire prince oriental, comme il l'assurait gravement? La curiosité de Gœthe fut vivement excitée, et son séjour à Palerme lui offrit les moyens de satisfaire cette curiosité. Le poëte lui-même raconte avec quelle attention il prenait part aux conversations relatives à Cagliostro ou à Joseph Balsamo; avec quel soin il recueillait les documents relatifs à ce personnage, les portraits de Cagliostro que l'on colportait à Palerme. C'était pour lui un problème à résoudre, une espèce de monomanie de curiosité.

Jugez de sa joie lorsqu'on lui indiqua le nom et la demeure d'un vieil avocat chargé par la cour de France de remonter aux sources, de rechercher les antécédents, les ancêtres, les parents et les collatéraux du magicien pré-

tendu, et de composer avec tous ces documents un mémoire explicatif. Cagliostro s'était mêlé d'une manière éclatante au procès du collier ; sa fantasmagorie amusait et terrifiait la cour de France, qui, sur le bord du précipice, aimait à se distraire dans le baquet magique de Mesmer et au milieu des fantômes de Cagliostro. C'est au mémoire de l'avocat sicilien que sont dus tous les documents véritables sur lesquels repose la biographie de Cagliostro. Gœthe s'empressa de lui rendre visite, et obtint de lui la communication de son travail. Il apprit donc que les Balsamo étaient d'origine juive, qu'un grand-oncle de Joseph Balsamo qui se nommait Cagliostro, avait donné son nom à l'enfant né en 1743, à Palerme. Frère de la charité dans sa première jeunesse, plein d'intelligence, d'habileté et de ruse ; médecin très-expérimenté, Balsamo s'ennuya de bonne heure de l'obscurité de son sort, et s'avisa de contrefaire un titre qui devait lui assurer la propriété d'un domaine considérable. On reconnut la fraude ; il trompa la justice en s'embarquant pour la Catalogne, où il épousa une fort jolie personne, dona Lorenza, fille d'un fabricant de ceintures ; puis il se rendit à Rome avec sa femme, et se fit appeler le prince Pellegrini ; et avec cette audace qui ne l'a jamais quitté, revint à Palerme, où il se fit recevoir sous ce nom d'emprunt. Une jolie femme était, pour Cagliostro ou Balsamo, un instrument de succès admirable ; il se trouva sur la route du couple aventurier un prince palermitain, sensuel, ignorant, arrogant, brutal et riche, qui s'éprit de dona Lorenza, et dont la protection s'étendit sur le faux prince Pellegrini et sur sa femme. Cependant on reconnut Joseph Balsamo, le fugitif et le faussaire, qui fut incarcéré malgré les réclamations du prince. Le procès allait s'instruire ; avant le commencement des débats, on

vit le prince palermitain forcer la porte du tribunal, saisir l'avocat de la partie adverse, le renverser, le terrasser et l'accabler de coups. Le président qui essayait de rétablir l'ordre fut accablé d'injures, et le tribunal, terrifié, ordonna la mise en liberté de Balsamo. Toute cette procédure honteuse, qui ne pouvait appartenir qu'à un pays de despotisme et de barbarie, fut imprimée à Rome; c'est un des documents les plus curieux de l'état de l'Europe et de sa législation avant la Révolution française.

Balsamo, laissant sa femme entre les mains du prince palermitain qui l'avait vaillamment conquise, partit ensuite pour la France : on sait quelle y fut sa fortune.

Ces détails eussent satisfait une curiosité vulgaire. L'imagination active et l'âme poétique de Gœthe ne se contentaient pas de si peu. Quelques membres de la famille Balsamo vivaient encore; où étaient-ils? Qu'étaient devenues la vieille mère et la sœur du sorcier? Étaient-elles complices ou innocentes des fraudes et des jongleries qui séduisaient tant de courtisans et de grandes dames? Le vieil avocat, pour se procurer les renseignements nécessaires, et dresser l'arbre généalogique de Cagliostro, avait employé un commis qu'une ruse assez bien tissue avait introduit dans la famille Balsamo. Ce dernier avait prétendu disposer d'une petite pension appartenant, disait-il, au jeune Capitummino, petit-fils de la mère de Cagliostro. Au moyen de cet artifice il s'était procuré tous les papiers, contrats de mariage et actes de naissance qui constataient l'état et l'origine de Joseph Balsamo.

— Eh bien! lui demanda Gœthe, puisque vous connaissez cette famille, ne pouvez-vous m'introduire auprès d'elle? Je suis curieux de voir ces pauvres gens; ils me

donneront, sur le caractère étrange de leur fils, plus de renseignements que votre arbre généalogique n'en peut contenir.

— Mais je crains leur présence; ils m'interrogeront sur la pension que je leur ai promise, et je ne saurai que leur répondre.

— Je vous offre un moyen facile; je passerai pour Anglais. Cagliostro est maintenant à Londres, où vous savez qu'il s'est retiré en sortant de la Bastille. Je me dirai chargé d'apporter à la vieille mère des nouvelles de son fils.

— A la bonne heure! A demain.

Gœthe aimait les déguisements. N'y a-t-il pas dans ces âmes un instinct qui les porte vers les scènes et les spectacles qui doivent nourrir la pensée, émouvoir le cœur et grossir le trésor de sentiments et d'idées qui s'appelle génie?

A trois heures, le commis et le poëte se mirent en route; ils traversèrent les rues bizarres, gothiques, sarrazines, espagnoles et italiennes de Palerme; et non loin de la grande rue d'*El Cassero*, ils pénétrèrent dans une rue tortueuse et sale dont la vieille maison des Balsamo occupait le fond. La petite porte était ouverte. Un escalier branlant et misérable conduisit les visiteurs à la cuisine : là se trouvait une femme de taille moyenne, aux épaules larges, osseuses et carrées, mais sans embonpoint. Elle lavait la vaisselle. Son vêtement était pauvre et propre. En apercevant l'étranger et le commis, elle se hâta de cacher avec un pan de son tablier un autre pan que le travail dont elle s'occupait avait sali. Nous laisserons parler Gœthe, qui a pris soin de conserver dans tous leurs détails la scène et le dialogue suivants :

« Eh bien! seigneur Giovanni, dit la femme au commis,

nous apportez-vous de bonnes nouvelles? Notre affaire est-elle terminée?

— Non, pas encore; mais voici un étranger que votre frère a chargé de vous apporter ses compliments, et qui vous dira comment il se porte.

Les compliments du frère! Cela n'était pas dans nos conventions; mais je m'étais trop avancé pour reculer.

— Vous connaissez mon frère? me dit-elle en se retournant vers moi.

— Toute l'Europe le connaît, et vous ne serez pas fâchée sans doute d'apprendre que sa santé et ses affaires sont bonnes, et que sa fortune prend un excellent cours.

— Entrez, entrez, je suis à vous à l'instant. »

Suivi du commis, j'entrai dans la chambre voisine.

C'était une vaste salle, si haute, si grande, si nue, qu'elle aurait pu passer pour une salle de bal, si elle eût été plus richement ornée. Une seule fenêtre répandait le jour sur les hautes murailles, privées de tentures. On voyait tout autour des portraits de saints noircis par le temps et entourés de vieux cadres d'or. Les vieilles briques du parquet étaient fendues et soulevées de toutes parts; d'un côté, une petite armoire antique et noire qui servait de secrétaire, et d'un autre, deux vastes lits sans draperie. Quelques fauteuils, dont le dos bruni laissait apercevoir un reste de dorure, et dont le siége était de paille, se trouvaient jetés çà et là.

C'était le seul asile de la famille. Il y a quelque chose de touchant dans l'indigence cultivant l'ordre et la propreté. Déjà ému, je m'approchai d'un groupe réuni au-dessous de l'unique fenêtre. Il se composait d'une très-vieille femme, la grand'mère; d'une jeune fille d'environ seize ans, à la taille bien prise, aux traits parfaitement réguliers, mais effacés et détruits par la petite vérole; d'un jeune homme

déﬁguré comme la jeune fille; et d'une personne malade, ıux formes frêles, à l'air languissant, assise ou plutôt couchée sur une chaise longue.

Mon guide, pendant que j'observais cette scène simple et intéressante, expliquait en dialecte sicilien (que je ne comprenais pas) le motif de ma visite; la vieille, qui était sourde et qui relevait souvent la tête, se faisait répéter le récit de mon conducteur. C'était une belle vieille, à l'air calme, comme la plupart des personnes affligées de surdité; de taille moyenne, mais bien faite encore; une de ces vieilles que es peintres sont heureux de rencontrer. La beauté de eurs traits n'a pas disparu sous les rides, et leur physionomie grave et pensive sollicite le pinceau. Comme chacune le mes réponses à son interrogatoire avait besoin d'être traduite, la conversation fut lente; j'eus le temps de mesurer nes paroles et de jouer avec assez d'aisance le rôle que je n'étais imposé.

« Votre fils, lui dis-je, a été absous en France, et se rouve maintenant fort bien reçu en Angleterre. »

En entendant cela, elle poussa une grande exclamation, prononça une prière latine à haute voix, et son ton devint i animé, si joyeux, sa prononciation si nette et si claire, que je pus la comprendre, malgré le patois dont elle se ervait.

Alors la fille entra, ses longs cheveux noirs rattachés et etenus dans une grande résille rouge et portant un tablier blanc. Pendant que Giovanni lui répétait ma conversation ıvec sa mère, je contemplais et je comparais ces deux personnes : ici, la décrépitude et l'affaissement ne tenant plus la vie que par deux points uniques et sublimes, l'amour maternel et la religion; là, une plénitude de vie, de orce, de santé qui brillait dans les regards de la fille, et

semblait émaner de tous ses pores. Cette dernière pouvait avoir quarante ans. Rien de délicat, de maniéré, de moderne, chez cette femme dont l'œil bleu était sagace, mais non rusé, dont les traits prononcés rappelaient ceux de son frère, dont la bouche était rose et les lèvres un peu fortes; le teint était animé, l'attitude décidée; tout son extérieur, empreint de simplicité et d'énergie, ressemblait moins à une femme des temps modernes qu'à une statue des vieux temps. Elle écoutait, ou plutôt buvait avidement les paroles de Giovanni, le corps penché, la tête en avant, les mains sur les genoux. Elle se retourna ensuite vers moi, me questionna sur mon voyage, sur ce que j'avais vu en Sicile, et finit par s'écrier, avec cette espèce d'enthousiasme que les cérémonies religieuses inspirent à tous les Italiens :

« Surtout ne manquez pas la fête de sainte Rosalie, et venez la célébrer avec nous. »

Je vis que la grand'mère et la fille se parlaient tout bas et d'un air assez gêné pour exciter mon attention : je questionnai mon conducteur, qui m'apprit que la pauvre famille était désolée de ne pouvoir m'offrir une hospitalité plus complète; qu'elle avait grand'peine à vivre; qu'avant le départ de Cagliostro, la mère avait payé quatorze onces pour dégager des effets qu'il avait engagés; que cette somme ne leur était jamais revenue, et que, puisqu'il était devenu riche, influent, brillant, sans doute à ma prière il se souviendrait de sa pauvre famille. On me demanda si je voudrais me charger d'une lettre pour lui; je promis de venir la chercher le lendemain soir.

« Voyez, me dit la femme, je suis veuve, j'ai trois enfants, et je n'ai rien. L'une de mes filles est élevée au couvent; voici l'autre, mon fils est à l'école; j'ai en outre à ma charge ma vieille mère, et cette personne malade, que j'ai

prise chez moi par charité chrétienne. J'ai confiance en Dieu qui ne laisse pas les bonnes œuvres sans récompense ; mais, hélas ! avec tout mon travail et toute mon industrie, je pouvais à peine suffire à nos besoins, et c'est un fardeau bien lourd que celui que je porte depuis si longtemps ! »

Les jeunes gens se mêlèrent à la conversation qui devint générale et qui m'intéressa de plus en plus. Je vis qu'ils comprenaient ma pensée et me payaient de reconnaissance. Alors la vieille femme, se retournant vers sa fille, lui demanda en sicilien :

« Cet étranger est-il catholique ? appartient-il à notre sainte religion ? »

La fille éluda cette question, et parla des fêtes brillantes de la Sicile, surtout de la belle fête de sainte Rosalie que les jeunes gens se plurent à dépeindre avec toutes les couleurs brillantes de l'imagination italienne, et qui, disaient-ils, n'a d'égale dans aucune partie du monde. Mon guide me fit signe qu'il était temps de partir : je quittai la famille en lui promettant de revenir chercher sa lettre le lendemain soir.

J'avais passé là trois heures, et l'impression que m'avait laissée cette soirée était vive et profonde. Une famille si pauvre, si candide, si pieuse, si malheureuse ! Ce n'était plus la curiosité qui m'animait : elle était satisfaite. Plus je songeais à ces mœurs simples et honnêtes, plus je comparais ce malheur résigné avec l'escroquerie brillante du fils, plus je me sentais touché.

La ruse dont je m'étais servi m'inspirait certains scrupules ; je les avais trompées ces honnêtes gens ! En avais-je le droit ? Le lendemain, lorsque la première surprise causée par ma visite serait calmée, n'allaient-ils pas y penser plus mûrement, consulter d'autres parents, et peut-être se

douter de mon artifice ? J'étais vraiment inquiet ; le lendemain, au lieu de me présenter seulement à l'heure du rendez-vous que j'avais fixée, j'entrai chez les Balsamo sur les deux heures ; la lettre n'était pas encore prête ; l'écrivain public ne l'avait pas terminée. »

Tel est le simple récit du poëte. C'est à mes yeux, je l'avoue, quelque chose de touchant que cette scène ; non-seulement la famille sicilienne, dans la vaste salle noire, pauvre, délabrée et si propre, mais ce jeune Allemand, homme de génie, qui sympathise de toute son âme avec ces misères et cette probité. Comme il se pose simplement dans le petit drame qu'il développe ! Comme on voit bien la vieille aïeule et la femme sicilienne de quarante ans ! leur piété qui seule les soutient, et leur amour pour les belles fêtes, leur seule poésie, la poésie de leur pauvreté ! Ils se croient riches de ces fêtes, et ces cérémonies opulentes les arrachent au sentiment de l'indigence. Le récit de Gœthe n'exprime pas tout cela, mais le laisse apercevoir et sentir. Il y a si peu de charlatanisme, de caprice, de personalité dans cette narration ! Il songe si peu à se mettre en avant, à concentrer sur lui seul les rayons lumineux, à monopoliser l'attention du lecteur ! Il s'oublie si bien !

La seconde visite ne fut pas moins intéressante. Gœthe y fit connaissance avec un autre membre de la famille, le neveu de Cagliostro, jeune homme d'une figure douce et mélancolique.

« Pourquoi notre oncle, demanda ce dernier à Gœthe, a-t-il si complétement oublié sa famille ? on dit qu'il est riche, très-riche, qu'il se donne pour le fils d'un prince, et

qu'il nous renie. Je m'étonne qu'il lui soit venu à la pensée qu'il a encore des parents à Palerme.

— Eh bien ! dit la sœur en s'approchant, il nous reviendra sans doute : monsieur ne manquera pas de nous rappeler à son souvenir. N'est-ce pas, monsieur ? Et vous reviendrez quand vous aurez visité le royaume, et vous assisterez avec nous à la fête de sainte Rosalie ? »

La vieille mère se leva, et, s'appuyant sur la fenêtre :

— Mon jeune seigneur, dit-elle, quoique nous ayons ici une jeune fille, et que la décence ne me permette pas d'admettre des étrangers dans la maison, vous serez toujours le bien venu, vous, si vous repassez par ici.

— Oh ! oui, oui, s'écrièrent les enfants en chœur, nous voulons faire admirer toutes nos fêtes à ce bon monsieur, lui montrer toutes nos cérémonies. Nous aurons soin de choisir pour lui les meilleurs endroits. Comme il sera surpris du grand char de triomphe, et surtout de la magnifique illumination !

Cependant la vieille mère avait lu et relu la lettre que l'écrivain public avait tracée pour eux. Quand elle vit que j'allais prendre congé d'elle, elle me la remit, et se levant :

« Vous direz à mon fils qu'il m'a rendue heureuse une fois, que je le presse ainsi sur mon cœur. »

Elle étendit les bras, les croisa et les serra fortement sur sa poitrine.

— Vous lui direz que, tous les jours, je prie Dieu et la sainte Vierge pour lui, que je bénis lui et les siens, et que mon seul désir est de le revoir encore une fois avec ces pauvres yeux qui ont tant pleuré pour lui.

« Et qui pourrait rendre, dit Gœthe en répétant ces paroles éloquentes, la douceur et l'énergie que la langue italienne prêtait à ces mots ? la pantomime expressive des

gestes de la vieille mère et le profond amour, l'ardent désir qu'elle exprimait ? Je ne pus les quitter sans être attendri. Leurs mains pressèrent les miennes ; je fus reconduit par les enfants, et quand je me trouvai dans la rue, je les vis tous groupés sur le balcon qui me faisaient des signes et qui criaient :

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ? vous reviendrez !

Quand je tournai le coin de la rue, ils étaient encore là. »

L'impression produite sur Gœthe par cette scène domestique fut profonde et durable. Cependant, au moment même où la pauvre famille, déçue par la visite de l'étranger, espérait une amélioration de sa destinée, le fils continuait son rôle dans les capitales du Nord, et chaque nouveau succès obtenu par ses audacieuces impostures contribuait à effacer de son esprit le souvenir de sa famille indigente.

Gœthe n'était pas riche. Il avoue dans ses Mémoires qu'il lui aurait été impossible alors de faire parvenir à la vieille Balsamo les quatorze onces (près de quatre cents francs) que lui devait son fils. Il partit donc de Palerme, rapportant avec lui la lettre suivante, dictée par la vieille mère et destinée à Cagliostro :

« Mon cher fils,

» J'ai reçu de tes nouvelles le 16 avril 1787 par l'entremise de M. Villon, et je ne puis t'exprimer combien j'en ai été consolée ; car depuis ton départ de France je n'ai plus entendu parler de toi. Mon cher fils, je t'exhorte à ne pas m'oublier ; je suis très-pauvre et abandonnée de tous mes parents, excepté de ma fille Maria-Anna ta sœur, qui

m'a prise chez elle. Elle ne peut pas me maintenir toute seule; mais elle fait ce qu'elle peut. Elle est veuve, elle a trois enfants. Une de ses filles est au couvent de Sainte-Catherine, les deux autres sont à la maison.

» Je répète ma prière, mon cher fils ; envoie-moi seulement assez pour subvenir à mes besoins les plus pressants, car je n'ai pas seulement l'argent nécessaire pour remplir les devoirs d'une bonne catholique ; mon manteau et ma robe sont tout déchirés. Si tu m'envoies quelque chose, ou si tu m'écris seulement, fais-le par voie particulière et non par la poste, car don Matteo Braccon est premier secrétaire des postes.

» Mon cher fils, je voudrais que tu pusses me fixer quelque chose par jour, afin que ta sœur fût un peu soulagée et que je ne périsse point de besoin. Rappelle-toi le commandement de Dieu et viens au secours d'une mère réduite à l'extrémité. Je te donne ma bénédiction et t'embrasse de cœur ainsi que ta femme dona Lorenza. Ta sœur t'embrasse de cœur, et ses enfants te baisent les mains. Ta mère, qui t'aime tendrement et qui te presse contre son cœur,

» FELICE BALSAMO.

» Palerme, 18 avril 1787. »

A son retour en Allemagne, l'auteur de *Werther* montra cette lettre à plusieurs amis qui se cotisèrent pour envoyer, sous le nom de Cagliostro, une somme d'argent à la famille de Cagliostro. Un négociant anglais nommé Joff fut chargé de la lui remettre. Gœthe reçut de la famille la lettre que nous transcrivons :

« Mon bien-aimé fils, mon cher et fidèle frère,

» La plume ne peut décrire la joie que nous avons éprouvée d'apprendre que vous vivez encore et que vous jouissez d'une bonne santé. Vous avez rempli de joie et de plaisir une mère et une sœur abandonnées de tout le monde, et qui ont deux filles et un fils à leur charge, en leur envoyant quelque secours. Le sieur Jacob Joff, négociant anglais, après bien des peines, est parvenu à nous découvrir; car madame Joseph-Maria Capitummino n'est pas connue, et on m'appelle communément Marana Capitummino. Il nous trouva enfin dans une petite maison, où nous vivons aussi bien que nous pouvons. Il nous annonça qu'il était chargé de nous transmettre une somme avec une quittance que je devais signer, ce que j'ai fait. Il nous a déjà remis l'argent, et nous avons même gagné sur le change.

» Maintenant figurez-vous avez quelle joie nous reçûmes une pareille somme, au moment de la fête de Noël, n'attendant de secours de personne. Jésus, qui s'est incarné pour nous, a sans doute touché votre cœur et vous a porté à nous envoyer cette somme, qui non-seulement a servi à apaiser notre faim, mais à nous vêtir, car nous manquions de tout.

» Notre plus grande joie serait de vous revoir encore une fois; surtout moi, qui déplore chaque jour la fatalité de me voir éloignée d'un fils que je voudrais tant voir avant ma mort!

» Mais si des circonstances s'opposent à cette réunion, ne négligez pas de venir à mon secours, surtout à présent que vous avez trouvé un si bon moyen, par le canal de l'exact et honnête négociant qui avait tout en sa possession

sans que nous nous en doutassions et qui nous a cherchés et remis fidèlement la somme en question.

» Cette somme est de peu d'importance pour vous ; pour nous le moindre secours est un trésor. Votre sœur a deux grandes filles, et un garçon qui demande également à être soutenu. Vous savez qu'ils ne possèdent rien ; et quelle bonne œuvre ce serait si vous envoyiez assez pour les établir convenablement !

» Dieu vous conserve une bonne santé ! Nous l'implorons avec gratitude, et nous faisons des vœux pour qu'il vous maintienne le bonheur dont vous jouissez, et qu'il touche votre cœur en notre faveur. C'est en son nom que je vous bénis, vous et votre femme, comme tendre mère ; et moi votre sœur, je vous embrasse. Le cousin Joseph (Bracconeri), qui écrit cette lettre, fait la même chose. Nous demandons votre bénédiction, ainsi que les deux sœurs Antoine et Thérèse. Nous vous embrassons et sommes,

» Votre tendre mère,

» FELICE BALSAMO.

» Votre tendre sœur,

» JOSEPH-MARIA CAPITUMMINO. »

Au moment où Gœthe écrivait cette épître destinée à Cagliostro, la pauvre famille apprenait la condamnation et l'emprisonnement de cet homme étrange. Alors Gœthe publia, sous le titre de *Gagliostro's Stammbaum* (Généalogie de Cagliostro), un récit de son voyage, et finit par s'adresser aux bonnes âmes « qui voudraient, disait-il, prendre leur part de la reconnaissance et du bonheur de cette pauvre et honnête famille qui a produit l'un des

» phénomènes de l'époque, un des plus étranges monstres » que notre siècle ait vus. » Son appel ne fut pas inutile, et la souscription versée chez Gœthe fut réalisée et convertie en une pension dont la vieille mère et les enfants jouirent jusqu'à leur mort.

C'est un axiome assez vulgaire et très-aimé des sots, que la noirceur de l'âme s'associe presque toujours à la beauté du talent. Que d'anecdotes recueillies pour prouver la bassesse de ce grand homme, l'avarice de cet autre, la folie d'un troisième ! La malice, l'envie et la petitesse de vues se sont chargées d'écrire la biographie des talents : elles ont rabaissé les supériorités à leur niveau et se sont félicitées de cette œuvre. Regardez-y de près, vous trouverez dans l'histoire secrète de l'artiste et du poëte de quoi défrayer de belles actions et de nobles mouvements mille existences vulgaires. On a mis les vices du génie en relief, on a porté la lumière sur ses bizarreries, on n'a oublié que ses vertus.

Dans la jeunesse de Gœthe plus d'un trait semblable attestent la générosité de l'âme. L'époque de sa maturité et celle de sa vieillesse, progressivement envahies par la religion de soi-même et la doctrine plus que payenne de l'indifférence panthéiste et du calme impassible virent décheoir ou du moins s'affaiblir son génie que la puissance d'aimer abandonnait.

---

§ VIII.

Études de Gœthe. — Ses jugements. — Opinion de Gœthe sur Racine, Corneille, Alfieri, Shakspeare, Calderon.

A dater de son voyage en Italie, la vie de Gœthe ne fut

qu'une longue expérimentation, une étude infinie sur le monde, l'humanité et lui-même. Alors commença cette série d'observations qui le révèlent tout entier et dont nous avons cité plus haut quelques fragments. A ces réflexions sur la vie se joignit une analyse approfondie de toutes les littératures, de tous les génies, de toutes les époques. Rien ne serait plus facile et plus intéressant que d'extraire des œuvres de Gœthe une galerie admirable de jugements critiques. Citons seulement les suivants :

« A nous aussi il est permis de parler d'Alfieri. Tandis » que nos amis le traduisaient, nous tentions de le faire » monter sur notre théâtre ; une certaine sécheresse d'i- » magination, unie à une âme passionnée, le laconisme » dans la conception aussi bien que dans l'exécution, » refroidissent le spectateur. Loin de nous la pensée de » nous ériger en détracteur de ce grand poëte ; mais ne » faut-il pas avouer que plusieurs de ses pièces deviennent » arides par le petit nombre de personnages auxquels il les » a réduites? Les anciens faisaient usage des chœurs, » parce que chez eux la vie était publique ; les modernes » ont eu recours aux confidents ; pourquoi cet isolement » des personnages dans les pièces d'Alfieri ; pourquoi s'é- » tait-il refusé à admettre quelques interlocuteurs de plus, » qui auraient délivré les héros et les spectateurs de ces » monologues si fatigants ? »

. . . .

« Pour une critique supérieure Calderon et Shakspeare » sont sans reproche ; si néanmoins quelque censeur bien » *raisonnable* s'obstinait à incriminer certains endroits de » leurs ouvrages, il faudrait lui montrer en souriant un » portrait de la nation pour laquelle ils ont travaillé. Non- » seulement ils ont ainsi droit à notre indulgence, mais ils

» méritent de nouveaux lauriers, pour avoir si heureuse-
» ment compris le génie de leur siècle. »

. . . .

« Je ne me souviens pas qu'un livre, qu'un homme, ou » quelque circonstance de ma vie aient produit sur moi un » aussi grand effet que les drames de Shakspeare. Ils sem- » blent l'ouvrage d'un génie divin, qui se serait rapproché » des hommes, pour leur apprendre de la manière la plus » douce à se connaître eux-mêmes. Ce ne sont pas des » poëmes. En les lisant on se croit placé devant les volumes » ouverts du destin, jouets d'un souffle orageux, agités par » les terribles tempêtes de la vie qui en bouleverse sans » cesse les feuillets.

» Tous les pressentiments que j'ai jamais eus sur le » genre humain et ses destinées et qui, dès ma jeunesse, » m'accompagnaient inaperçus, je les trouve exprimés et » développés dans Shakspeare Il semble nous dévoiler tou- » tes les énigmes, sans qu'on puisse dire néanmoins : voici » la solution. Les créatures les plus mystérieuses et les plus » compliquées de la nature agissent devant nous dans ses » œuvres comme des horloges dont le cadran et la boîte se- » raient de cristal ; elles indiquent le cours des heures et » l'on peut voir en même temps le rouage et le ressort » qui les font mouvoir. Les regards que je jetai à la dérobée » dans le monde de Shakspeare, m'excitèrent plus que toute » autre chose à m'avancer dans le monde réel, à me mêler » aux flots des destinées suspendus au-dessus des réalités ; » afin de puiser un jour, s'il était possible dans la mer de » la véritable nature quelques coupes pleines, et de les dis- » tribuer, du haut de la scène, au public de ma patrie. »

. . . .

« Je conçois combien les personnes cultivées, raffinées,

» élégantes et d'un rang élevé doivent estimer des poëtes
» tels que Racine ou Corneille, qui peignent, avec des cou-
» leurs si vives et justes, la nature de leurs propres rela-
» tions et leur position sociale. Corneille avait représenté les
» grands hommes, Racine représenta des personnages de
» haute condition. En lisant ses pièces je me figure le
» poëte, vivant dans une cour brillante, sous les yeux
» d'un grand monarque, lié avec ce qu'il y avait de plus
» considérable ; enfin initié dans les mystères du cœur hu-
» main, tel que le font le monde élégant et les lambris do-
» rés. Quiconque étudie son *Britannicus* et sa *Bérénice*,
» croit être à la cour, se familiariser avec les grandeurs et
» les petitesses de ces demeures des dieux terrestres, et
» voir par les yeux d'un Français fin et délicat des rois
» qu'adore une nation entière, et des courtisans, objets de
» l'envie de la multitude, se montrer tels qu'ils sont avec
» leurs défauts et leurs douleurs. L'anecdote d'après la-
» quelle Racine aurait conçu un chagrin mortel de ce que
» Louis XIV ne le regardait plus et lui aurait fait sentir son
» mécontentement, serait volontiers pour moi la clé de ses
» œuvres ; le poëte doué de si grands talents et dont la vie
» et la mort dépendaient des regards d'un roi, devait écrire
» des pièces dignes des applaudissements du monarque, de
» la cour et du monde civilisé. »

. . . .

« Lorsqu'une famille a subsisté longtemps, il arrive que
» la nature finit par y produire un individu qui réunit en
» lui-même toutes les qualités remarquables des aïeux. Il
» en est de même des nations, dont tous les mérites peuvent
» se concentrer dans un seul homme.

» C'est ainsi que Louis XIV fut un roi français dans l'ac-
» ception la plus complète de ce mot, et que Voltaire fut

» l'écrivain le plus éminemment français, le plus national.
» Voici les qualités que les Français exigent dans un grand
» écrivain ; nous les enregistrons ici sans trop nous arrêter
» à les classer méthodiquement : profondeur, génie, imagi-
» nation, élévation, naturel, talent, mérite, noblesse, esprit,
» bel esprit, bon esprit, sensibilité, bon goût, savoir-faire,
» justesse, convenance, bon ton, ton de cour, variété, abon-
» dance, richesse, fécondité, chaleur, magie, grâce, agré-
» ment, facilité, vivacité, finesse, éclat, du brillant, du
» saillant, du pétillant, du piquant, délicatesse, poésie du
» style, bonne versification, harmonie, pureté, correction
» élégante, perfection. De toutes ces qualités et de toutes
» ces modifications de l'esprit, on ne peut disputer peut-
» être à Voltaire que la première et la dernière, la profon-
» deur dans la conception et le fini dans l'exécution : tout
» le reste, il l'a possédé, et c'est sa gloire. »

. . . .

Jamais Voltaire, au point de vue de l'art, ne fut mieux jugé.

---

§ IX.

Quatrième époque. — Gœthe guéri. — Indifférence suprême et apothéose.

La puissance gigantesque de cette intelligence nous est connue. A mesure que Gœthe avançait en âge, une indifférence plus mystique et plus olympienne le pénétrait.

Une nouvelle période commence ici. Les couleurs du poëte deviennent plus graves, plus douces et moins passionnées; tout souvenir des charités terrestres semble s'éloigner de lui. Il compose *les Mémoires de sa vie*; sous le titre de

l'Idéal dans le Vrai ou *la Poésie de la Vérité* (Dichtung und Wahrheit); mémoires dont la familiarité a subi tant de critiques; des poésies gracieuses et tendres, des essais d'esthétique remarquables par la profondeur et le calme de la pensée; et la suite de *Meister*, le *Wanderjahre* (1), singulier fragment, plus énigmatique pour le commun des lecteurs que le *Lehrjahre* ou l'*Apprentissage de Wilhelm.* De ce pays réel et bourgeois où Wilhelm s'est instruit de ce que la vie humaine a d'utile, il passe dans une région nouvelle, la région des *symboles* et de l'*allégorie.* Le premier de ces ouvrages reproduit les accidents vulgaires de l'existence; le second nous ouvre la perspective des idées religieuses et morales. Utopie aérienne, mais d'un grand sens, elle est pour le XIXe siècle à peu près ce que la *Reine des Fées* (2) fut pour le XVIe. Il y a de la légèreté et de la transparence dans le plan de l'ouvrage; la philosophie en fait le fond. Tout ce que les hommes discutent et essaient d'approfondir est indiqué dans cette *allégorie*, restée comme le second *Faust* à l'état de fragment.

Ici Gœthe s'est définitivement transformé. Il est panthéiste. Doctrine difficile à concilier avec la passion, l'individualité, la précision de l'artiste. Nous avons suivi Gœthe dans les trois domaines de sa pensée; — dans cette sphère d'orage passionné qui lui inspira *Werther*; — dans cette seconde sphère de poésie, le domaine sublime de *Faust*; — enfin dans ce dernier monde allégorique auquel tout alliage humain fait défaut. Entrons dans le monde nouveau de son Panthéisme.

(1) *Wanderjahre,* années de voyage; *Lehrjahre,* années d'apprentissage. *Wanderjahre* répond à la tournée du tour de France de nos ouvriers.

(2) *Faery Queen.* Poëme de Spencer.

Aux yeux du jeune Werther la vie n'avait été qu'un triste rêve : « c'est ce que plusieurs ont pensé ; et ce senti-
» ment cruel agite mon cœur. Voyez dans quelles étroites
» limites la puissance de l'homme est emprisonnée ; où s'ar-
» rêtent ses recherches ; où finit son action. Que d'efforts
» uniquement destinés à satisfaire à nos besoins ; que de
» peines pour continuer cette pauvre vie ; que de doutes
» mortels sur notre destinée ! Nous nous croyons bien as-
» surés de certains points, et notre certitude n'est que la
» certitude d'un rêve. Un riant paysage est là devant
» nous ; c'est une chimère ; nous peignons de nuances va-
» riées les murs de notre prison et nous nous croyons li-
» bres.

» Les enfants ne savent point ce qu'il leur faut ; tous les
» philosophes en conviennent. Mais les hommes faits le sa-
» vent-ils ? Savent-ils où ils vont et d'où ils viennent ? Ont-
» ils une plus juste idée des choses ? Dites-moi ce qui les
» gouverne ; le fouet, un morceau de biscuit et un habit
» neuf. Pauvres enfants ! De ces deux classes d'enfants, les
» plus heureux, je dois le dire, sont les enfants véritables,
» ceux qui, satisfaits de leur sort, vivent au jour le jour
» sans nul souci du lendemain. Heureux parmi les hom-
» mes ceux qui leur ressemblent ! Leur poupée leur suffit.
» Ils font la révérence au tiroir sacré où leur mère enferme
» le pain d'épice, dévorant le morceau de pain qu'on leur
» donne, et les joues toutes gonflées, s'écrient : « Encore ! »
» Fortunés mortels ! Ils ont des titres pompeux pour toutes
» leurs occupations, de sonores périphrases pour chacune
» de leurs passions : écoutez-les ; c'est pour le genre hu-
» main et l'avenir qu'ils travaillent ! Et l'homme qui voit
» cela, celui qui dans sa profonde humilité reconnaît le peu
» que l'homme vaut, son ardeur à vivre, son impuissance

» à être heureux ; celui-là se recueille au fond de lui-même,
» et nourrissant au fond de son âme le doux sentiment de
» liberté, il se console de sa servitude en songeant que ce
» cachot du monde, il peut le quitter quand il voudra. »

Cette apologie du suicide, apologie fondée sur la mauvaise destinée de l'homme, son esclavage en ce monde, l'incertitude de ses actions et la vanité de ses projets, compose toute la philosophie de *Werther.* Laissons le même écrivain se réfuter lui-même, dans un brillant passage que nous extrayons de *l'Apprentissage de Wilhelm Meister* :

« Pourquoi l'homme est-il si malheureux en cette vie ?
» C'est que la réalité ne le satisfait pas. Il aspire à de meil-
» leurs destins ; ce qu'il conçoit et ce qu'il désire n'est pas
» en harmonie avec ce qui l'environne. Il souffre ; il agite
» sa chaîne. Sa vie est la perpétuelle poursuite d'une féli-
» cité que ses efforts, son temps, ses trésors ne peuvent
» acheter.

» Un seul homme y parvient ; c'est celui dont la sympa-
» thie universelle s'étend à tous les objets, celui qui est
» touché de l'harmonie sublime de l'univers ; c'est le *poëte.*
» Sensible à toutes les douleurs, accessible à toutes les joies
» de l'humanité, il console les unes, il augmente et épure
» les autres. Prophète, sage, homme divin, il est l'instruc-
» teur et le consolateur du monde. Il a les ailes de l'oiseau ;
» il repose sur les sommités sublimes, plane sur les mers
» immenses, fait son nid dans les bocages odorants, et
» passe sur les villes tumultueuses, qu'il enivre de ses chan-
» sons. Les autres rêvent ; lui seul veille. Il conçoit le passé
» dans ses rapports avec l'avenir. Cette race sublime des
» vrais poëtes s'éteint, mais il fut un temps où elle com-
» mandait la vénération du monde. Alors leur voix jaillis-
» sait du sein de leur retraite comme la voix du rossignol

» du sein des bocages; et chacun s'arrêtait pour les entendre. Ils s'asseyaient à tous les foyers; et toutes les tables » leur étaient hospitalières. Riches de pensée et de mélodie, » ils n'avaient pas besoin d'autre opulence. Le héros les » écoutait; le conquérant les admirait; assis sur son char » de triomphe, il devinait que l'ouragan de sa puissance et » de sa gloire passerait en peu d'instants, mais que les lèvres » inspirées du poëte pouvaient seules les consacrer dans la » mémoire de l'avenir. Premiers pontifes, les poëtes ont » fait les dieux; ils nous ont élevés jusqu'au trône céleste; » ils ont abaissé jusqu'à nous la céleste puissance. Le seul » moyen d'échapper aux douleurs de la vie, c'est de leur » ressembler dans cette vocation sublime, et de s'élever » au-dessus des peines de l'humanité, non en s'isolant d'elle, » mais en sympathisant avec elle, par une profonde et universelle bienveillance. »

Telle est la solution donnée par Gœthe. La *poésie* console de tout et remplace tout. Eh quoi, demanderons-nous à Gœthe, suffit-il de chanter et d'être universellement bienveillant? A quel pacifique égoïsme, à quelle divine conscience de votre supériorité allez-vous aboutir? Il vous manquera l'épreuve, le combat, les souffrances, l'expiation, qui sont les éléments et les matériaux du génie, et votre génie lui-même s'affaiblira.

Considéré comme poëte et comme moraliste, Gœthe vieillissant offre l'exemple et le modèle éclatants du *poëte* égoïste tel qu'il vient de le décrire. Les peuples l'honorent, les rois lui rendent visite. Il vit dans l'intimité des princes et la jeune fille du peuple chante ses odes. Sa solitude est le sanctuaire d'un dieu. Dans un âge de troubles et d'incohérence, sa vie est une anomalie. Artiste doué de la faculté de tout comprendre et de tout reproduire, l'étude, la mé-

ditation ne suffisent plus à perfectionner et à mûrir son génie; la souffrance lui manque. Il fait encore de beaux vers, mais pleins de froideur. Sa personalité tue sa force sympathique. Son intelligence a beau s'emparer de tout ce que l'antiquité possède de traditions, de tout ce que la civilisation prodigue de lumières et d'instruments; à sa flexibilité naturelle, elle a beau joindre une variété de ressources et d'acquisitions presque infinie; — la flamme sympathique lui fait défaut, la sympathie humaine se retire.

Tel est en général le caractère de sa quatrième époque et des œuvres de ses vingt dernières années; écrits étonnants et variés, clairs dans la diction, naïfs dans la richesse de leur grandeur, profonds de sens, mais glacés. Le calme et le repos de ses peintures deviennent alors l'immobilité imposante d'un dieu qui ne veut plus se communiquer aux mortels.

« Gœthe ressemble à Dieu (écrit Jean-Paul à l'un de ses » amis), lequel, selon Pope, voit du même œil choir un » monde et un passereau. Or comme notre Gœthe n'a crée » ni l'un ni l'autre, cette belle indifférence ne lui coûte » pas grand'chose. Il se complaît d'ailleurs dans son apa- » thie pour les chagrins d'autrui; c'est comme s'il se déta- » chait de ses propres peines, tant les autres lui sont » chers. . . . . »

. . . .

« Lui, toujours lui! . . . .

» Il n'admire rien de plus au monde. Sa parole est de » glace, même pour les étrangers, qui ne l'abordent que » très-difficilement. Il a quelque chose d'impassible et de » superbement cérémonieux. L'amour des œuvres d'art est » désormais le seul qui remue les ressorts de son cœur;

» j'aurais, ma foi, bien fait de prier la personne qui me » conduisait de me plonger au préalable dans quelque » source minérale; j'aurais paru aux yeux de Gœthe sous » un aspect qui lui aurait fort convenu, d'une statue. »

« D'après ce qu'on m'avait dit j'allai chez lui sans grand » empressement et par pure curiosité. Sa maison me » frappa; elle est la seule à Weymar construite dans le » goût italien. Figurez-vous dès le vestibule un panthéon » de dieux en pierre, de tableaux et de statues; le frisson » de l'angoisse vous y suffoque. Le dieu lui-même parut, — » froid, monosyllabique, sans accent. — Sa physionomie a » de la puissance et de l'animation, son œil est un éclair. » Après quelques moments d'entretien, il consentit à nous » lire un fragment magnifique d'un poëme inédit. Quand » je dis qu'il le lut, je me trompe, il le déclama, le joua. » Je n'ai jamais rien entendu de pareil. La foudre grondait » dans ses vers, mêlés d'un babil curieux, comme la pluie » dans les feuillages; pendant ce temps la flamme jaillis- » sait et se faisait jour sous la couche de glace dont son » cœur s'enveloppe. »

---

§ X.

Madame de Staël et Bettina Brentano. — Lettres et anecdotes.

Cette divinité suprême de Gœthe était d'ailleurs sanctionnée et encouragée par l'Europe entière.

Il y a quelque vingt-cinq ans, le poëte atteignait sa soixantième année et le point suprême de sa gloire européenne, lorsqu'une jeune fille, âgée à peine de quatorze ans, s'avisa de s'éprendre en faveur du vieillard d'une de

ces passions platoniques que les peuples ingénus admirent, dont les peuples très-corrompus se servent ou s'amusent comme d'un jouet ironique ou d'un prétexte de volupté ; penchants qui trouvent des incrédules et des railleurs, mais qui se présentent plus souvent qu'on ne le croit parmi les combinaisons innombrables de la passion et de la pensée humaines (1).

Le héros de ce roman, Titan intellectuel devenu un vieux courtisan ; spirituel et calme vieillard doué de la faculté poétique, vivait en paix, du haut de son trône littéraire, avec le monde diplomatique comme avec le monde intellectuel dont on l'avait fait roi. L'héroïne, Bettina Brentano, petite-fille de Sophie de La Roche (2) qu'avait aimée le poëte Wieland ; — fille de Maximilien Brentano, Italien établi à Francfort ; sœur du poëte Clémens Brentano, qui ne manquait ni de talent ni de réputation, et qui publia, de concert avec Von Arnim, le *Wunderhorn*, recueil de vieilles ballades allemandes ; et belle-sœur du célèbre professeur de droit romain Savigny, mari de Loulou Brentano, — brillait moins par l'éclat d'une beauté régulière que par l'originalité, le caprice, la piquante ferveur et l'extrême mobilité. Je ne sais quelle femme d'esprit du XVIIIe siècle disait d'elle-même : « Je suis indomptable comme une mouche. » C'est le mot qui peint le mieux le caractère de Bettina. De petite taille, le front couronné d'une forêt de cheveux noirs tombant en boucles irrégulières, ses yeux bruns, d'une vivacité merveilleuse, semblaient ou plutôt semblent (madame d'Arnim est très-vivante) percerl es objets plutôt que s'y reposer ou s'y appuyer. Il fallait la voir échapper aux

(1) V. plus haut, Frédéric de Gentz, etc.
(2) V. plus haut, Wieland et ses contemporains.

sévérités et aux leçons de ses amis, commencer et achever son éducation toute seule, se moquer de Savigny, du grave Von Bostel, ami de la maison et conseiller rigide; de son maître d'histoire, le bonhomme Arenswald, et de tout ce qui était axiome convenu, formule et lieu-commun.

« Vous connaissez, écrit-elle à une amie, ce bon Sa-
» vigny, mon honorable beau-frère? Il vient avec nous
» dans la forêt, et là il nous fait la lecture. C'est une
» vraie misère que cette lecture. J'aime le plancher de
» gazon, sur lequel nous nous étendons tous, mille fois
» plus que je n'aime les magnifiques discours de Savi-
» gny. Tout distrait mon attention, un petit insecte,
» une larve, un papillon, une pointe d'herbe portant son
» peu de rosée. Je prends une branche d'arbre, et je me
» mets à creuser le terrain pour y voir une multitude de
» choses. Savigny s'écrie alors que je ne sais pas écouter,
» que j'ai trop d'amour-propre, et que je ne ferai, que je
» ne serai jamais rien. Il prend un air d'humeur, et je finis
» par aller me planter derrière lui pour qu'il ne me voie
» pas. Dans cette position, je jouis de mes vacances, et il
» lit tout ce qu'il veut pendant que j'examine tout ce qui
» me plaît. »

La petite fille de douze ans qui écrivait ces choses, et de ce style, avait droit au titre de *mouche indomptable.* — « Quand je la regarde, disait la bonne vieille madame de
» Gœthe, et que je vois trembloter et scintiller la prunelle
» de ses yeux bruns, il me semble que j'entends les vibra-
» tions pénétrantes du violoncelle de Romberg. » On s'épuisait en efforts pour dompter l'indomptable; on s'y prenait de toutes les façons; on raisonnait, on se fâchait, on riait, le tout en vain. Le bon Von Bostel, l'ami de la mai-

son, se distinguait spécialement dans cette croisade de la famille contre la fantaisie, la rêverie et la singularité de la jeune fille. « Bettina! (c'est elle-même qui raconte ces con- » versations), vous n'êtes point gentille! — Et comment » faut-il faire pour devenir gentille? — Tâcher de ressem- » bler à votre sœur Loulou, parler sérieusement de temps » à autre et faire semblant d'écouter. Vous n'êtes pas plus » tranquille qu'un jeune chat jouant avec une souris. » Quand on vous parle, vous n'écoutez pas. Vous sautez » sur un pied, vous bondissez sur les tables et vous allez » causer toute seule avec les vieux portraits de famille, qui » ont l'air de vous plaire infiniment plus que nous autres, » qui sommes vivants. — Maître Von Bostel, ces pauvres » vieux portraits n'ont pas d'amis; personne ne leur parle. » Je ressens pour eux précisément ce que vous ressentez » pour moi; une vraie pitié. Je leur donne mes inutiles » conseils, comme vous me donnez les vôtres; je leur fais » de la morale, comme vous m'en faites; ces vieilles » perruques sont si intéressantes! — Bettina, je vous » prie de m'écouter. Ce que vous dites n'a pas le sens » commun. Comment ces toiles peuvent-elles vous intéres- » ser? — Comme je vous intéresse. — Mais cette sym- » pathie, elles ne peuvent pas vous la rendre! — Pas plus » que moi la vôtre, mon pauvre cher ami. » — Le solennel Von Bostel était fort épris dès lors des défauts même de Bettina, toute jeune qu'elle fût.

Ce caractère volatile, qui taquinait Von Bostel, ne laissait pas que d'effrayer les frères de Bettina, et surtout le poëte Clémens, romanesque dans ses ouvrages, positif dans sa conduite. Il ne cessait, par la flatterie et les grondes, par les reproches et les caresses, de rappeler sa sœur à cette gravité méthodique et à cette sagesse bien or-

donnée dont elle s'éloignait sans cesse. On administrait à Bettina, en guise de narcotiques, des leçons d'histoire, des livres de mathématique, des romans théologiques; rien n'y faisait; l'invincible élasticité de son esprit résistait aux plus fortes doses d'érudition et aux plus soporifiques tentatives.

Un savant, sorte de précepteur de village, nommé Arenswald, vint briser d'une manière comique les ressources de sa gravité contre la vivacité de la jeune fille. La description de sa dernière entrevue avec Bettina est trop plaisante pour que nous la passions sous silence : « Ce charmant maître d'histoire, dit-elle, vient trois fois » par semaine, le mardi, le mercredi et le jeudi, me lais- » sant, pour voler les abricots verts de ma grand'mère, » toute cette grande période du dimanche et du lundi. » Pour moi, les abricots sont un gain aussi palpable que le » plaisir de savoir ce qui s'est passé en Égypte depuis l'é- » poque la plus reculée. *Les ténèbres les plus obscures* » *couvrent le berceau de l'Égypte.* S'il en est ainsi, cher » maître, pourquoi nous en embarrasser? *On ne sait pres-* » *que rien sur les rois pasteurs.* L'acquisition n'est pas » considérable. *Le roi Sésostris termina sa vie de sa pro-* » *pre main.* Pourquoi, mon maître? Était-il jeune, était- » il amoureux, était-il ambitieux? A tout cela point de ré- » ponse. Pour donner un peu de mouvement à ces vieilles » roues de l'antiquité profondément enfoncées dans un li- » mon très-fangeux, je me mets à soutenir que Sésostris de- » vait être jeune; le maître me prouve en une heure de » temps que Sésostris était vieux. Au moment où je m'en- » dors d'un profond sommeil arrivent, l'un sur l'autre et » pêle-mêle, Busiris et Psammeticus, et Cambyse, et une » foule d'autres personnages auxquels succède Alexandre

» qui les enterre tous, ce qui me fait grand plaisir ; car il
» termine cette interminable leçon. A quoi bon, je vous le
» demande, remuer ces vieilles cendres froides d'où tout le
» soleil a disparu ? Quant à de la chaleur, il n'en reste pas
» l'ombre. Pauvres vieux monarques ! Pourquoi ne pas les
» laisser dormir tranquillement sous leurs pyramides !
» Qu'ils reposent ces bons personnages pendant qu'avril s'é-
» veille, que la terre fait éclore de toutes parts ses germes
» de vie, et que les feuilles qui s'ouvrent couvrent les fo-
» rêts de verdure.....

» Là-dessus je me suis mis à regarder par la fenêtre un
» magnifique amandier couvert de fleurs charmantes, et
» plus de vingt minutes s'écoulèrent après lesquelles je
» saisis seulement ces paroles : « *Il fonda le grand empire*
» *médo-perse.* » Je traçai en bâillant, sur la marge de mon
» livre, une effrayante tête de Méduse qui ressemblait, à
» s'y méprendre, à la tête d'Arenswald. Ensuite vinrent
» les vacances de Pâques qui m'encouragèrent dans la
» douce habitude de ne plus le voir. Quand recommença
» la boucherie historique sous le titre d'*Histoire de Perse,*
» quelle douleur ! quelle histoire ! A peine eut-il recom-
» mencé son œuvre terrible que me voilà bâillant, et si
» haut et si fort, que le professeur furieux se leva, ouvrit
» la porte et prit brusquement congé de son élève. Dieu
» sait comment cela se fit : la porte prit un morceau de la
» culotte, le lambeau resta suspendu, et je vis bien que
» je serai obligée de donner au bonhomme, pour prix de
» son catalogue d'horreurs, non-seulement le prix de ses
» cachets, mais une belle culotte par dessus le marché. »

Certes, les gros bonnets et les fortes têtes de la famille devaient s'attrister et s'effrayer ! Quelques mois après la grande aventure du vêtement déchiré, elle rencontra dans

la rue d'Offenbach le même infortuné professeur. « Il » m'ôta poliment son chapeau, dit-elle, et je ne le priai pas » de le remettre. Je m'étais aperçue d'un certain trou dans » ce chapeau, et ma délicatesse ne me permettait pas de » lui laisser comprendre l'étendue de mon observation. Il » me raconta comme quoi il venait de Suisse où il avait été » contempler la nature à ses frais ; il ne lui restait pas » un liard. Cette communication confidentielle ne lais- » sait pas que de m'affliger un peu ; détournant mes » regards de sa triste physionomie, je les laissai tomber » sur ses bottes. Hélas! j'aperçus aussitôt le gros orteil » du pauvre homme se montrant sans être invité. Le bon » Arenswald le châtia de son impolitesse, en le cachant » sous sa botte droite ; cette dernière, triste ruine, se prit » à battre comme un volet mal fermé. De quel côté diri- » ger mes regards? Vers l'habit? tous les boutons avaient » disparu. Vers le gilet? d'innocentes épingles le rattachaient. » Le pauvre Arenswald portait une chevelure *à la Caligula* » qui eût aisément servi de nid à plusieurs espèces d'oiseaux, » tant la paille, la plume, les brins d'herbe et tous les » débris imaginables en tapissaient agréablement les bou- » cles irrégulières. Après un quart d'heure d'entretien » comique et triste, pendant lequel notre homme ca- » chait son gilet pour dévoiler son habit et faisait l'exhi- » bition de son malheureux chapeau en essayant de dissi- » muler l'état mélancolique de son pantalon ; il me quitta, » marchant à reculons, comme font ceux qui s'éloignent » des rois. Marque de respect assez problématique! Il est à » croire que l'autre face valait encore moins que celle dont » notre pauvre ami faisait parade. »

Nous ne citons ces plaisanteries d'une jeune enfant que pour éclairer une singularité assez bizarre. Bettina était

l'objet des prophéties les plus lugubres. Comment se fier à l'étourderie de ce caractère? Comment ne pas craindre cette imagination mobile, cette peur de l'étude, cette horreur de toute contrainte, cette facilité à suivre l'impulsion, cette véhémence d'entraînement, cette domination de la sensibilité sur la raison, de la rêverie sur la discipline et du caprice sur la méthode? Il n'y avait qu'une opinion ou plutôt il n'y avait qu'un cri sur le compte de Bettina; on ne doutait pas que quelque jour la petite fille si pimpante et si peu révérencieuse envers tous les professeurs du monde, y compris Arenswald et Savigny, ne fût enlevée par quelque bel officier et victime de quelque imprudent caprice. On avait presque pris son parti là-dessus, et cette gobe-mouche gigantesque qu'on appelle l'opinion, qui gagne les batailles, fonde les empires, abat les trônes et fait les renommées, était parfaitement fixée sur le compte de Bettina, lorsqu'elle avait à peine dépassé la quinzième année de sa vie. Les années suivantes donnèrent un démenti cruel à l'impudence crédule de cette divinité adorée des sots et exploitée par les fripons. Bettina n'eut que trois penchants : l'un, très-légitime, pour son mari, Von Arnim, officier prussien distingué; l'autre, qu'elle avoua hautement, pour un poëte de soixante ans, Gœthe; et le dernier, c'est-à-dire le premier en date, pour une jeune compagne de son âge, sa compagne unique et chérie, Caroline de Günderode.

Celle-ci était parfaitement calme, douce, résignée, ordonnée, instruite, aimant la littérature et l'étude, d'un caractère qui commandait l'estime, la confiance et le crédit publics. Eh bien! ce fut la plus calme des deux amies, qui étonna sa famille et ceux qui la connaissaient par la catastrophe la plus inattendue et la plus violente. Caroline de Günderode, plus âgée de quelques années que Bettina

Brentano qui avait alors quinze ans, de famille noble, chanoinesse du Damenstift à Francfort, trompée dans une affection vive et unique, termina elle-même sa vie. Elle cacha son dessein à Bettina, dont elle avait essayé plus d'une fois de régler l'imagination et de modérer les transports étourdis. Elle affecta même une froideur étrangère à ses sentiments, et elle eut le courage de soutenir ce tragique et pénible rôle jusqu'au moment de sa mort, afin de laisser des regrets moins amers à celle qui lui survivrait. En effet Caroline de Günderode se suicida ; c'est sa correspondance avec Bettina que cette dernière, devenue madame d'Arnim, a publiée en 1838. Rien d'exalté, de véhément, de passionné dans les lettres de la jeune chanoinesse. On n'y voit apparaître qu'une sensibilité extrême, toujours revêtue de l'expression la plus simple, un dénûment total d'exagération, un penchant extrême à la méditation. Elle semble protéger Bettina, comme une sœur aînée protége une sœur cadette. Pas un mot enthousiaste qui trahisse une âme passionnée. Ce sont les lettres de Bettina qui annoncent l'exaltation ; celles de son amie sont infiniment plus froides :

« Je n'ai rien vu de comparable à votre chambre, écrit » la chanoinesse. C'est un désordre merveilleux ; on dirait » une plage déserte sur laquelle trente vaisseaux ont fait » naufrage. J'y ai vu Homère tout ouvert sur le parquet ; » votre serin ne l'a pas épargné ; la boîte de couleurs sur les » touches du piano, la sépia répandue sur le tapis de jonc, » un flageolet planté pour reverdir dans la caisse de l'oran- » ger et arrosé par votre femme de chambre Lisbeth, tant et » bien, que le pauvre instrument est hydropique. Je me » suis donné un mal incroyable pour tout remettre en ordre, » mais ce n'est guère possible. Comme la musique se trou- » vait sous l'oranger, l'arrosoir de Lisbeth l'a humectée sans

» pitié, et je ne sais si le soleil consentira jamais à lui ren-
» dre sa primitive blancheur. Je me suis bien doutée qu'au
» milieu de cette confusion superbe, le dessous du lit de-
» vait être un répertoire assez curieux. Aussi Lisbeth, que
» j'ai priée de visiter ces profondeurs ignorées, en a-t-elle
» tiré la Bible, Charles XII, un gant parfumé et une feuille
» manuscrite contenant des vers français. Je saurai bien re-
» trouver le frère de ce gant-là, dont la saveur réveille
» dans ma mémoire des souvenirs plus lucides et plus nets
» à chaque instant. N'ayez pas peur au surplus, ma pau-
» vre petite : j'ai mis ce terrible gant dans un lieu de sû-
» reté, derrière la gravure représentant *la Mort de Lu-*
» *crèce*, par notre artiste Kranach ; vous le trouverez ainsi
» abrité par un grand modèle de vertu, qui tient le poi-
» gnard, et peut vous apprendre à en faire autant, si jamais
» la chose était indispensable. » La jeune personne qui riait de Lucrèce et de son poignard devait elle-même, un an plus tard, périr de sa main, *à la grande mode romaine*, comme dit Shakspeare.

La mort si imprévue de cette douce et pure créature, qui recommandait sans cesse à Bettina la discipline, l'ordre, le calme, la sagacité, porta, on le pense bien, la désolation dans ce jeune cœur, qui n'avait qu'un attachement et une félicité. Ce fut alors que Bettina, cherchant quelque adoucissement à son chagrin, se lia très-intimement avec la vieille mère de Gœthe, femme de grand sens, puis avec Gœthe lui-même. De là cette étrange et sympathique liaison, que l'on appellera du nom que l'on voudra trouver, et que l'Allemagne entière a saluée avec étonnement, sans l'ombre d'une maligne interprétation ; intimité étrange entre une enfant de quatorze ans et un grand écrivain de plus de soixante ans.

Ce fut madame d'Arnim elle-même qui s'avisa de nous faire cette révélation extraordinaire; ce fut elle qui, vingt-cinq ans après l'explosion de ce sentiment germanique, en publia les témoignages et les preuves, sans vouloir en effacer une ligne; elle se fit une sorte de gloire, non de cette admiration, mais de cette passion; c'est le titre qu'elle revendique et dont elle ne veut pas se départir. L'ouvrage fit grand bruit, les Anglais eux-mêmes en parlèrent; — lorsqu'il fut question de faire passer l'œuvre de l'idiôme germain dans l'idiôme britannique, toutes les pudeurs anglaises se soulevèrent, et personne n'eut le courage de *translater* dans la langue des convenances puritaines, de l'*inexpressible* et du *ditto*, les naïves effusions de la fille libre et rieuse, née à Francfort-sur-Mein. Mais madame d'Arnim voulait être entendue des Anglais; et quand elle sut qu'on refusait de la traduire, elle prit le parti de se traduire elle-même. La voilà donc apprenant l'anglais, consultant le dictionnaire, et commençant bravement sa rude tâche. Après une année de labeur, cette singulière et spirituelle personne a fini par publier, à Berlin, sa propre traduction de son propre ouvrage; traduction que personne n'a lue, que beaucoup de gens ont achetée, dont le produit doit servir à élever un monument en l'honneur de Gœthe, dieu de Bettina; traduction curieuse par le mélange d'allemand et d'anglais qui la distingue; — vraie tour de Babel dans laquelle aucun Anglais ne peut mettre le nez sans horreur, et qui est aussi amusante pour le philologue qu'intéressante pour le philosophe, surpris de cette invincible énergie de Bettina.

Tels sont les trois ouvrages de madame d'Arnim, qui se réduisent à deux recueils de lettres. C'est une espèce de forêt très-confuse, qui laisse apercevoir, à travers ses ombres et ses taillis, la petite figure aux yeux noirs, capri-

cieuse, boudeuse et passionnée que nous venons d'esquisser.

Après tout, elle est en vérité charmante. Il est impossible de jeter plus de lueurs qu'elle le fait sur le lyrisme germanique, sur la société de l'Allemagne en 1838, sur les Philistins, les savants, les écoliers des universités allemandes, sur le ton général de la littérature et de l'art. Avec beaucoup de goût et de jugement, on pourrait extraire de ces quatre volumes un petit volume délicieux, qui servirait de supplément naturel et d'explication à l'Allemagne de madame de Staël. Ce Mercure en jupons, plus vif qu'Arlequin, plus changeant que le nuage, rêveur, triste, gai, jovial, esthétique, politique, musical, pittoresque et sentimental, touche en passant à toutes les choses graves ou frivoles de son pays.

Elle aime les Français, et je soupçonne fort le gant laissé sous le lit, avec une pièce de vers français (gant parfumé d'ailleurs), d'être un peu français. Quant aux Anglais, et surtout aux Anglais diplomates, il faut voir de quelle façon elle les traite; ou plutôt comme elle le traite sans façon. Il y a un certain M. Haize, avec son télescope toujours braqué sur l'épaule du voisin, comme s'il voulait *escamoter la nature entière* et la confisquer au profit de lui-même, qui fait une figure délectable. Un autre diplomate allemand, dont madame d'Arnim ne livre que les initiales, joue aussi dans ces volumes un rôle amusant. Ayant décroché dans son cabinet de toilette une veste ronde de jockey au lieu d'un habit carré à la française, il se présente dans cet attirail au milieu d'un bal fashionable, distribue aux femmes des bouquets et des douceurs, et reste ignorant de cette absence redoutable, qui livrait aux regards émerveillés une portion grave de sa personne. Les jeunes filles du bal, toujours pitoyables pour la diplomatie qui a de beaux

yeux et de belles dents, prennent en commisération le pauvre homme, l'entourent, forment un bataillon sacré autour de sa veste ronde, trouvent moyen de le faire marcher ainsi, avec elles et au milieu d'elles, le constituent centre de cette armée protectrice et ne l'abandonnent qu'à la porte du bal, où la plus hardie, Bettina sans aucun doute, le prie de retourner chez lui et d'aller échanger sa veste sans queue contre un vêtement tout entier.

Les pages de Bettina sont remplies d'enfantillages germaniques de la même espèce, quelques-uns trop puérils pour nous Français. Rien de plus intéressant, par exemple, que de voir madame Gœthe la mère, allant avec Bettina au théâtre de Francfort, pour assister à la représentation du *Frère et de la Sœur*, petit drame de Gœthe.

Madame de Gœthe arrive.

Personne dans les loges ; deux ou trois spectateurs au parterre, la bonne vieille ne s'en embarrasse pas. A peine le rideau est-il levé, elle s'adresse tout haut à l'acteur Verdy qui jouait le premier rôle :

— « Ah ça ! père Verdy, jouez de votre mieux ! »

Verdy lui obéit et joua parfaitement bien ; les applaudissements de madame de Gœthe retentissaient dans la salle vide. Il faisait chaud, une fenêtre extérieure, que l'on avait laissée ouverte, laissait passer le vent qui faisait voltiger les vieilles décorations.

— « Voilà un air qui me fait grand plaisir, Verdy, » — s'écria de nouveau la conseillère, parlant de sa loge à l'acteur sur le théâtre. Enfin, le drame terminé, elle lui fit signe de sa main ridée qu'il eût à s'approcher ; il accourut sur la scène du côté de la loge qu'elle occupait.

— « Je suis très-contente, lui dit-elle, mon cher Verdy, et j'en informerai mon fils. »

Puis elle se leva majestueusement et quitta sa loge et la salle vide.

Les lettres de Bettina Von Arnim à la vénérable et solennelle madame de Gœthe (la conseillère, comme dit Bettina), révèlent toute la jalousie enfantine et font bien connaître la singulière physionomie de cette *Mignon* nouvelle :

« Vous n'avez guère été bonne, cette fois, madame la » conseillère ; pourquoi ne pas m'envoyer la lettre de Gœ- » the ? Depuis le 13 août je n'ai pas un mot de lui, et » nous voici à la fin de septembre. Madame de Staël lui aura » suffi, et il ne se sera pas souvenu que j'existe. Une femme » célèbre ! Cest quelque chose d'étrange ; nulle autre ne peut » se mesurer avec elle ; nous sommes le grain, elle est » l'eau-de-vie ; — je ne sais quoi de stimulant, d'exci- » tant, qui porte au cerveau. Quant à moi, j'aime mieux » le grain pur et primitif : le laboureur le sème dans la » terre attendrie, d'où le bon soleil et la nourrissante » pluie d'orage le font bientôt sortir ; alors il verdoye sur » les prairies, se développe en épis dorés et produit la » moisson joyeuse. Oh ! j'aime bien mieux le simple grain » et la petite Bettina que l'eau-de-vie et la femme célè- » bre. J'aime mieux être son *pain quotidien* que de lui » aiguillonner le cerveau et de lui porter à la tête.

» Maintenant dois-je vous dire que j'ai soupé hier à » Mayence avec cette madame de Staël ? Pas une femme ne » voulait s'asseoir à côté d'elle à table. Je m'y suis mise ; » c'était fort incommode ; les hommes s'étaient tous plantés » derrière nous et faisaient foule pour pouvoir lui parler et » la regarder. Les voilà donc courbés sur mon dos ; et je » dis à madame de Staël : « *Vos adorateurs m'étouffent.* » » Elle se mit à rire et me dit : « *Gœthe m'a parlé de vous.* » » Alors je restai assise près d'elle, désirant savoir ce que

» Gœthe pouvait lui avoir dit. Pourtant je n'étais pas tout-
» à-fait contente ; je n'aime pas qu'il parle de moi à qui
» que ce soit, et je ne crois pas que cela fût vrai ; c'est
» une invention. A la fin il arriva tant d'hommes, et tous
» se penchaient si cruellement sur moi pour lui parler,
» que je ne pus y tenir : « *Vos lauriers me pèsent trop*
» *sur les épaules*, » lui dis-je alors, et je me levai ; puis
» je me glissai à travers ses adorateurs. Sismondi, qui l'ac-
» compagne, s'approcha de moi et me baisa la main, en
» me disant que *j'avais beaucoup d'esprit*. Et les autres
» de le répéter vingt fois, comme si j'étais une de ces prin-
» cesses dont tout paraît spirituel, même les paroles et les
» choses les plus ordinaires. Ensuite je prêtai l'oreille pour
» écouter madame de Staël parlant de Gœthe :

« — Je croyais, dit-elle, trouver un Werther ; c'était une
» erreur. Rien en lui ne rappelle ce héros. »

« Madame la conseillère, cette phrase me mit en co-
» lère (colère inutile , allez-vous dire). Je me tournai vers
» Schlegel, et lui dis en allemand :

« — Madame de Staël s'est deux fois trompée ; une pre-
» mière fois dans son attente, la seconde dans son jugement.
» Nous autres Allemands, nous savons Gœthe capable de
» faire sortir de sa manche vingt héros comme Werther,
» — des héros pour les Français. Personnellement, il est à
» lui tout seul un bien plus grand héros. »

« Schlegel a tort de ne pas désabuser madame de Staël.
» Elle venait de jeter par terre une feuille de laurier avec la-
» quelle elle avait joué ; je marchai dessus, la poussai dans
» un coin et sortis. Voilà l'histoire de mes rapports avec la
» femme célèbre. Ne craignez pas de vous compromettre
» en lui parlant en mauvais français ; parlez-lui par signes
» et par gestes. Que vos grands yeux soient le commentaire ;

» cela lui imposera. D'ailleurs, comment causer avec cette
» personne? Elle a une fourmilière de pensées dans la tête.
» Je serai bientôt à Francfort, et nous en recauserons. »

. . . .

La visite de madame de Staël à madame de Gœthe n'est pas décrite avec moins de malice et de taquine pétulance par la petite Bettina, qui s'adresse ainsi à Gœthe :

« 8 août 1808.

. . . .

« Ta mère est toujours fort gaie et fort gracieuse; quand
» je reviens de mes courses, elle écoute avec bonté le récit
» de toutes mes petites aventures. Il n'est pas rare que j'exa-
» gère beaucoup ces événements; et cette fois-ci j'étais
» richement pourvue de ressources d'amplification ; hom-
» mes, bœufs, ânes et chevaux jouaient un rôle très-distin-
» gué dans mes contes. Tu ne saurais croire quel plaisir
» elle me fait quand elle rit de tout son cœur. Le malheur
» voulut que j'arrivasse à Francfort justement comme ma-
» dame de Staël y passait; j'avais déjà goûté le charme de
» sa société pendant une soirée entière à Mayence.

» Ta mère, prévenue que madame de Staël lui apporte-
» rait une lettre de toi, fut enchantée que je vinsse lui prê-
» ter assistance; elle désirait que dans cette représentation
» solennelle, je me chargeasse des intermèdes, au cas où
» elle aurait besoin de se reposer. C'est d'après ses ordres
» mêmes que je te raconte tout cela en détail. L'entrevue
» eut lieu chez Bethmann, dans les appartements de Mau-
» rice. Ta mère, orgueil ou ironie, s'était parée de ses
» plus magnifiques atours, et non dans le goût français...
» Je t'avouerai qu'au moment où je vis se balancer sur sa tête
» trois plumes, ondoyant de différents côtés, rouge, blan-

» che et bleue (couleurs françaises), et s'élevant du sein
» d'une forêt de tournesols, mon cœur battit de plaisir et
» d'impatience. Elle avait mis beaucoup de rouge et très-ar-
» tistement; ses grands yeux noirs faisaient jouer leurs
» batteries; elle portait la parure d'or bien connue que
» lui donna la reine de Prusse; des dentelles, vénérables
» d'aspect et d'une extrême magnificence, véritable trésor
» de famille, tombaient sur sa poitrine. Une de ses mains,
» couverte d'un gant blanc glacé, agitait l'air de son éven-
» tail; l'autre, qui était nue et surchargée de bagues étince-
» lantes, prenait de temps en temps une prise dans une ta-
» batière d'or, sur laquelle tu es représenté en miniature,
» la tête frisée et poudrée, et mélancoliquement appuyée
» sur ta main. Un vaste cercle des vieilles dames les plus
» distinguées de la ville formait le fer-à-cheval dans la
» chambre à coucher de Maurice Bethmann, et tout cela
» sur un beau tapis rouge, avec un centre blanc, portant
» un léopard brodé. C'était imposant. De sveltes plantes in-
» diennes tapissaient la muraille, et l'appartement était
» éclairé par des globes de verre mat. Vis-à-vis le demi-
» cercle formé par les dames s'élevait le lit de parade avec
» son estrade de deux marches; un couvre-pied rouge
» l'ornait, et des deux côtés se trouvaient des candélabres.

— « Madame de Staël, dis-je à ta mère, va se croire ci-
» tée devant la cour d'amour; ce beau lit là-bas, c'est le trône
» voilé de Vénus. »

« L'opinion générale fut que, le cas échéant, elle n'au-
» rait pas mal à répondre devant ce tribunal. Enfin, celle
» que nous attendions depuis longtemps avec impatience
» traversa, accompagnée de Benjamin-Constant, une file
» d'appartements resplendissants. Elle portait le costume de
» Corinne; turban de soie aurore et orange, robe de même

» étoffe et tunique orange ; la taille très-courte ; le cœur
» doit s'y trouver à l'étroit. Elle a les sourcils et les cils
» noirs et brillants comme l'ébène, les lèvres pourpres ;
» ses gants longs laissaient ses bras à découvert, et ne ca-
» chaient que la main qui tenait la fameuse branche de
» laurier. Comme la chambre où on l'attendait était moins
» élevée que le niveau des autres appartements, il lui fallut
» descendre quatre marches pour y arriver. Pour les des-
» cendre elle releva sa robe par devant au lieu de la rele-
» ver par derrière, ce qui porta un coup terrible à la ma-
» jesté de la réception.

» Cette sultane orientale s'avançant avec grâce vers les
» vieilles dames guindées de la société de Francfort... c'était
» merveille ! Ta mère me lança quelques vaillants regards
» lorsqu'on les présenta l'une à l'autre ; je m'étais un peu
» éloignée d'elles pour bien jouir de la scène. Je remarquai
» l'étonnement de madame de Staël à l'aspect de ta mère et
» de sa toilette. Quant à ta mère, tout en elle respirait un
» magnifique orgueil. Elle écarta sa robe de la main gau-
» che, salua de la droite en jouant de l'éventail, et incli-
» nant la tête plusieurs fois d'un air protecteur, elle dit
» d'une voix assez forte pour être entendue d'un bout de
» l'appartement à l'autre :

— « Je suis la mère de Gœthe. »

— « Ah ! j'en suis charmée, » répondit la femme poëte.

« Un silence solennel fut suivi de la présentation des
» hommes distingués qui composent la suite de madame
» de Staël, et qui tous étaient très-curieux de connaître
» la mère de Gœthe. Ta mère répondit à tous ces homma-
» ges par un compliment français, qu'elle marmotta entre
» ses dents, avec force profondes révérences. Bref, je crois
» que la réception fut magistrale, royale, féodale, parfaite

» et capable de donner à cette Corinne une haute idée de » la sublimité allemande. Sur un signe de ta mère je m'ap- » prochai pour lui servir d'interprète auprès de madame de » Staël. On ne parla que de toi et de ta jeunesse. On exa- » mina ton portrait peint à Leipzig, avant ta grande mala- » die; tu étais déjà très-maigre; ta naturelle noblesse et » surtout l'auteur de Werther respirent dans ces traits ju- » véniles. Madame de Staël parla de tes lettres et dit qu'elle » voudrait bien lire ce que tu écris à ta mère. Celle-ci lui » promit de lui faire voir de tes lettres à elle. Quant à moi, » je me dis : jamais madame de Staël ne lira les lettres que » Gœthe m'écrit. Je ne l'aime guère, et chaque fois que » ton nom sortait de ses fortes lèvres, une rage inté- » rieure s'emparait de moi. Elle prétendit que dans tes let- » tres tu l'appelles ton *amie;* et bien sûrement elle aura re- » marqué que cela me consternait. Elle me dit encore d'au- » tres choses;....... ma patience était à bout. Comment » peux-tu être aimable en face d'une si désagréable figure? » Voilà bien ta coquetterie ordinaire!

» Aurait-elle menti? oh! si j'étais avec toi, je ne souffrirais » pas ces sortes de choses. Je défendrais mon trésor de mes » regards, comme les fées défendent le leur avec des dra- » gons qui lancent des flammes; mais je suis loin de toi, je » ne sais ce que tu fais. Chassons les vilaines pensées qui » me tortureraient.

» Je pourrais t'écrire un livre sur tout ce que j'ai fait et » dit avec ta mère depuis huit jours; à peine pouvait-elle » attendre que je revinsse la voir pour tout récapituler » ensemble. Nous eûmes une vraie scène. Qu'elle attachât » tant de prix à sa connaissance avec madame de Staël, » cela me blessait; elle me traita d'enfant, de sotte, d'or- » gueilleuse. Il faut, me dit-elle, donner à chaque chose

» son prix. On ne peut sauter par dessus cette femme-là » comme on saute par dessus un ruisseau et continuer son » chemin ; enfin, dit-elle encore, c'est un « grand honneur » que nous accorde le sort, de nous permettre d'approcher » un personnage célèbre et distingué. »

« Je sus si bien faire que ta mère me montra la lettre où » tu la complimentes du bonheur que lui promet la con- » naissance de ce météore. Toute la sagesse qu'elle venait » de me prêcher se trouvait contenue dans cette susdite » lettre. J'eus pitié de toi et je m'écriai :

« — Il a de la vanité, le jeune Dieu, et c'est ce qui prouve » bien sa jeunesse éternelle. »

« Ta mère n'entendit pas raillerie ; elle prétendit que » j'allais trop loin dans tous mes sentiments ; que tu ne » prenais pas d'autre intérêt à moi que celui qu'on prend » à une enfant qui joue à la poupée ; que tu peux raison- » ner philosophie avec madame de Staël ; qu'avec moi tu » ne peux que badiner.

» Si ta mère avait raison ? — Si mes pensées, unique- » ment miennes, n'étaient rien pour toi ? Et pourtant je n'ai » pensé qu'à toi durant ces deux mois que j'ai passés sur » les bords du Rhin ! J'ai demandé conseil à chaque nuage » fugitif, j'ai prié chaque arbre, chaque plante de m'ensei- » gner la sagesse ; j'ai écarté toute distraction pour penser » à toi seul. Homme dur et méchant !

» Combien de fois ne me suis-je pas adressée à mon » ange gardien pour qu'il te parlât de moi ! Cela me » tranquillisait ; je laissais courir ma plume, et toute la » nature muette m'indiquait dans son miroir ce que je » devais te dire. J'ai cru que c'était la volonté de Dieu que » nos âmes s'entendissent par l'amour. Mais tu te fies à ta » femme célèbre, qui a fait ce grand ouvrage *sur les Pas-* » *sions* que je ne connais pas ; tu as plus de confiance en

» elle qu'en moi. Ah! crois-le bien, tu t'es trompé : aime,
» cela seul rend sage.

. . . .

» — Quittons ce sujet; je veux te parler encore un
» peu de la vie bohême que nous menons sur les bords
» du Rhin. Nous allons bientôt partir, et qui sait si je re-
» verrai les belles régions où je suis? *Ici le printemps nous*
» *berce et nous caresse de ses vapeurs embaumées; ébat-*
» *tons-nous solitaires, et que rien ne me sépare de toi!*
» — Non, rien, pas même madame de Staël!

. . . .

» *Pax tecum.* Pardon mutuel! Moi, je te pardonne d'a-
» voir contracté avec madame de Staël une alliance d'es-
» prit et de cœur qui va faire ouvrir de grands yeux à toute
» l'Allemagne et à toute la France, et qui sera éternellement
» stérile. Et toi, si je prétends que tu m'aimes plus que tu
» n'aimes les autres... tu me le pardonneras; car tu veux
» être aimé, et je sais que cela te plaît. »

Gœthe répondit à Bettina :

« Carlsbad, 21 août.

» C'est une question de savoir, chère Bettina, s'il faut
» t'appeler singulière ou miraculeuse; il n'y a même pas
» moyen d'y réfléchir : on ne peut que songer aux moyens
» de se défendre contre le flot de tes pensées. Tranquillise-
» toi donc si je ne réponds pas en détail à tes plaintes, à
» tes exigences, à tes demandes et à tes accusations, si je
» ne les calme, si je ne les satisfais pas et si je ne les re-
» pousse pas; en somme, je te remercie de m'avoir de
« nouveau envoyé par la poste tous les trésors de ton esprit. »

. . . .

Ainsi jouait avec l'enfant qu'il consolait de son mieux le vieux poëte-diplomate.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.



FIN DE TABLE ALPHABÉTIQUE.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

